BIBLIOTECA DEL DUQUE DE OSUNA

~~37=3.~~ 66=4

Sd 212
m 61

THÉATRE

DE

P. CORNEILLE,

AVEC

DES COMMENTAIRES,

ET AUTRES MORCEAUX INTÉRESSANS.

Nouvelle Edition, augmentée.

TOME SECOND.

GENEVE,

M. DCC. LXXIV.

HORACE,

TRAGÉDIE.

1641.

UNIVERSITAS ... SEVILLA

PRÉFACE DES HORACES,

PAR L'ÉDITEUR.

SI on reprocha à *Corneille* d'avoir pris dans des espagnols les beautés les plus touchantes du *Cid*, on dut le louer d'avoir transporté sur la scène française dans les *Horaces*, les morceaux les plus éloquens de *Tite-Live*, & même de les avoir embellis. On sait que quand on le menaça d'une seconde critique sur la tragédie des *Horaces* semblable à celle du *Cid*, il répondit, " *Horace* fut condamné par les Duum-„ virs, mais il fut absous par le peuple. „ *Horace* n'est point encor une tragédie entiérement régulière, mais on y verra des beautés d'un genre supérieur.

EPITRE DÉDICATOIRE

A MONSEIGNEUR

LE CARDINAL

DUC DE RICHELIEU.

MONSEIGNEUR,

Je n'aurais jamais eu la témérité de présenter à votre éminence ce mauvais portrait d'Horace, si je n'eusse considéré, qu'après tant de bienfaits a) *que j'ai reçus d'elle, le silence où mon respect m'a retenu jusqu'à présent passerait pour ingratitude, & que quelque juste défiance que j'aye de mon travail, je dois avoir encor plus de confiance en votre bonté. C'est d'elle que je tiens tout ce que je suis; & ce n'est pas sans rougir que pour toute reconnaissance je vous fais un présent si peu digne de vous, & si peu proportionné à ce que je vous dois. Mais dans cette confusion, qui m'est commune avec tous ceux qui écrivent, j'ai cet avantage, qu'on ne peut sans quelque injustice condamner mon*

---

a) Ce mot *bienfaits* fait voir que le cardinal de *Richelieu* savait récompenser en premier ministre, ce même talent qu'il avait un peu persécuté dans l'auteur du *Cid*.

b) Mr. *Corneille* demeurait à Rouen, & ne venait à Paris que pour y faire jouer ses piéces, dont il tirait un profit qui ne répondait point du tout à leur gloire, & à l'utilité dont elles étaient aux comédiens.

c) Je ne sais ce qu'on doit entendre par ces mots, *être à votre éminence*. Le cardinal de *Richelieu* faisait au grand *Corneille* une pension de cinq cent écus,

choix, & que ce généreux romain que je mets aux pieds de votre éminence eût pû paraître devant elle avec moins de honte, si les forces de l'artisan eussent répondu à la dignité de la matière : j'en ai pour garant l'auteur dont je l'ai tirée, qui commence à décrire cette fameuse histoire par ce glorieux éloge, qu'il n'y a presque aucune chose plus noble dans toute l'antiquité. *Je voudrais que ce qu'il a dit de l'action se pût dire de la peinture que j'en ai faite, non pour en tirer plus de vanité, mais seulement pour vous offrir quelque chose un peu moins indigne de vous être offerte. Le sujet était capable de plus de grâces, s'il eût été traité d'une main plus savante; mais du moins il a reçû de la mienne toutes celles qu'elle était capable de lui donner, & qu'on pouvait raisonnablement attendre d'une muse de province* b), *qui n'étant pas assez heureuse pour jouïr souvent des regards de votre éminence, n'a pas les mêmes lumières à se conduire qu'ont celles qui en sont continuellement éclairées. Et certes,* MONSEIGNEUR, *ce changement visible qu'on remarque en mes ouvrages, depuis que j'ai l'honneur d'être* c) *à votre éminence, qu'est-ce autre chose qu'un effet des grandes idées qu'elle m'inspire, quand elle daigne souffrir que je lui rende mes devoirs? & à quoi peut-on attribuer ce qui s'y mêle de mauvais qu'aux teintures grossières que je reprens quand je demeure abandonné à ma propre faiblesse? Il faut,* MONSEIGNEUR, *que tous ceux qui donnent leurs veilles au théatre, publient hautement avec moi, que nous vous avons deux obligations très-signalées; l'une*

---

non pas au nom du roi, mais de ses propres deniers. Cela ne se pratiquerait pas aujourd'hui. Peu de gens de lettres voudraient accepter une pension d'un autre que de sa majesté ou d'un prince. Mais il faut considérer que le cardinal de *Richelieu* était roi en quelque façon; il en avait la puissance & l'appareil.

Cependant une pension de cinq cent écus que le grand *Corneille* fut réduit à recevoir, ne paraît pas un titre suffisant pour qu'il dit, *J'ai l'honneur d'être à votre éminence.*

d'avoir ennobli d) *le but de l'art, l'autre de nous en avoir facilité les connaiſſances. Vous avez ennobli le but de l'art, puiſqu'au lieu de celui de plaire au peuple que nous preſcrivent nos maîtres, & dont les deux plus honnêtes gens de leur ſiécle, Scipion & Lélie, ont autrefois proteſté de ſe contenter, vous nous avez donné celui de vous plaire & de vous divertir; & qu'ainſi nous ne rendons pas un petit ſervice à l'état, puiſque, contribuant à vos divertiſſemens, nous contribuons à l'entretien d'une ſanté qui lui eſt ſi précieuſe & ſi néceſſaire. Vous nous en avez facilité les connaiſſances, puiſque nous n'avons plus beſoin d'autre étude pour les acquérir, que d'attacher nos yeux ſur votre éminence, quand elle honore de ſa préſence & de ſon attention le récit de nos poëmes. C'eſt là que liſant ſur ſon viſage ce qui lui plait, & ce qui ne lui plait pas, nous nous inſtruiſons avec certitude de ce qui eſt bon & de ce qui eſt mauvais, & tirons des régles infaillibles de ce qu'il faut ſuivre & de ce qu'il faut éviter. C'eſt là que j'ai ſouvent apris en deux heures ce que mes livres n'euſſent pû m'aprendre en dix ans; c'eſt là que j'ai puiſé ce qui m'a valu l'aplaudiſſement du public; & c'eſt là qu'avec votre faveur j'eſpère puiſer aſſez pour être un jour une œuvre digne de vos mains. Ne trouvez donc pas mauvais,* MONSEIGNEUR, *que pour vous remercier de ce que j'ai de réputation dont je vous ſuis entiérement redevable, j'emprunte quatre*

---

d) Cette page eſt aſſez remarquable. Ou elle eſt une ironie, ou elle eſt une flaterie, qui ſemble contredire le caractère qu'on attribue à *Corneille*. Il eſt évident qu'il ne croyait pas que l'ennemi du *Cid*, & le protecteur de ſes ennemis, eût un goût ſi sûr. Il était mécontent du cardinal, & il le loue. Jugeons de ſes vrais ſentimens par le ſonnet fameux qu'il fit après la mort de *Louis XIII*.

Sous ce tombeau repoſe un monarque ſans vice,
Dont la ſeule bonté déplut aux bons françois;
Et qui pour tout défaut ne fit qu'un mauvais choix,
Dont il fut trop longtems innocemment complice. &c.

Le ſonnet a des beautés. Mais avouons que ce n'était pas à un penſionnaire du

vers d'un autre Horace que celui que je vous présente, & que je vous exprime par eux les plus véritables sentimens de mon ame :

> Totum muneris hoc tui est
> Quod monstror digito prætereuntium,
> Scenæ non levis artifex,
> Quod spiro & placeo, si placeo, tuum est.

Je n'ajouterai qu'une vérité à celle-ci, en vous supliant de croire que je suis & serai toute ma vie très-passionnément, e)

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ÉMINENCE,

Le très-humble, très-obéissant & très-fidèle serviteur,
CORNEILLE.

---

cardinal à le faire, & qu'il ne falait ni lui prodiguer tant de louanges pendant sa vie, ni l'outrager après sa mort.

e) Cette expression montre combien tout dépend des usages. *Je suis passionnément* est aujourd'hui la formule dont les supérieurs se servent avec les inférieurs. Les romains ni les grecs ne connurent jamais ce protocole de la vanité : il a toujours changé parmi nous. Celui qui fait cette remarque est le premier qui ait suprimé les formules dans les épitres dédicatoires de ce genre, & on commence à s'en abstenir. Ces épitres en effet étant souvent des ouvrages raisonnés, ne doivent point finir comme une lettre ordinaire.

EXTRAIT DE TITE-LIVE,

IMPRIMÉ PAR CORNEILLE.

TITUS LIVIUS lib. primo.

BELLUM utrinque ſumma ope parabatur, civili ſimillimum bello, propè inter parentes natoſque, Trojanam utramque prolem, cum Lavinium ab Troja, ab Lavinio Alba, ab Albanorum ſtirpe Regum oriundi Romani eſſent. Eventus tamen belli minus miſerabilem dimicationem fecit, quod nec acie certatum eſt, & tectis modò dirutis alterius urbis, duo populi in unum confuſi ſunt. Albani priores ingenti exercitu in agrum Romanum impetum fecere: caſtra ab urbe haud plus quinque millia paſſuum locant, foſſa circundant. Foſſa Civilia ab nomine ducis per aliquot ſecula appellata eſt, donec cum re nomen quoque vetuſtate abolevit. In his caſtris Civilius Albanus Rex moritur. Dictatorem Albani Metium Suffetium creant. Interim Tullus ferox præcipuè morte Regis magnum Deorum omen ab ipſo capite orſum, in omne nomen Albanum expetiturum pœnas ob bellum impium dictitans, nocte præteritis hoſtium caſtris, infeſto exercitu in agrum Albanum pergit. Ea res ab ſtativis excivit Metium, is ducit exercitum quam proximè ad hoſtem poteſt, inde Legatum præmiſſum nunciare Tullo jubet, priuſquam dimicent, opus eſſe colloquio: ſi ſecum congreſſus ſit, ſatis ſcirè ea ſe allaturum, quæ nihilo minus ad rem Romanam, quam ad Albanam pertineant. Haud aſpernatus Tullus, tametſi vana afferrentur, ſuos in aciem educit; exeunt contra & Albani. Poſtquam inſtructi utrinque ſtabant,

bant, cum paucis procerum in medium duces procedunt. Ibi infit Albanus injurias, & non redditas res ex fœdere quæ repetitæ sunt; &, *Ego Regem nostrum Civilium causam hujusce esse belli audisse videor, nec te dubito, Tulle, eadem præ te ferre; sed si vera potius quam dictu speciosa dicenda sunt, cupido imperii duos cognatos vicinosque populos ad arma stimulat; rectè an perperam interpreter, fuerit ista ejus deliberatio qui bellum suscepit; me Albani gerendo bello ducem creavere. Illud te, Tulle, monitum velim: Hetrusca res quanta circa nos teque maxime sit, quo propior es Volscis, hoc magis scis: multum illi terra, plurimum mari pollent. Memor esto, jam cum signum pugnæ dabis, has duas acies spectaculo fore, ut fessos confectosque simul, victorem ac victum aggrediantur. Itaque si nos Dii amant, quoniam non contenti libertate certa, in dubiam imperii, servitiique aleam imus, ineamus aliquam viam, qua utri utris imperent, sine magna clade, sine multo sanguine utriusque populi, decerni possit.* Haud displicet res Tullo, quamquam tum indole animi, tum spe victoriæ ferocior erat. Quærentibus utrinque ratio initur, cui & Fortuna ipsa præbuit materiam. Fortè in duobus tum exercitibus erant tergemini fratres, nec ætate, nec viribus dispares. Horatios Curiatiosque fuisse satis constat, NEC FERME RES ANTIQUA ALIA EST NOBILIOR; tamen in re tam clara nominum error manet, utrius populi Horatii, utrius Curiatii fuerint. Authores utroque trahunt: plures tamen invenio, qui Romanos Horatios vocent: hos ut sequar, inclinat animus. Cum tergeminis agunt Reges, ut pro sua quisque patria dimicet ferro, ibi imperium fore, unde victoria fuerit. Nihil recusatur, tempus & locus convenit. Priusquam dimicarent, fœdus ictum inter Rom. & Albanos est his legibus, Ut cujus populi cives eo certamine vicissent, is alteri populo cum bona pace imperitaret. Fœdere

icto, tergemini (ſicut convenerat) arma capiunt. Cum ſui utroſque adhortarentur, Deos patrios, patriam ac parentes, quicquid civium domi, quicquid in exercitu ſit, illorum tunc arma, illorum intueri manus, feroces & ſuopte ingenio, & pleni adhortantium vocibus, in medium inter duas acies procedunt. Conſederant utrinque pro caſtris duo exercitus, periculi magis præſentis, quam curæ expertes: quippe imperium agebatur, in tam paucorum virtute atque fortuna poſitum. Itaque erecti ſuſpenſique in minimè gratum ſpectaculum animo intenduntur. Datur ſignum: infeſtiſque armis, velut acies, terni juvenes magnorum exercituum animos gerentes concurrunt. Nec his, nec illis periculum ſuum, ſed publicum imperium, ſervitiumque obſervatur animo, futuraque ea deinde patriæ fortuna, quam ipſi feciſſent. Ut primo ſtatim concurſu increpuere arma, micanteſque fulſere gladii, horror ingens ſpectantes perſtringit, & neutrò inclinata ſpe, torpebat vox ſpirituſque. Conſertis deinde manibus, cum jam non motus tantùm corporum, agitatióque anceps telorum armorumque, ſed vulnera quoque & ſanguis ſpectaculo eſſent, duo Romani, ſuper alium alius, vulneratis tribus Albanis, expirantes corruerunt. Ad quorum caſum cum clamaſſet gaudio Albanus exercitus, Romanas legiones jam ſpes tota, nondum tamen cura deſeruerat, exanimes vice unius, quem tres Curiatii circumſteterant. Fortè is integer fuit, ut univerſis ſolus nequaquam par, ſic adverſus ſingulos ferox. Ergo ut ſegregaret pugnam eorum, capeſcit fugam, ita ratus ſecuturos, ut quemque vulnere affectum corpus ſineret. Jam aliquantum ſpatii ex eo loco, ubi pugnatum eſt, aufugerat, cum reſpiciens videt magnis intervallis, ſequentes, unum haud procul ab ſeſe abeſſe, in eum magno impetu rediit. Et dum Albanus exercitus inclamat Curiatiis,

uti opem ferant fratri, jam Horatius cæſo hoſte victor ſecundam pugnam petebat. Tunc clamore (qualis ex inſperato faventium ſolet) Romani adjuvant militem ſuum : & ille defungi prælio feſtinat. Prius itaque quam alter, qui nec procul aberat, conſequi poſſet, & alterum Curiatium conficit. Jamque æquato Marte ſinguli ſupererant, ſed nec ſpe, nec viribus pares : alterum intactum ferro corpus, & geminata victoria ferocem in certamen tertium dabant, alter feſſum vulnere, feſſum curſu trahens corpus, victuſque fratrum ante ſe ſtrage, victori objicitur hoſti. Nec illud prælium fuit. Romanus exultans, *Duos*, inquit, *fratrum manibus dedi, tertium cauſam belli hujuſce, ut Romanus Albano imperet, dabo.* Male ſuſtinenti arma gladium ſupernè jugulo defigit, jacentem ſpoliat. Romani ovantes ac gratulantes Horatium accipiunt : eo majore cum gaudio, quo propiùs metum res fuerat. Ad ſepulturam inde ſuorum nequaquam paribus animis vertuntur : quippe imperio alteri aucti, alteri ditionis alienæ facti. Sepulchra extant, quo quiſque loco cecidit : duo Romana uno loco propius Albam, Romam versùs : ſed diſtantia losis, & ut pugnatum eſt. Priuſquam inde digrederentur, roganti Metio ex fœdere icto, quid imperaret, imperat Tullus, uti juventutem in armis habeat, uſurum ſe eorum opera, ſi bellum cum Vejentibus foret. Ita exercitus inde domos abducti. Princeps Horatius ibat tergemina ſpolia præ ſe gerens, cui ſoror virgo, quæ deſponſata uni ex Curiatiis fuerat, obviam ante portam Capenam fuit : cognitoque ſuper humeros paludamento ſponſi, quod ipſa confecerat, ſolvit crines, & flebiliter nomine ſponſum mortuum appellat. Monet feroci juveni animum comploratio ſororis in victoria ſua, tantoque gaudio publico. Stricto itaque gladio, ſimul verbis increpans, tranſfigit puellam. *Abi*

hinc cum immaturo amore ad ſponſum, inquit, *oblita fratrum mortuorum, vivique, oblita patriæ. Sic eat, quæcunque Romanum lugebit hoſtem.* Atrox viſum id facinus Patribus, Plebique, ſed recens meritum facto obſtabat: tamen raptus in jus ad Regem. Rex, ne ipſe tam triſtis ingratique ad vulgus judicii, aut ſecundum judicium ſupplicii autor eſſet, concilio Populi advocato, *Duumviros*, inquit, *qui Horatio perduellionem judicent ſecundum legem, facio.* Lex horrendi carminis erat, *Duumviri perduellionem judicent. Si à Duumviris provocarit, provocatione certato: ſi vincent: caput obnubito, infelici arbori reſte ſuſpendito, verberato, vel intra pomœrium, vel extra pomœrium.* Hac lege Duumviri creati, qui ſe abſolvere non rebantur ea lege ne innoxium quidem poſſe. Cum condemnaſſent, tum alter ex his, *P. Horati, tibi perduellionem judico*, inquit: *lictor, colliga manus.* Acceſſerat lictor, injiciebatque laqueum, tum Horatius, authore Tullo clemente legis interprete; *Provoco*, inquit. Ita de provocatione certatum ad Populum eſt. Moti homines ſunt in eo judicio, maxime P. Horatio patre proclamante ſe filiam jure cæſam judicare: ni ita eſſet, patrio jure in filium animadverſurum fuiſſe. Orabat deinde, ne ſe, quem paulo antè cum egregia ſtirpe conſpexiſſent, orbum liberis facerent. Inter hæc ſenex juvenem amplexus, ſpolia Curiatiorum fixa eo loco, qui nunc Pila Horatia appellatur, oſtentans: *Hunccine*, ajebat, *quem modò decoratum, ovantemque victoria, incedentem vidiſtis, Quirites, cum ſub furca vinctum inter verbera & cruciatus videre poteſtis? quod vix Albanorum oculi tam deforme ſpectaculum ferre poſſent. I, lictor, colliga manus, quæ paulo ante armatæ, imperium Populo Rom. pepererunt. I, caput obnube liberatoris hujus urbis: arbori infelici ſuſpende: verbera, vel intra pomœrium, modo inter illa pila & ſpolia hoſtium: vel extra pomœrium, modo inter*

ſepulchra Curiatiorum. Quo enim ducere hunc juvenem poteſtis, ubi non ſua decora eum à tanta fœditate ſupplicii vindicent? Non tulit Populus nec patris lachrymas, nec ipſius parem in omni periculo animum: abſolveruntque admiratione magis virtutis, quàm jure cauſæ. Itaque ut cædes manifeſta aliquo tamen piaculo lueretur, imperatum patri, ut filium expiaret pecunia publica. Is quibuſdam piacularibus ſacrificiis factis, quæ deinde genti Horatiæ tradita ſunt, tranſmiſſo per viam tigillo, capite adoperto, velut ſub jugum miſit juvenem. Id hodie publicè quoque ſemper refectum manet: Sororium tigillum vocant. Horatiæ ſepulchrum, quo loco corruerat icta, conſtructum eſt ſaxo quadrato.

ACTEURS.

TULLE, roi de Rome.

Le vieil HORACE, chevalier romain.

HORACE, ſon fils.

CURIACE, gentilhomme d'Albe, amant de Camille.

VALERE, chevalier romain, amoureux de Camille.

SABINE, femme d'Horace, & ſœur de Curiace.

CAMILLE, amante de Curiace, & ſœur d'Horace.

JULIE, dame romaine, confidente de Sabine & de Camille.

FLAVIAN, ſoldat de l'armée d'Albe.

PROCULE, ſoldat de l'armée de Rome.

La ſcène eſt à Rome dans une ſalle de la maiſon d'Horace.



C'est trop, ma passion à la raison fait place.
Va dedans les enfers plaindre ton Curiace.

HORACE,
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.
SCENE PREMIERE.
SABINE, JULIE.

SABINE.

a) APROUVEZ ma faibleſſe, & ſouffrez ma douleur,
Elle n'eſt que trop juſte en un ſi grand malheur ;
b) Si près de voir ſur ſoi fondre de tels orages,

---

a) *Corneille* dans l'examen des *Horaces*, dit que le perſonnage de *Sabine* eſt heureuſement inventé, mais qu'il ne ſert pas plus à l'action que l'infante à celle du *Cid*.

Il eſt vrai que ce rôle n'eſt pas néceſſaire à la piéce ; mais j'oſe ici être moins ſévère que *Corneille*. Ce rôle eſt du moins incorporé à la tragédie. C'eſt une femme qui tremble pour ſon mari, & pour ſon frère. Elle ne cauſe aucun événement, il eſt vrai ; c'eſt un défaut ſur un théatre auſſi perfectionné que le nôtre ; mais elle prend part à tous les événemens, & c'eſt beaucoup pour un tems où l'art commençait à naître.

Obſervez que ce perſonnage débite ſouvent de très-beaux vers, & qu'il fait l'expoſition du ſujet d'une manière très-intéreſſante & très-noble.

Mais obſervez ſurtout que les beaux vers de *Corneille* nous enſeignèrent à diſcerner les mauvais. Le goût du public ſe forma inſenſiblement par la comparaiſon des beautés & des défauts. On déſaprouve aujourd'hui cet amas de ſentences, ces idées générales retournées en tant de manières, *l'ébranlement* qui ſied aux *fermes* courages, l'eſprit le *plus mâle*, le *moins abatu* ; c'eſt l'auteur qui parle, & c'eſt le perſonnage qui doit parler.

b) *Si près de voir*] n'eſt pas français : *près de* veut un ſubſtantif, *près de la ruine*, *près d'être ruiné*.

L'ébranlement ſied bien aux plus fermes courages ;
Et l'eſprit le plus mâle, & le moins abatu,
Ne ſaurait ſans déſordre exercer ſa vertu.
Quoique le mien s'étonne à ces rudes alarmes,
c) Le trouble de mon cœur ne peut rien ſur mes larmes ;
Et parmi les ſoupirs qu'il pouſſe vers les cieux,
Ma conſtance du moins régne encor ſur mes yeux.
d) Quand on arrête là les déplaiſirs d'une ame,
Si l'on fait moins qu'un homme, on fait plus qu'une femme.
Commander à ſes pleurs en cette extrémité,
C'eſt montrer pour le ſexe aſſez de fermeté.

JULIE.

C'en eſt peut-être aſſez pour une ame commune,
Qui du moindre péril ſe fait une infortune ;
Mais de cette faibleſſe un grand cœur eſt honteux ;
Il oſe eſpérer tout dans un ſuccès douteux.
Les deux camps ſont rangés au pied de nos murailles ;
Mais Rome ignore encor comme on perd des batailles.
Loin de trembler pour elle, il lui faut aplaudir :

Puiſqu'elle

c) *Le trouble de mon cœur.*] Un trouble qui a du pouvoir ſur des larmes ; cela eſt louche & mal exprimé.

d) *Quand on arrête là*] ne ſerait pas ſouffert aujourd'hui ; c'eſt une expreſſion de comédie.

Cette petite diſtinction, *moins qu'un homme, plus qu'une femme*, eſt trop recherchée pour la vraie douleur.

Elle revient encor une troiſiéme fois à la charge, pour dire qu'elle ne pleure point.

e) *Je ſuis romaine &c.*] Il y avait dans les premières éditions :

Je ſuis romaine hélas, puiſque mon époux l'eſt, &c.

Pourquoi peut-on finir un vers par *je le ſuis*, & que, *mon époux l'eſt*, eſt proſaïque, faible & dur ? C'eſt que ces trois ſillabes, *je le ſuis*, ſemblent ne compoſer qu'un mot ; c'eſt que l'oreille n'eſt point bleſſée ; mais ce mot *l'eſt*, détaché & finiſſant la phraſe, détruit

Puisqu'elle va combatre, elle va s'agrandir.
Bannissez, bannissez une frayeur si vaine;
Et concevez des vœux dignes d'une romaine.

SABINE.

e) Je suis romaine, hélas! puisqu'Horace est romain;
J'en ai reçu le titre en recevant sa main;
Mais ce nœud me tiendrait en esclave enchaînée,
S'il m'empêchait de voir en quels lieux je suis née.
Albe, où j'ai commencé de respirer le jour,
f) Albe, mon cher pays, & mon premier amour,
Lorsqu'entre nous & toi je vois la guerre ouverte,
Je crains notre victoire autant que notre perte.
Rome, si tu te plains que c'est là te trahir,
Fais toi des ennemis que je puisse haïr. *g*)
Quand je vois de tes murs leur armée & la nôtre,
Mes trois frères dans l'une, & mon mari dans l'autre,
Puis-je former des vœux, & sans impiété
Importuner le ciel pour ta félicité?
Je sais que ton état encor en sa naissance
Ne saurait sans la guerre affermir sa puissance;

---

toute harmonie. C'est cette attention qui rend la lecture des vers ou agréable ou rebutante. On doit même avoir cette attention en prose. Un ouvrage dont les phrases finiraient par des sillabes sèches & dures, ne pourrait être lû, quelque bon qu'il fût d'ailleurs.

f) *Albe mon cher pays.*] Voyez comme ces vers sont supérieurs à ceux du commencement. C'est ici un sentiment vrai; il n'y a point là de lieux communs, point de vaines sentences, rien de recherché, ni dans les idées, ni dans les expressions. *Albe mon cher pays*: c'est la nature seule qui parle. Cette comparaison de *Corneille* avec lui-même formera mieux le goût que toutes les dissertations & les poëtiques.

g) Ce vers admirable est resté en proverbe.

Je fais qu'il doit s'accroître, & que tes grands destins
Ne le borneront pas chez les peuples latins,
Que les dieux t'ont promis l'empire de la terre,
Et que tu n'en peux voir l'effet que par la guerre.
Bien loin de m'oposer à cette noble ardeur,
Qui suit l'arrêt des dieux & court à ta grandeur,
Je voudrais déja voir tes troupes couronnées
D'un pas victorieux franchir les Pyrénées.
Va jusqu'en l'orient pousser tes bataillons;
Va sur les bords du Rhin planter tes pavillons;
Fais trembler sous tes pas les colomnes d'Hercule;
Mais respecte une ville à qui tu dois Romule.
Ingrate, souvien-toi que du sang de ses rois
Tu tiens ton nom, tes murs, & tes premières loix.
Albe est ton origine; arrète, & considère
Que tu portes le fer dans le sein de ta mère.
Tourne ailleurs les efforts de tes bras triomphans;
h) Sa joie éclatera dans l'heur de ses enfans;
i) Et se laissant ravir à l'amour maternelle,

h) *Sa joie éclatera dans l'heur de ses enfans.*] Ce mot *heur*, qui favorisait la versification, & qui ne choque point l'oreille, est aujourd'hui banni de notre langue. Il ferait à souhaiter que la plupart des termes dont *Corneille* s'est servi fussent en usage. Son nom devrait consacrer ceux qui ne sont pas rebutans.

Remarquez que dans ces premières pages, vous trouverez rarement un mauvais vers, une expression louche, un mot hors de sa place, pas une rime en épithète; & que malgré la prodigieuse contrainte de la rime, chaque vers dit quelque chose. Il n'est pas toujours vrai que dans notre poësie il y ait continuellement un vers pour le sens, un autre pour la rime, comme il est dit dans *Hudibras* :

For one for sense and one for rime,
I think sufficient at a time.
C'est assez pour des vers méchans,
Qu'un pour la rime, un pour le sens.

i) *Et se laissant ravir à l'amour maternelle.*] Cette phrase est équivoque, &

Ses vœux feront pour toi, fi tu n'es plus contre elle.

JULIE.

k) Ce difcours me furprend, vû que depuis le tems
Qu'on a contre fon peuple armé nos combatans,
Je vous ai vû pour elle autant d'indiférence
Que fi du fang romain vous aviez pris naiffance.
J'admirais la vertu qui réduifait en vous
Vos plus chers intérêts à ceux de votre époux;
Et je vous confolais au milieu de vos plaintes,
l) Comme fi notre Rome eût fait toutes vos craintes.

SABINE.

Tant qu'on ne s'eft choqué qu'en de légers combats,
m) Trop faibles pour jetter un des partis à bas,
Tant qu'un efpoir de paix a pû flater ma peine,
Oui, j'ai fait vanité d'être toute romaine.
Si j'ai vû Rome heureufe avec quelque regret,
Soudain j'ai condamné ce mouvement fecret;
Et fi j'ai reffenti dans fes deftins contraires
n) Quelque maligne joie en faveur de mes frères,

---

n'eft pas françaife. Le mot de *ravi*, quand il fignifie joie, ne prend point un datif. On n'eft point ravi à quelque chofe ; c'eft un folécifme de phrafe.

k) *Ce difcours me furprend* vû que *depuis le tems.*] Ce *vû que* eft une expreffion peu noble, même en profe; s'il y en avait beaucoup de pareilles, la poëfie ferait baffe & rampante; mais jufqu'ici vous ne trouvez guères que ce mot indigne du ftile de la tragédie.

l) *Comme fi Rome eût fait.*] On ne fait pas une crainte, on la caufe, on l'infpire, on l'excite, on la fait naître.

m) *Trop faibles pour jetter un des partis à bas.*] *Jetter à bas* eft une expreffion familière qui ne ferait pas même admife dans la profe. *Corneille* n'ayant aucun rival qui écrivit avec nobleffe, fe permettait ces négligences dans les petites chofes, & s'abandonnait à fon génie dans les grandes.

n) *Quelque maligne joie en faveur de*

Soudain pour l'étouffer rapellant ma raison,
J'ai pleuré quand la gloire entrait dans leur maison.
Mais aujourd'hui qu'il faut que l'une ou l'autre tombe,
Qu'Albe devienne esclave, ou que Rome succombe,
Et qu'après la bataille il ne demeure plus
Ni d'obstacle aux vainqueurs, ni d'espoir aux vaincus,
J'aurais pour mon pays une cruelle haine,
Si je pouvais encor être toute romaine;
Et si je demandais votre triomphe aux dieux,
Au prix de *o)* tant de sang qui m'est si précieux.
Je m'atache un peu moins aux intérêts d'un homme,
Je ne suis point pour Albe, & ne suis plus pour Rome:
Je crains pour l'une & l'autre en ce dernier effort,
Et serai du parti qu'affligera le sort.
p) Egale à tous les deux jusques à la victoire,
Je prendrai part aux maux, sans en prendre à la gloire;

mes frères.] La joie des succès de sa patrie & d'un frère, peut-elle être apellée *maligne*? elle est naturelle. On pouvait dire, *une secrette joie en faveur de mes frères.*

Ce mot de *maligne joie*, est bien plus à sa place dans ces deux admirables vers de la mort de *Pompée*:

> Une *maligne joie* en son cœur s'élevait,
> Dont sa gloire indignée à peine le sauvait.

Il faut toujours avoir devant les yeux ce passage de Boileau: *D'un mot mis en sa place enseigner le pouvoir*: c'est ce mot propre qui distingue les orateurs & les poëtes, de ceux qui ne sont que diserts & versificateurs.

o) Tant de sang qui m'est si précieux.] Ce n'est pas ce *tant* qui est précieux, c'est le sang: c'est au prix d'un sang qui m'est si précieux. Le *tant* est inutile, & corrompt un peu la pureté de la phrase & la beauté du vers. C'est une très-petite faute.

p) Egale à tous les deux] n'est pas français en ce sens. L'auteur veut dire, juste envers tous les deux; car *Sabine* doit être juste & non pas indiférente.

q) Et ma haine aux vainqueurs.] Elle ne doit pas haïr son mari, ses enfans, s'ils sont victorieux; ce sentiment n'est

Et je garde, au milieu de tant d'âpres rigueurs,
Mes larmes aux vaincus, *q*) & ma haine aux vainqueurs.

JULIE.

r) Qu'on voit naître ſouvent de pareilles traverſes
En des eſprits divers, des paſſions diverſes!
Et qu'à nos yeux Camille agit bien autrement!
Son frère eſt votre époux, le vôtre eſt ſon amant:
Mais elle voit d'un œil bien diférent du vôtre,
Son ſang dans une armée, & votre amour dans l'autre.
Lorſque vous conſerviez un eſprit tout romain,
ſ) Le ſien irréſolu, le ſien tout incertain,
De la moindre mêlée apréhendait l'orage,
De tous les deux partis déteſtait l'avantage,
Au malheur des vaincus donnait toujours ſes pleurs,
Et nouriſſait ainſi d'éternelles douleurs.
Mais hier quand elle ſut *t*) qu'on avait pris journée,

---

pas permis; elle devrait plutôt dire, *ſans haïr les vainqueurs.*

r) *Qu'on voit naître ſouvent* de *pareilles traverſes*

En des *eſprits divers*, *des paſſions diverſes.*]

Le lecteur ſe ſent arrêter à ces deux vers; ces *de des* embarraſſent l'eſprit. *Traverſes* n'eſt point le mot propre: les paſſions ici ne ſont point diverſes. *Sabine* & *Camille* ſe trouvent dans une ſituation à peu près ſemblable. Le ſens de l'auteur eſt probablement, *que les mêmes malheurs produiſent quelquefois des ſentimens diférens.*

ſ) Les premiéres éditions portent:

Le ſien irréſolu, tremblotant, *incertain.*

Tremblotant n'eſt pas du ſtile noble, & on doit en avertir les étrangers, pour qui principalement ces remarques ſont faites. *Corneille* changea,

Le ſien irréſolu, le ſien tout incertain.

Mais comme *incertain* ne dit pas plus qu'*irréſolu*, ce changement n'eſt pas heureux. Ce redoublement de *ſien* fait attendre une idée forte qu'on ne trouve pas.

t) *Qu'on avait pris journée.* On prend *jour*, & on ne prend point *journée*, parce que *jour* ſignifie tems, & que

Et qu'enfin la bataille allait être donnée,
Une soudaine joie éclatant sur son front. . . .

SABINE.

Ah, que je crains, Julie, un changement si promt!
u) Hier dans sa belle humeur elle entretint Valère;
x) Pour ce rival, sans doute, elle quitte mon frère;
Son esprit ébranlé par les objets présens,
y) Ne trouve point d'absent aimable après deux ans.
Mais excusez l'ardeur d'une amour fraternelle;
Le soin que j'ai de lui me fait craindre tout d'elle:
Je forme des soupçons *z*) d'un trop léger sujet.
Près d'un jour si funeste on change peu d'objet.
Les ames rarement sont de nouveau blessées;
Et dans un si grand trouble on a d'autres pensées:
Mais on n'a pas aussi *a*) de si doux entretiens,
Ni des contentemens qui soient pareils aux siens.

JULIE.

Les causes, comme à vous, m'en semblent fort obscures;

---

journée signifie bataille. La journée d'Ivri, la journée de Fontenoy.

u) Hier *dans* sa belle humeur *elle entretint Valère*.] *Hier*, comme on l'a déja dit, est toujours aujourd'hui de deux sillabes. La prononciation serait trop gênée en le faisant d'une seule, comme s'il y avait *her*. *Belle humeur* ne peut se dire que dans la comédie.

x) *Sabine* ne doit point dire que sans doute *Camille* est volage & infidèle, sur cela seul que *Camille* a parlé civilement à *Valère*, & paraissait être dans sa belle humeur. Ces petits moyens, ces soupçons peuvent produire quelquefois de grands mouvemens, & des intérêts tragiques, comme la méprise peu vraisemblable d'*Acomat*, dans la tragédie de *Bajazeth*. Le plus léger incident peut causer de grands troubles; mais c'est ici tout le contraire, il ne s'agit que de savoir si *Camille* a quitté *Curiace* pour *Valère*. *Sur de trop vains objets c'est arrêter la vuë*. Cela ferait un peu froid, même dans une comédie.

y) *Ne trouve point d'absent aimable*

Je ne me ſatisfais d'aucunes conjectures.
C'eſt aſſez de conſtance en un ſi grand danger,
Que de le voir, l'attendre, & ne point s'affliger;
Mais certes c'en eſt trop d'aller juſqu'à la joie.

SABINE.

b) Voyez qu'un bon génie à propos nous l'envoie.
c) Eſſayez ſur ce point à la faire parler;
Elle vous aime aſſez pour ne vous rien celer.
Je vous laiſſe.

---

après deux ans.] Ces deux vers apartiennent plutôt au genre de la comédie qu'à la tragédie.

z) *D'un trop léger ſujet.*] Ces mots font voir que l'auteur ſentait que *Sabine* a tort; mais il valait mieux ſuprimer ces ſoupçons de *Sabine* que vouloir les juſtifier, puiſqu'en effet *Sabine* ſemble ſe contredire en prétendant que *Camille* a *ſans doute* quitté ſon frère, & en diſant enſuite que les ames ſont rarement bleſſées de nouveau. Tout cet examen du ſujet de la joie de *Camille* n'eſt nullement héroïque.

a) *De ſi doux entretiens, Ni des contentemens qui ſoient pareils aux ſiens,*] ſont de la comédie de ce tems là. L'art de dire noblement les petites choſes n'était pas encor trouvé.

b) *Voyez qu'un bon génie à propos nous l'envoie.*] Ce tour a vieilli; c'eſt un malheur pour la langue; il eſt vif & naturel, & mérite je crois d'être imité.

c) *Eſſayez à la faire parler.*] On eſſaye *de*, on s'eſſaye *à*. Ce vers d'ailleurs eſt trop comique.

SCENE II.

CAMILLE, SABINE, JULIE.

SABINE.

d) MA sœur, entretenez Julie.
J'ai honte de montrer tant de mélancolie;
Et mon cœur accablé de mille déplaisirs,
e) Cherche la solitude à cacher ses soupirs.

SCENE

d) *Ma sœur, entretenez Julie*,] est encor de la comédie; mais il y a ici un plus grand défaut, c'est qu'il semble que *Camille* vienne sans aucun intérêt, & seulement pour faire conversation. La tragédie ne permet pas qu'un personnage paraisse sans une raison importante. On est fort dégouté aujourd'hui de toutes ces longues conversations, qui ne sont amenées que pour remplir le vuide de l'action, & qui ne le remplissent pas. D'ailleurs pourquoi s'en aller, quand un bon génie lui envoye *Camille*, & qu'elle peut s'éclaircir ?

e) *Cherche la* solitude *à cacher ses soupirs.*] Cela n'est pas français. On cherche la solitude pour cacher ses soupirs, & une solitude propre à les cacher. On ne dit point, une solitude, une chambre à pleurer, à gémir, à réfléchir, comme on dit, une chambre à coucher, une salle à manger; mais du tems de *Corneille* presque personne ne s'étudiait à parler purement.

Corneille a ici une grande attention à

SCENE III.

CAMILLE, JULIE.

CAMILLE.

f) QU'elle a tort de vouloir que je vous entretienne!
Croit-elle ma douleur moins vive que la ſienne?
Et que plus inſenſible à de ſi grands malheurs,
A mes triſtes diſcours je mêle moins de pleurs?
De pareilles frayeurs mon ame eſt alarmée;
Comme elle je perdrai dans l'une & l'autre armée.
g) Je verrai mon amant, mon plus unique bien,
Mourir pour ſon pays, ou détruire le mien;
Et cet objet d'amour devenir pour ma peine
Digne de mes ſoupirs, ou digne de ma haine.
Hélas!

---

lier les ſcènes, attention inconnuë avant lui. On pourrait dire ſeulement que *Sabine* n'a pas une raiſon aſſez forte pour s'en aller; que cette ſortie rend ſon perſonnage plus inutile & plus froid; que c'était à *Sabine* & non à une confidente à écouter les choſes importantes que *Camille* va annoncer; que cette idée d'entretenir *Julie* diminuë l'intérêt; qu'un ſimple entretien ne doit jamais entrer dans la tragédie; que les principaux perſonnages ne doivent paraître que pour avoir quelque choſe d'important à dire ou à entendre; qu'enfin il eût été plus théatral & plus intéreſſant, que *Sabine* eût reproché à *Camille* ſa joie, & que *Camille* lui en eût apris la cauſe.

f) Qu'elle a tort de vouloir que je vous entretienne.] Cette formule de converſation ne doit jamais entrer dans la tragédie, où les perſonnages doivent, pour ainſi dire, parler malgré eux, emportés par la paſſion qui les anime.

g) Je verrai mon amant, mon plus unique *bien.*] *Plus unique* ne peut ſe dire; *unique* n'admet, ni de plus, ni de moins.

JULIE.

Elle eſt pourtant plus à plaindre que vous.
h) On peut changer d'amant, mais non changer d'époux.
Oubliez Curiace, & recevez Valère.
Vous ne tremblerez plus pour le parti contraire,
i) Vous ſerez toute nôtre, & votre eſprit remis
N'aura plus rien à perdre au camp des ennemis.

CAMILLE.

Donnez-moi des conſeils qui ſoient plus légitimes,
Et plaignez mes malheurs ſans m'ordonner des crimes.
Quoiqu'à peine à mes maux je puiſſe réſiſter,
J'aime mieux les ſouffrir, que de les mériter.

JULIE.

Quoi? vous apellez crime un change raiſonnable?

CAMILLE.

Quoi? le manque de foi vous ſemble pardonnable?

JULIE.

Envers un ennemi qui peut nous obliger?

CAMILLE.

D'un ferment ſolemnel qui peut nous dégager?

---

h) *On peut changer d'amant, mais non changer d'époux.*] Ce vers porte entiérement le caractère de la comédie. *Corneille* en ayant fait pluſieurs, en conſerva ſouvent le ſtile. Cela était permis de ſon tems; on ne diſtinguait pas aſſez les bornes qui ſéparent le familier du ſimple: le ſimple eſt néceſſaire, le familier ne peut être ſouffert. Peut-être une attention trop ſcrupuleuſe aurait éteint le feu du génie; mais après avoir écrit avec la rapidité du génie, il faut corriger avec la lenteur ſcrupuleuſe de la critique.

i) *Vous ſerez toute nôtre*,] n'eſt pas du ſtile noble. Ces familiarités étaient encor d'uſage.

k) *Si je l'entretins hier & lui fis bon viſage.*] *Faire bon viſage*, eſt du diſcours le plus familier.

JULIE.

Vous déguifez en vain une chofe trop claire.
Je vous vis encor hier entretenir Valère;
Et l'accueil gracieux qu'il recevait de vous
Lui permet de nourir un efpoir affez doux.

CAMILLE.

k) Si je l'entretins hier, & lui fis bon vifage,
N'en imaginez rien *l*) qu'à fon défavantage:
De mon contentement un autre était l'objet;
Mais pour fortir d'erreur fachez-en le fujet.
Je garde à Curiace une amitié trop pure,
Pour fouffrir plus longtems qu'on m'eftime parjure.
m) Il vous fouvient qu'à peine on voyait de fa fœur
Par un heureux hymen mon frère poffeffeur,
Quand pour comble de joie il obtint de mon père
Que de fes chaftes feux je ferais le falaire.
Ce jour nous fut propice & funefte à la fois;
Uniffant nos maifons, il défunit nos rois;
Un même inftant conclut notre hymen & la guerre,
Fit naître notre efpoir *n*) & le jetta par terre,

l) *Qu'à fon défavantage.*] Tout cela eft d'un ftile un peu trop bourgeois, qui était admis alors. Il ne ferait pas permis aujourd'hui, qu'une fille dit que c'eft un défavantage de ne lui pas plaire.

m) *Il vous fouvient &c.*] Il y avait dans les premiéres éditions:

Quelques cinq ou fix mois après que de fa fœur
L'hyménée eut rendu mon frère poffeffeur.

Corneille changea heureufement ces deux vers de cette façon. Il a corrigé beaucoup de fes vers au bout de vingt années dans fes piéces immortelles; & d'autres auteurs laiffent fubfifter une foule de barbarifmes dans des piéces qui ont eu quelques fuccès paffagers.

n) *Et le jetta par terre.*] Non feule-

Nous ôta tout, ſi-tôt qu'il nous eut tout promis;
Et nous faiſant amans, il nous fit ennemis.
Combien nos déplaiſirs parurent lors extrêmes !
Combien contre le ciel il vomit de blaſphèmes !
Et combien de ruiſſeaux coulèrent de mes yeux !
Je ne vous le dis point, vous vîtes nos adieux.
Vous avez vû depuis les troubles de mon ame.
Vous ſavez pour la paix quels vœux a faits ma flamme,
Et quels pleurs j'ai verſés à chaque événement,
Tantôt pour mon pays, tantôt pour mon amant.
Enfin mon deſeſpoir, parmi ces longs obſtacles,
M'a fait avoir recours à la voix des oracles.
Écoutez ſi celui qui me fut hier rendu,
Eut droit de raſſurer mon eſprit éperdu.
Ce grec ſi renommé qui depuis tant d'années

ment un eſpoir jetté par terre eſt une expreſſion vicieuſe; mais la même idée eſt exprimée ici en quatre façons différentes, ce qui eſt un vice plus grand. Il faut, autant qu'on le peut, éviter ces pléonaſmes; c'eſt une abondance ſtérile : je ne crois pas qu'il y en ait un ſeul exemple dans *Racine.*

o) *Lui qu'Apollon jamais* n'a fait parler à faux.] Parler à faux n'eſt pas ſans doute aſſez noble, ni même aſſez juſte. Un coup porte à faux, on eſt accuſé à faux, dans le ſtile familier; mais on ne peut dire, *il parle à faux* dans un diſcours tant ſoit peu relevé.

p) *Albe & Rome demain prendront une autre face;*

Tes vœux ſont exaucés, elles auront la paix;

Et tu ſeras unie avec ton Curiace,

Sans qu'aucun mauvais ſort t'en ſépare jamais.]

On pourrait ſouhaiter que cet oracle eût été plutôt rendu dans un temple que par un grec qui fait des prédictions au pied d'une montagne. Remarquons encore, qu'un oracle doit produire un événement, & ſervir au nœud de la piéce, & qu'ici il ne ſert preſque à rien qu'à donner un moment d'eſpérance.

J'oſerais encor dire, que ces mots à double entente, *ſans qu'aucun mauvais ſort t'en ſépare jamais*, paraiſſent ſeulement une plaiſanterie amère, une équivoque cruelle, ſur la deſtinée malheureuſe de *Camille.*

Le plus grand défaut de cette ſcène,

Au pié de l'Aventin prédit nos destinées,
o) Lui qu'Apollon jamais n'a fait parler à faux,
Me promit par ces vers la fin de mes travaux :
p) *Albe & Rome demain prendront une autre face ;*
Tes vœux sont exaucés, elles auront la paix ;
Et tu seras unie avec ton Curiace,
Sans qu'aucun mauvais sort t'en sépare jamais.
Je pris sur cet oracle une entière assurance ;
Et comme le succès passait mon espérance,
J'abandonnai mon ame à des ravissemens
Qui passaient les transports des plus heureux amans.
Jugez de leur excès. Je rencontrai Valère ;
Et contre sa coutume il ne put me déplaire :
q) Il me parla d'amour, sans me donner d'ennui ;
Je ne m'aperçus pas que je parlais à lui ;

---

c'est son inutilité. Cet entretien de *Camille* & de *Julie* roule sur un objet trop mince, & qui ne sert en rien, ni au nœud, ni au dénouement. *Julie* veut pénétrer le secret de *Camille*, & savoir si elle aime un autre que *Curiace* : rien n'est moins tragique.

q) *Il me parla d'amour sans me donner d'ennui &c.*] On pourrait faire ici une réflexion que je ne hazarde qu'avec la défiance convenable, c'est que *Camille* était plus en droit de laisser paraître son indiférence pour *Valère*, que de l'écouter avec complaisance ; c'est qu'il était même plus naturel de lui montrer de *la glace* quand elle se croyait sure d'épouser son amant, que de faire bon visage à un homme qui lui déplait ; & enfin ce trait rafiné marque plus de subtilité que de sentiment ; il n'y a rien là de tragique ; mais ce vers :

Tout ce que je voyais me semblait Curiace :

est si beau, qu'il semble tout excuser.

Il est vrai que ce petit incident, qui ne consiste que dans la joie que *Camille* a ressentie, ne produit aucun événement, & n'est pas nécessaire à la piéce ; mais il produit des sentimens. Ajoutons que dans un premier acte, on permet des incidens de peu d'importance, qu'on ne souffrirait pas dans le cours d'une intrigue tragique.

Je ne lui pus montrer de mépris ni de glace;
Tout ce que je voyais me semblait Curiace;
Tout ce qu'on me disait me parlait de ses feux;
Tout ce que je disais l'assurait de mes vœux.
Le combat général aujourd'hui se hazarde,
r) J'en sus hier la nouvelle, & je n'y pris pas garde;
Mon esprit rejettait ces funestes objets,
Charmé des doux pensers d'hymen & de la paix.
La nuit a dissipé des erreurs si charmantes;
Mille songes affreux, mille images sanglantes,
Ou plûtôt mille amas de carnage & d'horreur,
M'ont arraché ma joie, & rendu ma terreur.
s) J'ai vû du sang, des morts, & n'ai rien vû de suite:
Un spectre en paraissant prenait soudain la fuite;
Ils s'effaçaient l'un l'autre, & chaque illusion
Redoublait mon effroi par sa confusion.

JULIE.

t) C'est en contraire sens qu'un songe s'interprète.

CAMILLE.

Je le dois croire ainsi, puisque je le souhaite;

---

r) *J'en sus hier la nouvelle, & je n'y pris pas garde.*] Elle ne prend pas garde à une bataille qui va se donner! le spectacle de deux armées prêtes à combatre, & le danger de son amant, ne devaient-ils pas autant l'alarmer, que le discours d'un grec au pied du mont Aventin n'a dû la rassurer? Le premier mouvement dans une telle occasion n'est-il pas de dire, *Ce grec m'a trompée, c'est un faux prophête*? Avait-elle besoin d'un songe pour craindre ce que deux armées rangées en bataille devaient assez lui faire redouter?

s) *J'ai vû du sang, des morts, & n'ai rien vû de suite &c.*] Ce songe est beau en ce qu'il allarme un esprit rassuré par un oracle. Je remarquerai ici qu'en général un songe ainsi qu'un oracle doit servir au nœud de la piéce; tel est le songe admirable d'*Athalie*; elle voit un enfant en songe; elle trouve ce même

Mais je me trouve enfin, malgré tous mes souhaits,
Au jour d'une bataille, & non pas d'une paix.

JULIE.

Par là finit la guerre, & la paix lui succède.

CAMILLE.

Dure à jamais ce mal s'il y faut ce remède!
Soit que Rome y succombe, ou qu'Albe *u)* ait le dessous,
Cher amant, n'atten plus d'être un jour mon époux;
Jamais, jamais ce nom ne sera pour un homme
Qui soit ou le vainqueur, ou l'esclave de Rome.
Mais quel objet nouveau se présente en ces lieux?
Est-ce toi, Curiace? en croirai-je mes yeux?

---

enfant dans le temple, c'est là que l'art est poussé à sa perfection.

Un rêve qui ne sert qu'à faire craindre ce qui doit arriver, ne peut avoir que des beautés de détail, n'est qu'un ornement passager. C'est ce qu'on appelle aujourd'hui un remplissage. *Mille* songes, *mille* images, *mille* amas, sont d'un stile trop négligé, & ne disent rien d'assez positif.

t) Pourquoi un songe s'interprète-t-il en sens contraire? Voyez les songes expliqués par *Joseph*, par *Daniel*. Ils sont funestes par eux-mêmes, & par leur explication.

u) Avoir le dessus ou le dessous, ne se dit que dans la poësie burlesque; c'est le *di sopra*, & le *di sotto* des italiens. L'*Arioste* employe cette expression lorsqu'il se permet le comique: le *Tasse* ne s'en sert jamais.

SCENE IV.

CURIACE, CAMILLE, JULIE.

CURIACE.

x) N'En doutez point, Camille, & revoyez un homme
Qui n'eſt ni le vainqueur, ni l'eſclave de Rome.
y) Ceſſez d'appréhender de voir rougir mes mains
Du poids honteux des fers, ou du ſang des romains.
J'ai cru que vous aimiez aſſez Rome & la gloire,
Pour mépriſer ma chaîne, & haïr ma victoire;
Et comme également en cette extrémité
Je craignais la victoire & la captivité...

CAMILLE.

Curiace, il ſuffit, je devine le reſte.
z) Tu fuis une bataille à tes vœux ſi funeſte;
Et ton cœur tout à moi, pour ne me perdre pas,
Dérobe à ton pays le ſecours de ton bras.
a) Qu'une autre conſidère ici ta renommée,

Et

---

x) On ne permet plus de répéter ainſi un vers.

y) *Ceſſez d'apréhender de voir* rougir *mes mains.*] *Rougir* eſt employé ici en deux acceptions différentes. Les mains *rouges de ſang*, elles ſont rouges en un autre ſens que quand elles ſont meurtries par le poids des fers; mais cette figure ne manque pas de juſteſſe, parce qu'en effet il y a de la rougeur dans l'un & dans l'autre cas.

z) *Tu fuis une bataille.*] Il eſt bien étrange que *Camille* interrompe *Curiace* pour le ſoupçonner & le louër d'être un lâche. Ce défaut eſt grand, & il était aiſé de l'éviter. Il était naturel que *Curiace* dit d'abord ce qu'il doit dire, qu'il ne commençât point par répéter les vers

Et te blâme, s'il veut, de m'avoir trop aimée,
Ce n'eſt point à Camille à t'en méſeſtimer;
Plus ton amour paraît, plus elle doit t'aimer;
Et ſi tu dois beaucoup aux lieux qui t'ont vû naître,
Plus tu quittes pour moi, plus tu le fais paraître.
Mais as-tu vû mon père? & *b*) peut-il endurer
Qu'ainſi dans ſa maiſon tu t'oſes retirer?
Ne préfère-t-il point l'état à ſa famille?
Ne regarde-t-il point Rome plus que ſa fille?
Enfin notre bonheur eſt-il bien affermi?
T'a-t-il vû comme gendre, ou bien comme ennemi?

CURIACE.

Il m'a vû comme gendre, avec une tendreſſe
Qui témoignait aſſez une entière allégreſſe;
Mais il ne m'a point vû par une trahiſon
Indigne de l'honneur d'entrer dans ſa maiſon.
Je n'abandonne point l'intérêt de ma ville;
J'aime encor mon honneur en adorant Camille.
Tant qu'a duré la guerre, on m'a vû conſtamment
Auſſi bon citoyen que véritable amant.
D'Albe avec mon amour j'accordais la querelle;

---

de *Camille*, par lui dire qu'il a cru que *Camille* aimait Rome & la gloire, qu'elle mépriſerait ſa chaine, & haïrait ſa victoire; & que *comme* il craint la victoire & la captivité. . . . &c. De tels propos ne ſont pas à leur place: il faut aller au fait: *Semper ad eventum feſtinat.*

a) *Qu'une autre &c.*] Ces vers condamnent trop l'idée de *Camille*, que ſon amant eſt traitre à ſon pays. Il falait ſuprimer toute cette tirade.

b) *Peut-il endurer.*] Ce mot *endurer*, eſt du ſtile de la comédie: on ne dit que dans le diſcours le plus familier, *j'endure que*, *je n'endure pas que.* Le terme *endurer* ne s'admet dans le ſtile noble, qu'avec un accuſatif, *les peines que j'endure.*

Je ſoupirais pour vous en combattant pour elle ;
Et s'il falait encor que l'on en vînt aux coups,
Je combattrais pour elle en ſoupirant pour vous.
Oui, malgré les deſirs dont mon ame eſt charmée,
Si la guerre durait, je ſerais dans l'armée :
C'eſt la paix qui chez vous me donne un libre accès,
La paix à qui nos feux doivent ce beau ſuccès.

CAMILLE.

La paix! Et le moyen de croire un tel miracle?

JULIE.

c) Camille, pour le moins croyez-en votre oracle ;
Et ſachons pleinement par quels heureux effets
L'heure d'une bataille a produit cette paix.

CURIACE.

L'aurait-on jamais crû? Déja les deux armées
D'une égale chaleur au combat animées,
Se menaçaient des yeux, & marchant fiérement,
N'attendaient pour donner que le commandement,
Quand notre dictateur devant les rangs s'avance,
Demande à votre prince un moment de ſilence ;
Et l'ayant obtenu : d) *Que faiſons-nous, romains,*
Dit-il, *& quel démon nous fait venir aux mains?*

---

c) *Camille pour le moins croyez-en votre oracle.*] On ſent ici combien *Sabine* ferait un meilleur effet que la confidente *Julie*. Ce n'eſt point à *Julie* à dire, *ſachons pleinement* ; c'eſt toujours à la perſonne la plus intéreſſée à interroger.

d) —— *Que faiſons-nous, romains. Dit-il, & quel démon nous fait venir aux mains?*]
J'oſe dire que dans ce diſcours imité de *Tite-Live*, l'auteur français eſt au-deſſus du romain, plus nerveux, plus touchant ; & quand on ſonge qu'il était gêné par la rime & par une langue em-

Souffrons que la raiſon éclaire enfin nos ames ;
Nous ſommes vos voiſins, nos filles ſont vos femmes ;
Et l'hymen nous a joints par tant & tant de nœuds,
Qu'il eſt peu de nos fils qui ne ſoient vos neveux.
Nous ne ſommes qu'un ſang, & qu'un peuple en deux villes ;
Pourquoi nous déchirer par des guerres civiles,
Où la mort des vaincus affaiblit les vainqueurs,
Et le plus beau triomphe eſt arroſé de pleurs ?
Nos ennemis communs attendent avec joie
Qu'un des partis défait leur donne l'autre en proie,
Laſſé, demi rompu, vainqueur, mais pour tout fruit
Dénué d'un ſecours par lui-même détruit.
e) *Ils ont aſſez longtems joui de nos divorces ;*
Contre eux dorénavant joignons toutes nos forces ;
Et noyons dans l'oubli ces petits différens,
Qui de ſi bons guerriers font de mauvais parens.
Que ſi l'ambition de commander aux autres
Fait marcher aujourd'hui vos troupes & les nôtres,
Pourvû qu'à moins de ſang nous voulions l'apaiſer,
Elle nous unira, loin de nous diviſer.
Nommons des combattans pour la cauſe commune ;
Que chaque peuple aux ſiens attache ſa fortune ;
Et ſuivant ce que d'eux ordonnera le ſort,

---

barraſſée d'articles & qui ſouffre peu d'inverſions, qu'il a ſurmonté toutes ces difficultés, qu'il n'a employé le ſecours d'aucune épitète, que rien n'arrête l'éloquente rapidité de ſon diſcours, c'eſt là qu'on reconnaît le grand *Corneille* ; il n'y a que *tant & tant de nœuds* à reprendre.

e) *Ils ont aſſez longtems joui de nos divorces.*] Ce mot de *divorces*, s'il ne ſignifiait que des querelles, ferait impropre ; mais ici il dénote les querelles de deux peuples unis ; & par là il eſt juſte, nouveau, & excellent.

f) *Que le parti plus faible obéïsse au plus fort.*]
Mais sans indignité pour des guerriers si braves,
Qu'ils deviennent sujets sans devenir esclaves,
Sans honte, sans tribut, & sans autre rigueur
Que de suivre en tous lieux les drapeaux du vainqueur.
Ainsi nos deux états ne feront qu'un empire.
Il semble qu'à ces mots notre discorde expire.
Chacun jettant les yeux dans un rang ennemi,
Reconnaît un beau-frère, un cousin, un ami.
Ils s'étonnent comment leurs mains de sang avides
Volaient sans y penser à tant de parricides;
Et font paraître un front couvert tout à la fois
D'horreur pour la bataille, & d'ardeur pour ce choix.
Enfin l'offre s'accepte, & la paix désirée
Sous ces conditions est aussi-tôt jurée:
Trois combattront pour tous; mais, pour les mieux choisir,
Nos chefs ont voulu prendre un peu plus de loisir:
Le vôtre est au sénat, le nôtre dans sa tente.

---

f) Que le parti plus faible obéïsse au plus fort.]

Ce vers est ainsi dans d'autres éditions:

Que le faible parti prenne loi du plus fort.

Il est à croire qu'on reprocha à *Corneille* une petite faute de grammaire. On doit, dans l'exactitude scrupuleuse de la prose, dire: Que le parti *le plus* faible obéïsse au plus fort; mais si ces libertés ne sont pas permises aux poëtes, & surtout aux poëtes de génie, il ne faut point faire de vers. *Prendre loi* ne se dit pas ainsi, la première leçon est préférable.

Racine a bien dit:

Charger de mon débris les reliques plus chères:

au lieu de *reliques les plus chères*.

Encor une fois ces licences sont heureuses, quand on les employe dans un morceau élégamment écrit; car si elles sont précédées & suivies de mauvais vers, elles en prennent la teinture & en deviennent plus insuportables.

g) *Chacun va renoüer avec ses vieux*

CAMILLE.

O dieux, que ce discours rend mon ame contente!

CURIACE.

Dans deux heures au plus, par un commun accord,
Le sort de nos guerriers réglera notre sort.
Cependant tout est libre, attendant qu'on les nomme.
Rome est dans notre camp, & notre camp dans Rome.
D'un & d'autre côté l'accès étant permis,
g) Chacun va renouer avec ses vieux amis.
Pour moi, ma passion m'a fait suivre vos frères;
Et mes desirs ont eu des succès si prospères,
Que l'auteur de vos jours m'a promis *h*) à demain
i) Le bonheur sans pareil de vous donner la main.
Vous ne deviendrez pas rebelle à sa puissance?

CAMILLE.

k) Le devoir d'une fille est dans l'obéissance.

CURIACE.

Venez donc recevoir ce doux commandement,

---

amis.] On doit avouer *que renoüer avec ses vieux amis* est de la prose familière, qu'il faut éviter dans le stile tragique, bien entendu qu'on ne sera jamais empoulé.

h) *A demain*] est trop du stile de la comédie. Je fais souvent cette observation; c'était un des vices du tems. La *Sophonisbe* de *Mairet* est toute entière dans ce stile, & *Corneille* s'y livrait, quand les grandes images ne le soutenaient pas.

i) *Le bonheur sans pareil &c.*] n'était pas si ridicule qu'aujourd'hui. Ce fut *Boileau* qui proscrivit toutes ces expressions communes, de *sans pareil*, *sans seconde*, *à nul autre pareil*, *à nulle autre seconde.*

k) *Le devoir d'une fille est dans l'obéissance.*

Venez donc recevoir ce doux commandement.]
Ces deux vers sont de pure comédie; aussi les retrouve-t-on mot à mot dans la comédie du *Menteur;* mais l'auteur aurait dû les retrancher de la tragédie des *Horaces.*

Qui doit mettre le comble à mon contentement.

CAMILLE.

Je vai fuivre vos pas, mais pour revoir mes frères,
l) Et favoir d'eux encor la fin de nos mifères.

JULIE.

Allez, & cependant au pied de nos autels
J'irai rendre pour vous graces aux immortels.

Fin du premier acte.

---

l) *Et favoir d'eux encor la fin de nos misères.*] Il n'eft pas inutile de dire aux étrangers que *misère* eft en poëfie un terme noble qui fignifie calamité & non pas indigence.

Hécube près d'Ulyffe achève *fa misère.*
Peut-être je devrais plus humble en *ma misère.*
Racine.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

HORACE, CURIACE.

CURIACE.

AINSI Rome n'a point ſéparé ſon eſtime ;
a) Elle eût cru faire ailleurs un choix illégitime.
Cette ſuperbe ville en vos frères & vous
Trouve les trois guerriers qu'elle préfère à tous ;
b) Et ſon illuſtre ardeur d'oſer plus que les autres,
D'une ſeule maiſon brave toutes les nôtres.
Nous croirons, à la voir toute entière en vos mains,
Que hors les fils d'Horace il n'eſt point de romains.
Ce choix pouvait combler trois familles de gloire,

---

a) *Elle eût cru faire ailleurs un choix illégitime.*] *Illégitime* pourrait n'être pas le mot propre en proſe ; on dirait, *un mauvais choix*, *un choix dangereux* &c. *Illégitime* non ſeulement eſt pardonné à la rime, mais devient une expreſſion forte, & ſignifie qu'il y aurait de l'injuſtice à ne point choiſir les trois plus braves.

b) *Et ſon illuſtre ardeur &c.*] Il y avait dans les premières éditions :

Et ne nous oppoſant d'autres bras que les vôtres.

Ni l'une ni l'autre manière n'eſt élégante, *& illuſtre ardeur d'oſer*, n'eſt pas français. *D'une maiſon braver les autres*, n'eſt pas une expreſſion heureuſe ; mais le ſens eſt fort beau. On voit que quelquefois *Corneille* a mal corrigé ſes vers. Je crois qu'on peut imputer cette ſingularité, non ſeulement au peu de bons critiques que la France avait alors, au peu de connaiſſance de la pureté & de l'élégance de la langue, mais au génie même de *Corneille*, qui ne produiſait ſes beautés que quand il était animé par la force de ſon ſujet.

c) Consacrer hautement leurs noms à la mémoire;
d) Oui, l'honneur que reçoit la vôtre par ce choix,
En pouvait à bon titre immortaliser trois;
Et puisque c'est chez vous que mon heur & ma flamme
M'ont fait placer ma sœur, & choisir une femme,
Ce que je vai vous être, & ce que je vous suis,
Me font y prendre part autant que je le puis:
Mais un autre intérêt tient ma joie en contrainte,
Et parmi ses douceurs mêle beaucoup de crainte.
La guerre en tel éclat a mis votre valeur,
Que je tremble pour Albe, & prévois son malheur.
Puisque vous combattez, sa perte est assurée;
En vous faisant nommer, le destin l'a jurée.
Je vois trop dans ce choix ses funestes projets,
Et me compte déja pour un de vos sujets.

HORACE.

Loin de trembler pour Albe, il vous faut plaindre Rome,
Voyant ceux qu'elle oublie, & les trois qu'elle nomme.
C'est un aveuglement pour elle bien fatal,
D'avoir tant à choisir, & de choisir si mal.
Mille de ses enfans beaucoup plus dignes d'elle
Pouvaient bien mieux que nous soutenir sa querelle;
Mais quoique ce combat me promette un cercueil,
La gloire de ce choix m'enfle d'un juste orgueil;

Mon

c) *Consacrer hautement leurs noms à la mémoire.*] Remarquez que *hautement* fait languir le vers, parce que ce mot est inutile.

d) *Oui l'honneur que reçoit la vôtre par ce choix.*] Cette répétition, *oui l'honneur*, est très-vicieuse. *Omne supervacuum pleno de pectore manat.* C'est ici ce

Mon esprit en conçoit une mâle assurance ;
J'ose espérer beaucoup de mon peu de vaillance ;
Et du sort envieux quels que soient les projets,
Je ne me compte point pour un de vos sujets.
Rome a trop cru de moi, mais mon ame ravie
Remplira son attente, ou quittera la vie.
Qui veut mourir, ou vaincre, est vaincu rarement;
e) Ce noble désespoir périt malaisément.
Rome, quoi qu'il en soit, ne sera point sujette,
Que mes derniers soupirs n'assurent ma défaite.

CURIACE.

Hélas, c'est bien ici que je dois être plaint!
Ce que veut mon pays, mon amitié le craint.
Dures extrémités, de voir Albe asservie,
Ou sa victoire au prix d'une si chère vie;
Et que l'unique bien où tendent ses désirs
S'achète seulement par vos derniers soupirs!
Quels vœux puis-je former, & quel bonheur attendre?
De tous les deux côtés j'ai des pleurs à répandre;
De tous les deux côtés mes désirs sont trahis.

HORACE.

Quoi! vous me pleureriez mourant pour mon pays!
Pour un cœur généreux ce trépas a des charmes;
La gloire qui le suit ne souffre point de larmes;
Et je le recevrais en bénissant mon sort,

---

qu'on appelle une battologie : il est permis de répéter dans la passion, mais non pas dans un compliment.

e) *Ce noble désespoir périt malaisément.*] Un *désespoir* qui *périt malaisément*, n'a pas un sens clair. De plus *Horace* n'a point de désespoir. Ce vers est le seul qu'on puisse reprendre dans cette belle tirade.

Si Rome & tout l'état perdaient moins à ma mort.

CURIACE.

A vos amis pourtant permettez de le craindre ;
Dans un ſi beau trépas ils ſont les ſeuls à plaindre:
f) La gloire en eſt pour vous & la perte pour eux.
Il vous fait immortel, & les rend malheureux.
On perd tout quand on perd un ami ſi fidelle.
Mais Flavian m'aporte ici quelque nouvelle.

SCENE II.

HORACE, CURIACE, FLAVIAN.

CURIACE.

ALbe de trois guerriers a-t-elle fait le choix?

FLAVIAN.

Je viens pour vous l'aprendre.

CURIACE.

Hé bien, qui ſont les trois?

FLAVIAN.

g) Vos deux frères & vous.

CURIACE.

Qui?

FLAVIAN.

Vous & vos deux frères.

---

f) *La gloire en eſt pour vous & la* perte *pour eux.*
On perd *tout quand on* perd *un ami ſi fidelle.*]

Perte ſuivie de deux fois *perd* eſt une faute bien légère.

g) *Vos deux frères & vous. Qui? Vous & vos deux frères.*] Ce n'eſt pas ici

Mais pourquoi ce front triste & ces regards sévères ?
Ce choix vous déplaît-il ?

CURIACE.

Non, mais il me surprend ;
Je m'estimais trop peu pour un honneur si grand.

FLAVIAN.

Dirai-je au dictateur, dont l'ordre ici m'envoie,
Que vous le recevez avec si peu de joie ?
Ce morne & froid accueil me surprend à mon tour.

CURIACE.

Di-lui que l'amitié, l'alliance, & l'amour,
Ne pourront empêcher que les trois Curiaces
Ne servent leur pays contre les trois Horaces.

FLAVIAN.

Contre eux ! Ah ! c'est beaucoup me dire en peu de mots.

CURIACE.

Porte-lui ma réponse, & nous laisse en repos.

---

une battologie ; cette répétition, *vous & vos deux frères*, est sublime par la situation. Voilà la première scène au théâtre, où un simple messager ait fait un effet tragique, en croyant aporter des nouvelles ordinaires. J'ose croire que c'est la perfection de l'art.

SCENE III.

HORACE, CURIACE.

CURIACE.

Que désormais le ciel, les enfers, & la terre,
Unissent leurs fureurs à nous faire la guerre;
h) Que les hommes, les dieux, les démons & le sort
Préparent contre nous un général effort;
Je mets à faire pis en l'état où nous sommes,
Le sort & les démons, & les dieux, & les hommes,
Ce qu'ils ont de cruel, & d'horrible, & d'affreux,
L'est bien moins que l'honneur qu'on nous fait à tous deux.

HORACE.

Le sort qui de l'honneur nous ouvre la barrière,
Offre à notre constance une illustre matière;
Il épuise sa force à former un malheur,
i) Pour mieux se mesurer avec notre valeur;
Et comme il voit en nous des ames peu communes,
Hors de l'ordre commun *k*) il nous fait des fortunes.
Combattre un ennemi pour le salut de tous,

h) *Que les hommes, les dieux, les démons, & le sort.*] Cet entassement, cette répétition, cette combinaison de *ciel*, de *dieux*, d'*enfer*, de *démons*, de *terre* & d'*hommes*, de *cruel*, d'*horrible*, d'*affreux*, est, je l'avouë, bien condamnable. Cependant le dernier vers fait presque pardonner ce défaut.

i) *Pour mieux se mesurer avec notre valeur.*] Le sort qui veut se mesurer avec la valeur paraît bien recherché, bien peu naturel; mais que ce qui suit est admirable!

k) *Il nous fait des fortunes*] n'est pas une expression propre. Ce mot de *fortunes* au plurier ne doit jamais être em-

Et contre un inconnu s'expofer feul aux coups,
D'une fimple vertu c'eft l'effet ordinaire;
l) Mille déja l'ont fait, mille pourraient le faire.
Mourir pour le pays eft un fi digne fort,
Qu'on briguerait en foule une fi belle mort.
Mais vouloir au public immoler ce qu'on aime,
S'attacher au combat contre un autre foi-même,
Attaquer un parti qui prend pour défenfeur
Le frère d'une femme, & l'amant d'une fœur;
Et rompant tous ces nœuds s'armer pour la patrie
Contre un fang qu'on voudrait racheter de fa vie;
Une telle vertu n'apartenait qu'à nous.
L'éclat de fon grand nom lui fait peu de jaloux;
Et peu d'hommes au cœur l'ont affez imprimée,
Pour ofer afpirer à tant de renommée.

CURIACE.

Il eft vrai que nos noms ne fauraient plus périr.
L'occafion eft belle, il nous la faut chérir.
Nous ferons les miroirs d'une vertu bien rare:
Mais votre fermeté tient un peu du barbare.
Peu, même des grands cœurs, tireraient vanité
D'aller par ce chemin à l'immortalité:
A quelque prix qu'on mette une telle fumée,

---

ployé fans épitète: *bonnes & mauvaifes fortunes*, *fortunes diverfes*, mais jamais *des fortunes*. Cependant le fens eft fi beau, & la poëfie a tant de priviléges, que je ne crois pas qu'on puiffe condamner ce vers.

l) *Mille l'ont fait, mille pourraient le faire.*] Rien ne fait mieux fentir les difficultés attachées à la rime que ce vers faible, ces mille qui ont *fait*, ces mille qui pourraient *faire*, pour rimer à *ordinaire*. Le refte eft d'une beauté achevée.

L'obſcurité vaut mieux que tant de renommée.
Pour moi, je l'oſe dire, & vous l'avez pû voir,
Je n'ai point conſulté pour ſuivre mon devoir ;
Notre longue amitié, l'amour, ni l'alliance,
N'ont pû mettre un moment mon eſprit en balance ;
Et puiſque par ce choix Albe montre en effet
Qu'elle m'eſtime autant *m*) que Rome vous a fait,
Je crois faire pour elle autant que vous pour Rome ;
J'ai le cœur auſſi bon, mais enfin je ſuis homme.
Je vois que votre honneur demande tout mon ſang,
Que tout le mien conſiſte à vous percer le flanc,
Prêt d'épouſer la ſœur qu'il faut tuer le frère,
Et que pour mon pays j'ai le ſort ſi contraire.
Encor qu'à mon devoir je coure ſans terreur,
Mon cœur s'en effarouche, & j'en frémis d'horreur ;
J'ai pitié de moi-même, & jette un œil d'envie
Sur ceux dont notre guerre a conſumé la vie ;
Sans ſouhait toutefois de pouvoir reculer.
Ce triſte & fier honneur m'émeut ſans m'ébranler :
J'aime ce qu'il me donne, & je plains ce qu'il m'ôte ;
Et ſi Rome demande une vertu plus haute,
Je rens graces aux dieux de n'être pas romain,
n) Pour conſerver encor quelque choſe d'humain.

m) *Que Rome vous a fait*] n'eſt pas français. On peut dire en proſe, & non en vers, *J'ai dû vous eſtimer autant que je fais*, ou *autant que je le fais*, mais non pas, *autant que je vous fais* : & le mot *faire* qui revient immédiatement après, eſt encor une faute ; mais ce ſont des fautes légères qui ne peuvent gâter une ſi belle ſcène.

n) *Pour conſerver encor quelque choſe d'humain.*] Cette tirade fit un effet ſurprenant ſur tout le public, & les deux derniers vers ſont devenus un prover-

HORACE.

Si vous n'ètes romain, ſoyez digne de l'être ;
Et ſi vous m'égalez, faites-le mieux paraître.
La ſolide vertu dont je fais vanité,
N'admet point de faibleſſe avec ſa fermeté ;
Et c'eſt mal de l'honneur entrer dans la carrière,
Que dès le premier pas regarder en arrière.
Notre malheur eſt grand, il eſt au plus haut point,
Je l'enviſage entier, mais je n'en frémis point.
Contre qui que ce ſoit que mon pays m'emploie,
J'accepte aveuglément cette gloire avec joie.
Celle de recevoir de tels commandemens
Doit étouffer en nous tous autres ſentimens.
Qui près de le ſervir conſidère autre choſe,
A faire ce qu'il doit lâchement ſe diſpoſe.
Ce droit ſaint & ſacré rompt tout autre lien.
Rome a choiſi mon bras, je n'examine rien.
Avec une allégreſſe auſſi pleine & ſincère
Que j'épouſai la ſœur, je combattrai le frère ;
Et pour trancher enfin ces diſcours ſuperflus,
Albe vous a nommé, *o*) je ne vous connais plus.

CURIACE.

Je vous connais encore, & c'eſt ce qui me tue ;

---

be, ou plutôt une maxime admirable.

o) *Je ne vous connais plus — je vous connais encore.*] A ces mots, *je ne vous connais plus, je vous connais encore*, on ſe récria d'admiration ; on n'avait jamais rien vû de ſi ſublime : il n'y a pas dans *Longin* un ſeul exemple d'une pareille grandeur : ce ſont ces traits qui ont mérité à *Corneille* le nom de *grand*, non ſeulement pour le diſtinguer de ſon frère, mais du reſte des hommes. Une telle ſcène fait pardonner mille défauts.

Mais cette âpre vertu ne m'était pas connue;
Comme notre malheur elle eſt au plus haut point:
Souffrez que je l'admire & ne l'imite point.

HORACE.

p) Non, non, n'embraſſez pas de vertu par contrainte;
Et puiſque vous trouvez plus de charme à la plainte,
En toute liberté goûtez un bien ſi doux.
q) Voici venir ma ſœur pour ſe plaindre avec vous.
Je vai revoir la vôtre, & réſoudre ſon ame
A ſe bien ſouvenir qu'elle eſt toujours ma femme,
A vous aimer encor ſi je meurs par vos mains,
Et prendre en ſon malheur des ſentimens Romains.

SCENE IV.

CAMILLE, HORACE, CURIACE.

HORACE.

r) AVez-vous ſû l'état qu'on fait de Curiace,
Ma ſœur?

CAMILLE.

p) *Non, non, n'embraſſez pas de vertu par contrainte &c.*] Un des excellens eſprits de nos jours trouvait dans ces vers un outrage odieux qu'*Horace* ne devait pas faire à ſon beau-frère. Je lui dis que cela préparait au meurtre de *Camille*, & il ne ſe rendit pas. Voici ce qu'il en dit dans ſon introduction à la connaiſſance de l'eſprit humain. " *Corneille* aparemment veut peindre ici „ une valeur féroce; mais s'exprime-t- „ on ainſi avec un ami & un guerrier „ modeſte? La fierté eſt une paſſion fort „ théatrale; mais elle dégenère en va- „ nité & en petiteſſe, ſi-tôt qu'on la „ montre ſans qu'on la provoque „. J'ajouterai à cette réflexion de l'homme du monde qui penſait le plus noblement,

CAMILLE.

Hélas! mon ſort a bien changé de face.

HORACE.

Armez-vous de conſtance, & montrez-vous ma ſœur;
Et ſi par mon trépas il retourne vainqueur,
Ne le recevez point en meurtrier d'un frère,
Mais en homme d'honneur qui fait ce qu'il doit faire,
Qui ſert bien ſon pays, & ſait montrer à tous,
Par ſa haute vertu, qu'il eſt digne de vous.
Comme ſi je vivais, achevez l'hyménée.
Mais ſi ce fer auſſi tranche ſa deſtinée,
Faites à ma victoire un pareil traitement,
Ne me reprochez point la mort de votre amant.
Vos larmes vont couler, & votre cœur ſe preſſe;
Conſumez avec lui toute cette faibleſſe;
Querellez ciel & terre, & maudiſſez le ſort;
Mais après le combat ne penſez plus au mort.

[*à Curiace.*]

Je ne vous laiſſerai qu'un moment avec elle,
Puis nous irons enſemble où l'honneur nous apelle.

---

qu'outre la fierté déplacée d'*Horace*, il y a une ironie, une amertume, un mépris dans ſa réponſe qui ſont plus déplacés encore.

q) *Voici venir*] ne ſe dit plus. Pourquoi fait-il un ſi bel effet en italien: *Ecco venir la barbara Reina*: & qu'il en fait un ſi mauvais en français? n'eſt-ce point parce que l'italien fait toujours uſage de l'infinitif? *Un bel tacer*; nous ne diſons pas *un beau taire*. C'eſt dans ces exemples que ſe découvre le génie des langues.

r) *Avez-vous ſu l'état qu'on fait de Curiace?*] *L'état* ne ſe dit plus, & je voudrais qu'on le dît: notre langue n'eſt pas aſſez riche pour bannir tant de termes dont *Corneille* s'eſt ſervi heureuſement.

SCENE V.

CURIACE, CAMILLE.

CAMILLE.

s) IRas-tu, Curiace ? & ce funeste honneur
Te plait-il aux dépens de tout notre bonheur ?

CURIACE.

Hélas ! je vois trop bien qu'il faut, quoi que je fasse,
Mourir ou de douleur, ou de la main d'Horace.
Je vai comme au suplice à cet illustre emploi ;
Je maudis mille fois l'état qu'on fait de moi ;
Je hais cette valeur qui fait qu'Albe m'estime ;
Ma flamme au désespoir passe jusques au crime ;
Elle se prend au ciel, & l'ose quereller.
Je vous plains, je me plains, mais il y faut aller.

CAMILLE.

Non, je te connais mieux, tu veux que je te prie,
Et qu'ainsi mon pouvoir t) t'excuse à ta patrie.
Tu n'es que trop fameux par tes autres exploits ;
Albe a reçu par eux tout ce que tu lui dois.
v) Autre n'a mieux que toi soutenu cette guerre,
Autre de plus de morts n'a couvert notre terre :
Ton nom ne peut plus croître, il ne lui manque rien ;

---

s) Il y avait dans les éditions anciennes,

Iras-tu, ma chère ame, & ce funeste honneur.

Chère ame ne revoltait point en 1639. & ces expressions tendres rendaient encor la situation plus haute. Depuis peu même une grande actrice a rétabli cette expression, *ma chère ame.*

t) *T'excuse à ta patrie*] n'est pas fran-

VILLA UNIV...

Souffre qu'un autre ici puisse annoblir le sien.

CURIACE.

Que je souffre à mes yeux qu'on ceigne une autre tête
Des lauriers immortels que la gloire m'apprête,
Ou que tout mon pays reproche à ma vertu
Qu'il aurait triomphé si j'avais combattu ;
Et que sous mon amour ma valeur endormie
Couronne tant d'exploits d'une telle infamie ?
Non, Albe, après l'honneur que j'ai reçu de toi,
Tu ne succomberas, ni vaincras que par moi :
Tu m'as commis ton sort, je t'en rendrai bon compte,
Et vivrai sans reproche, ou périrai sans honte.

CAMILLE.

Quoi! tu ne veux pas voir qu'ainsi tu me trahis!

CURIACE.

Avant que d'être à vous, je suis à mon pays.

CAMILLE.

Mais te priver pour lui toi-même d'un beau-frère,
Ta sœur de son mari !

CURIACE.

Telle est notre misère.
Le choix d'Albe & de Rome ôte toute douceur
Aux noms jadis si doux de beau-frère & de sœur.

CAMILLE.

Tu pouras donc, cruel, me présenter sa tête,

çais ; il faut *envers sa patrie*, *auprès de sa patrie*.

v) *Autre n'a mieux que toi.*
Autre de plus de morts.
Ces *autres* ne seraient plus soufferts, même dans le stile comique. Telle est la tirannie de l'usage : *nul autre* donne peut-être moins de rapidité & de force au discours.

Et demander ma main pour prix de ta conquête !

CURIACE.

Il n'y faut plus penser, en l'état où je suis ;
Vous aimer sans espoir, c'est tout ce que je puis.
Vous en pleurez, Camille ?

CAMILLE.

Il faut bien que je pleure,
Mon insensible amant ordonne que je meure ;
Et quand l'hymen pour nous allume son flambeau,
Il l'éteint de sa main pour m'ouvrir le tombeau.
Ce cœur impitoyable à ma perte s'obstine,
Et dit qu'il m'aime encor alors qu'il m'assassine.

CURIACE.

u) Que les pleurs d'une amante ont de puissans discours,
x) Et qu'un bel œil est fort avec un tel secours !
Que mon cœur s'attendrit à cette triste vûe !
Ma constance contre elle à regret s'évertue.
y) N'attaquez plus ma gloire avec tant de douleurs ;
Et laissez-moi sauver ma vertu de vos pleurs ;
Je sens qu'elle chancelle, & défend mal la place.
Plus je suis votre amant, moins je suis Curiace.

---

u) *Que les pleurs d'une amante ont de puissans discours.*] Remarquez qu'on peut dire *le langage des pleurs*, comme on dit *le langage des yeux* ; pourquoi ? parce que les regards & les pleurs expriment le sentiment : mais on ne peut dire, *le discours des pleurs*, parce que ce mot *discours* tient au raisonnement. Les pleurs n'ont point de discours ; & de plus, *avoir des discours* est un barbarisme.

x) *Et qu'un bel œil est fort avec un tel secours.*] Ces réflexions générales sont rarement un bon effet : On sent que c'est le poëte qui parle ; c'est à la passion du personnage à parler. Un *bel œil* n'est ni noble, ni convenable ; il n'est pas question ici de savoir si *Camille* a un *bel œil*, & si un bel œil est fort ; il s'agit de perdre une femme qu'on adore & qu'on va épouser. Retranchez ces quatre pre-

Faible d'avoir déja combattu l'amitié,
Vaincrait-elle à la fois l'amour & la pitié ?
Allez, ne m'aimez plus, ne verſez plus de larmes,
Ou j'opoſe l'offenſe à de ſi fortes armes ;
Je me défendrai mieux contre votre couroux ;
Et pour le mériter, je n'ai plus d'yeux pour vous.
z) Vengez-vous d'un ingrat, puniſſez un volage.
Vous ne vous montrez point ſenſible à cet outrage !
Je n'ai plus d'yeux pour vous, vous en avez pour moi :
En faut-il plus encor ? Je renonce à ma foi.
Rigoureuſe vertu dont je ſuis la victime,
Ne peux-tu réſiſter ſans le ſecours d'un crime ?

CAMILLE.

Ne fai point d'autre crime, & j'atteſte les dieux
Qu'au lieu de t'en haïr je t'en aimerai mieux ;
Oui, je te chérirai tout ingrat & perfide ;
Et ceſſe d'aſpirer au nom de fratricide.
Pourquoi ſuis-je romaine, ou que n'es-tu romain ?
Je te préparerais des lauriers de ma main ;
Je t'encouragerais au lieu de te diſtraire ;
Et je te traiterais comme j'ai fait mon frère.

---

miers vers, le diſcours en devient plus rapide & plus pathétique.

y) Les premiéres éditions portent : *N'attaquez plus ma gloire* avecque *vos douleurs.*] Comme on s'eſt fait une loi de remarquer les plus petites choſes dans les belles ſcènes, on obſervera que c'eſt avec raiſon que nous avons rejetté *avecque* de la langue, ce *que* était inutile & rude.

z) *Vengez vous d'un ingrat, puniſſez un volage.*] J'oſe penſer qu'il y a ici plus d'artifice & de ſubtilité que de naturel. On ſent trop que *Curiace* ne parle pas ſérieuſement. Ce trait de rhéteur refroidit ; mais *Camille* répond avec des ſentimens ſi vrais, qu'elle couvre tout d'un coup ce petit défaut.

Hélas ! j'étais aveugle en mes vœux aujourd'hui,
J'en ai fait contre toi quand j'en ai fait pour lui.
Il revient, quel malheur, si l'amour de sa femme
a) Ne peut non plus sur lui que le mien sur ton ame!

SCENE VI.

HORACE, SABINE, CURIACE, CAMILLE.

CURIACE.

Dieux ! Sabine le suit ! Pour ébranler mon cœur
Est-ce peu de Camille, y joignez-vous ma sœur?
Et laissant à ses pleurs vaincre ce grand courage,
L'amenez-vous ici chercher même avantage ?

SABINE.

b) Non, non, mon frère, non, je ne viens en ce lieu
Que pour vous embrasser, & pour vous dire adieu.
Votre sang est trop bon, n'en craignez rien de lâche,

a) *Ne peut non plus sur lui.*] *Non plus sur lui* n'est pas français ; la grammaire demande, *ne peut pas plus sur lui.* Ces deux vers ne sont pas bien faits ; il ne faut pas s'attendre à trouver dans *Corneille* la pureté, la correction, l'élégance du stile ; ce mérite ne fut connu que dans les beaux jours du siècle de *Louis XIV.* C'est une réflexion que les lecteurs doivent faire souvent pour justifier *Corneille*, & pour excuser la multitude des notes du commentateur.

b) Ces trois *non*, & *en ce lieu* font un mauvais effet. On sent que le *lieu* est pour la rime, & les *non* redoublés, pour le vers. Ces négligences si pardonnables dans un bel ouvrage sont remarquées aujourd'hui. Mais ces termes *en ce lieu*, *en ces lieux*, cessent d'être une expression oiseuse, une cheville, quand ils signifient qu'on doit être en ce lieu plutôt qu'ailleurs.

c) *Rien dont la fermeté de ces grands cœurs se fâche.*] Se *fâche* est trop faible,

c) Rien dont la fermeté de ces grands cœurs se fâche ;
Si ce malheur illustre ébranlait l'un de vous,
Je le désavoûrais pour frère, ou pour époux.
Pourrai-je toutefois vous faire une prière
Digne d'un tel époux, & digne d'un tel frère ?
Je veux d'un coup si noble ôter l'impiété,
A l'honneur qui l'attend rendre sa pureté,
La mettre en son état sans mélange de crimes ;
Enfin je vous veux faire ennemis légitimes.
Du saint nœud qui vous joint je suis le seul lien :
Quand je ne serai plus, vous ne vous serez rien.
Brisez votre alliance, & rompez-en la chaîne ;
Et puisque votre honneur veut des effets de haine,
Achetez par ma mort le droit de vous haïr :
Albe le veut, & Rome, il faut leur obéir :
Qu'un de vous deux me tue, & que l'autre me venge :
Alors votre combat n'aura plus rien d'étrange ;
Et du moins l'un des deux sera juste agresseur,
Ou pour venger sa femme, ou pour venger sa sœur.

---

trop du stile familier ; mais le lecteur doit examiner quelque chose de plus important ; il verra que cette scène de *Sabine* n'était pas nécessaire, qu'elle ne fait pas un coup de théatre, que le discours de *Sabine* est trop artificieux, que sa douleur est trop étudiée, que ce n'est qu'un effort de rhétorique. Cette proposition, qu'un des deux la tue, & que l'autre la venge, n'a pas l'air sérieux ; & d'ailleurs cela n'empêchera pas que *Curiace* ne combatte le frère de sa maîtresse, & qu'*Horace* ne combatte l'époux promis à sa sœur. De plus *Camille* est un personnage nécessaire, & *Sabine* ne l'est pas : c'est sur *Camille* que roule l'intrigue. Epousera-t-elle son amant ? ne l'épousera-t-elle pas ? ce sont les personnages dont le sort peut changer, & dont les passions doivent être heureuses ou malheureuses, qui sont l'âme de la tragédie. *Sabine* n'est introduite dans la pièce que pour se plaindre.

Mais quoi? vous fouilleriez une gloire fi belle,
Si vous vous animiez par quelque autre querelle.
Le zèle du pays vous défend de tels foins;
d) Vous feriez peu pour lui fi vous vous étiez moins;
Il lui faut, & fans haine, immoler un beau-frère.
Ne différez donc plus ce que vous devez faire,
Commencez par fa fœur à répandre fon fang,
Commencez par fa femme à lui percer le flanc,
Commencez par Sabine à faire de vos vies
Un digne facrifice à vos chères patries:
Vous êtes ennemis en ce combat fameux,
Vous d'Albe, vous de Rome, & moi de toutes deux.
Quoi? me réfervez-vous à voir une victoire,
Où pour *e*) haut apareil d'une pompeufe gloire,
Je verrai les lauriers d'un frère ou d'un mari
Fumer encor d'un fang que j'aurai tant chéri?
Pourai-je entre vous deux régler alors mon ame?
Satisfaire aux devoirs & de fœur & de femme?
Embraffer le vainqueur en pleurant le vaincu?
Non, non, avant ce coup Sabine aura vécu:
Ma mort le préviendra, de qui que je l'obtienne:
Le refus de vos mains y condamne la mienne.
Sus donc, qui vous retient? Allez, cœurs inhumains,

J'aurai

---

d) Ce *peu* & ce *moins* font un mauvais effet. Et *vous vous étiez moins*, eft profaïque & familier.

e) *Haut apareil d'une pompeufe gloire.*] Ces vers échapent quelquefois au génie dans le feu de la compofition. Ils ne difent rien; mais ils accompagnent des vers qui difent beaucoup.

f) Il y avait auparavant,

Femme, que t'ai-je fait & quelle eft mon offenfe?

La naïveté qui régnait encor en ce tems-

J'aurai trop de moyens pour y forcer vos mains ;
Vous ne les aurez point au combat occupées,
Que ce corps au milieu n'arrête vos épées ;
Et malgré vos refus, il faudra que leurs coups
Se faſſent jour ici pour aller juſqu'à vous.

HORACE.

O ma femme !

CURIACE.

O ma ſœur !

CAMILLE.

Courage ! ils s'amoliſſent.

SABINE.

Vous pouſſez des ſoupirs, vos viſages páliſſent !
Quelle peur vous ſaiſit ? Sont-ce là ces grands cœurs,
Ces héros qu'Albe & Rome ont pris pour défenſeurs ?

HORACE.

f) Que t'ai-je fait Sabine, & quelle eſt mon ofenſe,
Qui t'oblige à chercher une telle vengeance ?
Que t'a fait mon honneur, & par quel droit viens-tu
Avec toute ta force attaquer ma vertu ?
Du moins contente-toi de l'avoir étonnée,
Et me laiſſe achever cette grande journée.
g) Tu me viens de réduire en un étrange point ;
Aime aſſez ton mari pour n'en triompher point ;

là dans les écrits permettait ce mot. La rudeſſe romaine y paraît même toute entière.

g) *Tu me viens de réduire en un étrange point.*

Notre malheureuſe rime arrache quelquefois de ces mauvais vers ; ils paſſent à la faveur des bons ; mais ils feraient tomber un ouvrage médiocre dans lequel ils ſeraient en grand nombre.

Va-t-en, & ne ren plus la victoire douteuſe,
La diſpute déja m'en eſt aſſez honteuſe.
Souffre qu'avec honneur je termine mes jours.

SABINE.

Va, ceſſe de me craindre, on vient à ton ſecours.

SCENE VII.

Le vieil HORACE, HORACE, CURIACE, SABINE, CAMILLE.

Le vieil HORACE.

h) QU'eſt ceci, mes enfans? écoutez-vous vos flammes,
Et perdez-vous encor le tems *i*) avec des femmes?
Prêts à verſer du ſang, regardez-vous des pleurs?
Fuyez, & laiſſez-les déplorer leurs malheurs.
Leurs plaintes ont pour vous trop d'art & de tendreſſe:
Elles vous feraient part enfin de leur faibleſſe;
Et ce n'eſt qu'en fuyant qu'on pare de tels coups.

SABINE.

N'apréhendez rien d'eux, ils ſont dignes de vous.
Malgré tous nos efforts vous en devez attendre
Ce que vous ſouhaitez & d'un fils & d'un gendre;
Et ſi notre faibleſſe avait pû les changer,
Nous vous laiſſons ici pour les encourager.

h) *Qu'eſt ceci, mes enfans?*] *Qu'eſt ceci?* ne ſe dit plus aujourd'hui que dans le diſcours familier.

i) *Avec des femmes*] ſerait comique en toute autre occaſion; mais je ne ſais ſi cette expreſſion commune ne va pas ici

Allons, ma ſœur, allons, ne perdons plus de larmes,
Contre tant de vertus ce ſont de faibles armes.
Ce n'eſt qu'au deſeſpoir qu'il nous faut recourir.
Tigres, allez combattre, & nous, allons mourir.

SCENE VIII.

Le vieil HORACE, HORACE, CURIACE.

HORACE.

MOn père, retenez des femmes qui s'emportent;
Et de grace, empêchez ſur-tout qu'elles ne ſortent;
Leur amour importun viendrait avec éclat,
Par des cris & des pleurs troubler notre combat;
Et ce qu'elles nous ſont ferait qu'avec juſtice
On nous imputerait ce mauvais artifice.
L'honneur d'un ſi beau choix ferait trop acheté,
Si l'on nous ſoupçonnait de quelque lâcheté.

Le vieil HORACE.

J'en aurai ſoin. Allez, vos frères vous attendent,
Ne penſez *k)* qu'aux devoirs que vos pays demandent.

CURIACE.

Quel adieu vous dirai-je, & par quels complimens....

---

juſqu'à la nobleſſe, tant elle peint bien le vieil *Horace.*

k) Aux devoirs que vos pays demandent.] Des pays ne demandent point *des devoirs.* La patrie impoſe *des devoirs*, elle en demande l'accompliſſement.

Le vieil HORACE.

Ah! n'attendrissez point ici mes sentimens.
Pour vous encourager ma voix manque de termes ;
Mon cœur ne forme point de pensers assez fermes ;
Moi-même en cet adieu j'ai les larmes aux yeux.
l) Faites votre devoir, & laissez faire aux dieux.

Fin du second acte.

---

l) *Faites votre devoir & laissez faire aux dieux.*] J'ai cherché dans tous les anciens & dans tous les théatres étrangers une situation pareille, un pareil mélange de grandeur d'ame, de douleur, de bienséance, & je ne l'ai point trouvé. Je remarquerai surtout que chez les Grecs il n'y a rien dans ce goût.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

SABINE *seule. a)*

PRENONS parti, mon ame, en de telles disgraces;
Soyons femme d'Horace, ou sœur des Curiaces;
Cessons de partager nos inutiles soins;
Souhaitons quelque chose, & craignons un peu moins.
Mais las! quel parti prendre en un sort si contraire!
Quel ennemi choisir, d'un époux, ou d'un frère?
La nature, ou l'amour parle pour chacun d'eux;
Et la loi du devoir m'attache à tous les deux.
Sur leurs hauts sentimens réglons plutôt les nôtres;
Soyons femme de l'un, ensemble, & sœur des autres;
Regardons leur honneur comme un souverain bien;
Imitons leur constance, & ne craignons plus rien.

---

a) Ce monologue de *Sabine* est absolument inutile, & fait languir la piéce. Les comédiens voulaient alors des monologues. La déclamation aprochait du chant, surtout celle des femmes; les auteurs avaient cette complaisance pour elles. *Sabine* s'adresse sa pensée, la retourne, répète ce qu'elle a dit, oppose parole à parole.

En l'une je suis femme, en l'autre je suis fille.
En l'une je suis fille, en l'autre je suis femme.
Songeons pour quelle cause, & non par quelles mains.
Je songe par quels bras, & non pour quelle cause.

Les quatre derniers vers sont plus dans la passion.

La mort qui les menace est une mort si belle,
Qu'il en faut sans frayeur attendre la nouvelle.
N'appellons point alors les destins inhumains;
Songeons pour quelle cause, & non par quelles mains.
Revoyons les vainqueurs, sans penser qu'à la gloire
Que toute leur maison reçoit de leur victoire;
Et sans considérer aux dépens de quel sang
Leur vertu les éléve en cet illustre rang, *b*)
Faisons nos intérêts de ceux de leur famille:
En l'une je suis femme, en l'autre je suis fille;
Et tiens à toutes deux par de si forts liens,
Qu'on ne peut triompher que par les bras des miens.
Fortune, quelques maux que ta rigueur m'envoie,
J'ai trouvé les moyens d'en tirer de la joie,
Et puis voir aujourd'hui le combat sans terreur,
Les morts sans désespoir, les vaiqueurs sans horreur.
Flateuse illusion, erreur douce & grossière,
Vain effort de mon ame, impuissante lumière,
De qui le faux brillant prend droit de m'éblouïr,
Que tu fais peu durer, & tôt t'évanouïr!
Pareille à ces éclairs qui dans le fort des ombres
c) Poussent un jour qui fuit, & rend les nuits plus sombres,
Tu n'as frapé mes yeux d'un moment de clarté
Que pour les abîmer dans plus d'obscurité.
Tu charmais trop ma peine, & le ciel qui s'en fâche

b) Il ne s'agit point ici de rang. L'auteur a voulu rimer à sang. La plus grande difficulté de la poësie française & son plus grand mérite est que la rime ne doit jamais empêcher d'employer le mot propre.

c) *Poussent un jour qui fuit &c.*] La tragédie admet les métaphores, mais non pas les comparaisons: pourquoi? parce que la métaphore, quand elle est naturelle, appartient à la passion; les comparaisons n'appartiennent qu'à l'esprit.

Me vend déja bien cher ce moment de relâche.
Je sens mon triste cœur percé de tous les coups
Qui m'ôtent maintenant un frère, ou mon époux;
Quand je songe à leur mort, quoique je me propose;
Je songe par quels bras, & non pour quelle cause;
Et ne vois les vainqueurs en leur illustre rang,
Que pour considérer aux dépens de quel sang.
La maison des vaincus touche seule mon ame;
En l'une je suis fille, en l'autre je suis femme;
Et tiens à toutes deux par de si forts liens,
Qu'on ne peut triompher que par la mort des miens.
C'est là donc cette paix que j'ai tant souhaitée!
Trop favorables dieux, vous m'avez écoutée;
Quels foudres lancez-vous quand vous vous irritez,
Si même vos faveurs ont tant de cruautés?
Et de quelle façon punissez-vous l'offense,
Si vous traitez ainsi les vœux de l'innocence? *d*)

SCENE II.

SABINE, JULIE.

SABINE.

e) EN est-ce fait, Julie? & que m'apportez-vous?
Est-ce la mort d'un frère, ou celle d'un époux?

---

d) Ces quatre derniers vers semblent dignes de la tragédie, mais ce monologue ne semble qu'une amplification.

e) *En est-ce fait, Julie? & que m'apportez-vous?*] Autant la première scène a réfroidi les esprits, autant cette seconde les échauffe; pourquoi? c'est qu'on y aprend quelque chose de nouveau & d'intéressant; il n'y a point de vaine déclamation, & c'est là le grand art de la tragédie fondé sur la connaissance du cœur humain, qui veut toujours être remué.

Le funeste succès de leurs armes impies
f) De tous les combattans a-t-il fait des hosties?
Et m'enviant l'horreur que j'aurais des vainqueurs,
Pour tous tant qu'ils étaient demande-t-il mes pleurs?

JULIE.

Quoi! ce qui s'est passé, vous l'ignorez encore?

SABINE.

Vous faut-il étonner de ce que je l'ignore?
Et ne savez-vous pas que de cette maison
Pour Camille & pour moi l'on fait une prison?
Julie, on nous renferme, on a peur de nos larmes;
Sans cela nous serions au milieu de leurs armes;
g) Et par les désespoirs d'une chaste amitié
Nous aurions des deux camps tiré quelque pitié.

JULIE.

Il n'était pas besoin d'un si tendre spectacle,
Leur vûe à leur combat aporte assez d'obstacle.
Si-tôt qu'ils ont paru prêts à se mesurer,
On a dans les deux camps entendu murmurer.
A voir de tels amis, des personnes si proches,
Venir pour leur patrie aux mortelles aproches,
L'un s'émeut de pitié, l'autre est saisi d'horreur,

L'autre

f) *De tous les combattans a-t-il fait des hosties?*] *Hostie* ne se dit plus, & c'est dommage; il ne reste plus que le mot de *victime*. Plus on a de termes pour exprimer la même chose, plus la poësie est variée.

g) *Et par les désespoirs.*] On n'employe plus aujourd'hui *désespoir* au pluriel; il fait pourtant un très-bel effet. *Mes déplaisirs*, *mes craintes*, *mes douleurs*, *mes ennuis*, disent plus que *mon déplaisir*, *ma crainte*, &c. Pourquoi ne pourrait-on pas dire, *mes désespoirs*, comme on dit, *mes espérances?* ne peut-on pas dé-

L'autre d'un ſi grand zèle admire la fureur ;
Tel porte juſqu'aux cieux leur vertu ſans égale ,
Et tel l'oſe nommer ſacrilège & brutale.
Ces divers ſentimens n'ont pourtant qu'une voix ;
Tous accuſent leurs chefs , tous déteſtent leurs choix ;
Et ne pouvant ſouffrir un combat ſi barbare ,
On s'écrie , on s'avance , enfin on les ſépare.

SABINE.

Que je vous dois d'encens , grands dieux , qui m'exaucez !

JULIE.

Vous n'ètes pas Sabine, encor où vous penſez :
Vous pouvez eſpérer , vous avez moins à craindre ;
Mais il vous reſte encor aſſez de quoi vous plaindre.
En vain d'un ſort ſi triſte on les veut garantir ,
Ces cruels généreux n'y peuvent conſentir.
La gloire de ce choix leur eſt ſi précieuſe ,
Et charme tellement leur ame ambitieuſe ,
Qu'alors qu'on les déplore ils s'eſtiment heureux ,
Et prennent pour affront la pitié qu'on a d'eux.
Le trouble des deux camps ſouille leur renommée ;
Ils combattront plutôt & l'une & l'autre armée ,
b) Et mourront par les mains qui leur font d'autres loix ,

ſeſpérer de pluſieurs choſes , comme on peut en eſpérer pluſieurs ?

b) Il y avait ,

Et mourront par les mains qui les ont ſéparés ,

Que quitter les honneurs qui leur ſont deférés.

Comme il y a ici une faute évidente de langage , *mourront*, *que quitter*, & que l'auteur avait oublié le mot *plutôt* , qu'il ne pouvait pourtant répéter parce qu'il eſt au vers précédent , il changea ainſi cet endroit : par malheur la même faute s'y retrouve. Tout le reſte de ce couplet eſt très-bien écrit

Que pas un d'eux renonce aux honneurs d'un tel choix.

SABINE.

Quoi ? dans leur dureté ces cœurs d'acier s'obſtinent!

JULIE.

Oui, mais d'autre côté les deux camps ſe mutinent ;
Et leurs cris des deux parts pouſſés en même tems,
Demandent la bataille, ou d'autres combattans.
La préſence des chefs à peine eſt reſpectée,
Leur pouvoir eſt douteux, leur voix mal écoutée ;
Le roi même s'étonne, & pour dernier effort,
Puiſque chacun, dit-il, *s'échauffe* i) *en ce diſcord*,
Conſultons des grands dieux la majeſté ſacrée,
Et voyons ſi ce change à leurs bontés agrée.
Quel impie oſera ſe prendre à leur vouloir,
Lorſqu'en un ſacrifice ils nous l'auront fait voir?
Il ſe tait, & ces mots ſemblent être des charmes ;
Même aux ſix combattans ils arrachent les armes ;
Et ce déſir d'honneur qui leur ferme les yeux,
Tout aveugle qu'il eſt, reſpecte encor les dieux.
Leur plus bouillante ardeur cède à l'avis de Tulle ;
Et ſoit par déférence, ou par un promt ſcrupule,
Dans l'une & l'autre armée on s'en fait une loi,
Comme ſi toutes deux le connaiſſaient pour roi. *k*)

---

i) *En ce diſcord*] ne ſe dit plus, mais il eſt à regreter.

k) C'eſt une petite faute. Le ſens eſt ; *comme ſi toutes deux voyaient en lui leur roi*. Connaître un homme pour roi ne ſignifie pas le reconnaître pour ſon ſouverain. On peut connaître un homme pour roi d'un autre pays. Connaître ne veut pas dire reconnaître.

l) *Ma ſœur que je vous* die *une bonne nouvelle.*] Au lieu de *die* on a imprimé *diſe* dans les éditions ſuivantes. *Die* n'eſt plus qu'une licence ; on ne l'employe que pour la rime. *Une bonne nouvelle* eſt

Le reſte s'aprendra par la mort des victimes.

SABINE.

Les dieux n'avoûront point un combat plein de crimes ;
J'en eſpère beaucoup, puiſqu'il eſt différé ;
Et je commence à voir ce que j'ai déſiré.

SCENE III.

CAMILLE, SABINE, JULIE.

SABINE.

l) MA ſœur, que je vous die une bonne nouvelle.

CAMILLE.

Je penſe la ſavoir, s'il faut la nommer telle ;
On l'a dite à mon père, & j'étais avec lui ;
Mais je n'en conçois rien qui flate mon ennui.
Ce délai de nos maux rendra leurs coups plus rudes ;
Ce n'eſt qu'un plus long terme à nos inquiétudes ;
Et tout l'alégement qu'il en faut eſpérer,
C'eſt de pleurer plus tard ceux qu'il faudra pleurer.

SABINE.

Les dieux n'ont pas en vain inſpiré ce tumulte.

---

du ſtile de la comédie ; ce n'eſt là qu'une très-légère inattention. Il était très-aiſé à *Corneille* de mettre, *Ah ma ſœur, aprenez une heureuſe nouvelle*, & d'exprimer ce petit détail autrement : mais alors ces expreſſions familières étaient tolerées ; elles ne ſont devenues des fautes que quand la langue s'eſt perfectionnée ; & c'eſt à *Corneille* même qu'elle doit en partie cette perfection. On fit bientôt une étude ſérieuſe d'une langue dans laquelle il avait écrit de ſi belles choſes.

CAMILLE.

Disons plutôt, ma sœur, qu'en vain on les consulte.
Ces mêmes dieux à Tulle ont inspiré ce choix;
Et la voix du public n'est pas toujours leur voix.
m) Ils descendent bien moins dans de si bas étages,
Que dans l'ame des rois leurs vivantes images,
De qui l'indépendante & sainte autorité
Est un rayon secret de leur divinité.

JULIE.

C'est vouloir sans raison vous former des obstacles,
Que de chercher leurs voix ailleurs qu'en leurs oracles;
Et vous ne vous pouvez figurer tout perdu,
Sans démentir celui qui vous fut hier rendu.

CAMILLE.

Un oracle jamais ne se laisse comprendre;
On l'entend d'autant moins, que plus on croit l'entendre;
Et loin de s'assurer sur un pareil arrêt,
Qui n'y voit rien d'obscur, doit croire que tout l'est.

SABINE.

Sur ce qu'il fait pour nous prenons plus d'assurance,
Et souffrons les douleurs d'une juste espérance.
Quand la faveur du ciel ouvre à demi ses bras,

m) *Ils descendent bien moins dans de si bas étages.*] *Bas étages* est bien bas, & la pensée n'est que poëtique. Cette contestation de *Sabine* & de *Camille* paraît froide dans un moment où l'on est si impatient de savoir ce qui se passe. Ce discours de *Camille* semble avoir un autre défaut: ce n'est point à une amante à dire que les dieux inspirent toujours les rois, qu'ils sont des rayons de la divinité; c'est là de la déclamation d'un rhéteur dans un panégirique.

Ces contestations de *Camille* & de *Sabine* sont à la vérité des jeux d'esprit un

Qui ne s'en promet rien, ne la mérite pas ;
Il empêche ſouvent qu'elle ne ſe déploye ;
Et lorſqu'elle deſcend, ſon refus la renvoye.

CAMILLE.

Le ciel agit ſans nous en ces événemens,
Et ne les régle point deſſus nos ſentimens.

JULIE.

Il ne vous a fait peur que pour vous faire grace.
Adieu. Je vai ſavoir comme enfin tout ſe paſſe. *n*)
Modérez vos frayeurs, *o*) j'eſpère à mon retour
Ne vous entretenir que de propos d'amour,
Et que nous n'emploîrons la fin de la journée.
Qu'aux doux préparatifs d'un heureux hyménée.

SABINE.

J'oſe encor l'eſpérer.

CAMILLE.

Moi, je n'eſpère rien.

JULIE.

L'effet vous fera voir que nous en jugeons bien.

---

peu froids ; c'eſt un grand malheur que le peu de matière que fournit la piéce, ait obligé l'auteur à y mêler ces ſcènes qui par leur inutilité ſont toujours languiſſantes.

n) Ce vers de comédie, *Je vais ſavoir comme enfin tout ſe paſſe*,] démontre l'inutilité de la ſcène. La néceſſité de ſavoir comme tout ſe paſſe condamne tout ce froid dialogue.

. . . . . . *o*) *J'eſpère à mon retour*,
Ne vous entretenir que de propos d'amour.] Ce diſcours de *Julie* eſt trop d'une ſoubrette de comédie.

SCENE IV.

SABINE, CAMILLE.

SABINE.

p) Parmi nos déplaiſirs ſouffrez que je vous blâme.
Je ne puis aprouver tant de trouble en votre ame.
Que feriez-vous, ma ſœur, au point où je me vois,
Si vous aviez à craindre autant que je le dois,
Et ſi vous attendiez de leurs armes fatales
Des maux pareils aux miens, & des pertes égales?

CAMILLE.

Parlez plus ſainement de vos maux & des miens:
Chacun voit ceux d'autrui d'un autre œil que les ſiens;
Mais à bien regarder ceux où le ciel me plonge,
Les vôtres auprès d'eux vous ſembleront un ſonge.
La ſeule mort d'Horace eſt à craindre pour vous.
Des frères ne ſont rien à l'égal d'un époux.
L'hymen qui nous *q*) attache en une autre famille,

---

p) *Parmi nos déplaiſirs ſouffrez que je vous blâme.*] Cette ſcène eſt encor froide. On ſent trop que *Sabine* & *Julie* ne ſont là que pour amuſer le peuple, en attendant qu'il arrive un événement intéreſſant; elles répètent ce qu'elles ont déja dit. *Corneille* manque à la grande règle, *ſemper ad eventum feſtinat*; mais quel homme l'a toujours obſervée? J'avouerai que *Shakeſpear* eſt de tous les auteurs tragiques celui où l'on trouve le moins de ces ſcènes de pure converſation: il y a preſque toujours quelque choſe de nouveau dans chacune de ſes ſcènes; c'eſt à la vérité aux dépens des règles & de la bienſéance & de la vraiſemblance; c'eſt en entaſſant vingt années d'événemens les uns ſur les autres; c'eſt en mêlant le groteſque au terrible; c'eſt en paſſant d'un cabaret à un champ de bataille, & d'un cimetière à un trône; mais enfin il attache. L'art ſerait

Nous détache de celle où l'on a vécu fille.
On voit d'un œil divers des nœuds si différens ;
Et pour suivre un mari l'on quitte ses parens.
Mais si près d'un hymen l'amant que donne un père
Nous est moins qu'un époux, & non pas moins qu'un frère,
Nos sentimens entr'eux demeurent suspendus,
Notre choix impossible, & nos vœux confondus.
Ainsi, ma sœur, du moins vous avez dans vos plaintes
Où porter vos souhaits, & terminer vos craintes ;
Mais si le ciel s'obstine à nous persécuter,
Pour moi j'ai tout à craindre, & rien à souhaiter.

SABINE.

Quand il faut que l'un meure, & par les mains de l'autre,
r) C'est un raisonnement bien mauvais que le vôtre.
Quoique ce soient, ma sœur, des nœuds bien différens,
C'est sans les oublier qu'on quitte ses parens.
L'hymen n'efface point ces profonds caractères ;
Pour aimer un mari l'on ne hait pas ses frères ;
La nature en tout tems garde ses premiers droits ;
Aux dépens de leur vie on ne fait point de choix :

---

d'attacher & de surprendre toujours, sans aucun de ces moyens irréguliers & burlesques tant employés sur les théatres espagnols & anglais.

q) *Attache en une autre famille.*] Il faut, *à une autre famille* ; d'ailleurs ces vers sont trop familiers.

r) *C'est un raisonnement bien mauvais que le vôtre.*] Ce mot seul de *raisonnement* est la condamnation de cette scène & de toutes celles qui lui ressemblent. Tout doit être action dans une tragédie ; non que chaque scène doive être un événement, mais chaque scène doit servir à nouer ou à dénouer l'intrigue ; chaque discours doit être préparation ou obstacle. C'est en vain qu'on cherche à mettre des contrastes entre les caractères dans ces scènes inutiles, si ces contrastes ne produisent rien.

Aussi-bien qu'un époux ils sont d'autres nous-mêmes;
s) Et tous maux sont pareils alors qu'ils sont extrêmes.
Mais l'amant qui vous charme, & pour qui vous brûlez,
Ne vous est après tout que ce que vous voulez.
Une mauvaise humeur, un peu de jalousie,
t) En fait assez souvent passer la fantaisie.
Ce que peut le caprice, osez-le par raison;
Et laissez votre sang hors de comparaison.
C'est crime qu'oposer des liens volontaires
A ceux que la naissance a rendu nécessaires.
Si donc le ciel s'obstine à nous persécuter,
Seule j'ai tout à craindre, & rien à souhaiter;
Mais pour vous, le devoir vous donne dans vos plaintes
Où porter vos souhaits, & terminer vos craintes.

CAMILLE.

Je le vois bien, ma sœur, vous n'aimâtes jamais;
u) Vous ne connaissez point ni l'amour, ni ses traits;

On

s) *Tous maux sont égaux alors qu'ils sont extrêmes.*] Ce beau vers est d'une grande vérité. Il est triste qu'il soit perdu dans une amplification.

t) *En fait assez souvent passer la fantaisie*] est un vers comique qui gaterait la plus belle tirade.

u) *Vous ne connaissez point ni l'amour, ni ses traits.*] Ce *point* est de trop. Il faut, *Vous ne connaissez ni l'amour ni ses traits.*

x) *Il entre avec douceur, mais il règne par force &c.*] Ces maximes détachées, qui font un défaut quand la passion doit parler, avaient alors le mérite de la nouveauté. On s'écriait, *c'est connaître le cœur humain*; mais c'est le connaître bien mieux que de faire dire en sentiment ce qu'on n'exprimait guère alors qu'en sentences; défaut éblouissant que les auteurs imitaient de *Sénèque*.

. . . . *y*) *C'est ce qu'elle ne* peut,
Puisqu'elle ne peut *plus vouloir que ce qu'il veut.*
Ces deux *peut*, ces sillabes dures; ces monosillabes *veut* & *peut*, & cette idée

On peut lui résister quand il commence à naître,
Mais non pas le bannir quand il s'est rendu maître,
Et que l'aveu d'un père, engageant notre foi,
A fait de ce tyran un légitime roi.
x) Il entre avec douceur, mais il règne par force;
Et quand l'ame une fois a goûté son amorce,
Vouloir ne plus aimer, y) c'est ce qu'elle ne peut,
Puisqu'elle ne peut plus vouloir que ce qu'il veut;
Ses chaînes sont pour nous aussi fortes que belles. z)

SCENE V.

Le vieil HORACE, SABINE, CAMILLE.

Le vieil HORACE.

a) JE viens vous aporter de fâcheuses nouvelles,
Mes filles; mais en vain je voudrais vous céler

de vouloir ce que l'amour veut, comme s'il était question ici du dieu d'amour; tout cela constitue deux des plus mauvais vers qu'on pût faire, & c'était de tels vers qu'il falait coriger.

z) Toute cette scène est ce qu'on appelle du remplissage, défaut insuportable, mais devenu presque nécessaire dans nos tragédies qui sont toutes trop longues à l'exception d'un très-petit nombre.

a) *Je viens vous aporter de fâcheuses nouvelles.*] Comme l'arrivée du vieil *Horace* rend la vie au théatre qui languissait! Quel moment & quelle noble simplicité! On pourrait objecter qu'*Horace* ne devrait pas venir avertir des femmes que leurs époux & leurs frères sont aux mains, que c'est venir les desespérer inutilement & sans raison, qu'on les a même renfermées pour ne point entendre leurs cris, qu'il ne résulte rien de cette nouvelle; mais il en résulte du plaisir pour le spectateur, qui malgré cette critique est très aise de voir le vieil *Horace*.

Ce qu'on ne vous ſaurait longtems diſſimuler.
Vos frères ſont aux mains, les dieux ainſi l'ordonnent.

SABINE.

Je veux bien l'avouer, ces nouvelles m'étonnent;
Et je m'imaginais dans la divinité
Beaucoup moins d'injuſtice, & bien plus de bonté.
Ne nous *b*) conſolez point contre tant d'infortune.
La pitié parle en vain, la raiſon importune.
Nous avons en nos mains la fin de nos douleurs;
Et qui veut bien mourir, peut braver les malheurs.
Nous pourrions aiſément faire en votre préſence
c) De notre déſeſpoir une fauſſe conſtance;
d) Mais quand on peut ſans honte être ſans fermeté,
L'affecter au dehors, c'eſt une lâcheté:
L'uſage d'un tel art, nous le laiſſons aux hommes,
Et ne voulons paſſer que pour ce que nous ſommes.
Nous ne demandons point qu'un courage ſi fort
S'abaiſſe à notre exemple à ſe plaindre du ſort.
Recevez ſans frémir ces mortelles alarmes;
Voyez couler nos pleurs, ſans y mêler vos larmes;
Enfin, pour toute grace, en de tels déplaiſirs,
Gardez votre conſtance, & ſouffrez nos ſoupirs.

Le vieil HORACE.

Loin de blâmer les pleurs que je vous vois répandre,

---

b) *Conſolez contre tant d'infortune.*] Cela n'eſt pas français. On conſole du malheur; on s'arme, on ſe ſoutient contre le malheur.

c) *Faire une fauſſe conſtance de ſon déſeſpoir*] eſt du phébus, du galimatias; eſt-il poſſible que le mauvais ſe trouve ainſi preſque toujours à côté du bon!

d) *Mais quand on peut ſans honte être ſans fermeté &c.*] Ces ſentences & ces raiſonnemens ſont bien mal placés, dans

Je crois faire beaucoup de m'en pouvoir défendre;
Et céderais peut-être à de ſi rudes coups,
Si je prenais ici même intérêt que vous:
Non qu'Albe par ſon choix m'ait fait haïr vos frères;
Tous trois me ſont encor des perſonnes bien chères;
Mais enfin l'amitié n'eſt pas de même rang,
Et n'a point les effets de l'amour ni du ſang.
Je ne ſens point pour eux la douleur qui tourmente
Sabine comme ſœur, Camille comme amante.
Je puis les regarder comme nos ennemis,
Et donne ſans regret mes ſouhaits à mes fils.
Ils ſont, graces aux dieux, dignes de leur patrie;
Aucun étonnement n'a leur gloire flétrie;
Et j'ai vû leur honneur croître de la moitié,
Quand ils ont des deux camps refuſé la pitié.
Si par quelque faibleſſe ils l'avaient mendiée,
Si leur haute vertu ne l'eût répudiée,
e) Ma main bientôt ſur eux m'eût vengé hautement
De l'affront que m'eût fait ce mol conſentement.
Mais lorſqu'en dépit d'eux on en a voulu d'autres,
Je ne le cèle point, j'ai joint mes vœux aux vôtres.
Si le ciel pitoyable eût écouté ma voix,
Albe ſerait réduite à faire un autre choix;
Nous pourrions voir tantôt triompher les Horaces,

---

un moment ſi douloureux; c'eſt là le poëte qui parle & qui raiſonne.

e) *Ma main bientôt ſur eux m'eût vengé hautement.*] Ce diſcours du vieil *Horace* eſt plein d'un art d'autant plus beau qu'il ne paraît pas. On ne voit que la hauteur d'un romain & la chaleur d'un vieillard qui préfère l'honneur à la nature. Mais cela même prépare tout ce qu'il dit dans la ſcène ſuivante; c'eſt là qu'eſt le vrai génie.

Sans voir leurs bras ſouillés du ſang des Curiaces;
Et de l'événement d'un combat plus humain
Dépendrait maintenant l'honneur du nom romain.
La prudence des dieux autrement en diſpoſe;
Sur leur ordre éternel mon eſprit ſe repoſe;
Il s'arme en ce beſoin de généroſité,
Et du bonheur public fait ſa félicité.
Tâchez d'en faire autant pour ſoulager vos peines;
Et ſongez toutes deux que vous êtes romaines;
Vous l'êtes devenue, & vous l'êtes encor;
Un ſi glorieux titre *f*) eſt un digne tréſor.
Un jour, un jour viendra, que par toute la terre
Rome ſe fera craindre à l'égal du tonnerre;
Et que tout l'univers tremblant deſſous ſes loix,
Ce grand nom deviendra l'ambition des rois.
Les dieux à notre Enée ont promis cette gloire.

---

f) *Eſt un digne tréſor.*] Notre malheureuſe rime n'amène que trop ſouvent de ces expreſſions faibles ou impropres. Un titre qui eſt un digne tréſor, ne ſerait permis que dans le cas où il s'agirait d'oppoſer ce titre à la fortune; mais ici il ne forme pas de ſens; & ce mot de *digne* achève de rendre ce vers intolérable. Quand les poëtes ſe trouvent ainſi gênés par une rime, ils doivent abſolument en chercher deux autres.

g) Il ſemble intolérable qu'une ſuivante ait vû le combat; & que ce père des trois champions de rome reſte inutilement avec des femmes pendant que ſes enfans ſont aux mains; lui qui a dit auparavant,

> Qu'eſt ceci, mes enfans? écoutez-vous vos flammes,
> Et perdez-vous encor le tems avec des femmes?

C'eſt une grande inconſéquence; c'eſt

SCENE VI.

Le vieil HORACE, SABINE, CAMILLE, JULIE.

Le vieil HORACE.

g) NOus venez-vous, Julie, aprendre la victoire ?

JULIE.

Mais plutôt du combat les funeſtes effets.
Rome eſt ſujette d'Albe, & vos fils ſont défaits ;
Des trois les deux ſont morts, ſon époux ſeul vous reſte.

Le vieil HORACE.

O d'un triſte combat effet vraiment funeſte !
Rome eſt ſujette d'Albe, & pour l'en garantir
Il n'a pas employé juſqu'au dernier ſoupir !
Non, non, cela n'eſt point, on vous trompe, Julie ;
Rome n'eſt point ſujette, ou mon fils eſt ſans vie.
Je connois mieux mon ſang, il fait mieux ſon devoir.

JULIE.

Mille de nos remparts comme moi l'ont pû voir.

---

démentir ſon caractère. Quoi ! cet homme qui ſe ſent aſſez de force pour tuer ſes trois enfans *hautement* s'ils donnent un *mol conſentement* à un nouveau choix que le peuple eſt en droit de faire, quitte le champ où ſes trois fils combattent pour venir apprendre à des femmes une nouvelle qu'on doit leur cacher ? il ne prétexte pas même cette diſparate ſur l'horreur qu'il aurait de voir ſes fils combattre contre ſon gendre ? il ne vient que comme meſſager, tandis que Rome entière eſt ſur le champ de bataille ; il reſte les bras croiſés, tandis qu'une ſoubrette a tout vû ! ce défaut peut-il ſe pardonner ? on peut répondre qu'il eſt reſté pour empêcher ces femmes d'aller ſéparer les combattans, comme s'il n'y avait pas tant d'autres moyens.

Il s'eſt fait admirer tant qu'ont duré ſes frères ;
Mais quand il s'eſt vû ſeul contre trois adverſaires,
Prêt d'être enfermé d'eux, ſa fuite l'a ſauvé.

Le vieil HORACE.

Et nos ſoldats trahis ne l'ont point achevé !
Dans leurs rangs à ce lâche ils ont donné retraite !

JULIE.

Je n'ai rien voulu voir après cette défaite.

CAMILLE.

O mes frères !

Le vieil HORACE.

Tout beau, ne les pleurez pas tous ;
Deux jouïſſent d'un ſort dont leur père eſt jaloux.
Que des plus nobles fleurs leur tombe ſoit couverte ;
La gloire de leur mort m'a payé de leur perte :
h) Ce bonheur a ſuivi leur courage invaincu,
Qu'ils ont vû Rome libre autant qu'ils ont vécu,
i) Et ne l'auront point vûe obéir qu'à ſon prince,
Ni d'un état voiſin devenir la province.

---

h) *Ce bonheur a ſuivi leur courage invaincu.*] Ce mot *invaincu* n'a été employé que par *Corneille*, & devrait l'être, je crois, par tous nos poëtes. Une expreſſion ſi bien miſe à ſa place dans le *Cid*, & dans cette admirable ſcène, ne doit jamais vieillir.

i) *Et ne l'auront point vûe obéir qu'à ſon prince.*] Ce *point* eſt ici un ſolécisme : il faut, *& ne l'auront vûe obéir qu'à*.

k) *Que vouliez-vous qu'il fît contre trois ? Qu'il mourût.*] Voilà ce fameux *qu'il mourût*, ce trait du plus grand ſublime, ce mot auquel il n'en eſt aucun de comparable dans toute l'antiquité. Tout l'auditoire fut ſi tranſporté, qu'on n'entendit jamais le vers faible qui ſuit ; & le morceau, *N'eût-il que d'un moment retardé ſa défaite*, étant plein de chaleur, augmenta encor la force du *qu'il mourût.* Que de beautés ! & d'où naiſſent-elles ? d'une ſimple mépriſe très-naturelle, ſans complications d'événemens, ſans aucune intrigue recherchée, ſans aucun effort. Il y a d'autres beautés tragiques, mais celle-ci eſt au premier rang.

Il eſt vrai que le vieil *Horace*, qui

Pleurez l'autre, pleurez l'irréparable affront
Que ſa fuite honteuſe imprime à notre front;
Pleurez le deshonneur de toute notre race,
Et l'oprobre éternel qu'il laiſſe au nom d'Horace.

JULIE.

k) Que vouliez-vous qu'il fît contre trois?

Le vieil HORACE.

Qu'il mourût,
Ou qu'un beau déſeſpoir alors le ſecourût.
N'eût-il que d'un moment reculé ſa défaite,
Rome eût été du moins un peu plus tard ſujette;
Il eût avec honneur laiſſé mes cheveux gris;
Et c'était de ſa vie un aſſez digne prix.
Il eſt de tout ſon ſang comptable à ſa patrie,
l) Chaque goute épargnée a ſa gloire flétrie,
Chaque inſtant de ſa vie, *m*) après ce lâche tour,
Met d'autant plus ma honte avec la ſienne au jour.
n) J'en romprai bien le cours, & ma juſte colère,

était préſent quand les *Horaces* & les *Curiaces* ont refuſé qu'on nommât d'autres champions, a dû être préſent à leur combat. Cela gâte juſqu'au *qu'il mourût*.

l) *Chaque goute*] paraît être de trop. Il ne faut pas tant retourner ſa penſée.

A ſa gloire flétrie. La ſévérité de la grammaire ne permet point ce *flétrie* : il faut dans la rigueur *a flétri ſa gloire* : mais *a ſa gloire flétrie*, eſt plus beau, plus poëtique, plus éloigné du langage ordinaire ſans cauſer d'obſcurité.

n) *Après ce lâche tour*] eſt une expreſſion trop triviale.

m) *J'en romprai bien le cours.*] Ces mots ſe raportent naturellement à la honte; mais on ne romt point le cours d'une honte. Il faut donc qu'ils tombent ſur *chaque inſtant de ſa vie* qui eſt plus haut. Mais *je romprai bien le cours de chaque inſtant de ſa vie*, ne peut ſe dire. *Bien* ſignifie dans ces occaſions *fortement* ou *aiſément* : je le punirai *bien*, je l'empêcherai *bien*.

Contre un indigne fils uſant des droits d'un père.
Saura bien faire voir dans ſa punition
L'éclatant déſaveu d'une telle action.

SABINE.

Ecoutez un peu moins ces ardeurs généreuſes,
Et ne nous rendez point tout-à-fait malheureuſes.

Le vieil HORACE.

Sabine, votre cœur ſe conſole aiſément;
Nos malheurs juſqu'ici vous touchent faiblement.
Vous n'avez point encor de part à nos miſères;
Le ciel vous a ſauvé votre époux & vos frères:
Si nous ſommes ſujets, c'eſt de votre pays;
Vos frères ſont vainqueurs quand nous ſommes trahis;
Et voyant le haut point où leur gloire ſe monte,
Vous regardez fort peu ce qui nous vient de honte.
Mais votre trop d'amour pour cet infame époux
Vous donnera bientôt à plaindre comme à nous.
Vos pleurs en ſa faveur ſont de faibles défenſes.
J'atteſte des grands dieux les ſuprêmes puiſſances,
Qu'avant ce jour fini, ces mains, ces propres mains,
Laveront dans ſon ſang la honte des Romains.

[*Le vieil Horace ſort.*]

SABINE.

Suivons-le promtement, la colère l'emporte.

Dieux!

o) *Des malheurs de la ſorte.*] Ce *de la ſorte* eſt une expreſſion du peuple, qui n'eſt pas convenable; elle n'eſt pas même françaiſe. Il faudrait *de cette ſorte*, ou *d'une telle ſorte*.

Dieux! verrons-nous toujours *o*) des malheurs de la ſorte?
Nous faudra-t-il toujours en craindre de plus grands,
p) Et toujours redouter la main de nos parens?

Fin du troiſiéme acte.

---

p) *Et toujours redouter la main de nos parens.*] Ce dernier vers eſt de la plus grande beauté : non ſeulement il dit ce dont il s'agit, mais il prépare ce qui doit ſuivre.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

Le vieil HORACE, CAMILLE.

Le vieil HORACE.

a) NE me parlez jamais en faveur d'un infame,
Qu'il me fuie à l'égal des frères de sa femme;
Pour conserver un sang qu'il tient si précieux,
Il n'a rien fait encor s'il n'évite mes yeux.
Sabine y peut mettre ordre, *b*) ou derechef j'atteste
Le souverain pouvoir de la troupe céleste....

CAMILLE.

Ah! mon père, prenez un plus doux sentiment;
Vous verrez même Rome en user autrement;
Et de quelque malheur que le ciel l'ait comblée,
Excuser la vertu sous le nombre accablée.

Le vieil HORACE.

Le jugement de Rome est peu *c*) pour mon regard.

---

a) *Ne me parlez jamais en faveur d'un infame.*] Nous avons vû qu'il est très extraordinaire que le père n'ait pas été détrompé entre le troisiéme & le quatriéme acte, qu'un vieillard de son caractère, qui a assez de force pour tuër son fils de ses propres mains, à ce qu'il dit, n'en ait pas assez pour être allé sur le champ de bataille, qu'il reste dans sa maison tandis que Rome entière est spectatrice du combat; comment souffrir qu'une suivante soit allée voir ce fameux duel, & que le vieil *Horace* soit demeuré chez lui? comment ne s'est-il pas mieux informé pendant l'entr'acte? pour-

Camille, je ſuis père, & j'ai mes droits à part.
Je ſais trop comme agit la vertu véritable;
C'eſt ſans en triompher que le nombre l'accable;
Et ſa mâle vigueur, toujours en même point,
Succombe ſous la force, & ne lui cède point.
Taiſez-vous, & ſachons ce que nous veut Valère.

SCENE II.

Le vieil HORACE, VALERE, CAMILLE.

VALERE.

ENvoyé par le roi pour conſoler un père,
Et pour lui témoigner....

Le vieil HORACE.

N'en prenez aucun ſoin.
C'eſt un ſoulagement dont je n'ai pas beſoin;
Et j'aime mieux voir morts que couverts d'infamie,
Ceux que vient de m'ôter une main ennemie.
Tous deux pour leur pays ſont morts en gens d'honneur;
Il me ſuffit.

quoi le père des *Horaces* ignore-t-il ſeul ce que tout Rome ſait? Je ne ſais de réponſe à cette critique, ſinon que ce défaut eſt preſque excuſable, puiſqu'il amène de grandes beautés.

.... b) *Ou derechef j'atteſte Le ſouverain pouvoir de la troupe céleſte.*] *Derechef & la troupe céleſte* ſont hors d'uſage. *La troupe céleſte* eſt bannie du ſtile noble, ſurtout depuis que *Scarron* l'a employée dans le ſtile burleſque.

c) *Pour mon regard*] eſt ſuranné & hors d'uſage; c'eſt pourtant une expreſſion néceſſaire.

VALERE.

Mais l'autre eſt un rare bonheur ;
De tous les trois chez vous il doit tenir la place.

Le vieil HORACE.

Que n'a-t-on vû périr en lui le nom d'Horace ?

VALERE.

Seul vous le maltraitez après ce qu'il a fait.

Le vieil HORACE.

C'eſt à moi ſeul auſſi de punir ſon forfait. *d*)

VALERE.

Quel forfait trouvez-vous en ſa bonne conduite ?

Le vieil HORACE.

Quel éclat de vertu trouvez-vous en ſa fuite ?

VALERE.

La fuite eſt glorieuſe en cette occaſion.

Le vieil HORACE.

e) Vous redoublez ma honte & ma confuſion.
Certes l'exemple eſt rare & digne de mémoire,
De trouver dans la fuite un chemin à la gloire.

VALERE.

Quelle confuſion, & quelle honte à vous,
D'avoir produit un fils qui nous conſerve tous,
Qui fait triompher Rome, & lui gagne un empire !
A quels plus grands honneurs faut-il qu'un père aſpire ?

---

d) Si ſon fils eſt coupable d'un *forfait* envers Rome, pourquoi ſerait-ce au père ſeul à le punir ?

e) *Vous redoublez ma honte & ma confuſion.*] Je ne ſais s'il n'y a pas dans cette ſcène un artifice trop viſible, une mépriſe trop longtems ſoutenuë. Il ſemble que l'auteur ait eu plus d'égards au jeu de théatre, qu'à la vraiſemblance. C'eſt le même défaut que dans la ſcène

Le vieil HORACE.

Quels honneurs, quel triomphe, & quel empire enfin,
Lorſqu'Albe ſous ſes loix range notre deſtin? *f*)

VALERE.

Que parlez-vous ici d'Albe & de ſa victoire?
Ignorez-vous encor la moitié de l'hiſtoire?

Le vieil HORACE.

Je ſais que par ſa fuite il a trahi l'état.

VALERE.

Oui, s'il eût en fuyant terminé le combat;
Mais on a bientôt vû qu'il ne fuyait qu'en homme
Qui ſavait ménager l'avantage de Rome.

Le vieil HORACE.

g) Quoi, Rome enfin triomphe!

VALERE.

Aprenez, aprenez
La valeur de ce fils qu'à tort vous condamnez.
Reſté ſeul contre trois, mais en cette avanture,
Tous trois étant bleſſés, & lui ſeul ſans bleſſure,
Trop faible pour eux tous, trop fort pour chacun d'eux,
Il ſait bien ſe tirer d'un pas ſi hazardeux;
Il fuit pour mieux combattre, & cette promte ruſe
Diviſe adroitement trois frères qu'elle abuſe.
Chacun le ſuit d'un pas ou plus ou moins preſſé,

---

de *Chimène* avec *don Sanche* dans le *Cid*. Ce petit & faible artifice dont *Corneille* ſe ſert trop ſouvent n'eſt pas la véritable tragédie.

f) On ne range point ainſi un deſtin.

g) *Quoi Rome enfin triomphe!*] Que ce mot eſt pathétique! comme il ſort des entrailles d'un vieux Romain!

Selon qu'il ſe rencontre ou plus ou moins bleſſé ;
Leur ardeur eſt égale à pourſuivre ſa fuite,
Mais leurs coups inégaux ſéparent leur pourſuite.
Horace les voyant l'un de l'autre écartés,
Se retourne, & déja les croit demi domtés ;
Il attend le premier, & c'était votre gendre.
L'autre tout indigné qu'il ait oſé l'attendre,
En vain en l'attaquant fait paraître un grand cœur ;
Le ſang qu'il a perdu ralentit ſa vigueur.
Albe à ſon tour commence à craindre un ſort contraire ;
Elle crie au ſecond qu'il ſecoure ſon frère ;
Il ſe hâte & s'épuiſe en efforts ſuperflus,
Il trouve en les joignant que ſon frère n'eſt plus.

CAMILLE.

Hélas !

VALERE.

Tout hors d'haleine il prend pourtant ſa place,
Et redouble bientôt la victoire d'Horace.
Son courage ſans force eſt un débile apui :
Voulant venger ſon frère, il tombe auprès de lui.
L'air réſonne des cris qu'au ciel chacun envoie ;
h) Albe en jette d'angoiſſe, & les Romains de joie.
Comme notre héros ſe voit près d'achever,
C'eſt peu pour lui de vaincre, *i*) il veut encor braver.
J'en viens d'immoler deux aux manes de mes frères,
Rome aura le dernier de mes trois adverſaires,

h) *Albe en jette d'angoiſſe & les Romains de joye.*] On ne dit plus guère *angoiſſe* ; & pourquoi ? quel mot lui a-t-on ſubſtitué ? douleur, horreur, peine, affliction, ne ſont pas des équivalens : *angoiſſe* exprime la douleur preſſante & la crainte à la fois.

C'eſt à ſes intérêts que je vais l'immoler,
Dit-il, & tout d'un tems on le voit y voler.
La victoire entr'eux deux n'était pas incertaine;
L'Albain percé de coups ne ſe traînait qu'à peine;
Et comme une victime aux marches de l'autel,
Il ſemblait préſenter ſa gorge au coup mortel:
Auſſi le reçoit-il, peu s'en faut, ſans défenſe;
Et ſon trépas de Rome établit la puiſſance.

Le vieil HORACE.

O mon fils! ô ma joie! ô l'honneur de nos jours!
O d'un état penchant l'ineſpéré ſecours!
Vertu digne de Rome, & ſang digne d'Horace!
Apui de ton pays, & gloire de ta race!
Quand pourai-je étoufer dans tes embraſſemens
L'erreur dont j'ai formé de ſi faux ſentimens?
Quand poura mon amour baigner avec tendreſſe
Ton front victorieux de larmes d'allégreſſe?

VALERE.

Vos careſſes bientôt pouront ſe déployer;
Le roi dans un moment vous le va renvoyer;
Et remet à demain la pompe qu'il prépare
D'un ſacrifice aux dieux pour un bonheur ſi rare.
Aujourd'hui ſeulement on s'acquitte vers eux,
Par des chants de victoire, & par de ſimples vœux.

---

i) *Il veut encor braver.*] *Braver* eſt un verbe actif qui demande toujours un régime. De plus ce n'eſt pas ici une bravade, c'eſt un ſentiment généreux d'un citoyen qui venge ſes frères & ſa patrie.

k) C'eſt où le roi le mène, *l*) & tandis il m'envoie
Faire office vers vous de douleur & de joie.
Mais cet office encor n'eſt pas aſſez pour lui ;
Il y viendra lui-même, & peut-être aujourd'hui ;
Il croit mal reconnaître une vertu ſi pure,
Si de ſa propre bouche il ne vous en aſſure,
S'il ne vous dit chez vous combien vous doit l'état.

Le vieil HORACE.

De tels remercimens ont pour moi trop d'éclat ;
Et je me tiens déja trop payé par les vôtres,
Du ſervice d'un fils, & du ſang des deux autres.

VALERE.

m) Le roi ne ſait que c'eſt d'honorer à demi ;
Et ſon ſceptre arraché des mains de l'ennemi,
Fait qu'il tient cet honneur qu'il lui plaît de vous faire,
Au-deſſous du mérite & du fils & du père.
Je vai lui témoigner quels nobles ſentimens

La

k) *C'eſt où le roi le mène.*] Mener à des chants & à des vœux, n'eſt ni noble ni juſte ; mais le récit de *Valère* a été ſi beau, qu'on pardonne aiſément ces petites fautes.

. . . . *l*) *Et tandis il m'envoye*

Faire office vers vous de douleur & de joye.]

Tandis, ſans un *que*, eſt abſolument proſcrit, & n'eſt plus permis que dans une eſpèce de ſtile burleſque & naif, qu'on nomme marotique. *Tandis la perdrix vire.*

Faire office de douleur n'eſt plus français, & je ne ſais s'il l'a jamais été ; on dit familiérement, *faire office d'ami*, *office de ſerviteur*, *office d'homme intéreſſé* ; mais non *office de douleur & de joie.*

m) *Le roi ne ſait que c'eſt d'honorer à demi.*] *Ne ſait que c'eſt.* Cette phraſe eſt italienne ; nous diſons aujourd'hui *ne ſait ce que c'eſt.* Mais la dignité du tragique rejette ces expreſſions de comédie.

n) *Je vous devrai beaucoup pour un ſi bon office.*] Ici la piéce eſt finie : l'action eſt complettement terminée. Il s'agiſſait

La vertu vous inspire en tous vos mouvemens,
Et combien vous montrez d'ardeur pour son service.

Le vieil HORACE.

n) Je vous devrai beaucoup pour un si bon office.

SCENE III.

Le vieil HORACE, CAMILLE.

Le vieil HORACE.

o) MA fille, il n'est plus tems de répandre des pleurs,
Il sied mal d'en verser où l'on voit tant d'honneurs:
On pleure injustement des pertes domestiques,
p) Quand on en voit sortir des victoires publiques.
Rome triomphe d'Albe, & c'est assez pour nous;
Tous nos maux à ce prix doivent nous être doux.

---

de la victoire, & elle est remportée; du destin de Rome, & il est décidé.

o) *Ma fille, il n'est plus tems de répandre des pleurs.*] Voici donc une autre piéce qui commence : le sujet en est bien moins grand, moins intéressant, moins théatral que celui de la première. Ces deux actions différentes ont nui au succès complet des *Horaces*. Il est vrai qu'en Espagne, en Angleterre, on joint quelquefois plusieurs actions sur le théatre : on représente dans la même piéce la mort de *César*, & la bataille de Philippes. *Nos musas colimus severiores.*

Qu'en un lieu, qu'en un jour, un seul fait accompli,
Tienne jusqu'à la fin le théatre rempli.

Boileau.

Remarquez que *Camille* a été si inutile sur la fin de la première piéce des *Horaces*, qu'elle n'a proféré qu'un *hélas* pendant le récit de la mort de *Curiace*.

Remarquez encor que le vieil *Horace* n'a plus rien à dire, & qu'il perd le tems à répéter à *Camille* qu'il va consoler *Sabine*.

p) *Quand on en voit sortir des victoi-*

En la mort d'un amant *q*) vous ne perdez qu'un homme,
Dont la perte est aisée à réparer dans Rome;
Après cette victoire, il n'est point de romain
Qui ne soit glorieux de vous donner la main.
Il me faut à Sabine en porter la nouvelle;
Ce coup sera sans doute assez rude pour elle;
Et ses trois frères morts par la main d'un époux,
r) Lui donneront des pleurs bien plus justes qu'à vous:
Mais j'espère aisément en dissiper l'orage;
Et qu'un peu de prudence aidant son grand courage,
Fera bientôt régner sur un si noble cœur
Le généreux amour qu'elle doit au vainqueur.
Cependant étouffez cette lâche tristesse;
Recevez-le, s'il vient, avec moins de faiblesse;
s) Faites vous voir sa sœur, & qu'en un même flanc
Le ciel vous a tous deux formés d'un même sang.

---

res.] Des victoires qui sortent font une image peu convenable. On ne voit point sortir des victoires comme on voit sortir des troupes d'une ville.

q) *Vous ne perdez qu'un homme.*] L'auteur répète trop souvent cette idée, & ce n'est pas là le tems de parler de mariage à *Camille*.

r) *Lui donneront des pleurs justes*] n'est pas français. C'est *Sabine* qui donnera des pleurs. Ce ne sont pas ses frères morts qui lui en donneront. Un accident fait couler des pleurs, & ne les donne pas.

s) *Faites vous voir . . . & qu'en*] est un solecisme; parce que *faites vous voir*, signifie *montrez vous*, *soyez sa sœur*. Et *montrez vous*, *soyez*, *paraissez*, ne peut régir un *que*.

Ajoûtez qu'après lui avoir dit, *faites vous voir sa sœur*, il est très-superflu de dire qu'elle est sortie du même flanc.

t) *Oui, je lui ferai voir par d'infaillibles marques,*

Qu'un véritable amour brave la main des Parques.]

Voici *Camille* qui après un long silence dont on ne s'est pas seulement aperçu, parce que l'ame était toute remplie du destin des *Horaces* & des *Curiaces* & de

SCENE IV.

CAMILLE *seule.*

t) OUi, je lui ferai voir par d'infaillibles marques,
Qu'un véritable amour brave la main des Parques,
Et ne prend point de loix de ces cruels tyrans,
Qu'un aſtre injurieux nous donne pour parens.
Tu blâmes ma douleur, tu l'oſes nommer lâche;
Je l'aime d'autant plus que plus elle te fâche;
Impitoyable père, *u*) & par un juſte effort,
Je la veux rendre égale aux rigueurs de mon ſort.
En vit-on jamais un dont les rudes traverſes
Priſſent en moins de rien tant de faces diverſes,
Qui fût doux tant de fois, & tant de fois cruel,
Et portât tant de coups avant le coup mortel?
Vit-on jamais une ame en un jour plus atteinte

celui de Rome, voici *Camille*, dis-je, qui s'échauffe tout d'un coup, & comme de propos délibéré; elle débute par une ſentence poëtique : *qu'un véritable amour brave la main des parques. Infaillibles marques* n'eſt là que pour la rime, grand défaut de nôtre poëſie.

Ce monologue même n'eſt qu'une vaine déclamation. La vraie douleur ne raiſonne point tant, ne récapitule point; elle ne dit point qu'on bâtit *en l'air ſur le malheur d'autrui*, & que ſon père *triomphe* comme ſon frère de ce malheur. Elle ne s'excite point à *braver la colère*, à eſſayer de déplaire. Tous ces vains efforts ſont froids, & pourquoi? c'eſt qu'au fonds le ſujet manque à l'auteur. Dès qu'il n'y a plus de combats dans le cœur, il n'y a plus rien à dire.

. . . . . . , *u*) *Et par un juſte effort,*
Je la veux rendre égale aux rigueurs de mon ſort.]

Elle dit ici qu'elle veut rendre ſa douleur *égale par un juſte effort aux rigueurs de ſon ſort.* Quand on fait ainſi des efforts pour proportionner ſa douleur à ſon état, on n'eſt pas même poëtiquement affligé.

De joie & de douleur, d'efpérance & de crainte,
Affervie en efclave à plus d'événemens,
Et le piteux jouet de plus de changemens?
Un oracle *x*) m'affure, un fonge me travaille;
La paix calme l'effroi que me fait la bataille.
Mon hymen fe prépare, & prefque en un moment,
y) Pour combattre mon frère on choifit mon amant.
Ce choix me défefpère, & tous le défavouent.
La partie eft rompue, & les dieux la renouent.
Rome femble vaincue, & feul des trois Albains
Curiace en mon fang n'a point trempé fes mains.
O Dieux! fentais-je alors des douleurs trop légères,
Pour le malheur de Rome, & la mort de deux frères?
Et me flatais-je trop, quand je croyais pouvoir
L'aimer encor fans crime, & nourir quelque efpoir?
Sa mort m'en punit bien; & la façon cruelle
Dont mon ame éperdue en reçoit la nouvelle,
Son rival me l'aprend, & faifant à mes yeux
D'un fi trifte fuccès le récit odieux,
Il porte fur le front une alégreffe ouverte,
Que le bonheur public fait bien moins que ma perte;
Et bâtiffant en l'air fur le malheur d'autrui,

x) *M'affure.*] Ne fignifie pas *me raffure.* Et c'eft *me raffure* que l'auteur entend. Je fuis effrayé, on me raffure. Je doute d'une chofe, on m'affure qu'elle eft ainfi.... *Affurer* avec l'accufatif ne s'employe que pour certifier. *J'affure ce fait*; & en termes d'art il fignifie *affermir*: Affurez cette folive, ce chevron.

y) *Pour combattre mon frère on choifit mon amant.*] Cette récapitulation de la piéce précédente n'eft-elle point encor l'oppofé d'une affliction véritable? *Curæ leves loquuntur.*

z) *Dégénérons, mon cœur, d'un fi vertueux père &c.*] Ce *dégénérons, mon cœur,* cette réfolution de fe mettre en colère, ce long difcours, cette nouvelle fentence

Auſſi-bien que mon frère il triomphe de lui.
Mais ce n'eſt rien encor au prix de ce qui reſte :
On demande ma joie en un jour ſi funeſte ;
Il me faut aplaudir aux exploits du vainqueur,
Et baiſer une main qui me perce le cœur.
En un ſujet de pleurs ſi grand, ſi légitime,
Se plaindre eſt une honte, & ſoupirer un crime :
Leur brutale vertu veut qu'on s'eſtime heureux ;
Et ſi l'on n'eſt barbare, on n'eſt point généreux.
z) Dégénérons, mon cœur, d'un ſi vertueux père ;
Soyons indigne ſœur d'un ſi généreux frère ;
C'eſt gloire de paſſer pour un cœur abattu,
Quand la brutalité fait la haute vertu.
Eclatez, mes douleurs, à quoi bon vous contraindre ?
Quand on a tout perdu que ſaurait-on plus craindre ?
Pour ce cruel vainqueur n'ayez point de reſpect ;
Loin d'éviter ſes yeux, croiſſez à ſon aſpect ;
Offenſez ſa victoire, irritez ſa colère,
Et prenez, s'il ſe peut, plaiſir à lui déplaire.
Il vient, *a*) préparons-nous à montrer conſtamment
Ce que doit une amante à la mort d'un amant.

---

mal exprimée, que *c'eſt gloire de paſſer pour un cœur abattu ;* enfin tout réfroidit, tout glace le lecteur, qui ne ſouhaite plus rien. C'eſt encor une fois la faute du ſujet. L'avanture des *Horaces*, des *Curiaces* & de *Camille* eſt plus propre en effet pour l'hiſtoire que pour le théatre.

On ne peut trop honorer *Corneille*, qui a ſenti ce défaut & qui en parle dans ſon examen avec la candeur d'un grand homme.

a) *Préparons-nous*] augmente encor le défaut. On voit une femme qui s'étudie à montrer ſon affliction, qui répète, pour ainſi dire, ſa leçon de douleur.

SCENE V.

HORACE, CAMILLE, PROCULE.

Procule porte en ſa main les trois épées des Curiaces.

HORACE.

b) MA ſœur, voici le bras qui venge nos deux frères,
Le bras qui romt le cours de nos deſtins contraires,
Qui nous rend maîtres d'Albe; enfin voici le bras
Qui ſeul fait aujourd'hui le ſort de deux états.
Voi ces marques d'honneur, ces témoins de ma gloire;
Et ren ce que tu dois à l'heur de ma victoire.

CAMILLE.

Recevez donc mes pleurs, c'eſt ce que je lui dois.

HORACE.

Rome n'en veut point voir après de tels exploits;
Et nos deux frères morts dans le malheur des armes,
Sont trop payés de ſang pour exiger des larmes.

---

b) *Ma ſœur, voici le bras qui venge nos deux frères.*] Ce n'eſt plus là l'*Horace* du ſecond acte. Ce *bras* trois fois répété, & cet ordre de rendre ce *qu'on doit à l'heur de ſa victoire*, témoignent, ce ſemble, plus de vanité que de grandeur: il ne devrait parler à ſa ſœur que pour la conſoler; ou plutôt il n'a rien du tout à dire. Qui l'amène auprès d'elle? eſt-ce à elle qu'il doit préſenter les armes de ſes beaux-frères? C'eſt au roi, c'eſt au ſénat aſſemblé qu'il devait montrer ces trophées. Les femmes ne ſe mêlaient de rien chez les premiers Romains. Ni la bienſéance, ni l'humanité, ni ſon devoir ne lui permettaient de venir faire à ſa ſœur une telle inſulte. Il paraît qu'*Horace* pouvait dépoſer au moins ces dépouilles dans la maiſon paternelle, en attendant que le roi vînt; que ſa ſœur, à cet aſpect, pouvait s'abandonner à ſa douleur, ſans qu'*Horace* lui dît, *Voici ce bras*, & ſans qu'il lui ordonnât de ne s'entretenir jamais que de ſa

Quand la perte est vengée, on n'a plus rien perdu.

CAMILLE.

Puisqu'ils sont satisfaits par le sang épandu,
Je cesserai pour eux de paraître affligée ;
Et j'oublîrai leur mort que vous avez vengée.
Mais qui me vengera de celle d'un amant,
Pour me faire oublier sa perte en un moment ?

HORACE.

Que dis-tu, malheureuse ?

CAMILLE.

O mon cher Curiace !

HORACE.

c) O d'une indigne sœur insuportable audace !
D'un ennemi public, dont je reviens vainqueur,
d) Le nom est dans ta bouche, & l'amour dans ton cœur !
Ton ardeur criminelle à la vengeance aspire !
Ta bouche la demande, & ton cœur la respire !
Sui moins ta passion, règle mieux tes désirs,
Ne me fai plus rougir d'entendre tes soupirs ;

---

victoire : il semble qu'alors *Camille* aurait paru un peu plus coupable, & que l'emportement d'*Horace* aurait eu quelque excuse.

c) *O d'une indigne sœur l'insuportable audace.*] Observez que la colère du vieil *Horace* contre son fils était très-intéressante, & que celle de son fils contre sa sœur est révoltante, & sans aucun intérêt. C'est que la colère du vieil *Horace* supposait le malheur de Rome, au lieu que le jeune *Horace* ne se met en colère que contre une femme qui pleure & qui crie, & qu'il faut laisser crier & pleurer. Cela est historique, oui ; mais cela n'est nullement tragique, nullement théatral.

d) *Le nom est dans ta bouche.*] Le reproche est évidemment injuste. *Horace* lui-même devait plaindre *Curiace*, c'est son beau-frère ; il n'y a plus d'ennemis, les deux peuples n'en font plus qu'un. Il a dit lui-même au second acte qu'il *aurait voulu racheter de sa vie le sang de* Curiace.

Tes flammes désormais doivent être étouffées,
Banni les de ton ame, & songe à mes trophées,
Qu'ils soient dorénavant ton unique entretien.

CAMILLE.

e) Donne moi donc, barbare, un cœur comme le tien;
Et si tu veux enfin que je t'ouvre mon ame,
Ren moi mon Curiace, ou laisse agir ma flamme.
Ma joie & mes douleurs dépendaient de son sort;
Je l'adorais vivant, & je le pleure mort.
Ne cherche plus ta sœur où tu l'avais laissée;
Tu ne revois en moi qu'une amante offensée,
Qui comme une furie attachée à tes pas,
Te veut incessamment reprocher son trépas.
Tigre altéré de sang, qui me défens les larmes,
Qui veux que dans sa mort je trouve encor des charmes,
Et que jusques au ciel élevant tes exploits,
Moi-même je le tue une seconde fois!
Puissent tant de malheurs accompagner ta vie,
Que tu tombes au point de me porter envie!
Et voi bientôt souiller par quelque lâcheté
Cette gloire si chère à ta brutalité.

HORACE.

e) *Donne moi donc, barbare un cœur comme le tien.*] Ces plaintes feraient plus touchantes si l'amour de *Camille* avait été le sujet de la piéce; mais il n'en a été que l'épisode: on y a songé à peine: on n'a été occupé que de Rome. Un petit intérêt d'amour, interrompu, ne peut plus reprendre une vraye force. Le cœur doit saigner par degrés dans la tragédie, & toujours des mêmes coups redoublés, & surtout variés.

f) *Rome l'unique objet de mon ressentiment.*] Ces imprécations de *Camille* ont toujours été un beau morceau de déclamation, & ont fait valoir toutes les actrices qui ont joué ce rôle. Plusieurs juges sévères n'ont pas aimé le *mourir de plaisir*; ils ont dit que l'hyperbole est si

HORACE.

O ciel, qui vit jamais une pareille rage!
Crois-tu donc que je ſois inſenſible à l'outrage,
Que je ſouffre en mon ſang ce mortel deshonneur?
Aime, aime cette mort qui fait notre bonheur,
Et préfère du moins au ſouvenir d'un homme
Ce que doit ta naiſſance aux intérêts de Rome.

CAMILLE.

f) Rome, l'unique objet de mon reſſentiment!
Rome, à qui vient ton bras d'immoler mon amant!
Rome qui t'a vû naître, & que ton cœur adore!
Rome enfin que je hais parce qu'elle t'honore!
Puiſſent tous ſes voiſins enſemble conjurés
Saper ſes fondemens encor mal aſſurés!
Et ſi ce n'eſt aſſez de toute l'Italie,
Que l'orient contre elle à l'occident s'allie;
Que cent peuples unis des bouts de l'univers,
Paſſent pour la détruire & les monts & les mers;
Qu'elle-même ſur ſoi renverſe ſes murailles,
Et de ſes propres mains déchire ſes entrailles!
Que le couroux du ciel allumé par mes vœux
Faſſe pleuvoir ſur elle un déluge de feux!

---

forte, qu'elle va juſqu'à la plaiſanterie.

Il y a une obſervation à faire; c'eſt que jamais les douleurs de *Camille* ni ſa mort n'ont fait répandre une larme.

Pour m'arracher des pleurs il faut
que vous pleuriez.

Mais *Camille* n'eſt que furieuſe : elle ne doit pas être en colère contre Rome; elle doit s'être attendue que Rome ou Albe triompherait. Elle n'a raiſon d'être en colère que contre *Horace*, qui au lieu d'être auprès du roi après ſa victoire, vient ſe vanter aſſez mal à propos, à ſa ſœur, d'avoir tué ſon amant. Encor une fois, ce ne peut être un ſujet de tragédie.

Puiſſai-je de mes yeux y voir tomber ce foudre,
Voir ces maiſons en cendre, & tes lauriers en poudre,
Voir le dernier romain à ſon dernier ſoupir,
Moi ſeule en être cauſe, & mourir de plaiſir!

HORACE *mettant l'épée à la main, & pourſuivant ſa ſœur qui s'enfuit.*

C'eſt trop, ma paſſion à la raiſon fait place.
g) Va dedans les enfers plaindre ton Curiace.

CAMILLE *bleſſée derrière le théatre.*

Ah, traître!

HORACE *revenant ſur le théatre.*

Ainſi reçoive un châtiment ſoudain
Quiconque oſe pleurer un ennemi romain.

---

g) *Va dedans les enfers plaindre ton Curiace.*] On ne ſe ſert plus du mot de *dedans*, & il fut toujours un ſolecisme, quand on lui donne un régime: on ne peut l'employer que dans un ſens abſolu: *êtes-vous hors du cabinet? non, je ſuis dedans.* Mais il eſt toujours mal de dire, *dedans ma chambre, déhors de ma chambre.* Corneille au cinquiéme acte dit:

Dans les murs, hors des murs, tout parle de ſa gloire.

Il n'aurait pas parlé français, s'il eût dit, *dedans les murs, déhors des murs.*

h) *Que venez-vous de faire?*] D'où vient ce *Procule*? à quoi ſert ce *Procule*, ce perſonnage ſubalterne qui n'a pas dit un mot juſqu'ici? C'eſt encor un très-grand défaut; non pas de ces défauts

SCENE VI.

HORACE, PROCULE.

PROCULE.

b) QUe venez-vous de faire ?

HORACE.

Un acte de juſtice.

Un ſemblable forfait veut un pareil ſuplice.

PROCULE.

Vous deviez la traiter avec moins de rigueur.

HORACE.

Ne me di point qu'elle eſt & mon ſang & ma ſœur.
Mon père ne peut plus l'avouer pour ſa fille ;
Qui maudit ſon pays renonce à ſa famille ;
Des noms ſi pleins d'amour ne lui ſont plus permis ;
De ſes plus chers parens il fait ſes ennemis ;
Le ſang même les arme en haine de ſon crime ;
La plus promte vengeance en eſt plus légitime ;
Et ce ſouhait impie, encore qu'impuiſſant,
Eſt un monſtre qu'il faut étouffer en naiſſant.

---

de convenances, de ces fautes qui amenent des beautés, mais de celles qui amenent de nouveaux défauts.

Cette ſcène a toujours paru dure & révoltante. *Ariſtote* remarque que la plus froide des cataſtrophes eſt celle dans laquelle on commet de ſang froid une action atroce qu'on a voulu commettre. *Adiſſon* dans ſon *Spectateur*, dit que ce meurtre de *Camille* eſt d'autant plus révoltant, qu'il ſemble commis de ſang froid, & qu'*Horace* traverſant tout le théatre pour aller poignarder ſa ſœur avait tout le tems de la réflexion. Le public éclairé ne peut jamais ſouffrir un meurtre ſur le théatre, à moins qu'il ne ſoit abſolument néceſſaire, ou que le meurtrier n'ait les plus violens remords.

SCENE VII.

SABINE, HORACE, PROCULE.

SABINE.

i) A Quoi s'arrête ici ton illuſtre colère ?
Vien voir mourir ta ſœur dans les bras de ton père ;
Vien repaître tes yeux d'un ſpectacle ſi doux ;
Ou ſi tu n'es point las de ces généreux coups,
Immole au cher pays des vertueux Horaces,
Ce reſte malheureux du ſang des Curiaces ;
Si prodigue du tien, n'épargne pas le leur,
Join Sabine à Camille, & ta femme à ta ſœur.
Nos crimes ſont pareils, ainſi que nos misères ;
Je ſoupire comme elle, & déplore mes frères ;
Plus coupable en ce point contre tes dures loix,
Qu'elle n'en pleurait qu'un, & que j'en pleure trois ;
Qu'après ſon châtiment ma faute continue.

HORACE.

Sèche tes pleurs, Sabine, ou les cache à ma vûe ;
Ren toi digne du nom de ma chaſte moitié ;
Et ne m'accable point d'une indigne pitié.

---

i) *A quoi s'arrête ici ton illuſtre colère ?*] *Sabine* arrivant après le meurtre de *Camille*, ſeulement pour reprocher cette mort à ſon mari, achève de jetter de la froideur ſur un événement qui autrement préparé devait être terrible.

L'illuſtre colère & les généreux coups, ſont une déclamation ironique. *Racine* a pourtant imité ce vers dans *Andromaque* :

Que peut-on refuſer à ces généreux coups ?

Cette converſation de *Sabine* & d'*Horace* après le meurtre de *Camille*, eſt auſſi inutile que la ſcène de *Proculus* ; elle ne produit aucun changement.

Si l'abſolu pouvoir d'une pudique flamme
Ne nous laiſſe à tous deux qu'un penſer & qu'une ame,
C'eſt à toi d'élever tes ſentimens aux miens,
Non à moi de deſcendre à la honte des tiens.
Je t'aime, & je connais la douleur qui te preſſe;
k) Embraſſe ma vertu pour vaincre ta faibleſſe;
Participe à ma gloire au lieu de la ſouiller,
l) Tâche à t'en revêtir, non à m'en dépouiller.
Es-tu de mon honneur ſi mortelle ennemie,
Que je te plaiſe mieux couvert d'une infamie?
Sois plus femme que ſœur, & te réglant ſur moi,
Fai-toi de mon exemple une immuable loi.

SABINE.

Cherche pour t'imiter des ames plus parfaites.
Je ne t'impute point les pertes que j'ai faites;
J'en ai les ſentimens que je dois en avoir;
Et je m'en prens au ſort plutôt qu'à ton devoir.
m) Mais enfin je renonce à la vertu romaine,
Si pour la poſſéder je dois être inhumaine;
Et ne puis voir en moi la femme du vainqueur,
Sans y voir des vaincus la déplorable ſœur.
Prenons part en public aux victoires publiques,
Pleurons dans la maiſon nos malheurs domeſtiques;

k) *Embraſſe ma vertu.*] Eſt-ce là le langage qu'il doit tenir à ſa femme, quand il vient d'aſſaſſiner ſa ſœur dans un moment de colère?

l) *Tâche à t'en révêtir &c.*] Sans parler des fautes de langage, tous ces conſeils ne peuvent faire aucun bon effet, parce que la douleur de *Sabine* n'en peut faire aucun.

m) *Mais enfin je renonce à la vertu romaine.*] C'eſt une répétition un peu froide des vers de *Curiace*.

Je rens graces aux dieux de n'être pas romain.

Et ne regardons point des biens communs à tous,
Quand nous voyons des maux qui ne sont que pour nous.
n) Pourquoi veux-tu, cruel, agir d'une autre sorte?
Laisse en entrant ici tes lauriers à la porte,
Mèle tes pleurs aux miens. Quoi? ces lâches discours
N'arment point ta vertu contre mes tristes jours?
Mon crime redoublé n'émeut point ta colère?
Que Camille est heureuse! elle a pû te déplaire;
Elle a reçu de toi ce qu'elle a prétendu,
Et recouvre là-bas tout ce qu'elle a perdu.
Cher époux, cher auteur du tourment qui me presse,
Écoute la pitié, si ta colère cesse,
Exerce l'une ou l'autre après de tels malheurs,
A punir ma faiblesse, ou finir mes douleurs.
Je demande la mort pour grace, ou pour suplice;
Qu'elle soit un effet d'amour, ou de justice,
N'importe, tous ses traits n'auront rien que de doux,
Si je les vois partir de la main d'un époux.

HORACE.

o) Quelle injustice aux dieux, d'abandonner aux femmes
Un empire si grand sur les plus belles ames,
Et de se plaire à voir de si faibles vainqueurs
Régner si puissamment sur les plus nobles cœurs!

---

n) *Pourquoi veux-tu, cruel, agir d'une autre sorte?*

Laisse en entrant ici tes lauriers à la porte.]
On sent assez qu'*agir d'une autre sorte*, & *laisser en entrant les lauriers à la porte*, ne sont des expressions ni nobles ni tragiques, & que toute cette tirade est une déclamation oiseuse d'une femme inutile.

o) *Quelle injustice . . . . d'abandonner aux femmes!*] Cette tendresse est-elle convenable à l'assassin de sa sœur, qui n'a aucun remors de cette indigne action, & qui parle encor de sa vertu? Voyez comme ces sentences & ces dis-

A quel point ma vertu p) devient-elle réduite!
Rien ne la ſaurait plus garantir que la fuite.
Adieu. Ne me fui point, ou retien tes ſoupirs.

SABINE *ſeule.*

O colère, ô pitié, ſourdes à mes déſirs!
Vous négligez mon crime, & ma douleur vous laſſe;
Et je n'obtiens de vous ni ſuplice, ni grace.
Allons-y par nos pleurs faire encor un effort;
Et n'employons après q) que nous à notre mort.

Fin du quatriéme acte.

---

cours vagues ſur le pouvoir des Femmes conviennent peu devant le corps ſanglant de *Camille*, qu'*Horace* vient d'aſſaſſiner.

p) *Devient réduite*] n'eſt pas français. Ce mot *devenir* ne convient jamais qu'aux affections de l'ame. On devient faible, malheureux, hardi, timide &c. mais on ne devient pas forcé à, reduit à.

q) *Que nous à notre mort.*] *Sabine* parle toujours de mourir : il n'en faut pas tant parler quand on ne meurt point.

ACTE V. a)

SCENE PREMIERE.

Le vieil HORACE, HORACE.

Le vieil HORACE.

RETIRONS nos regards de cet objet funeste,
Pour admirer ici le jugement céleste.
Quand la gloire nous enfle, il sait bien comme il faut
Confondre notre orgueil qui s'éléve trop haut.
Nos plaisirs les plus doux b) ne vont point sans tristesse;
Il mêle à nos vertus des marques de faiblesse,
Et rarement accorde à notre ambition
L'entier & pur honneur d'une bonne action.
Je ne plains point Camille, elle était criminelle;

Je

a) *Corneille* dans son jugement sur *Horace* s'exprime ainsi : *Tout ce cinquiéme acte est encor une des causes du peu de satisfaction que laisse cette tragédie; il est tout en plaidoyers &c.* Après un si noble aveu, il ne faut parler de la piéce que pour rendre hommage au génie d'un homme assez grand pour se condamner lui-même. Si j'ose ajouter quelque chose, c'est qu'on trouvera de beaux détails dans ces plaidoyers.

Il est vrai que cette piéce n'est pas réguliére, qu'il y a en effet trois tragédies absolument distinctes, la victoire d'*Horace*, la mort de *Camille*, & le procès d'*Horace*. C'est imiter en quelque façon le défaut qu'on reproche à la scène Anglaise & à l'Espagnole; mais les scènes d'*Horace*, de *Curiace* & du vieil *Ho-*

Je me tiens plus à plaindre, & je te plains plus qu'elle:
Moi, d'avoir mis au jour un cœur ſi peu romain,
Toi, d'avoir par ſa mort déshonoré ta main.
Je ne la trouve point injuſte, ni trop promte;
Mais tu pouvais, mon fils, t'en épargner la honte;
Son crime, quoiqu'énorme & digne du trépas,
Etait mieux impuni, que puni par ton bras.

HORACE.

Diſpoſez de mon ſang, les loix vous en font maître;
J'ai crû devoir le ſien aux lieux qui m'ont vû naître.
Si dans vos ſentimens mon zèle eſt criminel,
S'il m'en faut recevoir un reproche éternel,
c) Si ma main en devient honteuſe & profanée,
Vous pouvez d'un ſeul mot trancher ma deſtinée.
Reprenez tout ce ſang de qui ma d) lâcheté
A ſi brutalement ſouillé la pureté.
Ma main n'a pû ſouffrir de crime en votre race;
Ne ſouffrez point de tache en la maiſon d'Horace.
C'eſt en ces actions dont l'honneur eſt bleſſé,
Qu'un père tel que vous ſe montre intéreſſé;

---

race ſont d'une ſi grande beauté, qu'on reverra toujours ce poëme avec plaiſir, quand il ſe trouvera des acteurs qui auront aſſez de talent pour faire ſentir ce qu'il y a d'excellent, & faire pardonner ce qu'il y a de défectueux.

b) *Ne vont point ſans triſteſſe*] Expreſſion familière dont il ne faut jamais ſe ſervir dans le ſtile noble. En effet des plaiſirs ne vont point.

c) *Si ma main en devient honteuſe.*] Une action eſt honteuſe, mais la main ne l'eſt pas; elle eſt ſouillée, coupable, &c.

d) *Lâcheté . . . . brutalement.*] S'il a été lâche & brutal, pourquoi parlait-il à ſa femme de *la vertu* avec laquelle il avait tué ſa ſœur?

Son amour doit se taire où toute excuse *e*) est nulle ;
Lui-même il y prend part lorsqu'il les dissimule ;
Et de sa propre gloire il fait trop peu de cas,
Quand il ne punit point ce qu'il n'aprouve pas.

Le vieil HORACE.

Il n'use pas toujours d'une rigueur extrême ;
Il épargne ses fils bien souvent pour soi-même ;
Sa vieillesse sur eux aime à se soutenir,
Et ne les punit point de peur de se punir.
Je te vois d'un autre œil que tu ne te regardes.
Je sais. . . . Mais le roi vient, je vois entrer ses gardes.

SCENE II.

TULLE, VALERE, le vieil HORACE, HORACE, Troupe de gardes.

Le vieil HORACE.

AH, sire, un tel honneur a trop d'excès pour moi ;
Ce n'est point en ce lieu que je dois voir mon roi.
Permettez qu'à genoux...

TULLE.

Non, levez vous, mon père.
Je fais ce qu'à ma place un bon prince doit faire.
Un si rare service, & *f*) si fort important,
Veut l'honneur le plus rare & le plus éclatant.

e) *Est nulle.*] Expression qui doit être bannie des vers.

f) *Si fort important.*] *Fort* est de trop.

[*montrant Valère.*]

Vous en aviez déja ſa parole pour gage;
Je ne l'ai pas voulu différer davantage.

J'ai ſu par ſon rapport, & je n'en doutais pas,
g) Comme de vos deux fils vous portez le trépas;
Et que déja votre ame étant trop réſolue,
Ma conſolation vous ſerait ſuperflue:
Mais je viens de ſavoir quel étrange malheur
D'un fils victorieux a ſuivi la valeur;
Et que ſon trop d'amour pour la cauſe publique
Par ſes mains à ſon père ôte une fille unique.
Ce coup eſt un peu rude à l'eſprit le plus fort;
Et je doute *h*) comment vous portez cette mort.

Le vieil HORACE.

Sire, avec déplaiſir, mais avec patience.

TULLE.

C'eſt l'effet vertueux de votre expérience.
Beaucoup par un long âge ont apris comme vous
Que le malheur ſuccède au bonheur le plus doux;
Peu ſavent comme vous s'apliquer ce remède;
Et dans leur intérêt toute leur vertu cède.
Si vous pouvez trouver dans ma compaſſion
Quelque ſoulagement pour votre affliction,
Ainſi que vôtre mal ſachez qu'elle eſt extrême,
Et que je vous en plains autant que je vous aime.

---

g) *Comme vous portez.*] Il faut *comment*; & *portez* n'eſt plus d'uſage.

h) *Comment vous portez.*] Répétition vicieuſe.

VALERE.

i) Sire, puiſque le ciel entre les mains des rois
Dépoſe ſa juſtice, & la force des loix,
Et que l'état demande aux princes légitimes
Des prix pour les vertus, des peines pour les crimes;
Que vous plaignez beaucoup ce qu'il vous faut punir.
Souffrez...

Le vieil HORACE.

Quoi? qu'on envoye un vainqueur au ſuplice?

TULLE.

k) Permettez qu'il achève, & je ferai juſtice;
J'aime à la rendre à tous, à toute heure, en tout lieu;
C'eſt par elle qu'un roi ſe fait un demi-dieu;
Et c'eſt dont je vous plains, qu'après un tel ſervice
On puiſſe contre lui me demander juſtice.

VALERE.

l) Souffrez donc, ô grand roi, le plus juſte des rois,
Que tous les gens de bien vous parlent par ma voix:
Non que nos cœurs jaloux de ſes honneurs s'irritent,
S'il en reçoit beaucoup, ſes hauts faits les méritent;
Ajoutez-y plutôt que d'en diminuer;
Nous ſommes tous encor prêts d'y contribuer.
Mais puiſque d'un tel crime il s'eſt montré capable,
Qu'il triomphe en vainqueur, & périſſe en coupable.

---

i) *Sire, puiſque le ciel.*] Il faut avouer que ce *Valère* fait là un fort mauvais perſonnage: il n'a encor paru dans la piéce que pour faire un compliment: on n'en a parlé que comme d'un homme ſans conſéquence. C'eſt un défaut capital que *Corneille* tâche en vain de pallier dans ſon examen.

k) *Permettez qu'il achève, & je ferai juſtice.*] C'eſt la loi de l'unité de lieu qui force ici l'auteur à faire le procès d'*Horace* dans ſa propre maiſon, ce qui

Arrêtez ſa fureur, & ſauvez de ſes mains,
Si vous voulez régner, le reſte des romains ;
Il y va de la perte, ou du ſalut du reſte.
 La guerre avait un cours ſi ſanglant, ſi funeſte ;
Et les nœuds de l'hymen, durant nos bons deſtins,
Ont tant de fois uni des peuples ſi voiſins,
Qu'il eſt peu de romains que le parti contraire
N'intéreſſe en la mort d'un gendre, ou d'un beaufrère,
Et qui ne ſoient forcés de donner quelques pleurs,
Dans le bonheur public, à leurs propres malheurs.
Si c'eſt offenſer Rome, & que l'heur de ſes armes
L'autoriſe à punir ce crime de nos larmes,
Quel ſang épargnera ce barbare vainqueur,
Qui ne pardonne pas à celui de ſa ſœur,
Et ne peut excuſer cette douleur preſſante
Que la mort d'un amant jette au cœur d'une amante,
Quand près d'être éclairés du nuptial flambeau,
Elle voit avec lui ſon eſpoir au tombeau ?
Faiſant triompher Rome, il ſe l'eſt aſſervie ;
Il a ſur nous un droit & de mort & de vie ;
Et nos jours criminels ne pourront plus durer,
Qu'autant qu'à ſa clémence il plaira l'endurer.
 Je pourrais ajouter aux intérêts de Rome,
Combien un pareil coup eſt indigne d'un homme ;

n'eſt ni convenable ni vraiſemblable. J'ajouterai ici une remarque purement hiſtorique ; c'eſt que les chefs de Rome appellés rois ne rendaient point juſtice ſeuls, il falait le concours du ſénat entier, ou des délégués.

l) *Souffrez donc, ô grand roi.*] Ce plaidoyer reſſemble à celui d'un avocat qui s'eſt préparé : il n'eſt ni dans le génie de ces tems-là, ni dans le caractère d'un amant qui parle contre l'aſſaſſin de ſa maîtreſſe.

Je pourrais demander qu'on mît devant vos yeux
Ce grand & rare exploit d'un bras victorieux.
Vous verriez un beau ſang, pour accuſer ſa rage,
D'un frère ſi cruel rejaillir au viſage;
Vous verriez des horreurs qu'on ne peut concevoir:
Son âge & ſa beauté vous pourraient émouvoir:
Mais je hais *m*) ces moyens qui ſentent l'artifice.
Vous avez à demain remis le ſacrifice;
Penſez-vous que les dieux, vengeurs des innocens,
D'une main parricide acceptent de l'encens?
Sur vous ce ſacrilège attirerait ſa peine;
Ne le conſidérez qu'en objet de leur haine;
Et croyez avec nous qu'en tous ſes trois combats
Le bon deſtin de Rome a plus fait que ſon bras,
Puiſque ces mêmes dieux, auteurs de ſa victoire,
Ont permis qu'auſſi-tôt il en ſouillât la gloire,
Et qu'un ſi grand courage, après ce noble effort,
Fût digne en même jour de triomphe & de mort.
Sire, c'eſt ce qu'il faut que votre arrêt décide.
En ce lieu Rome a vû le premier parricide;
La ſuite en eſt à craindre, & la haine des cieux.
Sauvez-nous de ſa main, & redoutez les dieux.

TULLE.

Défendez-vous, Horace.

HORACE.

A quoi bon me défendre?
Vous ſavez l'action, vous la venez d'entendre;

---

m) *Ces moyens qui ſentent l'artifice.*] Ce trait eſt de l'art oratoire, & non de l'art tragique; mais quelque choſe que pût dire *Valère*, il ne pouvait toucher.

Ce que vous en croyez me doit être une loi.
Sire, on se défend mal contre l'avis d'un roi;
Et le plus innocent devient soudain coupable,
Quand aux yeux de son prince il paraît condamnable.
C'est crime qu'envers lui se vouloir excuser;
Notre sang est son bien, il en peut disposer;
Et c'est à nous de croire, alors qu'il en dispose,
Qu'il ne s'en prive point sans une juste cause.
Sire, prononcez donc, je suis prêt d'obéïr;
D'autres aiment la vie, & je la dois haïr.
Je ne reproche point à l'ardeur de Valère
Qu'en amant de la sœur il accuse le frère;
Mes vœux avec les siens conspirent aujourd'hui;
Il demande ma mort, je la veux comme lui.
Un seul point entre nous met cette différence,
Que mon honneur par-là cherche son assurance,
Et qu'à ce même but nous voulons arriver,
Lui pour flétrir ma gloire, & moi pour la sauver.
Sire, *n*) c'est rarement qu'il s'offre une matière
A montrer d'un grand cœur la vertu toute entière;
Suivant l'occasion elle agit plus ou moins,
Et paraît forte ou faible aux yeux de ses témoins.
Le peuple qui voit tout seulement par l'écorce,
S'attache à son effet pour juger de sa force:
Il veut que ses dehors gardent un même cours,
Qu'ayant fait un miracle, elle en fasse toujours.
Après une action pleine, haute, éclatante,

n) *C'est rarement qu'il s'offre une matière &c.*] Ces vers sont beaux, parce qu'ils sont vrais & bien écrits.

Tout ce qui brille moins remplit mal ſon attente:
Il veut qu'on ſoit égal en tous tems, en tous lieux;
Il n'examine point ſi lors on pouvait mieux,
Ni que s'il ne voit pas ſans ceſſe une merveille,
L'occaſion eſt moindre, & la vertu pareille.
Son injuſtice accable, & détruit les grands noms;
L'honneur des premiers faits ſe perd par les ſeconds;
Et quand la renommée a paſſé l'ordinaire,
Si l'on n'en veut déchoir, il ne faut plus rien faire.
Je ne vanterai point les exploits de mon bras;
Votre majeſté, ſire, a vû mes trois combats;
Il eſt bien mal-aiſé qu'un pareil les ſeconde,
Qu'une autre occaſion à celle-ci réponde,
Et que tout mon courage, après de ſi grands coups,
Parvienne à des ſuccès qui n'aillent au-deſſous;
Si bien que pour laiſſer une illuſtre mémoire,
La mort ſeule aujourd'hui peut conſerver ma gloire:
Encor la falait-il ſi-tôt que j'eus vaincu,
Puiſque pour mon honneur j'ai déja trop vécu.
Un homme tel que moi voit ſa gloire ternie,
Quand il tombe en péril de quelque ignominie;
Et ma main aurait ſu déja m'en garantir;
Mais ſans votre congé mon ſang n'oſe ſortir;
Comme il vous appartient, votre aveu doit ſe prendre;
C'eſt vous le dérober qu'autrement le répandre.
Rome ne manque point de généreux guerriers,
Aſſez d'autres ſans moi ſoutiendront vos lauriers;
Que o) votre majeſté déſormais m'en diſpenſe;

Et

o) *Votre majeſté.*] On ne connaiſſait point alors le titre de majeſté.

Et ſi ce que j'ai fait vaut quelque récompenſe,
Permettez, ô grand roi, que de ce bras vainqueur
Je m'immole à ma gloire, & non pas à ma ſœur.

SCENE III.

TULLE, VALERE, le vieil HORACE, HORACE, SABINE.

SABINE.

SIre, écoutez Sabine, & voyez dans ſon ame
Les douleurs d'une ſœur, & celles d'une femme,
Qui toute déſolée à vos ſacrés genoux
Pleure pour ſa famille, & craint pour ſon époux.
Ce n'eſt pas que je veuille avec cet artifice
Dérober un coupable aux bras de la juſtice;
Quoi qu'il ait fait pour vous, traitez-le comme tel;
Et puniſſez en moi ce noble criminel;
De mon ſang malheureux expiez tout ſon crime;
Vous ne changerez point pour cela de victime,
Ce n'en ſera point prendre une injuſte pitié,
Mais en ſacrifier la plus chère moitié.
Les nœuds de l'hyménée, & ſon amour extrême,
Font qu'il vit plus en moi qu'il ne vit en lui-même;
Et ſi vous m'accordez de mourir aujourd'hui,
p) Il mourra plus en moi qu'il ne mourrait en lui.

p) *Il mourra plus en moi qu'il ne mourrait en lui.*] Ces ſubtilités de *Sabine* jettent beaucoup de froid ſur cette ſcène. On eſt las de voir une femme qui a tou-

La mort que je demande, & qu'il faut que j'obtienne,
Augmentera sa peine, & finira la mienne.
Sire, voyez l'excès de mes tristes ennuis,
Et l'effroyable état où mes jours sont réduits.
Quelle horreur d'embrasser un homme dont l'épée
De toute ma famille a la trame coupée;
Et quelle impiété de haïr un époux,
Pour avoir bien servi les siens, l'état & vous!
Aimer un bras souillé du sang de tous mes frères!
N'aimer pas un mari qui finit nos misères!
Sire, délivrez-moi, par un heureux trépas,
Des crimes de l'aimer, & de ne l'aimer pas:
J'en nommerai l'arrêt une faveur bien grande.
Ma main peut me donner ce que je vous demande;
Mais ce trépas enfin me sera bien plus doux,
Si je puis de sa honte affranchir mon époux,
Si je puis par mon sang apaiser la colère
Des dieux qu'a pû fâcher sa vertu trop sévère,
Satisfaire en mourant aux manes de ma sœur,
Et conserver à Rome un si bon défenseur.

Le vieil HORACE.

Sire, c'est donc à moi de répondre à Valère.
Mes enfans avec lui conspirent contre un père:
Tous trois veulent me perdre, & s'arment sans raison
Contre si peu de sang qui reste en ma maison.
(*à Sabine.*)
Toi, qui par des douleurs à ton devoir contraires

---

jours eu une douleur étudiée, qui a proposé à *Horace* de la tuer afin que *Curiace* la vengeat, & qui maintenant veut qu'on la fasse mourir pour *Horace*, parce qu'*Horace vit en elle*.

Veux quitter un mari pour rejoindre tes frères,
Va plutôt consulter leurs manes généreux ;
Ils sont morts, mais pour Albe, & s'en tiennent heureux.
Puisque le ciel voulait qu'elle fût asservie,
Si quelque sentiment demeure après la vie,
Ce malheur semble moindre, & moins rudes ses coups,
Voyant que tout l'honneur en retombe sur nous.
Tous trois désavoûront la douleur qui te touche,
Les larmes de tes yeux, les soupirs de ta bouche,
q) L'horreur que tu fais voir d'un mari vertueux.
Sabine, sois leur sœur, sui ton devoir comme eux.

(*au roi.*)

Contre ce cher époux Valère en vain s'anime ;
Un premier mouvement ne fut jamais un crime ;
Et la louange est dûe au lieu du châtiment,
Quand la vertu produit ce premier mouvement.
Aimer nos ennemis avec idolatrie,
De rage en leur trépas maudire la patrie,
Souhaiter à l'état un malheur infini,
C'est ce qu'on nomme crime, & ce qu'il a puni.
Le seul amour de Rome a sa main animée ;
Il serait innocent s'il l'avait moins aimée.
Qu'ai-je dit, sire? il l'est, & ce bras paternel
L'aurait déja puni, s'il était criminel ;
J'aurais su mieux user de l'entière puissance
Que me donnent sur lui les droits de la naissance.
J'aime trop l'honneur, sire, & ne suis point de rang

q) *L'horreur que tu fais voir d'un mari vertueux.*] Cela n'est pas vrai. *Sabine* qui veut mourir pour *Horace*, n'a point montré d'horreur pour lui.

A ſouffrir ni d'affront, ni de crime en mon ſang.
C'eſt dont je ne veux point de témoin que Valère;
Il a vû quel accueil lui gardait ma colère,
Lorſqu'ignorant encor la moitié du combat,
Je croyais que ſa fuite avait trahi l'état.
Qui le fait ſe charger des ſoins de ma famille?
Qui le fait malgré moi vouloir venger ma fille?
Et par quelle raiſon, dans ſon juſte trépas,
Prend-il un intérêt qu'un père ne prend pas?
On craint qu'après ſa ſœur il n'en maltraite d'autres!
Sire, nous n'avons part qu'à la honte des nôtres;
Et de quelque façon qu'un autre puiſſe agir,
Qui ne nous touche point ne nous fait point rougir.

[*à Valère.*]

Tu peux pleurer, Valère, & même aux yeux d'Horace;
Il ne prend intérêt qu'aux crimes de ſa race;
Qui n'eſt point de ſon ſang ne peut faire d'affront
Aux lauriers immortels qui lui ceignent le front.
Lauriers, ſacrés rameaux qu'on veut réduire en poudre,
Vous qui mettez ſa tête à couvert de la foudre,
L'abandonnerez-vous à l'infame couteau
Qui fait choir les méchans ſous la main d'un boureau?
Romains, ſouffrirez-vous qu'on vous immole un homme,
Sans qui Rome aujourd'hui ceſſerait d'être Rome?
Et qu'un romain s'efforce à tacher le renom
D'un guerrier à qui tous doivent un ſi beau nom?

---

r) *Il m'en reſte encor un, conſervez-le pour elle &c.*] Quoiqu'en effet tout ce cinquiéme acte ne ſoit qu'un plaidoyer hors d'œuvre, & dans lequel perſonne ne craint pour l'accuſé, cependant il y a de tems en tems des maximes profondes, nobles, juſtes, qu'on écoutait autrefois avec grand plaiſir. *Paſcal* même,

Di, Valère, di nous, ſi tu veux qu'il périſſe,
Où tu penſes choiſir un lieu pour ſon ſuplice?
Sera-ce entre ces murs, que mille & mille voix
Font réſonner encor du bruit de ſes exploits?
Sera-ce hors des murs, au milieu de ces places
Qu'on voit fumer encor du ſang des Curiaces;
Entre leurs trois tombeaux, & dans ce champ d'honneur,
Témoin de ſa vaillance, & de notre bonheur?
Tu ne ſaurais cacher ſa peine à ſa victoire;
Dans les murs, hors des murs, tout parle de ſa gloire,
Tout s'opoſe à l'effort de ton injuſte amour,
Qui veut d'un ſi bon ſang ſouiller un ſi beau jour.
Albe ne poura pas ſouffrir un tel ſpectacle,
Et Rome par ſes pleurs y mettra trop d'obſtacle.
Vous les préviendrez, ſire, & par un juſte arrèt
Vous ſaurez embraſſer bien mieux ſon intérèt.
Ce qu'il a fait pour elle, il peut encor le faire;
Il peut la garantir encor d'un ſort contraire.
Sire, ne donnez rien à mes débiles ans.
Rome aujourd'hui m'a vû père de quatre enfans;
Trois en ce même jour ſont morts pour ſa querelle;
r) Il m'en reſte encor un, conſervez-le pour elle;
N'ôtez pas à ſes murs un ſi puiſſant apui;
Et ſouffrez pour finir que je m'adreſſe à lui.
Horace, ne crois pas que le peuple ſtupide
Soit le maître abſolu d'un renom bien ſolide.

qui faiſait un recueil de toutes les penſées qui pouvaient ſervir à établir un ouvrage qu'il n'a jamais pû faire, n'a pas manqué de mettre dans ſon agenda cette penſée de *Corneille : Il faut plaire aux eſprits bien faits.*

Sa voix tumultueuſe aſſez ſouvent fait bruit,
Mais un moment l'élève, un moment le détruit;
Et ce qu'il contribue à notre renommée,
Toujours en moins de rien ſe diſſipe en fumée.
C'eſt aux rois, c'eſt aux grands, c'eſt aux eſprits bien faits,
A voir la vertu pleine en ſes moindres effets;
C'eſt d'eux ſeuls qu'on reçoit la véritable gloire,
Eux ſeuls des vrais héros aſſurent la mémoire.
Vi toujours en Horace, & toujours auprès d'eux
Ton nom demeurera grand, illuſtre, fameux,
Bien que l'occaſion moins haute, ou moins brillante,
D'un vulgaire ignorant trompe l'injuſte attente.
Ne hais donc plus la vie, & du moins vi pour moi,
Et pour ſervir encor ton pays & ton roi.
Sire, j'en ai trop dit, mais l'affaire vous touche;
Et Rome toute entière a parlé par ma bouche.

VALERE.

Sire, permettez-moi....

TULLE.

Valère, c'eſt aſſez,
Vos diſcours par les leurs ne ſont pas effacés;
J'en garde en mon eſprit *s*) les forces plus preſſantes;
Et toutes vos raiſons me ſont encor préſentes.
Cette énorme action faite preſque à nos yeux
Outrage la nature, & bleſſe juſqu'aux dieux.
Un premier mouvement qui produit un tel crime,
Ne ſaurait lui ſervir d'excuſe légitime:

s) *Les forces plus preſſantes.*] *Force* s'employe au pluriel pour les forces du corps, pour celles d'un état; mais non pour un diſcours. *Plus* eſt une faute.

Les moins févères loix en ce point font d'accord;
Et fi nous les fuivons, il eft digne de mort.
Si d'ailleurs nous voulons regarder le coupable,
Ce crime, quoique grand, énorme, inexcufable,
Vient de la même épée, & part du même bras
Qui me fait aujourd'hui maître de deux états.
Deux fceptres en ma main, Albe à Rome affervie;
Parlent bien hautement en faveur de fa vie.
Sans lui j'obéirais où je donne la loi;
Et je ferais fujet où je fuis deux fois roi.
Affez de bons fujets dans toutes les provinces
Par des vœux impuiffans s'acquittent vers leurs princes;
Tous les peuvent aimer, mais tous ne peuvent pas
Par d'illuftres effets affurer leurs états;
Et l'art & le pouvoir d'affermir des couronnes,
Sont des dons que le ciel fait à peu de perfonnes
De pareils ferviteurs font les forces des rois;
Et de pareils auffi font au-deffus des loix.
Qu'elles fe taifent donc, que Rome diffimule
Ce que dès fa naiffance elle vit en Romule;
Elle peut bien fouffrir en fon libérateur
Ce qu'elle a bien fouffert en fon premier auteur.
Vi donc, Horace, vi, guerrier trop magnanime,
Ta vertu met ta gloire au-deffus de ton crime:
Sa chaleur généreufe a produit ton forfait;
D'une caufe fi belle il faut fouffrir l'effet.
Vi pour fervir l'état, vi, mais aime Valère;
Et foit qu'il ait fuivi l'amour, ou le devoir,
Qu'il ne refte entre vous ni haine ni colère;
Sans aucun fentiment réfous toi de le voir.

Sabine, écoutez moins la douleur qui vous preſſe,
Chaſſez de ce grand cœur ces marques de faibleſſe.
C'eſt en ſéchant vos pleurs que vous vous montrerez
La véritable ſœur de ceux que vous pleurez.
Mais nous devons aux dieux demain un ſacrifice,
Et nous aurions le ciel à nos vœux mal propice,
Si nos prêtres, avant que de ſacrifier,
Ne trouvaient les moyens de le purifier.
Son père en prendra ſoin, il lui ſera facile
D'apaiſer tout d'un tems les manes de Camille.
Je la plains, & pour rendre à ſon ſort rigoureux
Ce que peut ſouhaiter ſon eſprit amoureux,
Puiſqu'en un même jour l'ardeur d'un même zèle
Achève le deſtin de ſon amant & d'elle,
Je veux qu'un même jour témoin de leurs deux morts,
Dans un même tombeau voye enfermer leurs corps.

SCENE DERNIERE.

JULIE *ſeule. t)*

CAmille, ainſi le ciel t'avait bien avertie
Des tragiques ſuccès qu'il t'avait préparés;
Mais toujours du ſecret il cache une partie

Aux

t) Ce commentaire de *Julie* ſur le ſens de l'oracle a été retranché dans les éditions ſuivantes. Il eſt viſiblement imité de la fin du *Paſtor-fido;* mais dans l'italien cette explication fait le dénouement: elle eſt dans la bouche de deux pères infortunés: elle ſauve la vie au héros de la piéce. Ici c'eſt une confidente inutile qui dit une choſe inutile. Ces vers furent récités dans les premiéres repréſentations.

Les lecteurs raiſonnables trouveront bon

Aux esprits les plus nets & les mieux éclairés.
Il semblait nous parler de ton proche himénée,
Il semblait tout promettre à tes vœux innocens;
Et nous cachant ainsi ta mort inopinée,
Sa voix n'est que trop vraie en trompant nôtre sens.
Albe & Rome aujourd'hui prennent une autre face.
Ses vœux sont exaucés, elles goûtent la paix;
Et tu vas être unie avec ton Curiace,
Sans qu'aucun mauvais sort t'en sépare jamais.

Fin du cinquiéme & dernier acte.

---

sans doute qu'on ait ainsi remarqué avec une équité impartiale les grandes beautés & les défauts de *Corneille*, & qu'on poursuive dans cet esprit. Un commentateur n'est pas un avocat qui cherche seulement à faire valoir en tout la cause de sa partie, & ce serait trahir la mémoire de *Corneille* que de ne pas imiter la candeur avec laquelle il se juge lui-même. On doit la vérité au public.

EXAMEN
D'HORACE,
PAR CORNEILLE.

C'EST une croyance assez générale que cette piéce pourrait passer pour la plus belle des miennes, si les derniers actes répondaient aux premiers. Tous veulent que la mort de Camille en gâte la fin, & j'en demeure d'accord, mais je ne sais si tous en savent la raison. On l'attribue communément à ce qu'on voit cette mort sur la scène; ce qui serait plutôt la faute de l'actrice, que la mienne, parce que quand elle voit son frère mettre l'épée à la main, la frayeur si naturelle au sexe lui doit faire prendre la fuite, & recevoir le coup derrière le théatre, comme je le remarque dans cette impression. D'ailleurs, si c'est une régle de ne le point ensanglanter, elle n'est pas du tems d'Aristote, qui nous aprend que pour émouvoir puissamment, il faut de grands déplaisirs, des blessures & des morts en spectacle. Horace ne veut pas que nous y hazardions les événemens trop dénaturés, comme de Médée qui tue ses enfans; mais je ne vois pas qu'il en fasse une régle générale pour toutes sortes de morts, ni que l'emportement d'un homme passionné pour sa patrie, contre une sœur qui la maudit en sa présence avec des imprécations horribles, soit de même nature que la cruauté de cette mère. Sénèque l'expose aux yeux du peuple en dépit d'Horace; & chez Sophocle, Ajax ne se cache point aux spectateurs lorsqu'il se tue. L'adoucissement que j'aporte dans le second de ces discours pour rectifier la mort de Clitemnestre, ne peut être

propre ici à celle de Camille. Quand elle s'enferrerait d'elle-même par déſeſpoir en voyant ſon frère l'épée à la main, ce frère ne laiſſerait pas d'être criminel de l'avoir tirée contre elle, puiſqu'il n'y a point de troiſiéme perſonne ſur le théatre à qui il pût adreſſer le coup qu'elle recevrait, comme peut faire Oreſte à Egiſte. D'ailleurs, l'hiſtoire eſt trop connue pour retrancher le péril qu'il court d'une mort infame après l'avoir tuée ; & la défenſe que lui prête ſon père pour obtenir ſa grace, n'aurait plus de lieu s'il demeurait innocent. Quoi qu'il en ſoit, voyons ſi cette action n'a pû cauſer la chûte de ce poëme que par là, & s'il n'a point d'autre irrégularité que de bleſſer les yeux.

Comme je n'ai point accoutumé de diſſimuler mes défauts, j'en trouve ici deux ou trois aſſez conſidérables. Le premier eſt, que cette action qui devient la principale de la piéce, eſt momentanée, & n'a point cette juſte grandeur que lui demande Ariſtote, & qui conſiſte en un commencement, un milieu & une fin. Elle ſurprend tout d'un coup ; & toute la préparation que j'y ai donnée par la peinture de la vertu farouche d'Horace, & par la défenſe qu'il fait à ſa ſœur de regretter qui que ce ſoit, de lui ou de ſon amant qui meure au combat, n'eſt point ſuffiſante pour faire attendre un emportement ſi extraordinaire, & ſervir de commencement à cette action.

Le ſecond défaut eſt, que cette mort fait une action double par le ſecond péril où tombe Horace après être ſorti du premier. L'unité de péril d'un héros dans la tragédie, fait l'unité d'action ; & quand il eſt garanti, la piéce eſt finie, ſi ce n'eſt que la ſortie même de ce péril l'engage ſi néceſſairement dans un autre, que la liaiſon & la continuité des deux

n'en faſſe qu'une action ; ce qui n'arrive point ici, où Horace revient triomphant ſans aucun beſoin de tuer ſa ſœur, ni même de parler à elle ; & l'action ſerait ſuffiſamment terminée à ſa victoire. Cette chûte d'un péril en l'autre ſans néceſſité, fait ici un effet d'autant plus mauvais, que d'un péril public, où il y va de tout l'état, il tombe en un péril particulier, où il n'y va que de ſa vie ; & pour dire encor plus, d'un péril illuſtre, où il ne peut ſuccomber que glorieuſement, en un péril infame, dont il ne peut ſortir ſans tache. Ajoutez pour troiſiéme imperfection, que Camille, qui ne tient que le ſecond rang dans les trois premiers actes, & y laiſſe le premier à Sabine, prend le premier en ces deux derniers, où cette Sabine n'eſt plus conſidérable ; & qu'ainſi s'il y a égalité dans les mœurs, il n'y en a point dans la dignité des perſonnages, où ſe doit étendre ce précepte d'Horace :

Servetur ad imum

Qualis ab incepto proceſſerit, & ſibi conſtet.

Ce défaut en Rodelinde a été une des principales cauſes du mauvais ſuccès de *Pertharite*, & je n'ai point encor vû ſur nos théatres cette inégalité de rang en un même acteur, qui n'ait produit un très méchant effet. Il ſerait bon d'en établir une régle inviolable.

Du côté du tems, l'action n'eſt point trop preſſée, & n'a rien qui ne me ſemble vraiſemblable. Pour le lieu, bien que l'unité y ſoit exacte, elle n'eſt pas ſans quelque contrainte. Il eſt conſtant qu'Horace & Curiace n'ont point de raiſon de ſe ſéparer du reſte de la famille pour commencer le ſecond acte, & c'eſt une adreſſe de théatre de n'en donner aucune, quand on n'en peut donner de bonnes. L'attachement de l'auditeur à

l'action préſente, ſouvent ne lui permet pas de deſcendre à l'examen ſévère de cette juſteſſe, & ce n'eſt pas un crime de s'en prévaloir pour l'éblouïr, quand il eſt malaiſé de le ſatisfaire.

Le perſonnage de Sabine eſt aſſez heureuſement inventé, & trouve ſa vraiſemblance aiſée dans le raport à l'hiſtoire, qui marque aſſez d'amitié & d'égalité entre les deux familles, pour avoir pû faire cette double alliance.

Elle ne ſert pas davantage à l'action, que l'Infante à celle du *Cid*, & ne ſait que ſe laiſſer toucher diverſement comme elle à la diverſité des événemens. Néanmoins on a généralement aprouvé celle-ci, & condamné l'autre. J'en ai cherché la raiſon, & j'en ai trouvé deux. L'une eſt la liaiſon des ſcènes, qui ſemblent, s'il m'eſt permis de parler ainſi, incorporer Sabine dans cette piéce, au lieu que dans le *Cid* toutes celles de l'infante ſont détachées, & paraiſſent hors d'œuvre :

Tantum ſeries juncturaque pollet.

L'autre, qu'ayant une fois poſé Sabine pour femme d'Horace, il eſt néceſſaire que tous les incidens de ce poëme lui donnent les ſentimens qu'elle en témoigne avoir, par l'obligation qu'elle a de prendre intérèt à ce qui regarde ſon mari & ſes frères, mais l'infante n'eſt point obligée d'en prendre aucun en ce qui touche le *Cid*; & ſi elle a quelque inclination ſecrette pour lui, il n'eſt point beſoin qu'elle en faſſe rien paraître, puiſqu'elle ne produit aucun effet.

L'oracle qui eſt propoſé au premier acte, trouve ſon vrai ſens à la concluſion du cinquiéme. Il ſemble clair d'abord, & porte l'imagination à un ſens contraire; & je les aimerais mieux de cette ſorte ſur nos théatres, que ceux qu'on fait en-

tiérement obſcurs, parce que la ſurpriſe de leur véritable effet en eſt plus belle. J'en ai uſé ainſi encor dans l'*Andromède* & dans l'*Œdipe*. Je ne dis pas la même choſe des ſonges, qui peuvent faire encor un plus grand ornement dans la protaſe, pourvû qu'on ne s'en ſerve pas ſouvent. Je voudrais qu'ils euſſent l'idée de la fin véritable de la piéce, mais avec quelque confuſion, qui n'en permit pas l'intelligence entière. C'eſt ainſi que je m'en ſuis ſervi deux fois, ici & dans *Polyeucte*, mais avec plus d'éclat & d'artifice dans ce dernier poëme, où il marque toutes les particularités de l'événement, qu'en celui-ci, où il ne fait qu'exprimer une ébauche tout-à-fait informe de ce qui doit arriver de funeſte.

Il paſſe pour conſtant que ce ſecond acte eſt un des plus pathétiques qui ſoient ſur la ſcène, & le troiſiéme un des plus artificieux. Il eſt ſoutenu de la ſeule narration de la moitié du combat des trois frères, qui eſt coupé très-heureuſement pour laiſſer *Horace* le père dans la colère & le déplaiſir, & lui donner enſuite un beau retour à la joie dans le quatriéme. Il a été à propos, pour le jetter dans cette erreur, de ſe ſervir de l'impatience d'une femme, qui ſuit bruſquement ſa première idée, & préſume le combat achevé, parce qu'elle a vû deux des *Horaces* par terre, & le troiſiéme en fuite. Un homme, qui doit être plus poſé & plus judicieux, n'eût pas été propre à donner cette fauſſe allarme; il eût dû prendre plus de patience, afin d'avoir plus de certitude de l'événement, & n'eût pas été excuſable de ſe laiſſer emporter ſi légérement par les aparences, à préſumer le mauvais ſuccès d'un combat dont il n'eût pas vû la fin.

Bien que le roi n'y paraiſſe qu'au cinquiéme, il y eſt mieux dans ſa dignité que dans le *Cid*, parce qu'il a intérêt pour

tout ſon état dans le reſte de la piéce ; & bien qu'il n'y parle point, il ne laiſſe pas d'y agir comme roi. Il vient auſſi dans ce cinquiéme comme roi, qui veut honorer par cette viſite un père dont les fils lui ont conſervé ſa couronne, & acquis celle d'Albe au prix de leur ſang. S'il y fait l'office de juge, ce n'eſt que par accident ; & il le fait dans ce logis même d'*Horace*, par la ſeule contrainte qu'impoſe la régle de l'unité de lieu. Tout ce cinquiéme eſt encor une des cauſes du peu de ſatisfaction que laiſſe cette tragédie : il eſt tout en plaidoyés ; & ce n'eſt pas là la place des harangues, ni des longs diſcours : ils peuvent être ſuportés en un commencement de piéce, où l'action n'eſt pas encor échauffée ; mais le cinquiéme acte doit plus agir que diſcourir. L'attention de l'auditeur déja laſſée ſe rebute de ces concluſions qui traînent & tirent la fin en longueur.

Quelques-uns ne veulent pas que *Valère* y ſoit un digne accuſateur d'*Horace*, parce que dans la piéce il n'a pas fait voir aſſez de paſſion pour *Camille* ; à quoi je répons, que ce n'eſt pas à dire qu'il n'en eût une très-forte, mais qu'un amant mal voulu ne pouvait ſe montrer de bonne grace à ſa maîtreſſe dans le jour qui la rejoignait à un amant aimé. Il n'y avait point de place pour lui au premier acte, & encor moins au ſecond : il falait qu'il tint ſon rang à l'armée pendant le troiſiéme, & il ſe montre au quatriéme, ſi-tôt que la mort de ſon rival fait quelque ouverture à ſon eſpérance : il tâche à gagner les bonnes graces du père, par la commiſſion qu'il prend du roi de lui aporter les glorieuſes nouvelles de l'honneur que ce prince veut lui faire, & par occaſion il lui aprend la victoire de ſon fils qu'il ignorait. Il ne manque pas d'amour durant les trois premiers actes, mais d'un tems propre à le témoigner ; & dès

la première ſcène de la piéce, il paraît bien qu'il rendait aſſez de ſoins à *Camille*, puiſque *Sabine* s'en allarme pour ſon frère. S'il ne prend pas le procédé de France, il faut conſidérer qu'il eſt romain, & dans Rome, où il n'aurait pû entreprendre un duel contre un autre romain ſans faire un crime d'état, & que j'en aurais fait un crime de théatre, ſi j'avais habillé un romain à la françaiſe.

POLYEUCTE,

MARTYR,

TRAGÉDIE CHRÉTIENNE.

1643.

PRÉFACE

DE L'ÉDITEUR

SUR POLYEUCTE.

QUAND on paſſe de *Cinna* à *Polyeucte*, on ſe trouve dans un monde tout différent. Mais les grands poëtes, ainſi que les grands peintres, ſavent traiter tous les ſujets. C'eſt une choſe aſſez connue, que *Corneille* ayant lû ſa tragédie de *Polyeucte* chez madame de *Rambouillet*, où ſe raſſemblaient alors les eſprits les plus cultivés, cette piéce y fut condamnée d'une voix unanime, malgré l'intérêt qu'on prenait à l'auteur dans cette maiſon. *Voiture* fut député de toute l'aſſemblée pour engager *Corneille* à ne pas faire repréſenter cet ouvrage. Il eſt difficile de démêler ce qui put porter les hommes du royaume qui avaient le plus de goût & de lumières, à juger ſi ſinguliérement. Furent-ils perſuadés qu'un martyre ne pouvait jamais réuſſir ſur le théatre? c'était ne pas connaître le peuple. Croyaient-ils que les défauts que leur ſagacité leur faiſait remarquer, révolteraient le public? c'était tomber dans la même erreur qui avait trompé les cenſeurs du *Cid*; ils examinaient le *Cid* par l'exacte raiſon, & ils ne voyaient pas qu'au ſpectacle on juge par ſentiment. Pouvaient-ils ne pas ſentir les beautés ſingulières des rôles de *Sévère* & de *Pauline?* Ces beautés d'un genre ſi neuf, & ſi délicat, les allarmèrent peut-être. Ils purent craindre qu'une femme qui aimait à la fois ſon amant & ſon mari, n'intéreſſat pas; & c'eſt préciſément ce qui fit le ſuccès de la piéce. On trouvera dans les remarques quelques anecdotes con-

cernant ce jugement de l'hôtel de Rambouillet. Ce qui eſt étonnant, c'eſt que tous ces chefs-d'œuvre ſe ſuivaient d'année en année. *Cinna* fut joué au commencement de 1643, & *Polyeucte* à la fin. Il eſt vrai que *Lopes de Vega*, *Garnier*, *Calderon* compoſaient encor plus vîte, *ſtantes pede in uno* : mais quand on ne s'aſſervit à aucune règle, qu'on n'eſt gêné ni par la rime, ni par la conduite, ni par aucune bienſéance, il eſt plus aiſé de faire dix tragédies, que de faire *Cinna* & *Polyeucte*.

A LA REINE
RÉGENTE.

MADAME,

Quelque connaiſſance que j'aye de ma faibleſſe, quelque profond reſpect qu'imprime votre majeſté dans les ames de ceux qui l'aprochent, j'avoue que je me jette à ſes pieds ſans timidité & ſans défiance, & que je me tiens aſſuré de lui plaire, parce que je ſuis aſſuré de lui parler de ce qu'elle aime le mieux. Ce n'eſt qu'une piéce de théatre que je lui préſente, mais qui l'entretiendra de Dieu: la dignité de la matière eſt ſi haute, que l'impuiſſance de l'artiſan ne la peut ravaler; & votre ame royale ſe plaît trop à cette ſorte d'entretien, pour s'offenſer des défauts d'un ouvrage où elle rencontrera les délices de ſon cœur. C'eſt par-là, MADAME, que j'eſpère obtenir de votre majeſté le pardon du long tems que j'ai attendu à lui rendre cette ſorte d'hommage. Toutes les fois que j'ai mis ſur notre ſcène des vertus morales ou politiques, j'en ai toujours crû les tableaux trop peu dignes de paraître devant elle, quand j'ai conſidéré qu'avec quelque ſoin que je les puſſe choiſir dans l'hiſtoire, & quelques ornemens dont l'artifice les pût enrichir, elle en voyait de plus grands exemples dans elle-même. Pour rendre les choſes proportionnées, il falait aller à la plus haute eſpèce, & n'entreprendre pas de rien offrir de cette nature à une reine très-chrétienne, & qui l'eſt beaucoup plus encor par ſes actions que par ſon titre, à moins que de lui offrir un portrait des vertus chrétiennes, dont l'amour & la gloire de Dieu formaſſent les plus beaux traits, & qui rendît les plaiſirs qu'elle y poura prendre auſſi propres à exercer

ſa piété, qu'à délaſſer ſon eſprit. C'eſt à cette extraordinaire & admirable piété, MADAME, que la France eſt redevable des bénédictions qu'elle voit tomber ſur les premières armes de ſon roi, les heureux ſuccès qu'elles ont obtenus en ſont les rétributions éclatantes, & des coups du ciel qui répand abondamment ſur tout le royaume les récompenſes & les graces que votre majeſté a méritées. Notre perte ſemblait infaillible après celle de notre grand monarque : toute l'Europe avait déja pitié de nous, & s'imaginait que nous nous allions précipiter dans un extrême déſordre, parce qu'elle nous voyait dans une extrême déſolation : cependant la prudence & les ſoins de votre majeſté, les bons conſeils qu'elle a pris, les grands courages qu'elle a choiſis pour les exécuter, ont agi ſi puiſſamment dans tous les beſoins de l'état, que cette première année de ſa régence a non-ſeulement égalé les plus glorieuſes de l'autre règne, mais a même effacé, par la priſe de Thionville, le ſouvenir du malheur qui devant ſes murs avait interrompu une ſi longue ſuite de victoires. Permettez que je me laiſſe emporter au raviſſement que me donne cette penſée, & que je m'écrie dans ce tranſport :

* Que vos ſoins, grande reine, enfantent des miracles !
Bruxelles & Madrid en ſont tous interdits ;
Et ſi notre Apollon me les avait prédits,
J'aurais moi-même oſé douter de ſes oracles.
Sous vos commandemens on force tous obſtacles ;
Et par des coups d'eſſai vos états agrandis,
On porte l'épouvante aux cœurs les plus hardis ;
Des drapeaux ennemis ſont d'illuſtres ſpectacles.
La victoire elle-même accourant à mon roi,
Et mettant à ſes pieds Thionville & Rocroi,

* *Corneille* n'était pas fait pour les ſonnets & pour les madrigaux. Il aurait mieux fait de ne ſe point *écrier dans ſon tranſport*; les vers que *Voiture* fit cette année là même pour la reine en ſa préſence ſont dans un autre goût & un peu meilleurs . . . .

Fait retentir ces vers sur les bords de la Seine.
France, atten tout d'un régne ouvert en triomphant,
Puisque tu vois déja les ordres de ta reine
Faire un foudre en tes mains des armes d'un enfant.

Il ne faut point douter que des commencemens si merveilleux ne soient soutenus par des progrès encor plus étonnans. Dieu ne laisse point ses ouvrages imparfaits; il les achévera, MADAME, & rendra non-seulement la régence de votre majesté, mais encor toute sa vie, un enchaînement continuel de prospérités. Ce sont les vœux de toute la France, & ce sont ceux que fait avec plus de zèle,

MADAME,

DE VOTRE MAJESTÉ,

Le très-humble, très-obéissant &
très-fidèle serviteur & sujet,
CORNEILLE.

Mais que vous étiez plus heureuse
Lorsque vous étiez autrefois
Je ne veux pas dire amoureuse
La rime le dit toute fois.

C'est un assez plaisant contraste que *Voiture* loue la reine d'avoir été un peu galante, & que *Corneille* fasse l'éloge de sa dévotion.

ABRÉGÉ DU MARTYRE

DE St. POLYEUCTE,

Écrit par SIMEON METAPHRASTE, & raporté par SURIUS.

L'INGÉNIEUSE tissure des fictions avec la vérité, où consiste le plus beau secret de la poësie, produit d'ordinaire deux sortes d'effets, selon la diversité des esprits qui la voyent. Les uns se laissent si bien persuader à cet enchaînement, qu'aussitôt qu'ils ont remarqué quelques événemens véritables, ils s'imaginent la même chose des motifs qui les font naître, & des circonstances qui les accompagnent: les autres, mieux avertis de notre artifice, soupçonnent de fausseté tout ce qui n'est pas de leur connaissance; si bien que quand nous traitons quelque histoire écartée, dont ils ne trouvent rien dans leur souvenir, ils l'attribuent toute entière à l'effort de notre imagination, & la prennent pour une avanture de roman.

L'un & l'autre de ces effets serait dangereux en cette rencontre: il y va de la gloire de Dieu qui se plaît dans celle de ses saints, dont la mort si précieuse devant ses yeux ne doit pas passer pour fabuleuse devant ceux des hommes. Au lieu de sanctifier notre théatre par sa représentation, nous y profanerions la sainteté de leurs souffrances, si nous permettions que la crédulité des uns, & la défiance des autres, également abusées par ce mélange, se méprissent également en la vénération qui leur est dûe, & que les premiers la rendissent mal-à-propos à ceux qui ne la méritent pas, pendant que les autres la dénieraient à ceux à qui elle apartient.

Saint Polyeucte est un martyr, dont, s'il m'est permis de parler

ler ainſi, beaucoup ont plutôt apris le nom à la comédie qu'à l'égliſe. Le martyrologe romain en fait mention ſur le 13. de Février, mais en deux mots, ſuivant ſa coutume; Baronius dans ſes annales n'en écrit qu'une ligne; le ſeul Surius, ou plutôt Moſander, qui l'a augmenté dans les dernières impreſſions, en raporte la mort aſſez au long ſur le 9. de Janvier; & j'ai crû qu'il était de mon devoir d'en mettre ici l'abrégé. Comme il a été à propos d'en rendre la repréſentation agréable, afin que le plaiſir pût en inſinuer plus doucement l'utilité, & lui ſervir comme de véhicule pour la porter dans l'ame du peuple, il eſt juſte auſſi de lui donner cette lumière pour démèler la vérité d'avec ſes ornemens, & lui faire reconnaître ce qui lui doit imprimer du reſpect comme ſaint, & ce qui le doit ſeulement divertir, comme induſtrieux. Voici donc ce que ce dernier nous aprend.

Polyeucte & Néarque étaient deux cavaliers étroitement liés enſemble d'amitié; ils vivaient en l'an 250. ſous l'empire de Décius; leur demeure était dans Méliténe, capitale d'Arménie; leur religion différente. Néarque était chrétien, & Polyeucte ſuivait encor la ſecte des gentils, mais ayant toutes les qualités dignes d'un chrétien, & une grande inclination à le devenir. L'empereur ayant fait publier un édit très-rigoureux contre les chrétiens, cette publication donna un grand trouble à Néarque, non par la crainte des ſuplices dont il était menacé, mais pour l'apréhenſion qu'il eut que leur amitié ne ſouffrit quelque ſéparation ou refroidiſſement par cet édit, vû les peines qui y étaient propoſées à ceux de ſa religion, & les honneurs promis à ceux du parti contraire. Il en conçut un ſi profond déplaiſir, que ſon ami s'en aperçut; & l'ayant obligé de lui en dire la cauſe, il prit de-là occaſion de lui ouvrir

ſon cœur : Ne craignez point, lui dit-il, que l'édit de l'empereur nous déſuniſſe ; j'ai vû cette nuit le Chriſt que vous adorez ; il m'a dépouillé d'une robe ſale, pour me revêtir d'une autre toute lumineuſe, & m'a fait monter ſur un cheval aîlé pour le ſuivre. Cette viſion m'a réſolu entiérement à faire ce qu'il y a longtems que je médite ; le ſeul nom de chrétien me manque ; & vous-même, toutes les fois que vous m'avez parlé de votre grand Meſſie, vous avez pû remarquer que je vous ai toûjours écouté avec reſpect ; & quand vous m'avez lû ſa vie & ſes enſeignemens, j'ai toûjours admiré la ſainteté de ſes actions & de ſes diſcours. O Néarque, ſi je ne me croyais pas indigne d'aller à lui ſans être initié de ſes myſtères, & avoir reçû la grace de ſes ſacremens, que vous verriez éclater l'ardeur que j'ai de mourir pour ſa gloire, & le ſoutien de ſes éternelles vérités ! Néarque l'ayant éclairci ſur l'illuſion du ſcrupule où il était, par l'exemple du bon larron, qui en un moment mérita le ciel, bien qu'il n'eût pas reçû le batême, auſſi-tôt notre martyr, plein d'une ſainte ferveur, prend l'édit de l'empereur, crache deſſus, & le déchire en morceaux qu'il jette au vent ; & voyant des idoles que le peuple portait ſur les autels pour les adorer, il les arrache à ceux qui les portaient, les briſe contre terre, & les foule aux pieds, étonnant tout le monde, & ſon ami même, par la chaleur de ce zèle qu'il n'avait pas eſpéré.

Son beau-père Félix, qui avait la commiſſion de l'empereur pour perſécuter les chrétiens, ayant vû lui-même ce qu'avait fait ſon gendre, ſaiſi de douleur de voir l'eſpoir & l'apui de ſa famille perdus, tâche d'ébranler ſa conſtance, premiérement par de belles paroles, enſuite par des menaces, enfin par des coups qu'il lui fait donner par ſes boureaux ſur tout le viſage : mais,

n'en ayant pû venir à bout, pour dernier effort il lui envoye ſa fille Pauline, afin de voir ſi ſes larmes n'auraient point plus de pouvoir ſur l'eſprit d'un mari, que n'avaient eu ſes artifices & ſes rigueurs. Il n'avance rien davantage par-là; au contraire, voyant que ſa fermeté convertiſſait beaucoup de payens, il le condamne à perdre la tête. Cet arrêt fut exécuté ſur l'heure; & le ſaint martyr, ſans autre batême que de ſon ſang, s'en alla prendre poſſeſſion de la gloire que Dieu a promiſe à ceux qui renonceraient à eux-mêmes pour l'amour de lui.

Voilà en peu de mots ce qu'en dit Surius; le ſonge de Pauline, l'amour de Sévère, le batême effectif de Polyeucte, le ſacrifice pour la victoire de l'empereur, la dignité de Félix que je fais gouverneur d'Arménie, la mort de Néarque, la converſion de Félix & de Pauline, ſont des inventions & des embelliſſemens de théatre. La ſeule victoire de l'empereur contre les Perſes a quelque fondement dans l'hiſtoire; &, ſans chercher d'autres auteurs, elle eſt raportée par M. Coeffeteau dans ſon hiſtoire romaine; mais il ne dit pas, ni qu'il leur impoſa tribut, ni qu'il envoya faire des ſacrifices de remerciment en Arménie.

Si j'ai ajouté ces incidens & ces particularités ſelon l'art, ou non, les ſavans en jugeront; mon but ici n'eſt pas de les juſtifier, mais ſeulement d'avertir le lecteur de ce qu'il en peut croire.

Fin de l'abrégé du martyre de S. Polyeucte.

ACTEURS.

FÉLIX, ſénateur romain, gouverneur d'Arménie.

POLYEUCTE, ſeigneur arménien, gendre de Félix.

SÉVERE, chevalier romain, favori de l'empereur Décie.

NÉARQUE, ſeigneur arménien, ami de Polyeucte.

PAULINE, fille de Félix, & femme de Polyeucte.

STRATONICE, confidente de Pauline.

ALBIN, confident de Félix.

FABIAN, domeſtique de Sévère.

CLÉON, domeſtique de Félix.

Trois gardes.

La ſcène eſt à Mélitène, capitale d'Arménie, dans le palais de Félix.



Qu'on me mene à la mort,

POLYEUCTE, MARTYR;

TRAGÉDIE CHRÉTIENNE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

POLYEUCTE, NÉARQUE.

NÉARQUE.

QUOI, vous vous arrêtez aux ſonges d'une femme!
De ſi faibles ſujets troublent cette grande ame! *a*)
Et ce cœur tant de fois dans la guerre éprouvé,
b) S'allarme d'un péril qu'une femme a rêvé!

a) *Des pleurs qui ſont des ſujets.*] Il était aiſé de commencer avec plus d'exactitude & d'élégance. Mais la faute eſt très-legère.

b) *S'allarme d'un péril qu'une femme a rêvé.*] Le mot de *rêver* eſt devenu trop familier; peut-être ne l'était-il pas du tems de *Corneille*. Il faut obſerver qu'il avait déja l'art de varier ſon ſtile; il nous avertit même dans ſes examens qu'il l'a proportionné à ſes ſujets. Toutes les piéces des autres auteurs paraiſſaient jettées dans le même moule. Il faut convenir pourtant qu'un connaiſſeur reconnaîtra toujours le même fonds de ſtile dans les piéces de *Corneille* qui paraiſſent le plus diverſement écrites. C'eſt en effet le même tour dans les phraſes, toujours un peu de raiſonnement dans la paſſion, toujours des maximes détachées, toujours des penſées retournées en plus d'une maniére. C'eſt le ſtile de

POLYEUCTE.

Je ſais ce qu'eſt un ſonge, *c*) & le peu de croyance
Qu'un homme doit donner à ſon extravagance,
Qui d'un amas confus de vapeurs de la nuit,
Forme de vains objets que le réveil détruit.
Mais vous ne ſavez pas ce que c'eſt qu'une femme, *d*)
Vous ignorez quels droits *e*) elle a ſur toute l'ame,
Quand après un long tems qu'elle a ſû nous charmer,
Les flambeaux de l'hymen viennent de s'allumer.
Pauline, ſans raiſon, dans la douleur plongée,
f) Craint, & croit déja voir ma mort qu'elle a ſongée.
Elle opoſe ſes pleurs au deſſein que je fais,
Et tâche à m'empêcher de ſortir du palais.
Je mépriſe ſa crainte, & je cède à ſes larmes;

Rotrou, avec plus de force, d'élégance & de richeſſe. La manière du peintre eſt viſible, quelque ſujet que traite ſon pinceau.

c) *Et le peu de croyance*
Qu'un homme doit donner à ſon extravagance.]
Termes de la haute comédie. De plus, *donner de la croyance*, n'eſt pas d'un français pur.

d) *Vous ne ſavez pas ce que c'eſt qu'une femme*] eſt du ſtile bourgeois de la comédie.

e) *Elle a ſur toute l'ame.*] Ce mot *toute* eſt inutile, & fait languir le vers; une vaine épithète affaiblit toujours la diction & la penſée.

f) *Craint & croit déja voir ma mort qu'elle a ſongée.*] On ne peut dire que dans le burleſque, *ſonger une mort.*

g) *Dont il eſt poſſédé.*] Expreſſion impropre, vicieuſe; on ne peut dire, *être poſſédé des yeux.*

h) *Pour faire en plein repos ce qu'il trouble.*] Cela eſt à peine intelligible. Ce ſtile eſt trop à la fois négligé & forcé. Pour juger ſi des vers ſont mauvais, mettez-les en proſe; ſi cette proſe eſt incorrecte, les vers le ſont. *Epargnons ſon ennui par un peu de remiſe, pour faire en plein repos ce qu'il trouble.* Vous voyez combien une telle phraſe révolte. Les vers doivent avoir la clarté, la pureté de la proſe la plus correcte; & l'élégance, la force, la hardieſſe, l'harmonie de la poeſie.

Elle me fait pitié ſans me donner d'allarmes ;
Et mon cœur attendri ſans être intimidé,
N'oſe déplaire aux yeux *g*) dont il eſt poſſédé.
L'occaſion, Néarque, eſt-elle ſi preſſante,
Qu'il faille être inſenſible aux ſoupirs d'une amante ?
Par un peu de remiſe, épargnons ſon ennui,
h) Pour faire en plein repos ce qu'il trouble aujourd'hui.

NÉARQUE.

Avez-vous cependant une pleine aſſurance
D'avoir aſſez de vie, ou de perſévérance ?
Et Dieu qui tient votre ame & vos jours dans ſa main,
i) Promet-il à vos vœux de le vouloir demain ?
k) Il eſt toujours tout juſte & tout bon, mais ſa grace
Ne deſcend pas toujours avec même efficace ;

Ce qui eſt aſſez ſingulier, c'eſt que *Corneille* dans la première édition de *Polyeucte*, avait mis :

Remettons ce deſſein qui l'accable d'ennui,
Nous le pourrons demain auſſi-bien qu'aujourd'hui :

& dans toutes les autres éditions qu'il fit faire, il corrigea ces deux vers de la manière dont nous les imprimons dans le texte. Aparemment on avait critiqué, *Remettre un deſſein*, parce qu'on remet à un autre jour l'accompliſſement, l'exécution, & non pas le deſſein. On avait pû auſſi blâmer, *Nous le pourrons demain*, parce que ce *le* ſe raporte à *deſſein*, & que *pouvoir un deſſein* n'eſt pas français. Mais en général il vaut mieux pécher un peu contre l'exactitude de la ſyntaxe, que de faire des vers obſcurs & mal tournés. La première manière était à la vérité un peu fautive, mais elle vaut beaucoup mieux que la ſeconde. Tout cela prouve que la verſification françaiſe eſt d'une difficulté preſque inſurmontable.

i) *Promet-il de le vouloir demain ?*] Eſt-ce Dieu qui promet de vouloir demain, ou qui promet que *Polyeucte* voudra ? Un écrivain ne doit jamais tomber dans ces amphibologies ; on ne les permet plus.

k) *Il eſt toujours tout juſte & tout bon. — Après certains momens, &c.*] Tous ces vers ſont trop rampans, trop négligés, trop du ſtile familier des livres de dévotion.

l) Après certains momens que perdent nos longueurs
Elle quitte ces traits qui pénètrent les cœurs.
Le nôtre s'endurcit, la repouſſe, l'égare :
m) Le bras qui la verſait en devient plus avare ;
Et cette ſainte ardeur qui doit porter au bien,
Tombe plus rarement, ou n'opère plus rien.
Celle qui vous preſſait de courir au batême,
Languiſſante déja, ceſſe d'être la même ;
Et pour quelques ſoupirs *n*) qu'on vous a fait ouïr,
Sa flamme ſe diſſipe, & va s'évanouïr.

POLYEUCTE.

Vous me connaiſſez mal, la même ardeur me brûle ;
Et le déſir s'accroît quand l'effet ſe recule.
Ces pleurs que je regarde avec un œil d'époux,
Me laiſſent dans le cœur auſſi chrétien que vous ;

Mais,

l) *Après certains momens.*] Cela ſent plus le ſtile comique que le tragique.

m) *Le bras qui la verſait en devient plus avare.*] Il y avait dans les premières éditions :

Le bras qui la verſait s'arrête & ſe courrouce ;
Notre cœur s'endurcit, & ſa pointe s'émouſſe.

Il faut avouer qu'aujourd'hui on ne ſouffrirait pas *un bras qui verſe une grace.*

n) *Qu'on vous a fait ouïr.*] Ce mot *ouïr* ne peut guères convenir à des ſoupirs. Quand *Racine* dans ſon ſtile châtié, toujours élégant, toujours noble, & d'autant plus hardi qu'il le paraît moins, fait dire à *Andromaque*,

Ah ! Seigneur, vous entendiez aſſez
Des ſoupirs qui craignaient de ſe voir repouſſés :

Le mot d'*entendre* ſignifie là, *comprendre*, *connaître*. *Vous connaiſſiez mon cœur par mes ſoupirs.*

o) *Ainſi du genre humain l'ennemi vous abuſe.*] Ce langage familier de la dévotion parut d'abord extraordinaire ; on venait de jouer *Ste. Agnès*, d'un *Pujet de la Serre.* Elle était tombée ; ſa chute donna mauvaiſe opinion de *St. Polyeucte* à l'hôtel de Rambouillet. Le cardinal de *Richelieu* le condamna comme le *Cid*. C'eſt

Mais, pour en recevoir le ſacré caractère,
Qui lave nos forfaits dans une eau ſalutaire,
Et qui purgeant notre ame, & decillant nos yeux,
Nous rend le premier droit que nous avions aux cieux,
Bien que je le préfère aux grandeurs d'un empire,
Comme le bien ſuprême & le ſeul où j'aſpire,
Je crois, pour ſatisfaire un juſte & ſaint amour,
Pouvoir un peu remettre, & différer d'un jour.

NÉARQUE.

o) Ainſi du genre humain l'ennemi vous abuſe;
Ce qu'il ne peut p) de force, il l'entreprend de ruſe.
Jaloux des bons deſſeins qu'il tâche d'ébranler,
q) Quand il ne peut les rompre, il pouſſe à reculer;
D'obſtacle ſur obſtacle il va troubler le vôtre,
r) Aujourd'hui par des pleurs, chaque jour par quelque autre;
Et ce ſonge rempli de noires viſions,

---

ce que nous aprend l'abbé *Hédelin d'Aubignac*, ennemi de *Corneille*, & qui croyait être ſon maître.

Remarquez que cette périphraſe, *l'ennemi du genre humain*, eſt noble, & que le nom propre eût été ridicule. Le vulgaire ſe repréſente le diable avec des cornes & une longue queuë. *L'ennemi du genre humain* donne l'idée d'un être terrible qui combat contre Dieu même. Toutes les fois qu'un mot préſente une image, ou baſſe, ou dégoutante, ou comique, annobliſſez-la par des images acceſſoires; mais auſſi ne vous piquez pas de vouloir ajouter une grandeur vaine à ce qui eſt impoſant par ſoi-même. Si vous voulez exprimer que le roi vient, dites, *le roi vient;* & n'imitez pas ce poëte, qui trouvant ces mots trop communs, dit :

Ce grand roi roule ici ſes pas impérieux.

p) De force, de ruſe.] Cela eſt lâche, & n'eſt pas d'un français pur. On n'entreprend point de ruſe.

q) Quand il ne peut les rompre,] demi rompu, rompez. Ce mot *rompre* ſi ſouvent repété, eſt d'autant plus vicieux, qu'on ne dit ni *rompre un deſſein*, ni *rompre un coup.*

r) Aujourd'hui par des pleurs, chaque jour par quelqu'autre.] Après *par des pleurs*

N'eſt que le coup d'eſſai de ſes illuſions.
Il met tout en uſage, & prière, & menace;
Il attaque toujours, & jamais ne ſe laſſe;
Il croit pouvoir enfin ce qu'encor il n'a pû,
Et que ce qu'on diffère eſt à demi rompu.
Rompez ces premiers coups, laiſſez pleurer Pauline.
Dieu ne veut point d'un cœur où le monde domine,
Qui regarde en arrière, & douteux en ſon choix,
Lorſque ſa voix l'apelle, écoute une autre voix.

POLYEUCTE.

Pour ſe donner à lui faut-il n'aimer perſonne?

NÉARQUE.

Nous pouvons tout aimer, il le ſouffre, il l'ordonne:
Mais, à vous dire tout, ce ſeigneur des ſeigneurs
Veut le premier amour, & les premiers honneurs.
Comme il n'eſt rien d'égal à ſa grandeur ſuprème,
Il ne faut rien aimer qu'après lui, qu'en lui-même,
Négliger, pour lui plaire, & femme, & biens, & rang,
Expoſer pour ſa gloire, & verſer tout ſon ſang.
Mais que vous êtes loin de cette ardeur parfaite,
Qui vous eſt néceſſaire, & que je vous ſouhaite!
Je ne puis vous parler que les larmes aux yeux.
Polyeucte, aujourd'hui qu'on nous hait en tous lieux,
Qu'on croit ſervir l'état quand on nous perſécute,

il falait ſpécifier un autre obſtacle. *Chaque jour par quelqu'autre;* il ſemble que ce ſoit par quelqu'autre pleur. Le ſens eſt clair à la vérité, mais la phraſe ne l'eſt pas.

Ici le ſens me choque, & plus loin c'eſt la phraſe.

Boileau.

Ces petites négligences multipliées ſe font plus ſentir à la lecture qu'au théâtre; rien ne doit échaper aux lecteurs qui veulent s'inſtruire. Quand *Virgile* eut apris aux romains à faire des vers toujours nobles & élégans, il ne fut plus permis d'écrire comme *Ennius*.

Qu'aux plus âpres tourmens un chrétien eſt en bute :
Comment en pourez-vous ſurmonter les douleurs,
Si vous ne pouvez pas réſiſter à des pleurs ?

POLYEUCTE.

Vous ne m'étonnez point; la pitié qui me bleſſe
Sied bien aux plus grands cœurs, & n'a point de faibleſſe.
s) Sur mes pareils, Néarque, un bel œil eſt bien fort.
Tel craint de le fâcher qui ne craint pas la mort;
Et s'il faut affronter les plus cruels ſuplices,
Y trouver des apas, en faire mes délices,
Votre Dieu, que je n'oſe encor nommer le mien,
M'en donnera la force en me faiſant chrétien.

NÉARQUE.

Hâtez-vous donc de l'être.

POLYEUCTE.

Oui, j'y cours, cher Néarque;
Je brûle d'en porter la glorieuſe marque.
Mais Pauline s'afflige, & ne peut conſentir,
Tant ce ſonge la trouble, à me laiſſer ſortir.

NÉARQUE.

Votre retour pour elle en aura plus de charmes :
Dans une heure au plus tard vous eſſuirez ſes larmes;
Et l'heur de vous revoir lui ſemblera plus doux,
Plus elle aura pleuré pour un ſi cher époux.

---

s) *Sur mes pareils, Néarque, un bel œil eſt bien fort.*] On ne dirait plus aujourd'hui, *ſur mes pareils*, ni *un bel œil.* Ce terme de *pareils* dont *Rotrou* & *Corneille* ſe ſont toujours ſervis, & que *Racine* n'employa jamais, ſemble caractériſer une petite vanité bourgeoiſe. *Un bel œil*, eſt toujours ridicule, & beaucoup plus dans un mari que dans un amant. *Fâcher un bel œil*, eſt encor pis.

Allons, on nous attend.

POLYEUCTE.

t) Apaisez donc sa crainte;
Et calmez la douleur dont son ame est atteinte.
Elle revient.

NÉARQUE.

Fuyez.

POLYEUCTE.

Je ne puis.

NÉARQUE.

Il le faut.
Fuyez un ennemi qui sait votre défaut,
Qui le trouve aisément, qui blesse par la vûe,
u) Et dont le coup mortel vous plait quand il vous tue.

POLYEUCTE.

Fuyons, puisqu'il le faut.

---

t) *Apaisez donc sa crainte.*] On apaise la colére & non la crainte.

u) *Et dont le coup mortel vous plait quand il vous tue.*] Plusieurs personnages ont crû que *Néarque* ne devait pas parler ainsi d'une épouse. Que dirait-il de plus si c'était une maîtresse? Le mot *tue* semble ici un peu trop fort. Car après tout, une complaisance de quelques heures pour

SCENE II.

POLYEUCTE, NÉARQUE, PAULINE, STRATONICE.

POLYEUCTE.

Adieu, Pauline, adieu.
Dans une heure au plus tard je reviens en ce lieu.

PAULINE.

Quel ſujet ſi preſſant à ſortir vous convie?
Y va-t-il de l'honneur? y va-t-il de la vie?

POLYEUCTE.

Il y va de bien plus.

PAULINE.

Quel eſt donc ce ſecret?

POLYEUCTE.

Vous le ſaurez un jour; je vous quitte à regret;
x) Mais enfin il le faut.

PAULINE.

Vous m'aimez?

POLYEUCTE.

Je vous aime,

ſa femme tuërait-elle l'ame de *Polyeucte*?

x) Mais enfin il le faut.] Voilà trois fois de ſuite, *il le faut*. Cette inadvertance n'ôte rien à l'intérêt qui commence à naître dès la première ſcène; & quoique le ſtile ſoit ſouvent incorrect & négligé, il eſt toujours au-deſſus de ſon ſiécle.

Le ciel m'en ſoit témoin, cent fois plus que moi-même.
Mais....

PAULINE.

Mais mon déplaiſir ne vous peut émouvoir!
Vous avez des ſecrets que je ne puis ſavoir!
Quelle preuve d'amour! Au nom de l'hyménée,
Donnez à mes ſoupirs cette ſeule journée.

POLYEUCTE.

Un ſonge vous fait peur!

PAULINE.

Ses préſages ſont vains;
Je le ſais, mais enfin je vous aime, & je crains.

POLYEUCTE.

y) Ne craignez rien de mal pour une heure d'abſence.
Adieu, vos pleurs ſur moi prennent trop de puiſſance.
Je ſens déja mon cœur prêt à ſe révolter;
Et ce n'eſt qu'en fuyant que j'y puis réſiſter.

---

y) *Ne craignez rien de mal*,] eſt encor du ſtile comique.

z) *Tu vois, ma Stratonice, en quel ſiécle nous ſommes.*

Voilà nôtre pouvoir ſur les eſprits des hommes.]
Ces deux vers ſentent la comédie. Le peu de rimes de nôtre langue fait que pour rimer à *hommes* on fait venir comme on peut, *le ſiécle où nous ſommes*, *l'état où nous ſommes; tous tant que nous ſommes.*

Cette gêne ne ſe fait que trop ſentir en mille occaſions, & c'eſt une des preuves de la prodigieuſe ſupériorité des langues grecque & latine ſur les langues modernes. La ſeule reſſource eſt d'éviter, ſi l'on peut, ces malheureuſes rimes, & de chercher un autre tour; la difficulté eſt prodigieuſe, mais il la faut vaincre.

a) *Mais après l'hyménée ils ſont rois à leur tour.*] Ce vers a paſſé en proverbe. Il n'eſt pas à la vérité de la haute tragédie, mais cette naïveté ne peut déplaire.

VILLA ...

SCENE III.

PAULINE, STRATONICE.

PAULINE.

VA, néglige mes pleurs, cours, & te précipite
Au-devant de la mort que les dieux m'ont prédite;
Sui cet agent fatal de tes mauvais destins,
Qui peut-être te livre aux mains des assassins.
z) Tu vois, ma Stratonice, en quel siécle nous sommes.
Voilà notre pouvoir sur les esprits des hommes;
Voilà ce qui nous reste, & l'ordinaire effet
De l'amour qu'on nous offre, & des vœux qu'on nous fait.
Tant qu'ils ne sont qu'amans nous sommes souveraines,
Et jusqu'à la conquête ils nous traitent en reines;
a) Mais après l'hyménée ils sont rois à leur tour.

STRATONICE.

Polyeucte pour vous ne manque point d'amour. b)
c) S'il ne vous traite ici d'entière confidence,
S'il part malgré vos pleurs, d) c'est un trait de prudence.

Et tragicus plerumque dolet sermone pedestri.

Il y a ici une remarque bien plus importante à faire. Il s'agit de la vie de *Polyeucte*. *Pauline* croit que le fanatique *Néarque* va livrer son mari aux mains des assassins, & elle s'amuse à dire : *Voilà notre pouvoir sur les hommes dans le siécle où nous sommes*; &c. si elle est réellement si effrayée, si elle craint pour la vie de *Polyeucte*; c'est de cette crainte qu'elle devait d'abord parler, elle devait même la confier à son mari & ne pas attendre son départ pour raconter son rêve à une confidente.

b) *manquer d'amour*] est d'une prose trop faible.

c) *S'il ne vous traite ici d'entière confidence.*] Cela n'est pas français; c'est un barbarisme de phrase.

d) *C'est un trait de prudence.*] Expression de la haute comédie, mais que la tragédie peut souffrir.

Sans vous en affliger, préſumez avec moi,
e) Qu'il eſt plus à propos qu'il vous cèle pourquoi :
Aſſurez-vous ſur lui qu'il en a juſte cauſe.
f) Il eſt bon qu'un mari nous cache quelque choſe,
Qu'il ſoit quelquefois libre, & ne s'abaiſſe pas
A nous rendre toujours compte de tous ſes pas.
g) On n'a tous deux qu'un cœur qui ſent mèmes traverſes,
Mais ce cœur a pourtant ſes fonctions diverſes;
Et la loi de l'hymen *h*) qui vous tient aſſemblés,
N'ordonne pas qu'il tremble alors que vous tremblez.
Ce qui fait vos frayeurs ne peut le mettre en peine.
Il eſt arménien, & vous ètes romaine;
Et vous pouvez ſavoir que nos deux nations
N'ont pas ſur ce ſujet mèmes impreſſions.
i) Un ſonge en notre eſprit paſſe pour ridicule;

Il

e) *Qu'il plus eſt à propos qu'il vous cèle pourquoi.*] Ce vers, ou cette ligne tient trop du bourgeois. C'eſt une règle aſſez générale, qu'un vers héroïque ne doit guères finir par un adverbe, à moins que cet adverbe ſe faſſe à peine remarquer comme adverbe; je ne le verrai *plus*, je ne l'aimerai *jamais*. *Pourquoi* pourrait être employé à la fin d'un vers, quand le ſens eſt ſuſpendu.

Eh comment, & pourquoi
Voulez-vous que je vive,
Quand vous ne vivez pas pour moi?
Quinault.

Mais alors, ce *pourquoi* lie la phraſe. Vous ne trouverez jamais dans le ſtile noble; *il m'a dit pourquoi; je ſais pourquoi.* La nuance du ſimple & du familier eſt délicate, il faut la ſaiſir.

f) *Il eſt bon qu'un mari nous cache quelque choſe.*] Ce vers eſt abſolument comique, & même burleſque.

g) *On n'a tous deux qu'un cœur.*] Cette expreſſion ne paraît pas d'abord françaiſe, elle l'eſt cependant. *Eſt-on allé là? On y eſt allé deux;* mais c'eſt un gallicíſme qui ne s'employe que dans le ſtile très-familier. *Mêmes traverſes, fonctions diverſes.* Cela n'eſt pas aſſez élégamment écrit, & l'idée eſt un peu ſubtile; rien n'eſt véritablement beau que ce qui eſt écrit naturellement, avec éléganse & pu-

Il ne nous laiſſe eſpoir, ni crainte, ni ſcrupule;
Mais il paſſe dans Rome avec autorité
Pour fidèle miroir de la fatalité. *k*)

PAULINE.

l) Quelque peu de crédit que chez vous il obtienne,
Je crois que ta frayeur égalerait la mienne,
Si de telles horreurs t'avaient frapé l'eſprit,
Si je t'en avais fait ſeulement le récit.

STRATONICE.

m) A raconter ſes maux ſouvent on les ſoulage.

PAULINE.

Ecoute; mais il faut te dire davantage,
Et que pour mieux comprendre un ſi triſte diſcours,
Tu ſaches ma faibleſſe & mes autres amours.
Une femme d'honneur peut avouer ſans honte
Ces ſurpriſes des ſens que la raiſon ſurmonte;

---

reté: on ne ſaurait trop avoir ces règles devant les yeux.

h) *Qui vous tient aſſemblés.*] Le mot propre eſt *unis*; on ne peut ſe ſervir de celui d'*aſſembler* que pour pluſieurs perſonnes.

i) *Un ſonge en notre eſprit paſſe pour ridicule.* . . . . . .

Pour fidèle miroir . . . .]

Les mots de *ridicule*, & de *miroir*, doivent être bannis des vers héroïques; cependant on pourrait ſe ſervir du terme *ridicule*, pour jetter de l'opprobre ſur quelque choſe que d'autres reſpectent. Tout dépend de l'art avec lequel les mots ſont placés.

Il eſt à remarquer que du tems de l'empereur *Décie*, les romains n'avaient nulle foi aux ſonges; les honnêtes gens ne connaiſſaient plus de ſuperſtitions.

k) On dit bien *miroir de l'avenir* parce qu'on eſt ſuppoſé voir l'avenir comme dans un miroir. Mais on ne peut dire miroir de la fatalité; parce que ce n'eſt pas cette fatalité qu'on voit, mais les événemens qu'elle amene.

l) *Quelque peu de crédit que chez vous il obtienne.*] Le mot de *crédit* eſt impropre. Un ſonge n'obtient point de crédit.

m) *A raconter ſes maux ſouvent on les ſoulage.*] Ce vers eſt un peu familier; & il faut, *en racontant*, & non *à raconter*.

Ce n'eſt qu'en ces aſſauts qu'éclate la vertu;
n) Et l'on doute d'un cœur qui n'a point combattu.
Dans Rome où je nâquis, *o*) ce malheureux viſage
D'un chevalier romain captiva le courage;
Il s'appellait Sévère. Excuſe les ſoupirs
Qu'arrache encor un nom trop cher à mes déſirs.

STRATONICE.

Eſt-ce lui qui n'aguère aux dépens de ſa vie
Sauva des ennemis votre empereur Décie,
p) Qui leur tira mourant la victoire des mains,
q) Et fit tourner le ſort des perſes aux romains?
Lui qu'entre tant de morts immolés à ſon maître,
On ne put rencontrer, ou du moins reconnaître?
A qui Décie enfin pour des exploits ſi beaux
Fit ſi pompeuſement dreſſer de vains tombeaux?

PAULINE.

Hélas! c'était lui-même, & jamais notre Rome

n) *Et l'on doute d'un cœur qui n'a pas combattu.*] Pluſieurs perſonnes ont trouvé que *Pauline* ne devait pas débuter par dire un peu cruement qu'elle a eu *d'autres amours*, & qu'une coquette ne s'exprimerait pas autrement. D'autres diſent que *Corneille* avait la ſimplicité d'un grand homme, & qu'il la donne à *Pauline.*

[On peut remarquer ici, que *Corneille* étale preſque toujours en maxime, ce que *Racine* mettait en ſentiment. Il y a peut-être une eſpèce d'appareil, une petite affectation dans une nouvelle mariée, à dire ainſi, qu'une femme d'honneur peut raconter ſes amours. On ſent que c'eſt le poëte qui débite ſes penſées, & qui prépare une excuſe pour *Pauline*. Si *Pauline* n'avait pas combattu, voudrait-elle qu'on doutât de ſa conduite? Une femme eſt-elle moins eſtimée pour n'avoir aimé que ſon mari? Faut-il abſolument qu'elle ait un autre amour pour qu'on ne doute pas de ſa vertu?

o) *Ce malheureux viſage.*] Cette expreſſion eſt condamnée comme burleſque.

p) *Qui leur tira mourant la victoire des mains.*] *Tirer la victoire des mains*, ex-

N'a produit plus grand cœur, ni vû plus honnête homme.
Puiſque tu le connais, je ne te dirai rien.
Je l'aimai, Stratonice, il le méritait bien.
Mais que ſert le mérite où manque la fortune?
L'un était grand en lui, l'autre faible & commune :
Trop invincible obſtacle, & dont trop rarement
Triomphe auprès d'un père un vertueux amant!

STRATONICE.

r) La digne occaſion d'une rare conſtance!

PAULINE.

Di plutôt d'une indigne & folle réſiſtance.
s) Quelque fruit qu'une fille en puiſſe recueillir,
Ce n'eſt une vertu que pour qui veut faillir.
t) Parmi ce grand amour que j'avais pour Sévère,
J'attendais un époux de la main de mon père,
Toûjours prête à le prendre, & jamais ma raiſon
N'avoua de mes yeux l'aimable trahiſon.

---

preſſion impropre, & un peu baſſe aujourd'hui; peut-être ne l'était-elle pas alors.

q) *Et fit tourner le ſort.*] *Le ſort* ne peut être employé pour la victoire; mais le ſens eſt ſi clair, qu'il ne peut y avoir d'équivoque. *Tourner le ſort*, n'eſt pas heureux.

r) *La digne occaſion d'une rare conſtance.*] *Stratonice* pourrait parler ainſi avant le mariage, mais non après. Ce vers eſt trop d'une ſoubrette.

s) *Quelque fruit qu'une fille en puiſſe recueillir.*] Le fruit recueilli par une fille ne préſente pas un ſens clair; & ſi par ce fruit *Pauline* entend la poſſeſſion d'un amant, ce diſcours paraît peu convenable à une nouvelle mariée. *Racine* a employé cette expreſſion dans *Phèdre*.

Hélas du crime affreux dont la honte me ſuit
Jamais mon triſte cœur n'a recueilli le fruit.

Mais cela veut dire, *je n'ai jamais goûté de douceur dans ma paſſion criminelle.*

t) *Parmi ce grand amour*] eſt un ſolécíſme. *Parmi* demande toûjours un pluriel ou un nom collectif.

Il possédait mon cœur, mes désirs, ma pensée ;
Je ne lui cachais point combien j'étais blessée ;
Nous soupirions ensemble & pleurions nos malheurs :
Mais au lieu d'espérance il n'avait que des pleurs ;
Et malgré des soupirs si doux, si favorables,
Mon père & mon devoir étaient inexorables.
Enfin je quittai Rome & ce parfait amant,
Pour suivre ici mon père en son gouvernement ;
Et lui désespéré s'en alla dans l'armée
Chercher *u*) d'un beau trépas l'illustre renommée.
Le reste, tu le sais ; mon abord en ces lieux
Me fit voir Polyeucte, & je plus à ses yeux ;
Et comme il est ici le chef de la noblesse,
Mon père fut ravi qu'il me prit pour maîtresse ;
Et par son alliance il se crût assuré
D'être plus redoutable & plus considéré.
Il approuva sa flamme, & conclut l'hyménée ;
Et moi, comme à son lit je me vis destinée,
x) Je donnai par devoir à son affection
Tout ce que l'autre avait par inclination.
Si tu peux en douter, *y*) juge-le par la crainte
Dont en ce triste jour tu me vois l'ame atteinte.

u) *D'un beau trépas l'illustre renommée.*] La renommée ne convient point à *trépas*. Ce mot ne regarde jamais que la personne, parce que *renommée* vient de *nom*. La renommée d'un guerrier, la gloire d'un *trépas*, mais la poësie permet ces licences.

x) *Je donnai par devoir à son affection.*] Rien ne paraît plus neuf, plus singulier, & d'une nuance plus délicate. Quoi qu'on en dise, ce sentiment peut être très-naturel dans une femme sensible & honnête. Ceux qui ont dit qu'ils ne voudraient de *Pauline*, ni pour femme, ni pour maîtresse, ont dit un bon mot qui ne dérobe rien à la beauté extraor-

STRATONICE.

Elle fait aſſez voir à quel point vous l'aimez.
Mais quel ſonge après tout tient vos ſens allarmés ?

PAULINE.

Je l'ai vû cette nuit, ce malheureux Sévère,
La vengeance à la main, l'œil ardent de colère.
Il n'était point couvert de ces triſtes lambeaux,
Qu'une ombre déſolée emporte des tombeaux ;
Il n'était point percé de ces coups pleins de gloire,
Qui retranchant ſa vie aſſurent ſa mémoire ;
Il ſemblait triomphant, & tel que ſur ſon char
Victorieux dans Rome entre notre Céſar.
Après un peu d'effroi que m'a donné ſa vûe,
Porte à qui tu voudras la faveur qui m'eſt dûe,
Ingrate, m'a-t-il dit, *& ce jour expiré,*
Pleure à loiſir l'époux que tu m'as préféré.
A ces mots j'ai frémi, mon ame s'eſt troublée.
Enſuite, des chrétiens une impie aſſemblée,
Pour avancer l'effet de ce diſcours fatal,
A jetté Polyeucte aux pieds de ſon rival.
Soudain à ſon ſecours j'ai reclamé mon père.
z) Hélas! c'eſt de tout point ce qui me déſeſpère.

---

dinaire du caractère de *Pauline*. Il ſerait à ſouhaiter que ces vers fuſſent auſſi délicats par l'expreſſion que par le ſentiment. Affection, inclination, ne terminent pas un vers heureuſement.

y) . . . . *Juge-le par la crainte.*] Il faut éviter ces *le* après les verbes. *Jugez-en* ne ſerait pas moins dur.

Fuyez des mauvais ſons le concours odieux.

Boileau.

z) *Hélas! c'eſt de tout point ce qui me déſeſpère.*

. . . .

Ma douleur trop forte a brouillé ces images, &c.] *De tout point, brouiller des*

J'ai vû mon père même un poignard à la main
Entrer le bras levé pour lui percer le sein.
Là ma douleur trop forte a brouillé ces images,
Le sang de Polyeucte a satisfait leurs rages.
Je ne sais, ni comment, ni quand ils l'ont tué;
Mais je sais qu'à sa mort tous ont contribué.
Voilà quel est mon songe.

STRATONICE.

a) Il est vrai qu'il est triste;
Mais il faut que votre ame à ces frayeurs résiste;
b) La vision de soi peut faire quelque horreur,
Mais non pas vous donner une juste terreur.
Pouvez-vous craindre un mort, pouvez-vous craindre un père,
Qui chérit votre époux, que votre époux révère,
Et dont le juste choix vous a donnée à lui,
Pour s'en faire en ces lieux un ferme & sûr apui?

---

images, sont des termes bannis du tragique. *Rages* ne se dit plus au pluriel; je ne sais pourquoi; car il faisait un très-bel effet dans *Malherbe* & dans *Corneille*. Craignons d'apauvrir notre langue.

Plusieurs personnes ont entendu dire au marquis de *St. Aulaire*, mort à l'âge de cent ans, que l'hôtel de Rambouillet avait condamné ce songe de *Pauline*. On disait que dans une piéce chrétienne, ce songe est envoyé par Dieu même; & que dans ce cas, Dieu qui a en vue la conversion de *Pauline*, doit faire servir ce songe à cette même conversion; mais qu'au contraire, il semble uniquement fait pour inspirer à *Pauline* de la haine contre les chrétiens; qu'elle voit des chrétiens qui assassinent son mari, & qu'elle devait voir tout le contraire.

—— Des chrétiens une impie assemblée
A jetté Polyeucte aux pieds de son rival.

Ce qu'on pourrait encor reprocher peut-être à ce songe, c'est qu'il ne sert de rien dans la piéce; ce n'est qu'un morceau de déclamation. Il n'en est pas ainsi du songe d'*Athalie*, envoyé exprès par le Dieu des juifs; il fait entrer *Athalie* dans le temple, pour lui faire rencontrer ce même enfant qui lui est aparu pendant

PAULINE.

Il m'en a dit autant, & rit de mes allarmes ;
Mais je crains des chrétiens les complots & les charmes ;
Et que sur mon époux leur troupeau ramassé
Ne venge tant de sang que mon père a versé.

STRATONICE.

Leur secte est insensée, impie, & sacrilège,
Et dans son sacrifice use de sortilège ;
Mais sa fureur ne va qu'à briser nos autels,
Elle n'en veut qu'aux dieux, & non pas aux mortels.
Quelque sévérité que sur eux on déploye,
Ils souffrent sans murmure, & meurent avec joye ;
Et depuis qu'on les traite en criminels d'état,
On ne peut les charger d'aucun assassinat.

PAULINE.

Tai-toi, mon père vient.

---

la nuit, & pour amener l'enfant même, le nœud & le dénouement de la piéce. Un pareil songe est à la fois sublime, vraisemblable, intéressant & nécessaire. Celui de *Pauline* est à la vérité un peu hors d'œuvre, la piéce peut s'en passer. L'ouvrage serait sans doute meilleur, s'il y avait le même art que dans *Athalie* ; mais si ce songe de *Pauline* est une moindre beauté, ce n'est point du tout un défaut choquant ; il y a de l'intérêt & du patétique. On fait souvent des critiques judicieuses qui subsistent, mais l'ouvrage qu'elles attaquent subsiste aussi. Je ne sais qui a dit que ce songe est envoyé par le diable.

a) *Il est vrai qu'il est triste.*] Cette naiveté fait toujours rire le parterre ; je n'en ai jamais trop connu la raison. On pouvait s'exprimer avec un tour plus noble ; mais la simplicité n'est-elle pas permise dans une confidente ? ses expressions ici ne sont point comiques.

A l'égard du songe, s'il n'a pas l'extrême mérite de celui d'*Athalie* qui fait le nœud de la piéce, il a celui de *Camille*, il prépare.

b) *La vision de soi.*] *La vision* est bannie du genre noble, & *de soi* l'est de tous les genres.

SCENE IV.

FÉLIX, ALBIN, PAULINE, STRATONICE.

FÉLIX.

Ma fille, que ton ſonge
En d'étranges frayeurs ainſi que toi me plonge !
Que j'en crains les effets qui ſemblent s'aprocher !

PAULINE.

Quelle ſubite allarme ainſi vous peut toucher ?

FÉLIX.

c) Sévère n'eſt point mort.

PAULINE.

Quel mal nous fait ſa vie ?

FÉLIX.

---

c) *Sévère n'eſt point mort . . . . quel mal nous fait ſa vie* ?] Ce mot ſeul fait un beau coup de théatre. Et combien la réponſe de *Pauline* eſt intéreſſante ! Que le lecteur me pardonne de remarquer quelquefois ces beautés, qu'il ſent aſſez, ſans qu'on les lui indique.

Il n'y a que ce mot de *mal propice* qui gâte cette belle & naturelle réflexion de *Pauline*. *Mal* détruit *propice*. Il faut, *peu propice*.

d) *Mais comment le pouvez-vous ſavoir* ? Il n'eſt pas naturel qu'un gouverneur d'Arménie ne ſache pas de ſi grands événemens arrivés dans la Perſe qui touche à l'Arménie, & qu'il ne les aprenne que par l'arrivée de *Sévère*. Il ne paraît pas convenable qu'il ne ſoit inſtruit que par un ſubalterne, à qui les gens de *Sévère* ont parlé. Il eſt encor aſſez extraordinaire que *Sévère* (devenu tout d'un coup favori, ſans que le gouverneur d'Arménie en ait rien ſû) quitte la cour & l'armée, pour aller faire ſans raiſon un ſacrifice qu'il pouvait mieux faire ſur les lieux. Qu'eût-on dit de *Turenne*, s'il eût quitté l'Alſace, pour aller faire

FÉLIX.

Il eſt le favori de l'empereur Décie?

PAULINE.

Après l'avoir ſauvé des mains des ennemis,
L'eſpoir d'un ſi haut rang lui devenait permis.
Le deſtin aux grands cœurs ſi ſouvent mal propice
Se réſout quelquefois à leur faire juſtice.

FÉLIX.

Il vient ici lui-même.

PAULINE.

Il vient!

FÉLIX.

Tu le vas voir.

PAULINE.

C'en eſt trop; *d*) mais comment le pouvez-vous ſavoir?

FÉLIX.

Albin l'a rencontré dans la proche campagne:
e) Un gros de courtiſans en foule l'accompagne,
Et montre aſſez quel eſt ſon rang & ſon crédit.

---

chanter un *Te Deum* en Champagne? Mais *Sévère* vient pour épouſer *Pauline*. L'Arménie eſt frontière de Perſe: il a dû ſavoir que *Pauline* était mariée; il a dû s'informer d'elle tous les jours. *Félix* n'a point marié ſa fille ſans en avertir l'empereur. Il falait inventer une fable qui fût plus vraiſemblable. Toutefois le défaut de vraiſemblance laiſſe ſouvent ſubſiſter l'intérêt. Le ſpectateur eſt entraîné par les objets préſens, & on pardonne preſque toujours ce qui amène de grandes beautés.

e) *Un gros de courtiſans en foule l'accompagne.*] Ce vers convient moins à un gouverneur de province, qu'à un homme du commun, que cette *foule* de ſuivans éblouit. Le récit de toutes ces avantures arrivées dans le voiſinage de *Félix*, fait trop voir que *Félix* devait en être inſtruit. Cette cure ſecrette de *Sévère* eſt un mauvais artifice, qui n'empêche pas que la cure ne ſoit publique. L'auteur, en voulant ménager une ſurpriſe, a oublié toute la vraiſemblance.

Mais, Albin, redi-lui ce que ſes gens t'ont dit.

ALBIN.

Vous ſavez quelle fut cette grande journée,
Que ſa perte pour nous rendit ſi fortunée,
Où l'empereur captif par ſa main dégagé
Raſſura ſon parti déja découragé,
Tandis que ſa vertu ſuccomba ſous le nombre.
f) Vous ſavez les honneurs qu'on fit faire à ſon ombre,
g) Après qu'entre les morts on ne le put trouver.
Le roi de Perſe auſſi l'avait fait enlever.
Témoin de ſes hauts faits, & de ſon grand courage,
Ce monarque en voulut connaître le viſage;
On le mit dans ſa tente, où tout percé de coups,
Tout mort qu'il paraiſſait, il fit mille jaloux.
Là bientôt il montra quelque ſigne de vie:
Ce prince généreux en eût l'ame ravie;
Et ſa joie, en dépit de ſon dernier malheur,
Du bras qui le cauſait honora la valeur.
Il en fit prendre ſoin, la cure en fut ſecrette; *h*)
Et comme au bout d'un mois ſa ſanté fut parfaite,
Il offrit dignités, alliance, tréſors,
Et pour gagner Sévère il fit cent vains efforts.
Après avoir comblé ſes refus de louange,

f) *Les honneurs qu'on fit faire.*] Il faudrait qu'on rendit.

g) *Après qu'entre &c.*] Ces vers ſont trop négligés. La ſyntaxe y eſt violée. *Le roi de Perſe l'avait fait enlever; qu'on ne put le trouver.* C'eſt un ſoléciſme: ce *que* ne ſe raporte à rien. Ce récit, d'ailleurs, eſt trop dans la forme d'une rélation. C'eſt dans ces détails qu'il faut déployer les richeſſes & les reſſources de la langue.

h) Pourquoi la cure en fut elle ſecrette? n'eſt point du tout vraiſemblable. On ne fait point guérir ſecrete-

Il envoye à Décie en propoſer l'échange;
Et ſoudain l'empereur tranſporté de plaiſir,
Offre au Perſe ſon frère, & cent chefs à choiſir.
Ainſi revient au camp le valeureux Sévère,
De ſa haute vertu recevoir le ſalaire;
La faveur de Décie en fut le digne prix.
De nouveau l'on combat, & nous ſommes ſurpris.
Ce malheur toutefois ſert à croître ſa gloire;
Lui ſeul rétablit l'ordre, & gagne la victoire;
Mais ſi belle, & ſi pleine, & par tant de beaux faits,
Qu'on nous offre tribut, & nous faiſons la paix.
L'empereur qui lui montre une amour infinie,
Après ce grand ſuccès l'envoye en Arménie; *i*)
Il vient en aporter la nouvelle en ces lieux,
Et par un ſacrifice en rendre hommage aux dieux.

FÉLIX.

O ciel! en quel état ma fortune eſt réduite!

ALBIN.

Voilà ce que j'ai ſû d'un homme de ſa ſuite;
Et j'ai couru, ſeigneur, *k*) pour vous y diſpoſer.

FÉLIX.

l) Ah! ſans doute, ma fille, il vient pour t'épouſer.
L'ordre d'un ſacrifice eſt pour lui peu de choſe;

---

ment un guerrier dont on honore la valeur publiquement.

i) Il n'eſt point du tout naturel que l'empereur envoye ſon libérateur & ſon favori en Arménie porter une nouvelle.

k) *Pour vous y diſpoſer.*] Ce *diſpoſer* ne ſe raporte à rien. Il veut dire, *pour vous diſpoſer à le recevoir.*

l) *Ah! ſans doute, ma fille, il vient pour t'épouſer.*] Cette idée de *Félix*, que *Sévère* vient pour épouſer ſa fille, condamne encor ſon ignorance. *Sévère* ne devait-il pas lui expédier un exprès de la

C'eſt un prétexte faux dont l'amour eſt la cauſe.

PAULINE.

Cela pourrait bien être, il m'aimait chérement.

FÉLIX.

Que ne permettra-t-il à ſon reſſentiment ?
Et juſques à quel point ne porte ſa vengeance
Une juſte colère avec tant de puiſſance ?
Il nous perdra, ma fille.

PAULINE.

Il eſt trop généreux.

FÉLIX.

Tu veux flater en vain un père malheureux ;
Il nous perdra, ma fille. Ah, regret qui me tue,
De n'avoir pas aimé la vertu toute nue !
Ah, Pauline, en effet, tu m'as trop obéi.
m) Ton courage était bon, ton devoir l'a trahi.
Que ta rébellion m'eût été favorable !
Qu'elle m'eût garanti d'un état déplorable !

---

frontière, lui écrire, l'inſtruire de tout, & lui demander *Pauline* ? N'était-il pas infiniment plus raiſonnable que *Félix* dit à ſa fille, *Sévère* n'eſt point mort, il arrive, il m'écrit, il vous demande pour épouſe ? En ce cas, *Pauline* ne lui aurait pas répondu par ce vers comique, *Cela pourrait bien être.* Mais ici, elle doit répondre, *Cela ne doit pas être* ; il fait trop peu de cas de vous, il ne vous écrit point ; vous ne ſavez ſa victoire que par ſes valets ; s'il voulait m'épouſer, il ne vous traiterait pas avec tant de mépris.

m) *Ton courage était bon.*] On dit bien dans le ſtile familier, *tu as bon courage*, mais non pas, *ton courage eſt bon.* L'auteur veut dire, *Tu penſais mieux que moi. — Le ciel t'inſpirait. — Ton cœur ne ſe trompait pas.*

n) *Et d'où provient mon mal, fai ſortir le remède.*] *Félix* n'annonce-t-il pas par ce vers le caractère le plus bas & le plus lâche ? Ces expreſſions bourgeoiſes, *fai ſortir le remède*, ne portent-elles pas dans l'eſprit l'idée que ſa fille doit faire des careſſes à *Sévère* pour l'a-

Si quelque eſpoir me reſte, il n'eſt plus aujourd'hui
Qu'en l'abſolu pouvoir qu'il te donnait ſur lui :
Ménage en ma faveur l'amour qui le poſſède ;
n) Et d'où provient mon mal, fai ſortir le remède.

PAULINE.

Moi ! moi ! que je revoye un ſi puiſſant vainqueur,
Et m'expoſe à des yeux qui me percent le cœur !
Mon père, je ſuis femme, & je ſais ma faibleſſe ;
Je ſens déja mon cœur qui pour lui s'intéreſſe,
Et pouſſera ſans doute, en dépit de ma foi,
Quelque ſoupir indigne & de vous & de moi.
Je ne le verrai point.

FÉLIX.

Raſſure un peu ton ame.

PAULINE.

o) Il eſt toujours aimable, & je ſuis toujours femme.
Dans le pouvoir ſur moi que ſes regards ont eu,
p) Je n'oſe m'aſſurer de toute ma vertu.

---

paiſer ? Devait-il craindre qu'un courtiſan poli d'un empereur juſte, vint perſécuter le père & la fille, parce qu'il n'a pas épouſé *Pauline* ? Ne ferait-ce pas en partie la raiſon pour laquelle l'hôtel Rambouillet, & le cardinal de *Richelieu*, refuſerent leur ſuffrage à *Polyeucte* ?

o) *Il eſt toujours aimable, & je ſuis toujours femme.*] Ce combat de *Pauline*, qui dit deux fois qu'elle eſt femme, & de *Félix*, qui malgré ce danger veut abſolument que *Pauline* voie ſon ancien amant, n'aurait-il pas quelque choſe de comique, plus que de tragique ? *Je ſuis toujours femme*, eſt une expreſſion bourgeoiſe.

p) *Je n'oſe m'aſſurer de toute ma vertu.*] Cela contredit ce bel hémiſtiche, *Elle vaincra ſans doute.* Il n'eſt point du tout convenable, qu'une femme diſe, Je ne répons pas de ma vertu ; mais qu'elle le diſe après quinze jours de mariage, cela paraît bien peu décent.

Je ne le verrai point.

FÉLIX.

Il faut le voir, ma fille;
Ou tu trahis ton père, *q*) & toute ta famille.

PAULINE.

C'eſt à moi d'obéir, puiſque vous commandez;
Mais voyez les périls où vous me hazardez.

FÉLIX.

Ta vertu m'eſt connue.

PAULINE.

Elle vaincra ſans doute;
Ce n'eſt pas le ſuccès que mon ame redoute;
Je crains ce dur combat & ces troubles puiſſans
Que fait déja chez moi la révolte des ſens.
Mais puiſqu'il faut combattre un ennemi que j'aime,
Souffrez que je me puiſſe armer contre moi-même,
Et qu'un peu de loiſir me prépare à le voir.

FÉLIX.

r) Juſqu'au devant des murs je vais le recevoir.
Rapelle cependant *s*) tes forces étonnées;
Et ſonge qu'en tes mains tu tiens nos deſtinées.

---

q) *Et toute ta famille.*] Malheureuſe preuve de l'eſclavage de la rime. *Toute ta famille*, pour rimer à *fille*; *toute ta province*, pour rimer à *prince*. On ne tombe plus guère aujourd'hui dans ces fautes; mais la rime gêne toûjours, & met ſouvent de la langueur dans le ſtile.

PAULINE.

Oui, je vais de nouveau domter mes ſentimens,
Pour ſervir de victime à vos commandemens.

Fin du premier acte.

r) *Au-devant des murs.*] On va au-devant de quelqu'un, mais non au-devant des murs; on va le recevoir hors des murs, au-delà des murs.

s) *Tes forces.*] On n'a jamais dit, *les forces* d'une femme en pareil cas.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

SÉVERE, FABIAN.

SÉVERE.

a) CEPENDANT que Félix donne ordre au ſacrifice,
Pourai-je prendre un tems à mes vœux ſi propice?
Pourai-je voir Pauline, b) & rendre à ſes beaux yeux
L'hommage ſouverain que l'on va rendre aux dieux?
Je ne t'ai point célé que c'eſt ce qui m'amène;
Le reſte eſt un prétexte à ſoulager ma peine:
Je viens ſacrifier, mais c'eſt à ſes beautés
Que je viens immoler toutes mes volontés.

FABIAN.

Vous la verrez, ſeigneur.

SÉVERE.

---

a) *Cependant que Félix donne ordre au ſacrifice.*] Il eſt bien peu décent, bien peu naturel, que *Sévère* n'ait pas encor vû le gouverneur, & que ce gouverneur aille faire l'office de prêtre, au lieu de recevoir *Sévère.* Mais ſi *Félix* eſt allé le recevoir *hors des murs*, comment *Polyeucte* ne l'a-t-il pas accompagné? Comment n'a-t-on point parlé de *Pauline*? Il eſt inconcevable que *Sévère* ignore que *Pauline* eſt mariée, & qu'il l'aprenne par ſon écuyer *Fabian.* Où parle ici *Sévère*? dans la maiſon du gouverneur, dans un apartement où *Pauline* va bientôt le trouver; & il n'a point vû ce gouverneur, & il ignore que ce gouverneur a marié ſa fille! Tout cela encor une fois juſtifierait le cardinal de *Richelieu* & l'hôtel de Rambouillet, ſi leur jugement n'était condamné par les

SÉVERE.

Ah quel comble de joye!
Cette chère beauté consent que je la voye!
Mais ai-je sur son ame encor quelque pouvoir?
Quelque reste d'amour s'y fait-il encor voir?
Quel trouble, quel transport lui cause ma venue?
Puis-je tout espérer de cette heureuse vûe?
Car je voudrais mourir plutôt que d'abuser
Des lettres de faveur que j'ai pour l'épouser;
Elles sont pour Félix, non pour triompher d'elle;
Jamais à ses désirs mon cœur ne fut rebelle;
Et si mon mauvais sort avait changé le sien,
Je me vaincrais moi-même, & ne prétendrais rien.

FABIAN.

Vous la verrez, c'est tout ce que je vous puis dire.

SÉVERE.

D'où vient que tu frémis, & que ton cœur soupire?
Ne m'aime-t-elle plus? éclairci moi ce point.

FABIAN

M'en croirez-vous, seigneur? Ne la revoyez point;
Portez c) en lieu plus haut l'honneur de vos caresses:

---

beautés de cette piéce. Il y a surtout de l'intérêt, & l'intérêt fait tout passer. Le cœur oublie toutes les inconséquences quand il en est touché.

b) *Et rendre à ses beaux yeux l'hommage souverain qu'on rend aux dieux*,] sont-elles des expressions convenables? Tout cela ne justifie-t-il pas l'hôtel Rambouillet? Il a des lettres de *faveur* pour épouser *Pauline*, & il ne les a pas montrées! Il vient pourtant immoler toutes ses *volontés aux beautés* de sa maîtresse.

c) *L'honneur de vos caresses en lieu plus haut;*
Vous trouverez dans Rome assez d'autres maîtresses.]
Cela est-il de la dignité de la tragédie? *Corneille* retourne ici ce vers du vieil *Horace*:

. . . Vous ne perdez qu'un homme
Dont la perte est aisée à reparer dans
Rome:

Vous trouverez dans Rome assez d'autres maîtresses;
Et dans ce haut degré de puissance & d'honneur,
Les plus grands y tiendront votre amour à bonheur.

SÉVERE.

Qu'à des pensers si bas mon ame se ravale!
Que je tienne Pauline à mon sort inégale!
Elle en a mieux usé, je la dois imiter;
Je n'aime mon bonheur que pour la mériter.
Voyons-la, Fabian, ton discours m'importune;
Allons mettre à ses pieds cette haute fortune.
Je l'ai dans les combats trouvée heureusement,
En cherchant une mort digne de son amant.
d) Ainsi ce rang est sien, *e*) cette faveur est sienne;
Et je n'ai rien enfin que d'elle je ne tienne.

& cet autre de *don Diégue :* Il est *tant de maîtresses. Mais porter l'honneur de ses caresses en lieu plus haut* est intolérable.

d) *Ainsi ce rang est sien.*] Comment ce rang peut-il être sien, c'est-à-dire, apartenir à *Pauline*? C'est, dit-il, parce qu'il a voulu mourir quand on n'a pas voulu de lui! Est-ce ainsi que *Didon* parle dans *Virgile*? Un homme passionné épuise-t-il ainsi son esprit à chercher de si fausses raisons? Les Italiens à qui on reproche les *Concetti*, en ont-ils de plus condamnables?

e) *Rang sien, faveur sienne.*] Expressions de comédie. Voyez avec quelle noble élégance *Titus* dans *Racine*, dit qu'il doit tout à *Bérénice*.

Bérénice me plut. Que ne fait point un cœur
Pour plaire à ce qu'il aime, & gagner son vainqueur?
Je prodiguai mon sang. Tout fit place à mes armes.
Je revins triomphant; mais le sang & les larmes
Ne me suffisaient pas pour mériter ses vœux.
J'entrepris le bonheur de mille malheureux.
On vit de toutes parts mes bontés se répandre.
Heureux, & plus heureux que tu ne peux comprendre.
Quand je pouvais paraître à ses yeux satisfaits,
Chargé de mille cœurs conquis par mes bienfaits!
Je lui dois tout, Paulin. . . . . .

FABIAN.

Non, mais encor un coup ne la revoyez point.

SÉVERE.

Ah, c'en eſt trop, enfin éclairci-moi ce point.
f) As-tu vû des froideurs quand tu l'en as priée?

FABIAN.

Je tremble à vous le dire; g) elle eſt...

SÉVERE.

Quoi?

FABIAN.

Mariée.

SÉVERE.

Soutien-moi, Fabian, h) ce coup de foudre eſt grand,
Et frape d'autant plus que plus il me ſurprend.

Cette élégance eſt abſolument néceſſaire pour conſtituer un ouvrage parfait. Je ne prétends pas dépriſer *Corneille*; mon commentaire n'eſt ni un panégyrique, ni une cenſure, mais un examen impartial. La perfection de l'art eſt mon ſeul objet.

f) *As-tu vû des froideurs quand tu l'en as privée?*] Ce petit artifice de ne pas aprendre tout d'un coup à *Sévère* que *Pauline* eſt mariée, eſt peut-être un reſſort indigne de la tragédie: on voit trop que l'auteur prend ſes avantages pour ménager une ſurpriſe; & encor la ſurpriſe n'eſt pas naturelle: car il n'eſt pas poſſible qu'on ignore un moment dans la maiſon de *Félix* le mariage de ſa fille; il a dû le ſavoir en mettant le pied dans l'Arménie.

g) *Elle eſt . . . . . . quoi? mariée.*] Comment s'exprimerait-on autrement dans la comédie? Quelle idée peut avoir *Sévère* en diſant, *quoi!* que peut-il ſoupçonner? Il ſait que *Pauline* eſt vivante, qu'elle eſt honorée. Ce *quoi* n'eſt là que pour faire dire à Fabian, *Mariée*; & *Sévère* devait le ſavoir tout auſſi-bien que *Fabian*. Remarquez, toutefois, que malgré tous ces défauts contre la vraiſemblance, il règne dans cette ſcène un très-grand intérêt, & c'eſt là ce qui fait le ſuccès des tragédies. Ce mouvement d'intérêt diminuerait beaucoup, ſi les ſpectateurs étaient tous des cenſeurs éclairés. Mais le public eſt compoſé d'hommes qui ſe laiſſent entraîner au ſentiment.

h) *Ce coup de foudre*] eſt d'un héros

FABIAN.

Seigneur, qu'eſt devenu ce généreux courage?

SÉVERE.

La conſtance eſt ici d'un difficile uſage.
i) De pareils déplaiſirs accablent un grand cœur;
La vertu la plus mâle en perd toute vigueur;
Et quand d'un feu ſi beau les ames ſont épriſes,
La mort les trouble moins que de telles ſurpriſes.
Je ne ſuis plus à moi quand j'entens ce diſcours.
Pauline eſt mariée!

FABIAN.

Oui, depuis quinze jours. *k*)
Polyeucte, un ſeigneur des premiers d'Arménie,
Goûte de ſon hymen la douceur infinie.

SÉVERE.

Je ne la puis du moins blâmer d'un mauvais choix;
Polyeucte a du nom, & ſort du ſang des rois.
Faibles ſoulagemens d'un malheur ſans remède!
Pauline, je verrai qu'un autre vous poſſède!
O ciel, qui malgré moi me renvoyez au jour,
O ſort, qui redonniez l'eſpoir à mon amour,
Reprenez la faveur que vous m'avez prêtée,
Et rendez-moi la mort que vous m'avez ôtée!
Voyons-la toutefois, & dans ce triſte lieu

---

de roman. Quand l'expreſſion eſt trop forte pour la ſituation, elle devient comique. Et comment un coup de foudre frape-t-il d'autant plus qu'il ſurprend? Il faut que la métaphore ſoit juſte.

i) *De pareils déplaiſirs. Ces quatre vers refroidiſſent.* C'eſt l'auteur qui parle, & non pas le perſonnage, on ne débite pas des lieux communs quand on eſt profondément affligé. *Corneille* tombe trop ſouvent dans ce défaut.

k) Quoi! elle eſt mariée depuis quinze

Achevons de mourir en lui disant adieu :
Que mon cœur chez les morts emportant son image,
De son dernier soupir puisse lui faire hommage.

FABIAN.

Seigneur, considérez...

SÉVERE.

Tout est considéré.
Quel désordre peut craindre un cœur desespéré ?
N'y consent-elle pas ?

FABIAN.

Oui, seigneur, mais...

SÉVERE.

N'importe.

FABIAN.

Cette vive douleur en deviendra plus forte.

SÉVERE.

Et ce n'est pas un mal que je veuille guérir ;
Je ne veux que la voir, soupirer, & mourir.

FABIAN.

l) Vous vous échaperez sans doute en sa présence.
Un amant qui perd tout n'a plus de complaisance ;
Dans un tel entretien il suit sa passion,
m) Et ne pousse qu'injure & qu'imprécation.

---

jours & *Sévère* n'en a rien su en venant en Arménie ? plus j'y réfléchis plus cela me paraît absurde, & cependant on se sent remué, attendri à la représentation : grande preuve qu'il ne s'agit pas au théâtre d'avoir raison mais d'émouvoir.

l) *Vous vous échaperez.*] Expression bourgeoise.

m) *Et ne pousse qu'injure.*] Cela n'est ni noble, ni français.

SÉVERE.

Juge autrement de moi, mon respect dure encore;
Tout violent qu'il est, mon désespoir l'adore.
Quels reproches aussi peuvent m'être permis?
De quoi puis-je accuser qui ne m'a rien promis?
Elle n'est point parjure, elle n'est point légère;
n) Son devoir m'a trahi, mon malheur, & son père.
o) Mais son devoir fut juste, & son père eut raison;
J'impute à mon malheur toute la trahison.
Un peu moins de fortune, & plutôt arrivée,
Eût gagné *p*) l'un par l'autre, & me l'eût conservée.
Trop heureux, mais trop tard, je n'ai pû l'acquérir;
q) Laisse-la moi donc voir, soupirer & mourir.

FABIAN.

Oui, je vai l'assurer qu'en ce malheur extrême
Vous êtes assez fort pour vous vaincre vous-même.
Elle a craint comme moi ces premiers mouvemens
Qu'une perte imprévûe arrache aux vrais amans,
Et dont la violence excite assez de trouble,

---

n) *Son devoir m'a trahi, mon malheur & son père.*] Voilà où il est beau de s'élever au-dessus des règles de la grammaire. L'exactitude demanderait, *son devoir, & son père, & mon malheur, m'ont trahi*; mais la passion rend ce désordre de paroles très-beau; on peut dire seulement que *trahi* n'est pas le mot propre.

o) *Mais son devoir fut juste, & son père eut raison.*

J'impute à mon malheur toute la trahison.] Un devoir ne peut être ni juste, ni injuste: mais la justice consiste à faire son devoir. Il n'y a point eu là de trahison.

p) *L'un pour l'autre*,] qui se trouve plus bas, ne se raporte à rien; on devine seulement qu'il eût gagné *Félix* par *Pauline*. Il faut éviter en poësie ces termes, *celui-ci*, *celui-là*, *l'un*, *l'autre*, *le premier*, *le second*, tous termes de discussion, tous d'une prose rampante, qui ne peuvent être employés qu'avec une extrême circonspection.

Sans que l'objet préſent l'irrite, & le redouble.

SÉVERE.

Fabian, je la vois.

FABIAN.

Seigneur, ſouvenez-vous. . . .

SÉVERE.

Hélas, elle aime un autre, un autre eſt ſon époux!

SCENE II.

PAULINE, SÉVERE, STRATONICE, FABIAN.

PAULINE.

OUi, je l'aime, Sévère, & n'en fais point d'excuſe;
Que toute autre que moi vous flate & vous abuſe,
r) Pauline a l'ame noble, & parle à cœur ouvert.

q) *Laiſſe-la moi donc voir, ſoupirer & mourir.*] Un général d'armée qui vient en Arménie *ſoupirer & mourir*, en rondeau, paraît très-ridicule aux gens ſenſés de l'Europe. Cette imitation des héros de la chevalerie infectait déja notre théatre dans ſa naiſſance. C'eſt ce que *Boileau* appelle *mourir par métaphore.* L'écuyer *Fabian* qui parle des *vrais amans* eſt encor un écuyer de roman. Tout cela eſt vrai; & il n'eſt pas moins vrai que l'amour de *Sévère* intéreſſe, parce que tous ſes ſentimens ſont nobles.

On n'inſiſte pas ici ſur *la douceur infinie de l'hymen*, ſur ces expreſſions : *Eclairci-moi ce point ; Vous vous échaperez ; Ne pouſſe qu'injure ; & les premiers mouvemens des vrais amans.* Il eſt peut-être un peu étrange que *Pauline* ait parlé de ces premiers mouvemens à l'écuyer *Fabian.* Mais enfin tout cela n'ôte rien à l'intérêt théatral.

r) *Pauline a l'ame noble, & parle à cœur ouvert.*] Plus on a l'ame noble, moins on doit le dire. L'art conſiſte à faire voir cette nobleſſe ſans l'annoncer.

Le bruit de votre mort n'eſt point *s*) ce qui vous perd.
Si le ciel en mon choix eût mis mon hyménée,
A vos ſeules vertus je me ſerais donnée;
Et toute la rigueur de votre premier ſort
Contre votre mérite eût fait un vain effort.
Je découvrais en vous *t*) d'aſſez illuſtres marques,
Pour vous préférer même aux plus heureux monarques.
Mais puiſque mon devoir m'impoſait d'autres loix,
De quelque amant pour moi que mon père eût fait choix,
Quand à ce grand pouvoir que la valeur vous donne
u) Vous auriez ajouté l'éclat d'une couronne,
Quand je vous aurais vû, quand je l'aurais haï,
J'en aurais ſoupiré, mais j'aurais obéi;
Et ſur mes paſſions ma raiſon ſouveraine
Eût blâmé mes ſoupirs, & diſſipé ma haine.

SÉVERE.

Que vous êtes heureuſe, & qu'un peu de ſoupirs

x)

Racine n'a jamais manqué à cette règle. *Corneille* fait toujours dire à ſes héros qu'ils ſont grands. Ce ferait les avilir s'ils pouvaient l'être. L'opoſé de la magnanimité eſt de ſe dire magnanime. Ce n'eſt guères que dans un excès de paſſion, dans un moment où l'on craint d'être avili, qu'il eſt permis de parler ainſi de ſoi-même.

s) *Ce qui vous perd*] n'eſt pas tout-à-fait le mot propre. Une femme qui a manqué un mariage ſi avantageux, ne doit pas dire à un homme tel que *Sévère*, Vous êtes perdu, parce que vous n'êtes pas à moi.

t) *D'aſſez illuſtres marques.*] Ces *marques*, pour rimer à *monarques*, reviennent ſouvent, & ne doivent jamais paraître dans la poeſie, à moins que ces marques ne ſignifient quelque choſe. La plus grande de toutes les difficultés, eſt de faire tellement ſes vers, que le lecteur n'aperçoive pas qu'on a été occupé de la rime. Dirait-on en proſe, Le prince *Eugène* avait des marques qui l'égalaient aux monarques?

u) *Vous auriez ajouté l'éclat d'une couronne.*] *Pauline* romaine parle peut-être trop de monarque & de couronne à un

x) Fait un aiſé remède à tous vos déplaiſirs !
Ainſi de vos déſirs toujours reine abſolue,
Les plus grands changemens vous trouvent réſolue.
De la plus forte ardeur vous portez vos eſprits
Juſqu'à l'indifférence, & peut-être au mépris ;
Et votre fermeté fait ſuccéder ſans peine
La faveur au dédain, & l'amour à la haine.
y) Qu'un peu de votre humeur, ou de votre vertu
Soulagerait les maux de ce cœur abattu !
Un ſoupir, une larme à regret épandue
M'aurait déja guéri de vous avoir perdue.
Ma raiſon pourrait tout ſur l'amour affaibli,
Et de l'indifférence irait juſqu'à l'oubli ;
Et mon feu déſormais ſe réglant ſur le vôtre,
Je me tiendrais heureux entre les bras d'un autre.
O trop aimable objet qui m'avez trop charmé !
Eſt-ce là comme on aime, & m'avez-vous aimé ?

---

romain ; il ſemble qu'elle parle à un Perſe. Elle vivait, à la vérité, ſous un empereur ; mais jamais empereur ne donna de royaume à un romain. C'eſt un diſcours ordinaire que l'auteur met ici dans la bouche de *Pauline*. Mais c'eſt préciſément à *Pauline* qu'il ne convenait pas.

x) On ne peut dire correctement, *un peu de ſoupirs, un peu de larmes, un peu de ſanglots*, comme on dit, *un peu d'eau, un peu de pain.* On dira bien, *elle a verſé peu de larmes*, mais non pas *un peu de larmes : elle a peu de douleur, peu d'amour*, non *un peu de douleurs, un peu d'amours : un peu de chagrin*, & non *de chagrins*, &c.

Fait un aiſé remède à, n'eſt pas français. On remédie à des maux, on les repare, on les adoucit, on en conſole. *Remède* n'eſt admis dans la poëſie noble qu'avec une épithète qui l'annoblit.

D'un incurable amour remèdes impuiſſans.

y) *Qu'un peu de votre humeur, ou de votre vertu.*] On voit aſſez, qu'*un peu de votre humeur*, tient du ſtile comique.

PAULINE.

Je vous l'ai trop fait voir, Seigneur, & si mon ame
Pouvait bien étouffer les restes de sa flamme,
Dieux, que j'éviterais de rigoureux tourmens!
Ma raison, il est vrai, domte mes sentimens;
Mais quelque autorité que sur eux elle ait prise,
Elle n'y régne pas, elle les tyrannise;
z) Et quoique le déhors soit sans émotion,
Le dedans n'est que trouble, & que sédition.
Un je ne sai quel charme encor vers vous m'emporte;
Votre mérite est grand, si ma raison est forte:
Je le vois encor tel qu'il alluma mes feux.
D'autant plus puissamment solliciter mes vœux,
Qu'il est environné de puissance & de gloire,
Qu'en tous lieux après vous il traine la victoire,
Que j'en sais mieux le prix, & qu'il n'a point déçû
Le généreux espoir que j'en avais conçu.
a) Mais ce même devoir qui le vainquit dans Rome,
Et qui me range ici dessous les loix d'un homme,
Repousse encor si bien l'effort de tant d'apas,
Qu'il déchire mon ame, & ne l'ébranle pas.

---

z) *Et quoique le déhors soit sans émotion.*] Le *déhors* & le *dedans* ne sont pas du stile noble.

a) *Mais ce même devoir qui le vainquit.*] On cherche à quoi se raporte ce *le*, & on trouve que c'est à *espoir*; c'est donc le devoir qui a vaincu un espoir. Ces phrases obscures, ces expressions impropres & forcées, ne seraient pas pardonnées aujourd'hui dans de bons ouvrages, c'est-à-dire, dans des ouvrages dignes de la critique.

b) *Que vous louïez alors en blasphémant contre elle.*] Louïez, louer, blasphémer, termes qu'on eût dû corriger. Car *louïez* est désagréable à l'oreille: *blasphémer* n'est point convenable. *Vous blasphémiez contre ma vertu!* Cela ne peut se dire ni en vers, ni en prose. Une femme doit faire sentir qu'elle est vertueu-

C'eſt cette vertu même à nos déſirs cruelle
b) Que vous louïez alors en blaſphémant contre elle:
Plaignez-vous-en encor, mais louez ſa rigueur,
Qui triomphe à la fois de vous & de mon cœur;
c) Et voyez qu'un devoir moins ferme & moins ſincère
N'aurait pas mérité l'amour du grand Sévère.

SÉVERE.

Ah, madame, excuſez une aveugle douleur,
Qui ne connaît plus rien que l'excès du malheur.
Je nommais inconſtance, & prenais pour un crime
De ce juſte devoir l'effort le plus ſublime.
De grace, montrez moins à mes ſens déſolés
La grandeur de ma perte, & ce que vous valez;
Et cachant par pitié cette vertu ſi rare,
Qui redouble mes feux lorſqu'elle nous ſépare,
d) Faites voir des défauts, qui puiſſent à leur tour
Affaiblir ma douleur avecque mon amour.

PAULINE.

Hélas! cette vertu, quoiqu'enfin invincible,
Ne laiſſe que trop voir une ame trop ſenſible.

ſe, & ne jamais dire, *ma vertu*. Voyez ſi *Monime* dont *Mithridate* voulut faire ſa concubine, & qui eſt attaquée par les deux enfans de ce prince, dit jamais, *ma vertu*.

c) *Et voyez qu'un devoir moins ferme & moins ſincère.*] Un devoir ne peut être ni ferme, ni faible; c'eſt le cœur qui l'eſt. Mais le ſens eſt ſi clair, que le ſentiment ne peut être affaibli.

d) *Faites voir des défauts.*] Des critiques ſévères, mais juſtes, peuvent dire que cela eſt d'une galanterie un peu comique, Madame faites moi voir des défauts afin que je vous aime moins. De plus le ſeul défaut que *Pauline* montre ſerait trop d'amour pour *Sévère*. Certainement il n'en aimerait pas moins ſa maîtreſſe. La penſée eſt donc fauſſe, recherchée, alambiquée.

e) Ces pleurs en ſont témoins, & ces lâches ſoupirs
Qu'arrachent de nos feux les cruels ſouvenirs,
Trop rigoureux effets *f*) d'une aimable préſence,
Contre qui mon devoir a trop peu de défenſe.
Mais ſi vous eſtimez ce vertueux devoir,
Conſervez m'en la gloire, & ceſſez de me voir.
Epargnez moi des pleurs qui coulent à ma honte,
Epargnez moi des feux qu'à regret je ſurmonte;
Enfin épargnez moi ces triſtes entretiens,
Qui ne font qu'irriter vos tourmens, & les miens.

SÉVERE.

Que je me prive ainſi du ſeul bien qui me reſte!

PAULINE.

Sauvez vous d'une vûe à tous les deux funeſte.

SÉVERE.

Quel prix de mon amour! quel fruit de mes travaux!

PAULINE.

C'eſt le remède ſeul qui peut guérir nos maux.

SÉVERE.

Je veux mourir des miens, aimez-en la mémoire.

PAULINE.

Je veux guérir les miens, ils ſouilleraient ma gloire.

SÉVERE.

Ah, puiſque votre gloire en prononce l'arrêt,

---

e) *Ces pleurs en ſont témoins.*] Ils en ſont la preuve, *Sévère* eſt témoin: mais *témoin* peut ſignifier *preuve*.

f) *D'une aimable préſence.*] Expreſſion d'idille. *Monime* en exprimant le même ſentiment, dit:

Je verrais en ſecret mon ame déchirée
Revoler vers le bien dont elle eſt ſéparée.

Plus une ſituation eſt délicate, plus l'expreſſion doit l'être.

Il faut que ma douleur céde à son intérêt.
Est-il rien que sur moi cette gloire n'obtienne ?
Elle *g*) me rend les soins que je dois à la mienne.
Adieu. Je vai chercher au milieu des combats
Cette immortalité que donne un beau trépas,
Et remplir dignement par une *g*) mort pompeuse
De mes premiers exploits l'attente avantageuse :
h) Si toutefois, après ce coup mortel du sort,
J'ai de la vie assez pour chercher une mort.

PAULINE.

Et moi, dont votre vûe augmente le suplice,
Je l'éviterai même en votre sacrifice ;
Et seule dans ma chambre enfermant mes regrets,
Je vai pour vous aux dieux faire des vœux secrets.

SÉVERE.

Puisse le juste ciel, content de ma ruine,
Combler d'heur & de jours Polyeucte, & Pauline !

PAULINE.

Puisse trouver Sévère, après tant de malheur,
Une félicité digne de sa valeur !

SÉVERE.

i) Il la trouvait en vous.

PAULINE.

Je dépendais d'un père.

---

g) *Me rend les soins*, *mort pompeuse*, *&c.*] Tous mots impropres.

h) *Si toutefois j'ai de la vie assez pour chercher une mort.*] Ces pensées affectées, ces idées plus recherchées que naturelles, étaient les vices du tems.

i) *Il la trouvait en vous.* — *Je dépendais d'un père.*] Ces sentimens sont touchans ; ce vers convient aussi-bien à la tragédie qu'à la comédie, parce qu'il est noble autant que simple : il y a tendresse & précision.

SÉVERE.

O devoir qui me perd & qui me deſeſpère!

k) Adieu, trop vertueux objet, & trop charmant.

PAULINE.

Adieu, trop malheureux, & trop parfait amant.

SCENE III.

PAULINE, STRATONICE.

STRATONICE.

JE vous ai plaints tous deux, j'en verſe encor des larmes;
Mais du moins votre eſprit eſt *l)* hors de ſes allarmes.
Vous voyez clairement que votre ſonge eſt vain;
Sévère ne vient pas la vengeance à la main.

PAULINE.

Laiſſe-moi reſpirer du moins ſi tu m'as plainte.
Au fort de ma douleur tu rapelles ma crainte.
Souffre un peu de relâche à mes eſprits troublés;
Et ne m'accable point par des maux redoublés.

k) Adieu, trop vertueux, adieu, trop malheureux, &c.] Ces vers-ci ſont un peu de l'églogue. Quand les malheurs de l'amour ne conſiſtent qu'à aller dans ſa chambre, & à vivre avec ſon mari, ce ſont des malheurs de comédie; nulle pitié, nulle terreur, rien de tragique. Cette ſcène ne contribue en rien au nœud de la piéce; mais elle eſt intéreſſante par elle-même. *Corneille* ſentait bien que l'entrevue de deux perſonnes qui s'aiment & qui ne doivent pas s'aimer, ferait un très-grand effet: & l'hôtel de Rambouillet ne ſentit pas ce mérite.

Juſqu'ici on ne voit à la vérité dans *Pauline* qu'une femme qui n'a point épouſé ſon amant, qui l'aime encor, & qui le lui dit quinze jours après ſes nôces. Mais c'eſt une préparation à ce qui doit ſuivre, au péril de ſon mari, à la fermeté

STRATONICE.

Quoi! vous craignez encor!

PAULINE.

Je tremble, Stratonice;
Et bien que je m'effraye avec peu de justice,
Cette juste frayeur sans cesse reproduit
L'image des malheurs que j'ai vûs cette nuit.

STRATONICE.

Sévère est généreux.

PAULINE.

Malgré sa retenue,
Polyeucte sanglant frape toûjours ma vûe.

STRATONICE.

Vous voyez ce rival faire des vœux pour lui.

PAULINE.

Je crois même au besoin qu'il serait son apui:
Mais *m*) soit cette croyance ou fausse, ou véritable,
Son séjour en ce lieu m'est toûjours redoutable;
A quoi que sa vertu puisse le disposer,
Il est puissant, il m'aime, & vient pour m'épouser.

---

que montrera *Pauline* en parlant à *Sévère* pour ce mari même, à la grandeur d'ame de *Sévère*: voilà ce qui rend l'amour de *Pauline* infiniment théatral, & digne de la tragédie.

l) *Hors de ses allarmes.*] On dit, *hors d'allarmes*, *hors de crainte*, *hors de danger*; mais non, *hors de ses allarmes*, *de sa crainte*, *de son danger*, parce qu'on n'est pas hors de quelque chose qu'on a. Il est *hors de mesure*, & non *hors de sa mesure*; ce mot *hors* bien employé, peut devenir noble; *Mais le cœur d'Emilie est hors de son pouvoir*.

m) *Soit cette croyance*] n'est pas français; il faut *que cette croyance soit fausse ou véritable*.

SCENE IV.

POLYEUCTE, NÉARQUE, PAULINE, STRATONICE.

POLYEUCTE.

n) C'Eſt trop verſer de pleurs, il eſt tems qu'ils tariſſent,
Que votre douleur ceſſe, & vos craintes finiſſent.
Malgré les faux avis *o)* par vos dieux envoyés,
Je ſuis vivant, madame, & vous me revoyez.

PAULINE.

Le jour eſt encor long, & ce qui plus m'effraye,
La moitié de l'avis ſe trouve déja vraye.
J'ai crû Sévère mort, & je le vois ici.

POLYEUCTE.

Je le ſais, mais enfin j'en prens peu de ſouci.

Je

Je ne ſais, au reſte, ſi ce paſſage ſubit de la tendreſſe pour *Sévère* à la crainte pour ſon mari eſt bien naturel. Si cela n'eſt pas ce qu'on appelle ajuſté au théâtre, le ſpectateur n'eſt point du tout ému de ce renouvellement de crainte pour *Polyeucte*. Ne ſent-on pas qu'une femme qui ſort d'une converſation tendre avec ſon amant, ne s'afflige que par bienſéance pour ſon mari?

n) C'eſt trop verſer de pleurs.] Si *Pauline* verſe des pleurs, c'eſt ſon amour pour *Sévère* & le combat de cet amour & de ſon devoir qui la fait pleurer. Il eſt clair qu'elle ne peut pleurer de ce que *Polyeucte* eſt ſorti pendant une heure. Cette mépriſe de *Polyeucte* peut jetter un peu d'aviliſſement ſur le rôle d'un mari qui croit qu'on a pleuré ſon abſence, tandis qu'on a entretenu un amant.

o) Par vos dieux envoyés.] Il faut ſous-entendre, *que vous croyez envoyés par vos dieux.* Car *Polyeucte* chrétien ne doit pas croire que les dieux des romains envoyent des ſonges.

p) Qu'il vous faiſait viſite.] Diſcours

Je ſuis dans Mélitène, & quel que ſoit Sévère,
Votre père y commande, & l'on m'y conſidère;
Et je ne penſe pas qu'on puiſſe avec raiſon
D'un cœur tel que le ſien craindre une trahiſon.
On m'avait aſſuré *p*) qu'il vous faiſait viſite,
Et je venais lui rendre un honneur qu'il mérite.

PAULINE.

Il vient de me quitter aſſez triſte & confus;
Mais j'ai gagné ſur lui qu'il ne me verra plus.

POLYEUCTE.

Quoi, vous me ſoupçonnez déja de quelque ombrage!

PAULINE.

q) Je ferais à tous trois un trop ſenſible outrage.
J'aſſure mon repos que troublent ſes regards.
La vertu la plus ferme évite les hazards.
Qui s'expoſe au péril veut bien trouver ſa perte;
Et pour vous en parler avec une ame ouverte,
Depuis qu'un vrai mérite a pû nous enflammer,

---

trop familier. *Polyeucte*, à la vérité, joue un rôle un peu déſagréable, & n'intéreſſe encor en rien. Revenir pour dire qu'il n'eſt pas mort, cela n'eſt pas tragique. Et il eſt bien étrange que *Polyeucte* ait apris que *Sévère* faiſait viſite à ſa femme, avant d'avoir vû ni *Polyeucte* ni *Félix*. Cela n'eſt ni décent ni vraiſemblable. Une telle conduite eſt révoltante dans un homme comme *Sévère*. *Félix* aurait dû aller au-devant de lui ou *Sévère* aurait dû rendre viſite à *Félix*, & demander du moins à voir *Polyeucte*.

q) *Je ferais à tous trois un trop ſenſible outrage*] eſt admirable. Le reſte n'affaiblit-il pas ce beau vers? *Pauline* doit-elle dire en face à ſon époux, que le *vrai mérite* de *Sévère* a dû l'*enflammer*, qu'il a droit de la *charmer*? Quel mari ne ſerait très-offenſé de ce diſcours outrageant, & très-indécent?

Il répond à cette inſulte, *ô vertu trop parfaite!* Cette vertu aurait été bien plus parfaite, ſi elle n'avait pas dit à ſon mari, qu'il lui eſt *pénible* de réſiſter à ſon amant.

Sa présence toujours a droit de nous charmer.
Outre qu'on doit rougir de s'en laisser surprendre,
On souffre à résister, on souffre à s'en défendre;
Et bien que la vertu triomphe de ces feux,
La victoire est pénible, & le combat honteux.

POLYEUCTE.

O vertu trop parfaite, *r*) ô devoir trop sincère!
Que vous devez coûter de regrets à Sévère!
s) Qu'aux dépens d'un beau feu vous me rendez heureux!
Et que vous êtes doux à mon cœur amoureux!
Plus je vois mes défauts, & plus je vous contemple;
Plus j'admire....

SCENE V.

POLYEUCTE, PAULINE, NÉARQUE, STRATONICE, CLÉON.

CLÉON.

SEigneur, Félix vous mande au temple;
La victime est choisie, & le peuple à genoux;
Et pour sacrifier on n'attend plus que vous.

---

r) *O devoir trop sincère.* Un devoir n'est ni *sincère*, ni *dissimulé*, & *Polyeucte* ne doit pas dire que sa femme doit coûter des regrets à *Sévère*, c'est l'encourager à l'aimer. Qui jamais a parlé à sa femme *du beau feu de l'amant* de sa femme? *Pauline* a un étrange beau-père, & un étrange mari. Sans l'amour & le caractère de *Sévère*, la piéce était très-hazardée, & l'hôtel Rambouillet pouvait avoir pleinement raison. Jusqu'ici il n'y a encor rien de tragique. C'est une femme qui

POLYEUCTE.

Va, nous allons te ſuivre. Y venez-vous, madame?

PAULINE.

Sévère craint ma vûe, elle irrite ſa flamme;
Je lui tiendrai parole, & ne veux plus le voir.
Adieu. Vous l'y verrez, penſez à ſon pouvoir;
t) Et reſſouvenez vous que ſa faveur eſt grande.

POLYEUCTE.

Allez, tout ſon crédit n'a rien que j'apréhende;
Et comme je connais ſa généroſité,
u) Nous ne nous combattrons que de civilité.

SCENE VI.

POLYEUCTE, NÉARQUE.

NÉARQUE.

OU penſez-vous aller?

POLYEUCTE.

Au temple où l'on m'apelle.

NÉARQUE.

Quoi, vous mêler aux vœux d'une troupe infidelle?
Oubliez-vous déja que vous ètes chrétien?

---

veut que ſon mari ménage ſon amant, & qui ſe ménage elle-même entre l'un & l'autre.

s) *aux dépens d'un beau feu.*] Les dépens d'un beau feu ne devaient avoir place que dans les romans de *Soudéri*.

t) *Et reſſouvenez-vous que ſa faveur eſt grande.*] Le ſens eſt, *ſongez, mon mari, que mon amant eſt un grand ſeigneur qu'il ne faut pas choquer*. Cela ſemble avilir ſon mari.

u) *Nous ne nous combattrons que de civilité.*] Vers de comédie.

POLYEUCTE.

Vous par qui je le ſuis, vous en ſouvient-il bien ?

NÉARQUE.

J'abhorre les faux dieux.

POLYEUCTE.

Et moi, je les déteſte.

NÉARQUE.

Je tiens leur culte impie.

POLYEUCTE.

Et je le tiens funeſte.

NÉARQUE.

Fuyez donc leurs autels.

POLYEUCTE.

x) Je les veux renverſer,
Et mourir dans leur temple, ou les y terraſſer.
Allons, mon cher Néarque, allons aux yeux des hommes
Braver l'idolatrie, & montrer qui nous ſommes ;
C'eſt l'attente du ciel, il nous la faut remplir ;
Je viens de le promettre, & je vais l'accomplir.
Je rens graces au Dieu que tu m'as fait connaître,
De cette occaſion qu'il a ſi-tôt fait naître,
Où déja ſa bonté, prête à me couronner,
Daigne éprouver la foi qu'il vient de me donner.

x) *Je les veux renverſer.*] C'eſt une tradition que tout l'hôtel de Rambouillet, & particuliérement l'évêque de Vence, *Godeau*, condamnèrent cette entrepriſe de *Polyeucte*. On diſait que c'eſt un zèle imprudent ; que pluſieurs évêques & pluſieurs ſynodes avaient expreſſément défendu ces attentats contre l'ordre & contre les loix ; qu'on refuſait même la communion aux chrétiens qui par des témérités pareilles avaient expoſé l'égliſe entière aux perſécutions.

NÉARQUE.

Ce zèle eſt trop ardent, ſouffrez qu'il ſe modère.

POLYEUCTE.

On n'en peut avoir trop pour le Dieu qu'on révère.

NÉARQUE.

Vous trouverez la mort.

POLYEUCTE.

Je la cherche pour lui.

NÉARQUE.

Et ſi ce cœur s'ébranle?

POLYEUCTE.

Il ſera mon apui.

NÉARQUE.

Il ne commande point que l'on s'y précipite.

POLYEUCTE.

Plus elle eſt volontaire, & plus elle mérite.

NÉARQUE.

Il ſuffit, ſans chercher, d'attendre & de ſouffrir.

POLYEUCTE.

On ſouffre avec regret quand on n'oſe s'offrir.

NÉARQUE.

Mais dans ce temple enfin la mort eſt aſſurée.

POLYEUCTE.

Mais dans le ciel déja la palme eſt préparée.

On ajoutait que *Polyeucte*, & même *Pauline*, auraient intéreſſé bien davantage, ſi *Polyeucte* avait ſimplement refuſé d'aſſiſter à un ſacrifice idolâtre, fait en l'honneur de la victoire de *Sévère*. Ces réflexions me paraiſſent judicieuſes; mais il me paraît auſſi que le ſpectateur pardonne à *Polyeucte* ſon imprudence, comme celle d'un jeune homme, pénétré d'un zèle ardent, que le batême fortifie en lui; il n'examine pas ſi ce zèle eſt ſelon la ſcience. Au théâtre, on ſe

NÉARQUE.

Par une ſainte vie il faut la mériter.

POLYEUCTE.

Mes crimes en vivant me la pourraient ôter.
Pourquoi mettre au hazard ce que la mort aſſure ?
Quand elle ouvre le ciel peut-elle ſembler dure ?
Je ſuis chrétien, Néarque, & le ſuis tout-à-fait ; *y*)
La foi que j'ai reçue aſpire à ſon effet.
Qui fuit croit lâchement, & n'a qu'une foi morte.

NÉARQUE.

Ménagez votre vie, à Dieu même elle importe.
Vivez pour protéger les chrétiens en ces lieux.

POLYEUCTE.

L'exemple de ma mort les fortifira mieux.

NÉARQUE.

Vous voulez donc mourir ?

POLYEUCTE.

Vous aimez donc à vivre ?

NÉARQUE.

Je ne puis déguiſer que j'ai peine à vous ſuivre.
Sous l'horreur des tourmens je crains de ſuccomber.

POLYEUCTE.

Qui marche aſſurément n'a point peur de tomber.
Dieu fait part au beſoin de ſa force infinie.

---

prête toujours aux ſentimens naturels des perſonnages ; on devient entouſiaſte avec *Polyeucte*, inflexible avec *Horace*, tendre avec *Chimène* : le dialogue eſt vif, & il entraîne. Il eſt vrai que les eſprits philoſophes dont le nombre eſt fort augmenté, mépriſent beaucoup l'action de *Polyeucte* & de *Néarque*. Ils ne regardent ce *Néarque* que comme un convulſionnaire qui a enforcelé un jeune im-

Qui craint de le nier, dans son ame le nie :
Il croit le pouvoir faire, & doute de sa foi.

NÉARQUE.

Qui n'apréhende rien présume trop de soi.

POLYEUCTE.

J'attens tout de sa grace, & rien de ma faiblesse :
Mais loin de me presser, il faut que je vous presse :
D'où vient cette froideur ?

NÉARQUE,

Dieu même a craint la mort.

POLYEUCTE.

Il s'est offert pourtant, suivons ce saint effort ;
Dressons-lui des autels sur des monceaux d'idoles.
Il faut, je me souviens encor de vos paroles,
Négliger pour lui plaire & femme, & biens, & rang,
Exposer pour sa gloire, & verser tout son sang.
Hélas, qu'avez-vous fait de cette amour parfaite
Que vous me souhaitiez, & que je vous souhaite ?
S'il vous en reste encor, n'êtes-vous point jaloux
Qu'à grand'peine chrétien j'en montre plus que vous ?

NÉARQUE.

Vous sortez du batême, & ce qui vous anime
C'est sa grace qu'en vous n'affaiblit aucun crime ;
Comme encor toute entière elle agit pleinement,

---

prudent. Mais le parterre entier ne sera jamais philosophe. Les idées populaires seront toujours admises au théatre.

y) *Tout-à-fait*] ne doit jamais entrer dans la poésie. *Et une foi qui aspire à son effet*, n'est pas un vers correct & élégant.

Et tout ſemble poſſible à ſon feu véhément :
Mais cette même grace en moi diminuée,
Et par mille péchés ſans ceſſe exténuée,
Agit aux grands effets avec tant de langueur,
Que tout ſemble impoſſible à ſon peu de vigueur.
Cette indigne moleſſe & ces lâches défenſes
Sont des punitions qu'attirent mes offenſes ;
Mais Dieu, dont on ne doit jamais ſe défier,
z) Me donne votre exemple à me fortifier.
Allons, cher Polyeucte, allons aux yeux des hommes
Braver l'idolatrie, & montrer qui nous ſommes ;
Puiſſai-je vous donner l'exemple de ſouffrir,
Comme vous me donnez celui de vous offrir !

POLYEUCTE.

A cet heureux tranſport que le ciel vous envoye,
Je reconnais Néarque, & j'en pleure de joye.
Ne perdons plus de tems, le ſacrifice eſt prèt ;
Allons-y du vrai Dieu ſoutenir l'intérèt ;
Allons fouler aux pieds ce foudre ridicule *a*)
Dont arme un bois pourri ce peuple trop crédule ;
Allons en éclairer l'aveuglement fatal ; *b*)

Allons

z) *Me donne votre exemple à me fortifier.*] Il falait, *pour me fortifier*. J'ai cru apercevoir dans le public, aux repréſentations, une ſecrette joie, que *Polyeucte* allât commettre cette action, parce qu'on eſpérait qu'il en ſerait puni, & que *Sévère* épouſerait ſa femme. En effet, c'eſt à *Sévère* qu'on s'intéreſſe ; & le public prend toujours, ſans qu'il s'en aperçoive, le parti du héros amant, contre le mari qui n'eſt pas héros.

a) Voilà un exemple d'un mot bas, noblement employé.

b) *En éclairer*] eſt dur à l'oreille. Il faut éviter ces cacophonies ; de plus on éclaire des yeux, on n'éclaire point un

Allons briſer ces dieux de pierre & de métal ; *a*)
Abandonnons nos jours à cette ardeur céleſte ;
Faiſons triompher Dieu, qu'il diſpoſe du reſte.

NÉARQUE.

Allons faire éclater ſa gloire aux yeux de tous,
Et répondre avec zèle à ce qu'il veut de nous. *b*)

Fin du ſecond acte.

---

aveuglement, on le diſſipe, on le guérit.

a) *Allons briſer.*] C'eſt ſans doute une action très-ridicule & très-coupable. Un ſeigneur turc qui dans Conſtantinople irait briſer les ſtatues de l'égliſe chrétienne pendant la grand'meſſe paſſerait pour un fou & ſerait ſévérement puni par les turcs mêmes.

Nous renvoyons le lecteur aux nottes précédentes.

b) *Néarque* ne fait ici que répéter en deux vers languiſſans ce qu'a dit *Polyeucte*, auſſi j'ai vû ſouvent ſupprimer ces vers à la repréſentation.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

PAULINE.

QUE de foucis flotans, que de confus nuages
Préfentent à mes yeux d'inconftantes images!
Douce tranquillité que je n'ofe efpérer,
Que ton divin rayon tarde à les éclairer!
Mille agitations que mes troubles produifent,
Dans mon cœur ébranlé tour-à-tour fe détruifent;
Aucun efpoir n'y coule où j'ofe perfifter,
Aucun effroi n'y régne où j'ofe m'arrèter.
Mon efprit embraffant tout ce qu'il s'imagine,
Voit tantôt mon bonheur, & tantôt ma ruine;
Et fuit leur vaine idée avec fi peu d'effet,
Qu'il ne peut efpérer ni craindre tout-à-fait.
a) Sévère inceffamment brouille ma fantaifie.
J'efpère en fa vertu, je crains fa jaloufie;

a) *Sévère inceffamment brouille ma fantaifie.*] Cette fantaifie devrait-elle être *brouillée*, après les affurances de *civilités* réciproques? *Pauline* doit-elle craindre que *Sévère* & *Polyeucte* fe querellent au temple? Ce monologue, qui n'eft qu'une répétition de fes terreurs, & même des terreurs qu'elle ne peut avoir qu'en vertu de fon rêve, languit un peu à la repréfentation; non-feulement il eft long & fans chaleur, mais fi *Pauline* eft encor effrayée par fon rêve, elle ne doit craindre qu'une affemblée de chrétiens; puifque *c'eft de chrétiens une impie affemblée* qui a tué fon mari en fonge, & qu'elle ne doit pas préfumer que cette impie affemblée foit dans le temple de *Jupiter*. Je crois que fi elle avait craint

Et je n'ose penser que d'un œil bien égal
Polyeucte en ces lieux puisse voir son rival.
Comme entre deux rivaux la haine est naturelle,
L'entrevûe aisément se termine en querelle;
L'un voit aux mains d'autrui ce qu'il croit mériter,
L'autre un desespéré qui peut tout attenter. *b*)
Quelque haute raison qui régle leur courage,
L'un conçoit de l'envie, & l'autre de l'ombrage.
La honte d'un affront que chacun d'eux croit voir,
Ou de nouveau reçûe, ou prête à recevoir,
Consumant dès l'abord toute leur patience,
Forme de la colère & de la défiance;
Et saisissant ensemble & l'époux, & l'amant,
En dépit d'eux les livre à leur ressentiment.
Mais que je me figure une étrange chimère,
Et que je traite mal Polyeucte & Sévère!
Comme si la vertu de ces fameux rivaux
Ne pouvait s'affranchir de ces communs défauts?
c) Leurs ames à tous deux d'elles-mêmes maîtresses
Sont d'un ordre trop haut pour de telles bassesses.
Ils se verront au temple en hommes généreux;

---

un assassinat de la part des chrétiens, cela produirait un coup de théatre, quand on vient lui dire que son mari est chrétien lui-même.

b) Cette dissertation paraît bien froide, le grand défaut de *Corneille* est de faire des raisonnemens quand il faut du sentiment. Le public ne s'aperçut pas d'abord de ce défaut qui était caché par tant de beautés. Mais il augmenta avec l'âge & jetta dans toutes ces dernieres piéces une langueur insuportable. Ici cette faute est un peu couverte par l'intérêt qu'on prend au rôle si neuf & si singulier de *Pauline*.

c) *Leurs ames à tous deux.*] Cette expression n'est pas française.

Mais, las! ils ſe verront, & c'eſt beaucoup pour eux. *d*)
Que ſert à mon époux d'être dans Mélitène,
Si contre lui Sévère arme l'aigle romaine,
Si mon père y commande, & craint ce favori,
Et ſe repent déja du choix de mon mari? *e*)
f) Si peu que j'ai d'eſpoir ne luit qu'avec contrainte;
En naiſſant il avorte, & fait place à la crainte:
Ce qui doit l'affermir ſert à le diſſiper.
Dieux, faites que ma peur puiſſe enfin ſe tromper.
Mais *g*) ſachons-en l'iſſue.

SCENE II.

PAULINE, STRATONICE.

PAULINE.

Hé bien, ma Stratonice,
Comment s'eſt terminé ce pompeux ſacrifice?
Ces rivaux généreux au temple ſe ſont vûs?

STRATONICE.

Ah, Pauline!

PAULINE.

Mes vœux ont-ils été déçûs?

---

d) *Et c'eſt beaucoup pour eux.*] On dirait bien de deux rivaux ennemis c'eſt beaucoup pour eux de ſe voir, c'eſt-à-dire, ils ont fait un grand effort, ils ont ſurmonté leur averſion; ils ont pris ſur eux de ſe voir. Ici l'auteur veut dire, *il eſt dangereux qu'ils ſe voyent.* Mais il ne le dit pas.

J'en vois ſur ton viſage une mauvaiſe marque.
Se ſont-ils querellés ?

STRATONICE.

Polyeucte, Néarque,
Les chrétiens...

PAULINE.

Parle donc, les chrétiens?

STRATONICE.

Je ne puis.

PAULINE.

Tu prépares mon ame à d'étranges ennuis.

STRATONICE.

Vous n'en ſauriez avoir une plus juſte cauſe.

PAULINE.

L'ont-ils aſſaſſiné ?

STRATONICE.

Ce ferait peu de choſe.
Tout votre ſonge eſt vrai, Polyeucte n'eſt plus...

PAULINE.

Il eſt mort !

STRATONICE.

Non, il vit; mais, ô pleurs ſuperflus!
Ce courage ſi grand, cette ame ſi divine
N'eſt plus digne du jour, ni digne de Pauline.
Ce n'eſt plus cet époux ſi charmant à vos yeux,
C'eſt l'ennemi commun de l'état & des dieux,

---

e) *Du choix de mon mari.*] Vers de comédie.

f) *Si peu que j'ai d'eſpoir ne luit*,] n'eſt pas français, il faut, *le peu.*

g) *Sachons-en l'iſſue.*] Cette iſſue ſe raporte à *peur*. Une peur n'a point d'iſſue.

h) Un méchant, un infame, un rebelle, un perfide,
Un traître, un ſcélerat, un lâche, un parricide,
Une peſte exécrable à tous les gens de bien,
Un ſacrilège impie, en un mot un chrétien.

PAULINE.

Ce mot aurait ſuffi ſans ce torrent d'injures.

STRATONICE.

Ces titres aux chrétiens ſont-ce des impoſtures?

PAULINE.

Il eſt ce que tu dis, s'il embraſſe leur foi;
Mais il eſt mon époux, & tu parles à moi.

STRATONICE.

Ne conſidérez plus que le Dieu qu'il adore.

PAULINE.

Je l'aimai par devoir, ce devoir dure encore.

STRATONICE.

Il vous donne à préſent ſujet de le haïr.
Qui trahit tous nos dieux aurait pû vous trahir.

PAULINE.

Je l'aimerais encor quand il m'aurait trahie;
Et ſi de tant d'amour *i*) tu peux être ébahie,
Apren que mon devoir ne dépend point du ſien;
Qu'il y manque, s'il veut, je dois faire le mien.

---

h) *Un méchant, un infame, un rebelle, un perfide.*] Ce couplet fait toujours un peu rire; mais la réponſe de *Pauline* eſt belle, & répare incontinent le ridicule produit par cet entaſſement d'injures.

i) *Tu peux être ébahie.*] *Ebahie* ne s'employe que dans le bas comique, je crois qu'on a mis à la place,

Je l'aimerais encor m'eût-il abandonnée;
Et ſi de tant d'amour tu parais étonnée.

k) *Quoi, s'il aimait ailleurs ſerais-je*

k) Quoi, s'il aimait ailleurs, ſerais-je diſpenſée
l) A ſuivre à ſon exemple une ardeur inſenſée ?
Quelque chrétien qu'il ſoit, je n'en ai point d'horreur;
Je chéris ſa perſonne, & je hais ſon erreur.
Mais quel reſſentiment en témoigne mon père ?

STRATONICE.

Une ſecrette rage, un excès de colère,
Malgré qui toutefois un reſte d'amitié
Montre pour Polyeucte encor quelque pitié ;
Il ne veut point *m*) ſur lui faire agir ſa juſtice,
Que du traître Néarque il n'ait vû le ſuplice.

PAULINE.

Quoi! Néarque en eſt donc ?

STRATONICE.

Néarque l'a ſéduit:
De leur vieille amitié c'eſt là l'indigne fruit.
Ce perfide tantôt, en dépit de lui-même,
L'arrachant de vos bras le traînait au batême.
Voilà ce grand ſecret & ſi myſtérieux,
Que n'en pouvait tirer votre amour curieux.

PAULINE.

Tu me blâmais alors d'être trop importune.

---

diſpenſée.] Ce qu'elle dit ici d'amour n'eſt-il pas un peu déplacé ? Elle doit trembler pour les jours de ſon mari, & elle demande s'il ferait permis de lui faire une infidélité. D'ailleurs, *diſpenſée à*, n'eſt pas français ; elle veut dire, *ſerais-je autoriſée à.*

l) *A ſuivre une ardeur*] eſt un barbariſme. On ne ſuit point une ardeur.

m) *Sur lui faire agir ſa juſtice.*] Cela n'eſt pas français ; il faut agir contre lui, ou déployer ſur lui.

STRATONICE.

Je ne prévoyais pas une telle infortune.

PAULINE.

Avant qu'abandonner mon ame à mes douleurs,
Il me faut essayer *n*) la force de mes pleurs;
En qualité de femme, ou de fille, j'espère
Qu'ils vaincront un époux, ou fléchiront un père;
Que si sur l'un & l'autre ils manquent de pouvoir,
Je ne prendrai conseil que de mon desespoir.
Apren moi cependant ce qu'ils ont fait au temple.

STRATONICE.

C'est une impiété qui n'eut jamais d'exemple;
Je ne puis y penser *o*) sans frémir à l'instant,
Et crains de faire un crime en vous la racontant.
Aprenez en deux mots leur brutale insolence.
Le prêtre avait à peine obtenu du silence,
Et devers l'orient assuré son aspect,
Qu'ils ont fait éclater leur manque de respect.
A chaque occasion de la cérémonie,

A

n) *La force de mes pleurs.*] Il faut, *le pouvoir.* Mais un autre tour ferait beaucoup mieux. De plus, doit-elle se préparer ainsi à pleurer? Les pleurs sont involontaires: elle auroit dû dire, *il m'aura peut-être pitié de mes pleurs.*

o) *Sans frémir à l'instant.*] On ne peut remarquer avec trop d'attention, ces mots inutiles que la rime arrache. *Sans frémir*, dit tout; *à l'instant*, est ce qu'on appelle cheville.

p) *Ici dispensez moi du récit des blasphêmes.*] Je ne répondrai point à cette fausse opinion où l'on est, que les romains adoraient du bois & de la pierre. Il est bien sûr que leur *Deus optimus maximus*, que *Deûm stator atque hominum rex*, n'était point une statue, & que *Polyeucte* avait très-grand tort de leur reprocher une sotise dont ils n'étaient point coupables; mais c'est une opinion commune. *Polyeucte* était dans cette er-

A l'envi l'un & l'autre étalait sa manie,
Des mystères sacrés hautement se moquait,
Et traitait de mépris les dieux qu'on invoquait.
Tout le peuple en murmure, & Félix s'en offense;
Mais tous deux s'emportant à plus d'irrévérence,
Quoi, lui dit Polyeucte en élevant sa voix,
Adorez-vous des dieux, ou de pierre, ou de bois?
q) Ici dispensez-moi du récit des blasphêmes
Qu'ils ont vomi tous deux *r*) contre Jupiter mêmes,
L'adultère & l'inceste en étaient les plus doux.
s) *Oyez*, dit-il ensuite, *oyez, peuple, oyez tous,*
Le Dieu de Polyeucte, & celui de Néarque,
De la terre & du ciel est l'absolu monarque,
Seul être indépendant, seul maître du destin,
Seul principe éternel, & souveraine fin.
C'est ce Dieu des chrétiens qu'il faut qu'on remercie
Des victoires qu'il donne à l'empereur Décie;
Lui seul tient en sa main le succès des combats,
Il le veut élever, il le peut mettre à bas:
Sa bonté, son pouvoir, sa justice est immense;
C'est lui seul qui punit, lui seul qui récompense.

---

reur. Il parle comme il doit parler, conformément aux préjugés. La poësie n'est pas de la philosophie; ou plutôt, la philosophie consiste à faire dire ce que les caractères des personnages comportent.

r) *Contre Jupiter mêmes.*] *Corneille* employe indifféremment cet adverbe avec une *s*, & sans *s*. Les poëtes, tant gênés d'ailleurs, peuvent avoir la liberté d'ôter & d'ajoûter une *s* à ce mot.

s) *Oyez, Félix, dit-il, oyez peuple, oyez tous.*] *Oyez* n'est plus employé qu'au barreau. On a conservé ce mot en Angleterre. Les huissiers disent *ois*, sans savoir ce qu'ils disent. Nous n'avons gardé de ce verbe que l'infinitif *ouïr*; & nous disions autrefois *oyer*. Les sessions de l'échiquier de Normandie s'apellaient *oyer & terminer*.

Vous adorez en vain des monstres impuissans.
Se jettant à ces mots sur le vin & l'encens,
Après en avoir mis les saints vases par terre,
Sans crainte de Félix, sans crainte du tonnerre,
D'une fureur pareille ils courent à l'autel.
Cieux, a-t-on vû jamais, a-t-on rien vû de tel?
Du plus puissant des dieux nous voyons la statue
Par une main impie à leurs pieds abattue,
Les mystères troublés, le temple profané,
La fuite & les *t*) clameurs d'un peuple mutiné,
Qui craint d'être accablé sous le courroux céleste,
u) Félix... Mais le voici qui vous dira le reste.

PAULINE.

Que son visage est sombre, & plein d'émotion!
Qu'il montre de tristesse & d'indignation!

SCENE III.

FÉLIX, PAULINE, STRATONICE.

FÉLIX.

UNe telle insolence avoir osé paraître!
En public! à ma vûe! il en mourra, le traître.

PAULINE.

Souffrez que votre fille embrasse vos genoux.

---

t) *Nous voyons les clameurs.*] C'est une inadvertence qui n'empêche pas que ce récit ne soit animé & bien fait.

u) Il y a là un grand intérêt. C'est-là encor une fois ce qui fait le succès des piéces de théatre.

x) *Au spectacle sanglant d'un ami qu'il faut suivre.*] Voilà où les maximes géné-

FÉLIX.

Je parle de Néarque, & non de votre époux.
Quelque indigne qu'il ſoit de ce doux nom de gendre,
Mon ame lui conſerve un ſentiment plus tendre;
La grandeur de ſon crime & de mon déplaiſir
N'a pas éteint l'amour qui me l'a fait choiſir.

PAULINE.

Je n'attendais pas moins de la bonté d'un père.

FÉLIX.

Je pouvais l'immoler à ma juſte colère:
Car vous n'ignorez pas à quel comble d'horreur
De ſon audace impie a monté la fureur;
Vous l'avez pû ſavoir du moins de Stratonice.

PAULINE.

Je ſais que de Néarque il doit voir le ſuplice.

FÉLIX.

Du conſeil qu'il doit prendre il ſera mieux inſtruit,
Quand il verra punir celui qui l'a ſéduit.
x) Au ſpectacle ſanglant d'un ami qu'il faut ſuivre,
La crainte de mourir & le déſir de vivre
Reſſaiſiſſent une ame avec tant de pouvoir,
Que qui voit le trépas ceſſe de le vouloir.
L'exemple touche plus que ne fait la menace.
Cette indiſcrète ardeur tourne bientôt en glace;
Et nous verrons bientôt ſon cœur inquiété

rales ſont bien placées; elles ne ſont point ici dans la bouche d'un homme paſſionné qui doit parler avec ſentiment, & éviter les ſentences & les lieux communs. C'eſt un juge qui parle, & qui dit des raiſons priſes dans la connaiſſance du cœur humain.

Me demander pardon de tant d'impiété.

PAULINE.

Vous pouvez eſpérer qu'il change de courage?

FÉLIX.

Aux dépens de Néarque il doit ſe rendre ſage.

PAULINE.

Il le doit, mais, hélas! où me renvoyez-vous?
Et quels triſtes hazards ne court point mon époux,
Si de ſon inconſtance il faut qu'enfin j'eſpère
Le bien que j'eſpérais de la bonté d'un père?

FÉLIX.

Je vous en fais trop voir, Pauline, à conſentir
Qu'il évite la mort par un promt repentir.
Je devais même peine à des crimes ſemblables;
y) Et mettant différence entre ces deux coupables,
z) J'ai trahi la juſtice à l'amour paternel;
Je me ſuis fait pour lui moi-même criminel;
Et j'attendais de vous, au milieu de vos craintes,
Plus de remercimens que je n'entens de plaintes.

PAULINE.

De quoi remercier qui ne me donne rien?
Je ſais quelle eſt l'humeur & l'eſprit d'un chrétien.
Dans l'obſtination juſqu'au bout il demeure:
Vouloir ſon repentir c'eſt ordonner qu'il meure.

FÉLIX.

Sa grace eſt en ſa main, c'eſt à lui d'y rêver.

---

y) *Et mettant différence.*] Cette ſuppreſſion des articles n'eſt permiſe que dans le ſtile burleſque, qu'on nomme marotique.

z) *J'ai trahi la juſtice à l'amour paternel.*] *Trahir la juſtice à l'amour*, n'eſt pas français.

PAULINE.

Faites-la toute entière.

FÉLIX.

Il la peut achever.

PAULINE.

Ne l'abandonnez pas aux fureurs de sa secte.

FÉLIX.

Je l'abandonne aux loix qu'il faut que je respecte.

PAULINE.

Est-ce ainsi que d'un gendre un beau-père est l'apui?

FÉLIX.

a) Qu'il fasse autant pour soi comme je fais pour lui.

PAULINE.

Mais il est aveuglé.

FÉLIX.

Mais il se plaît à l'être.
Qui chérit son erreur ne la veut pas connaître.

PAULINE.

Mon père, au nom des dieux...

FÉLIX.

Ne les réclamez pas
Ces dieux, dont l'intérêt demande son trépas.

PAULINE.

Ils écoutent nos vœux.

---

a) *Qu'il fasse autant pour soi, comme je fais pour lui.*] Ce vers est un barbarisme. On dit, *autant que*, & non pas *autant comme*. *Soi*, ne se dit qu'à l'indéfini; il faut faire quelque chose pour *soi*, il travaille pour *lui*.

FÉLIX.

Hé bien, qu'il leur en faſſe. *b*)

PAULINE.

Au nom de l'empereur dont vous tenez la place...

FÉLIX.

J'ai ſon pouvoir en main, mais s'il me l'a commis,
C'eſt pour le déployer contre ſes ennemis.

PAULINE.

Polyeucte l'eſt-il?

FÉLIX.

Tous chrétiens ſont rebelles.

PAULINE.

N'écoutez point pour lui ces maximes cruelles.
En épouſant Pauline il s'eſt fait votre ſang.

FÉLIX.

Je regarde ſa faute, & ne vois plus ſon rang.
Quand le crime d'état ſe mêle au ſacrilège,
Le ſang ni l'amitié n'ont plus de privilège.

PAULINE.

Quel excès de rigueur!

FÉLIX.

Moindre que ſon forfait.

PAULINE.

O de mon ſonge affreux trop véritable effet!
Voyez-vous qu'avec lui vous perdez votre fille?

---

b) Le lecteur voit ſans doute combien tout ce dialogue eſt vif, preſſé, naturel, intéreſſant: c'eſt un chef-d'œuvre.

c) *Outre que.*] Expreſſion qui ne doit jamais entrer dans la poëſie: *plus de dureté*, ce *plus* ne ſe raporte à rien. On peut demander pourquoi elle dit que *Polyeucte* ſera inébranlable, quand elle

FÉLIX.

Les dieux & l'empereur ſont plus que ma famille.

PAULINE.

La perte de tous deux ne vous peut arrêter !

FÉLIX.

J'ai les dieux & Décie enſemble à redouter.
Mais nous n'avons encor à craindre rien de triſte ;
Dans ſon aveuglement penſez-vous qu'il perſiſte ?
S'il nous ſemblait tantôt courir à ſon malheur,
C'eſt d'un nouveau chrétien la première chaleur.

PAULINE.

Si vous l'aimez encor, quittez cette eſpérance,
Que deux fois en un jour il change de croyance :
c) Outre que les chrétiens ont plus de dureté,
Vous attendez de lui trop de légéreté.
Ce n'eſt point une erreur avec le lait ſucée,
Que ſans l'examiner ſon ame ait embraſſée ;
Polyeucte eſt chrétien parce qu'il l'a voulu,
Et vous portait au temple un eſprit réſolu.
Vous devez préſumer de lui comme du reſte.
Le trépas n'eſt pour eux ni honteux, ni funeſte ;
Ils cherchent de la gloire à mépriſer nos dieux ;
Aveugles pour la terre, ils aſpirent aux cieux ;
Et croyant que la mort leur en ouvre la porte,
Tourmentés, déchirés, aſſaſſinés, n'importe,

---

eſpère le fléchir par ſes pleurs ? Peut-être que ſi elle eſpérait un retour de *Polyeucte* à la religion de ſes pères, la ſituation en deviendrait plus touchante, quand elle verrait enſuite ſon eſpérance trompée. Cette ſcène d'ailleurs eſt ſupérieurement dialoguée.

Les ſuplices leur ſont ce qu'à nous les plaiſirs,
Et les mènent au but où tendent leurs déſirs.
La mort la plus infame ils l'appellent martyre.

FÉLIX.

Hé bien donc, Polyeucte aura ce qu'il déſire :
N'en parlons plus.

PAULINE.

Mon père. . .

SCENE IV.

FÉLIX, ALBIN, PAULINE, STRATONICE.

FÉLIX.

ALbin, en eſt-ce fait ?

ALBIN.

Oui, ſeigneur, & Néarque a payé ſon forfait.

FÉLIX.

Et notre Polyeucte a vû trancher ſa vie ?

ALBIN.

Il l'a vû, mais hélas ! avec un œil d'envie ;

Il

---

d) *Je l'ai de votre main, mon amour eſt ſans crime.*] On eſt toûjours un peu étonné que *Pauline* prononce le mot d'amour en [illegible] ſon mari, elle qui a avoué à ce mari qu'elle en aimait un autre. Mais *je l'ai de votre main*, eſt admirable.

Dans le vers qui ſuit, *la glorieuſe eſtime de votre choix*, eſt un barbariſme.

e) *Par ces beaux ſentimens qu'il m'a*

Il brûle de le ſuivre au lieu de reculer ;
Et ſon cœur s'affermit au lieu de s'ébranler.

PAULINE.

Je vous le diſais bien ; encor un coup, mon père,
Si jamais mon reſpect a pû vous ſatisfaire,
Si vous l'avez priſé, ſi vous l'avez chéri...

FÉLIX.

Vous aimez trop, Pauline, un indigne mari.

PAULINE.

d) Je l'ai de votre main, mon amour eſt ſans crime ;
Il eſt de votre choix la glorieuſe eſtime ;
Et j'ai pour l'accepter éteint le plus beau feu
Qui d'une ame bien née ait mérité l'aveu.
Au nom de cette aveugle, & promte obéiſſance,
Que j'ai toujours rendue aux loix de la naiſſance,
Si vous avez pû tout ſur moi, ſur mon amour,
Que je puiſſe ſur vous quelque choſe à mon tour.
Par ce juſte pouvoir à préſent trop à craindre,
e) Par ces beaux ſentimens qu'il m'a falu contraindre,
Ne m'ôtez pas vos dons, ils ſont chers à mes yeux,
Et m'ont aſſez coûté pour m'être précieux.

FÉLIX.

Vous m'importunez trop. Bien que j'aye un cœur tendre ;
f) Je n'aime la pitié qu'au prix que j'en veux prendre :

---

falu contraindre.] Il ne paraît guères convenable, que *Pauline* demande la grace de ſon mari, au nom de l'amour qu'elle a eu pour un autre que ſon mari.

f) *Je n'aime la pitié qu'au prix que j'en veux prendre.*] Que veut dire, *aimer la pitié au prix qu'on en veut prendre* ? Qu'eſt-ce que ce prix ? Cette phraſe était autrefois triviale, & jamais noble ni exacte.

Employez mieux l'effort de vos juſtes douleurs ;
Malgré moi m'en toucher c'eſt perdre & tems & pleurs ;
J'en veux être le maître, & je veux bien qu'on ſache
Que je la déſavoue alors qu'on me l'arrache.
Préparez-vous à voir ce malheureux chrétien ;
Et faites votre effort quand j'aurai fait le mien.
Allez, n'irritez plus un père qui vous aime ;
Et tâchez d'obtenir votre époux de lui-même.
Tantôt juſqu'en ce lieu je le ferai venir :
Cependant quittez nous ; je veux l'entretenir.

PAULINE.

De grace, permettez . . .

FÉLIX.

Laiſſez nous ſeuls, vous dis-je ;
Votre douleur m'offenſe autant qu'elle m'aflige.
A gagner Polyeucte apliquez tous vos ſoins :
Vous avancerez plus en m'importunant moins.

---

g) Il faut *comment*.

SCENE V.

FÉLIX, ALBIN.

FÉLIX.

g) ALbin, comme est-il mort?

ALBIN.

h) En brutal, en impie
En bravant les tourmens, en dédaignant la vie,
Sans regret, sans murmure, & sans étonnement,
Dans l'obstination & l'endurcissement,
Comme un chrétien enfin, le blasphême à la bouche.

FÉLIX.

Et l'autre?

ALBIN.

Je l'ai dit déja, rien ne le touche;
Loin d'en être abattu, son cœur en est plus haut:
On l'a violenté pour quitter l'échafaut:
Il est dans la prison où je l'ai vû conduire;
Mais vous êtes bien loin encor de le réduire.

FÉLIX.

Que je suis malheureux!

ALBIN.

Tout le monde vous plaint.

FÉLIX.

On ne sait pas les maux dont mon cœur est atteint.

h) *En brutal, en impie.*] *Brutal*, mauvaise expression.

i) De penſers ſur penſers mon ame eſt agitée,
De ſoucis ſur ſoucis elle eſt inquiétée;
Je ſens l'amour, la haine, & la crainte, & l'eſpoir,
k) La joie & la douleur tour-à-tour l'émouvoir.
J'entre en des ſentimens qui ne ſont pas croyables:
J'en ai de violens, j'en ai de pitoyables,
J'en ai de généreux qui n'oſeraient agir,
J'en ai même de bas, & qui me font rougir.
J'aime ce malheureux que j'ai choiſi pour gendre,
Je hais l'aveugle erreur qui le vient de ſurprendre;
Je déplore ſa perte, & le voulant ſauver,
J'ai la gloire des dieux enſemble à conſerver;
Je redoute leur foudre, & celui de Décie;
Il y va de ma charge, il y va de ma vie:
Ainſi tantôt pour lui je m'expoſe au trépas,
Et tantôt je le perds pour ne me perdre pas.

ALBIN.

Décie excuſera l'amitié d'un beau-père;
Et d'ailleurs Polyeucte eſt d'un ſang qu'on révère.

FÉLIX.

l) A punir les chrétiens ſon ordre eſt rigoureux;
Et plus l'exemple eſt grand, plus il eſt dangereux.
On ne diſtingue point quand l'offenſe eſt publique;
Et lors qu'on diſſimule un crime domeſtique,
Par quelle autorité peut-on, par quelle loi,

---

i) *De penſers ſur penſers de ſoucis ſur ſoucis.*] Il n'y a pas là d'élégance, mais il y a de la vivacité de ſentiment.

k) *La joie & la douleur, tour à tour l'émouvoir.*] *La joie* : ce mot ne découvre-t-il point trop la baſſeſſe de *Félix* ? Quel moment pour ſentir de la joie!

l) *A punir les chrétiens.*] Un ordre à punir eſt un ſolécíſme.

m) *Du couroux de Décie obtiendrait ma*

Châtier en autrui ce qu'on souffre chez soi?

ALBIN.

Si vous n'osez avoir d'égard à sa personne,
Ecrivez à Décie afin qu'il en ordonne.

FÉLIX.

Sévère me perdrait si j'en usais ainsi.
Sa haine & son pouvoir font mon plus grand souci.
Si j'avais différé de punir un tel crime,
Quoiqu'il soit généreux, quoiqu'il soit magnanime,
Il est homme, & sensible, & je l'ai dédaigné;
Et de tant de mépris son esprit indigné,
Que met au desespoir cet hymen de Pauline,
m) Du couroux de Décie obtiendrait ma ruine.
Pour venger un affront tout semble être permis,
Et les occasions tentent les plus remis.
Peut-être, & ce soupçon n'est pas sans aparence,
Il ralume en son cœur déja quelque espérance;
Et croyant bientôt voir Polyeucte puni,
Il rapelle un amour à grand' peine banni.
Juge si sa colère en ce cas implacable,
Me ferait innocent de sauver un coupable;
Et s'il m'épargnerait, voyant par mes bontés
Une seconde fois ses desseins avortés.
 Te dirai-je un penser indigne, bas, & lâche?
Je l'étouffe, il renait, il me flate, & me fâche;

ruine.] Cette crainte n'est-elle pas aussi frivole que celle où était *Pauline*, que son mari & son amant ne se querellassent au temple? Personne ne craint pour *Félix*; il n'a rien à redouter en demandant l'ordre de l'empereur; il affecte une terreur qui paraît peu naturelle.

L'ambition toûjours me le vient présenter,
Et tout ce que je puis c'est de le détester.
Polyeucte est ici l'apui de ma famille;
n) Mais si par son trépas l'autre épousait ma fille,
J'acquerrais bien par là de plus puissans apuis
Qui me mettraient plus haut cent fois que je ne suis.
Mon cœur en prend par force une maligne joie;
Mais que plutôt le ciel à tes yeux me foudroie,
Qu'à des pensers si bas je puisse consentir,
Que jusques-là ma gloire ose se démentir!

ALBIN.

Votre cœur est trop bon, & votre ame trop haute:
Mais vous résolvez-vous à punir cette faute?

FÉLIX.

Je vais dans la prison faire tout mon effort
A vaincre cet esprit par l'effroi de la mort;
Et nous verrons après ce que poura Pauline.

ALBIN.

Que ferez-vous enfin, si toûjours il s'obstine?

---

n) *Mais si par son trépas l'autre épousait ma fille.*] Voici le sentiment le plus méprisable qu'on puisse jamais dévelo-per; mais il est ménagé avec art.

Ces expressions, *l'autre épousait ma fille, j'acquerrais par-là, cent fois plus haut,* sont aussi basses que le sentiment de *Félix.* Cependant, j'ai toujours remarqué qu'on n'écoutait pas sans plaisir l'aveu de ces sentimens, tout condamnables qu'ils sont. On aimait en secret ce dévelope-ment honteux du cœur humain; on sentait qu'il n'est que trop vrai que souvent les hommes sacrifient tout à leur propre intérêt. Enfin, *Félix* dit au moins qu'il déteste ces pensées si lâches; on lui par-donne un peu. Mais pardonne-t-on à *Albin* qui lui dit qu'il a *l'ame trop haute?*

C'est ici le lieu d'examiner, si on peut mettre sur la scène tragique des carac-tères bas & lâches. Le public en géné-ral ne les aime pas. Le parterre murmure quand *Narcisse* dit dans *Britanicus*, *Et*

FÉLIX.

Ne me presse point tant, dans un tel déplaisir.
Je ne puis que résoudre, & ne sais que choisir.

ALBIN.

Je dois vous avertir, en serviteur fidelle,
o) Qu'en sa faveur déja la ville se rebelle,
Et ne peut voir passer par la rigueur des loix
Sa dernière espérance & le sang de ses rois.
Je tiens sa prison même assez mal assurée;
J'ai laissé tout autour une troupe éplorée;
Je crains qu'on ne la force.

FÉLIX.

Il faut donc l'en tirer,
Et l'amener ici pour nous en assurer.

ALBIN.

Tirez l'en donc vous-même, & d'un espoir de grace
Apaisez la fureur de cette populace.

---

pour nous rendre heureux perdons les misérables. On n'aime point le prêtre *Mathan*, qui veut à *force d'attentats perdre tous ses remords.* Cependant, puisque ces caractères sont dans la nature, il semble qu'il soit permis de les peindre; & l'art de les faire contraster avec les personnages héroïques peut quelquefois produire des beautés.

o) *Qu'en sa faveur déja la ville se rebelle.*] *Rebeller*, ne se dit plus, & devrait se dire, puisqu'il vient de rebelle, rébellion. Mais comment cette ville payenne peut-elle se révolter en faveur d'un chrétien, après que l'on a dit que ce même peuple a été indigné de son sacrilège, & qu'il s'est enfui du temple si épouvanté, qu'il a craint d'être écrasé par la foudre? Il eût donc falu expliquer comment on a passé si-tôt de l'exécration pour l'action de *Polyeucte*, à l'amour pour sa personne.

FÉLIX.

Allons, & s'il perſiſte à demeurer chrétien,
Nous en diſpoſerons ſans qu'elle en ſache rien.

Fin du troiſiéme acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

POLYEUCTE, CLÉON.

Trois autres gardes.

POLYEUCTE.

GARDES, que me veut-on ?

CLÉON.

Pauline vous demande.

POLYEUCTE.

O préſence, ô combat que ſur-tout j'apréhende!
Félix, dans la priſon j'ai triomphé de toi,
J'ai ri de ta menace, & t'ai vû ſans effroi;
Tu prens pour t'en venger de plus puiſſantes armes.
Je craignais beaucoup moins tes boureaux que ſes larmes.
Seigneur, qui vois ici les périls que je cours,
En ce preſſant beſoin redouble ton ſecours;
Et toi, qui tout ſortant encor de la victoire
Regardes mes travaux du ſéjour de la gloire,
Cher Néarque, pour vaincre un ſi fort ennemi,
Prête du haut du ciel la main à ton ami.
Gardes, oſeriez-vous me rendre un bon office,
Non pour me dérober aux rigueurs du ſuplice,

Ce n'eſt pas mon deſſein qu'on me faſſe évader :
Mais comme il ſuffira de trois à me garder,
L'autre m'obligerait d'aller querir Sévère ; *a*)
Je crois que ſans péril on peut me ſatisfaire :
Si j'avais pû lui dire un ſecret important,
Il vivrait plus heureux, & je mourrais content.

CLÉON.

b) Si vous me l'ordonnez, j'y cours en diligence.

POLYEUCTE.

Sévère à mon défaut fera ta récompenſe.
Va, ne perds point de tems, & revien promtement.

CLÉON.

Je ſerai de retour, ſeigneur, dans un moment.

---

a) *Querir*] ne ſe dit plus.

b) *Si vous me l'ordonnez, j'y cours en diligence.*] Il n'eſt pas naturel que *Polyeucte* envoye prier *Sévère* de venir lui parler. Il ne doit rien avoir à lui dire ; mais le public eſt dans l'attente qu'il dira quelque choſe d'important. On ne ſe doute pas que *Polyeucte* envoye chercher *Sévère* pour lui donner ſa femme.

c) Quatre ans après *Polyeucte*, *Rotrou* donna *St. Genêt* comme une tragédie ſainte. On ſait que ce *Genêt* était un comédien, qui ſe convertit ſur le théatre, en jouant dans une farce contre les chrétiens. *Rotrou*, dans cette piéce, a imité ces ſtances de *Polyeucte*.

d) *Tombe par terre*] eſt toûjours mauvais ; la raiſon en eſt que *par terre* eſt inutile, & n'eſt pas noble. Cette manière de parler eſt de la converſation familière : *il eſt tombé par terre*.

e) *Et comme elle a l'éclat du verre.*] C'eſt là un de ces *Concetti*, un de ces

SCENE II. c)

POLYEUCTE.

(Les gardes ſe retirent aux côtés du théatre.)

SOurce délicieuſe en misère féconde,
Que voulez-vous de moi, flateuſes voluptés ?
Honteux attachemens de la chair & du monde,
Que ne me quittez-vous, quand je vous ai quittés ?
Allez, honneurs, plaiſirs, qui me livrez la guerre,
Toute votre félicité
Sujette à l'inſtabilité
En moins de rien *d*) tombe par terre,
e) Et comme elle a l'éclat du verre,
Elle en a la fragilité.
Ainſi n'eſpèrez pas qu'après vous je ſoupire.
Vous étalez en vain vos charmes impuiſſans ;
Vous me montrez en vain par tout ce vaſte empire,

---

faux brillans qui étaient tant à la mode. Ce n'eſt pas l'éclat qui fait la fragilité ; les diamans qui éclatent bien davantage, ſont très-ſolides.

On remarqua dès les premières repréſentations de *Polyeucte*, que ces trois vers étaient pris entiérement de la trente-deuxiéme ſtrophe d'une ode de l'évêque *Godeau* à *Louis XIII*.

Mais leur gloire tombe par terre ;
Et comme elle a l'éclat du verre,
Elle en a la fragilité.

Cette ode était oubliée, comme le ſont toutes les odes aux rois, ſurtout quand elles ſont trop longues ; mais on la déterra pour accuſer *Corneille* de ce petit plagiat. Sa mémoire pouvait l'avoir trompé ; ces trois vers purent ſe préſenter à lui dans la foule de ſes autres enfans : il eût été mieux de ne les pas employer : il était aſſez riche de ſon propre fonds. C'eſt peut-être une plus grande faute de les avoir cru bons que de ſe les être apropriés.

Les ennemis de Dieu pompeux & floriſſans.
Il étale à ſon tour des revers équitables,
Par qui les grands ſont confondus;
f) Et les glaives qu'il tient pendus
Sur les plus fortunés coupables,
Sont d'autant plus inévitables
Que leurs coups ſont moins attendus.
Tigre altéré de ſang, Décie impitoyable,
Ce Dieu t'a trop longtems abandonné les ſiens:
De ton heureux deſtin voi la ſuite effroyable:
Le Scythe va venger la Perſe & les chrétiens.
Encor un peu plus outre, & ton heure eſt venue;
Rien ne t'en ſaurait garantir;
Et la foudre qui va partir,
Toute prête à crever la nue,
Ne peut plus être retenue
Par l'attente du repentir.
Que cependant Félix m'immole à ta colère;
Qu'un rival plus puiſſant éblouïſſe ſes yeux;
Qu'aux dépens de ma vie il s'en faſſe beau-père,
Et qu'à titre d'eſclave il commande en ces lieux;
Je conſens, ou plutôt j'aſpire à ma ruine.
Monde, pour moi tu n'as plus rien.
Je porte en un cœur tout chrétien
Une flamme toute divine;
Et je ne regarde Pauline
Que comme un obſtacle à mon bien.

f) *Et les glaives qu'il tient pendus.*] *Qu'il tient ſuſpendus*, ferait mieux. *Pendus* n'eſt pas agréable.

g) *Leurs graces coutumières.*] C'eſt dom-

Saintes douceurs du ciel, adorables idées,
Vous rempliſſez un cœur qui vous peut recevoir;
De vos ſacrés attraits les ames poſſédées
Ne conçoivent plus rien qui les puiſſe émouvoir.
Vous promettez beaucoup, & donnez davantage:
Vos biens ne ſont point inconſtans;
Et l'heureux trépas que j'attens,
Ne vous ſert que d'un doux paſſage,
Pour nous introduire au partage
Qui nous rend à jamais contens.
C'eſt vous, ô feu divin, que rien ne peut éteindre,
Qui m'allez faire voir Pauline ſans la craindre.
Je la vois, mais mon cœur d'un ſaint zèle enflammé,
N'en goûte plus l'apas dont il était charmé;
Et mes yeux éclairés des céleſtes lumières
Ne trouve plus aux ſiens *g*) leurs graces coutumières.

SCENE III.

PAULINE, POLYEUCTE, Gardes.

POLYEUCTE.

MAdame, quel deſſein vous fait me demander?
Eſt-ce pour me combattre, ou pour me ſeconder?
Cet effort généreux de votre amour parfaite
Vient-il à mon ſecours? *h*) vient-il à ma défaite?

---

mage que ce mot ne ſoit plus d'uſage que dans le burleſque.

h) *Vient-il à ma défaite.*] Cela n'eſt pas français.

Aportez-vous ici la haine, ou l'amitié,
Comme mon ennemie, ou ma chère moitié?

PAULINE.

i) Vous n'avez point ici d'ennemi que vous-même;
Seul vous vous haïssez, lorſque chacun vous aime;
Seul vous exécutez *k*) tout ce que j'ai rêvé;
Ne veuillez pas vous perdre, & vous êtes ſauvé.
A quelque extrémité que votre crime paſſe,
Vous êtes innocent, ſi vous vous faites grace.
Daignez conſidérer le ſang dont vous ſortez,
Vos grandes actions, vos rares qualités;
Chéri de tout le peuple, eſtimé chez le prince,
Gendre du Gouverneur *l*) de toute la province;
Je ne vous compte à rien le nom de mon époux;
C'eſt un bonheur pour moi qui n'eſt pas grand pour vous.
Mais après vos exploits, après votre naiſſance,
m) Après votre pouvoir, voyez notre eſpérance;
Et n'abandonnez pas à la main d'un boureau
Ce qu'à nos juſtes vœux promet un ſort ſi beau.

POLYEUCTE.

Je conſidère plus, je ſais mes avantages,

---

i) *Point*, eſt ici une faute contre la langue; il faut, *vous n'avez d'ennemi que vous-même.*

k) *Tout ce que j'ai rêvé.*] On a déja dit que les mots *rêver, ſonger*, faire un *rêve*, un *ſonge*, ne ſont pas du ſtile de la tragédie.

l) *De toute la province.* Ce *toute* gâte le vers, parce qu'il eſt à la fois inutile & emphatique.

m) On ne peut dire après votre naiſſance, après votre pouvoir, comme on dit après vos exploits. *Voyez notre eſpérance*, eſt le contraire de ce qu'elle entend; car elle entend, voyez la juſte terreur qui nous reſte, voyez où vous nous réduiſez! vous d'une ſi grande naiſſance, vous qui avez tant de pouvoir!

n) L'eſpoir que les *grands courages*

Et l'espoir que sur eux forment les grands courages.
n) Ils n'aspirent enfin qu'à des biens passagers,
Que troublent les soucis, que suivent les dangers;
La mort nous les ravit, la fortune s'en joue;
Aujourd'hui dans le trône, & demain dans la boue;
Et leur plus haut éclat fait tant de mécontens,
Que peu de vos Césars en ont joui longtems.
J'ai de l'ambition, mais plus noble & plus belle.
Cette grandeur périt, j'en veux une immortelle,
Un bonheur assuré, sans mesure & sans fin,
Au-dessus de l'envie, au dessus du destin.
Est-ce trop l'acheter que d'une triste vie,
o) Qui tantôt, qui soudain me peut être ravie,
Qui ne me fait jouïr que d'un instant qui fuit,
Et ne peut m'assurer de celui qui le suit?

PAULINE.

Voilà de vos chrétiens *p*) les ridicules songes,
Voilà jusqu'à quel point vous charment leurs mensonges;
Tout votre sang est peu pour un bonheur si doux,
Mais pour en disposer ce sang est-il à vous?
Vous n'avez pas la vie ainsi qu'un héritage;

---

forment sur des avantages n'est pas une faute contre la syntaxe, mais cela n'est pas bien écrit. La raison en est qu'il ne faut pas un grand courage pour espérer une grande fortune quand on est gendre du gouverneur de toute la province, & estimé chez le prince.

o) Tantôt est ici pour bientôt. J'ai vû des gens traiter de capucinade ce discours de *Polyeucte*, mais il faut toujours se mettre à la place du personnage qui parle. *Polyeucte* ne dit que ce qu'il doit dire.

p) *Les ridicules songes.*] C'est ici que le mot de *ridicule* est bien placé dans la bouche de *Pauline*. Les termes les plus bas, employés à propos, s'annoblissent. *Racine* dans *Athalie* se sert des mots de *bouc* & *chien*, avec succès.

Le jour qui vous la donne en même tems l'engage;
Vous la devez au prince, au public, à l'état.

POLYEUCTE.

Je la voudrais pour eux perdre dans un combat.
Je fais quel en eſt l'heur, & quelle en eſt la gloire.
Des ayeux de Décie on vante la mémoire;
Et ce nom précieux encor à vos romains
Au bout de ſix cent ans lui met l'empire aux mains.
Je dois ma vie au peuple, au prince, à ſa couronne;
Mais je la dois bien plus au Dieu qui me la donne.
Si mourir pour ſon prince eſt un illuſtre ſort,
Quand on meurt pour ſon Dieu, quelle ſera la mort?

PAULINE.

Quel Dieu?

POLYEUCTE.

q) Tout beau, Pauline, il entend vos paroles;
Et ce n'eſt pas un dieu comme vos dieux frivoles,
Inſenſibles & ſourds, impuiſſans, mutilés,
De bois, de marbre, ou d'or, comme vous le voulez;
C'eſt le Dieu des chrêtiens, c'eſt le mien, c'eſt le vôtre;
Et la terre & le ciel n'en connaiſſent point d'autre.

PAULINE.

q) *Tout beau, Pauline, il entend vos paroles.*] *Tout beau*, ne peut jamais être annobli, parce qu'il ne peut être accompagné de rien qui le relève; mais preſque tout ce que dit *Polyeucte* dans cette ſcène, eſt du genre ſublime.

r) On n'ôte point des périls. On vous ſauve d'un péril. On détourne un péril. On vous arrache à un péril.

s) *Sans me laiſſer lieu.*] Expreſſion de proſe rampante.

t) *Sa faveur me couronne entrant dans la carrière.*] Obſervez que voilà quatre vers qui diſent tous la même choſe; c'eſt une *carrière*, c'eſt un *port*, c'eſt la *mort*. Cette ſuperfluité fait quelquefois

PAULINE.

Adorez-le dans l'ame, & n'en témoignez rien.

POLYEUCTE.

Que je ſois tout enſemble idolâtre & chrètien!

PAULINE.

Ne feignez qu'un moment, laiſſez partir Sévère;
Et donnez lieu d'agir aux bontés de mon père.

POLYEUCTE.

Les bontés de mon Dieu ſont bien plus à chérir.
r) Il m'ôte des périls que j'aurais pû courir;
s) Et ſans me laiſſer lieu de tourner en arrière,
t) Sa faveur me couronne entrant dans la carrière;
Du premier coup de vent il me conduit au port;
Et ſortant du batême il m'envoye à la mort.
Si vous pouviez comprendre, & le peu qu'eſt la vie,
Et de quelles douceurs cette mort eſt ſuivie...
Mais que ſert de parler de ces tréſors cachés
A des eſprits que Dieu n'a pas encor touchés?

PAULINE.

Cruel, car il eſt tems que ma douleur éclate, *u*)
Et qu'un juſte reproche accable une ame ingrate;
Eſt-ce là ce beau feu? ſont-ce là tes ſermens?

---

languir une idée, une ſeule image la fortifierait. Une ſeule métaphore ſe préſente naturellement à un eſprit rempli de ſon objet; mais deux ou trois métaphores accumulées ſentent le rhéteur. Que dirait-on d'un homme qui en revenant dans ſa patrie dirait, *je rentre dans mon nid*, *j'arrive au port à pleines voiles*, *je reviens à bride abattue*? C'eſt une règle de la vraye éloquence, qu'une ſeule métaphore convient à la paſſion.

u) Il me ſemble que ce couplet eſt tendre, animé, douloureux, naturel & très à ſa place.

Témoignes-tu pour moi les moindres ſentimens?
Je ne te parlais point de l'état déplorable
Où ta mort va laiſſer ta femme inconſolable;
Je croyais que l'amour t'en parlerait aſſez;
Et je ne voulais pas de ſentimens forcés.
Mais cette amour ſi ferme & ſi bien méritée,
Que tu m'avais promiſe, & que je t'ai portée,
Quand tu me veux quitter, quand tu me fais mourir,
Te peut-elle arracher une larme, un ſoupir?
Tu me quittes, ingrat, & le fais avec joye;
Tu ne la caches pas, tu veux que je la voye;
Et ton cœur inſenſible à ces triſtes apas,
Se figure un bonheur où je ne ſerai pas!
C'eſt donc là le dégoût qu'aporte l'hyménée!
Je te ſuis odieuſe après m'être donnée!

POLYEUCTE.

Hélas!

PAULINE.

x) Que cet hélas a de peine à ſortir!
Encor s'il commençait un heureux repentir,
Que tout forcé qu'il eſt j'y trouverais de charmes!
Mais courage, il s'émeut, je vois couler des larmes.

POLYEUCTE.

J'en verſe, & plût a Dieu qu'à force d'en verſer

x) *Que cet hélas a de peine à ſortir!*] Cet *hélas* eſt un peu familier, mais il eſt attendriſſant, quoique le mot *ſortir* ne ſoit pas noble.

y) Je me ſouviens qu'autrefois l'acteur qui jouait *Polyeucte* avec des gands blancs & un grand chapeau, ôtait ſes gands & ſon chapeau pour faire ſa priére à Dieu. Je ne ſais pas ſi ce ridicule ſubſiſte encore.

Ce cœur trop endurci se pût enfin percer!
Le déplorable état où je vous abandonne
Est bien digne des pleurs que mon amour vous donne;
Et si l'on peut au ciel sentir quelques douleurs,
J'y pleurerai pour vous l'excès de vos malheurs :
Mais si dans ce séjour de gloire & de lumière,
Ce Dieu tout juste & bon peut souffrir ma prière,
S'il y daigne écouter un conjugal amour,
Sur votre aveuglement il répandra le jour.
y) Seigneur, de vos bontés il faut que je l'obtienne;
z) Elle a trop de vertus pour n'être pas chrètienne;
Avec trop de mérite il vous plut la former,
Pour ne vous pas connaître, & ne vous pas aimer,
Pour vivre des enfers esclave infortunée,
Et sous leur triste joug mourir comme elle est née.

PAULINE.

Que dis-tu, malheureux? qu'oses-tu souhaiter?

POLYEUCTE.

Ce que de tout mon sang je voudrais acheter.

PAULINE.

Que plutôt....

POLYEUCTE.

C'est en vain qu'on se met en défense.
Ce Dieu touche les cœurs lorsque moins on y pense.

---

z) *Elle a trop de vertu pour n'être pas chrétienne*,] est un vers admirable. On a beau dire qu'un mahométan en dirait autant à Constantinople de sa femme si elle était chrétienne. *Elle a trop de vertu pour n'être pas musulmane*. C'est par cela même que cette idée est très-belle, parce qu'elle est dans la nature. C'est ce qu'*Horace* appelle *bene morata fabula*.

Ce bienheureux moment n'eſt pas encor venu,
Il viendra, mais le tems ne m'en eſt pas connu.

PAULINE.

Quittez cette chimère, & m'aimez.

POLYEUCTE.

Je vous aime,
Beaucoup moins que mon Dieu, mais bien plus que moi-même.

PAULINE.

Au nom de cet amour ne m'abandonnez pas.

POLYEUCTE.

Au nom de cet amour daignez ſuivre mes pas.

PAULINE.

C'eſt peu de me quitter, tu veux donc me ſéduire?

POLYEUCTE.

C'eſt peu d'aller au ciel, je vous y veux conduire.

PAULINE.

Imaginations!

POLYEUCTE.

Céleſtes vérités!

---

a) *Va cruel, va mourir, tu ne m'aimas jamais.*] *Pauline* doit-elle tant inſiſter ſur l'amour qu'elle exige d'un mari, pour lequel elle n'a point d'amour? Peut-être ce dépit ne ſied qu'à une amante qu'on dédaigne, & non à une épouſe dont le mari va être exécuté. Tout ſentiment qui n'eſt pas à ſa place ſèche les larmes qu'une ſituation attendriſſante faiſait couler. Il ne s'agit pas ici que *Pauline* ſoit aimée, il s'agit qu'on ne tranche pas la tête à ſon mari. Cependant comme les femmes veulent toujours être aimées, ce vers eſt dans la nature, & il doit plaire.

b) *Rendre viſite & incivilité*, ne doivent jamais être employés dans la tragédie.

c) *Poſſeſſeur d'un tréſor dont je n'étais pas digne.*] Cette étrange idée de prier

PAULINE.

Etrange aveuglement !

POLYEUCTE.

Eternelles clartés !

PAULINE.

Tu préféres la mort à l'amour de Pauline ?

POLYEUCTE.

Vous préférez le monde à la bonté divine !

PAULINE.

a) Va, cruel, va mourir, tu ne m'aimas jamais.

POLYEUCTE.

Vivez heureuſe au monde, & me laiſſez en paix.

PAULINE.

Oui, je t'y vais laiſſer, ne t'en mets plus en peine.
Je vais ....

Sévère de venir, pour lui céder ſa femme, ne ſerait pas tolérable en toute autre occaſion. On ne peut l'aprouver que dans un chrétien qui n'aime que le martire. Cette ceſſion, ailleurs lâche & ridicule, peut devenir héroïque par le motif. Le philoſophe même peut être touché ; car le philoſophe ſait que chacun doit parler ſuivant ſon caractère. Cependant on peut dire que cette ceſſion n'a rien d'attendriſſant, parce qu'elle n'a rien de néceſſaire ; que c'eſt une choſe que *Polyeucte* peut également faire ou ne faire pas, qui n'eſt point fondée dans l'intrigue de la piéce, un hors-d'œuvre qui ne va point au cœur. Il ſemble qu'il cède ſa femme pour avoir le plaiſir de la céder. Mais cela produit de très-grandes beautés dans la ſcène ſuivante.

SCENE IV.

SÉVERE, POLYEUCTE, PAULINE, FABIAN, Gardes.

PAULINE.

Mais quel deſſein en ce lieu vous amène,
Sévère ? aurait-on cru qu'un cœur ſi généreux
Pût venir juſqu'ici braver un malheureux ?

POLYEUCTE.

Vous traitez mal, Pauline, un ſi rare mérite ;
A ma ſeule prière *b*) il rend cette viſite.
Je vous ai fait, ſeigneur, une incivilité,
Que vous pardonnerez à ma captivité.
c) Poſſeſſeur d'un tréſor dont je n'étais pas digne,
Souffrez avant ma mort que je vous le réſigne,
Et laiſſe la vertu la plus rare à nos yeux
Qu'une femme jamais pût recevoir des cieux,
Aux mains du plus vaillant, & du plus honnête homme,
Qu'ait adoré la terre, & qu'ait vû naître Rome.
Vous êtes digne d'elle, elle eſt digne de vous ;
Ne la refuſez pas de la main d'un époux ;
S'il vous a déſunis, ſa mort vous va rejoindre.
Qu'un feu jadis ſi beau n'en devienne pas moindre ;

---

d) *Je ſuis confus pour lui de ſon aveuglement.*] Cette réſignation de *Polyeucte* fait naître une des plus belles ſcènes qui ſoient au théatre. C'eſt là ſurtout ce qui ſoutient cette tragédie. Remarqués que ſi l'acte finiſſait par la propoſition étrange de *Polyeucte* de laiſſer ſa femme à ſon mari par teſtament, rien ne ſerait plus

Rendez-lui votre cœur, & recevez ſa foi;
Vivez heureux enſemble, & mourez comme moi;
C'eſt le bien qu'à tous deux Polyeucte déſire.
Qu'on me mène à la mort, je n'ai plus rien à dire;
Allons, gardes, c'eſt fait.

SCENE V.

SÉVERE, PAULINE, FABIAN.

SÉVERE.

Dans mon étonnement
d) Je ſuis confus pour lui de ſon aveuglement;
Sa réſolution a ſi peu de pareilles,
Qu'à peine je me fie encor à mes oreilles.
Un cœur qui vous chérit, mais quel cœur *e*) aſſez bas
Aurait pû vous connaître, & ne vous chérir pas?
Un homme aimé de vous, ſi-tôt qu'il vous poſſède,
Sans regret il vous quitte; il fait plus, il vous cède;
Et comme ſi vos feux étaient un don fatal, *f*)
Il en fait un préſent lui-même à ſon rival!
Certes, ou les chrétiens ont d'étranges manies,
Ou leurs félicités doivent être infinies;

ridicule & plus froid, mais le grand art de relever cette eſpèce de baſſeſſe par la ſcéne entre *Sévère & Pauline* eſt d'un génie plein de reſſources.

e) *Aſſez bas*] n'eſt pas le mot propre. *Aſſez* ne ſe raporte à rien.

f) C'eſt dommage qu'*un préſent de vos feux* gâte un peu ces vers excellens.

Puiſque pour y prétendre ils oſent rejetter
Ce que de tout l'empire il faudrait acheter.
Pour moi, ſi mes deſtins un peu plutôt propices
Euſſent de votre hymen honoré mes ſervices,
Je n'aurais adoré que l'éclat de vos yeux,
J'en aurais fait mes rois, j'en aurais fait mes dieux;
g) On m'aurait mis en poudre, on m'aurait mis en cendre,
Avant que...

PAULINE.

Briſons là, je crains d'en trop entendre,
h) Et que cette chaleur qui ſent vos premiers feux,
Ne pouſſe quelque ſuite indigne de tous deux.
Sévère, connaiſſez Pauline toute entière.
Mon Polyeucte touche à ſon heure dernière,
Pour achever de vivre il n'a plus qu'un moment;
Vous en êtes la cauſe, encor qu'innocemment.
Je ne ſais ſi votre ame à vos déſirs ouverte
Aurait oſé former quelque eſpoir ſur ſa perte;
Mais ſachez qu'il n'eſt point de ſi cruel trépas,
Où d'un front aſſuré je ne porte mes pas;
Qu'il n'eſt point aux enfers d'horreurs que je n'endure,
Plutôt que de ſouiller une gloire ſi pure,

i)

---

g) *On m'aurait mis en poudre, on m'aurait mis en cendre.*] *En poudre, en cendre*, c'eſt une petite négligence qui n'affaiblit point les ſublimes & patétiques beautés de cette ſcène.

h) *Et que cette chaleur qui ſent vos premiers feux.*] Une chaleur qui ſent des premiers feux, & qui pouſſe une ſuite; cela eſt mal écrit: d'accord, mais le ſentiment l'emporte ici ſur les termes, & le reſte eſt d'une beauté dont il n'y eut jamais d'exemple. Les grecs étaient des déclamateurs froids en comparaiſon de cet endroit de *Corneille*.

i) Que d'épouser un homme après son triste sort,
Qui de quelque façon soit cause de sa mort;
k) Et si vous me croyiez d'une ame si peu saine,
L'amour que j'eus pour vous tournerait tout en haine.
Vous êtes généreux, soyez-le jusqu'au bout.
Mon père est en état de vous accorder tout;
Il vous craint, & j'avance encor cette parole,
Que s'il perd mon époux, c'est à vous qu'il l'immole.
Sauvez ce malheureux, employez vous pour lui;
Faites vous un effort pour lui servir d'apui.
Je sais que c'est beaucoup que ce que je demande;
Mais plus l'effort est grand, plus la gloire en est grande.
Conserver un rival dont vous êtes jaloux,
C'est un trait de vertu qui n'apartient qu'à vous;
Et si ce n'est assez de votre renommée,
C'est beaucoup qu'une femme autrefois tant aimée,
Et dont l'amour peut-être encor vous peut toucher,
Doive à votre grand cœur ce qu'elle a de plus cher.
Souvenez vous enfin que vous êtes Sévère.
Adieu. Résolvez seul ce que vous devez faire.
Si vous n'ètes pas tel que je l'ose espérer,
Pour vous priser encor je le veux ignorer. *l*)

---

i) *Que d'épouser un homme après son triste sort.*] Par la construction, c'est le triste sort de cet homme, qu'elle épouserait en secondes nôces; & par le sens, c'est le triste sort de *Polyeucte* dont il s'agit.

k) *Si peu saine*] n'est pas le mot propre, il s'en faut beaucoup.

l) Il n'est point du tout naturel que *Pauline* sorte sans recevoir une réponse qu'elle attend avec tant d'empressement. Mais le dernier vers est si beau, & en même temps si adroit qu'il fait tout pardonner.

SCENE VI.

SÉVERE, FABIAN.

SÉVERE.

QU'eſt ceci, Fabian, quel nouveau coup de foudre *m*)
Tombe ſur mon bonheur & le réduit en poudre!
Plus je l'eſtime près, plus il eſt éloigné.
Je trouve tout perdu quand je crois tout gagné;
Et toujours la fortune à me nuire obſtinée
Tranche mon eſpérance auſſi-tôt qu'elle eſt née.
Avant qu'offrir des vœux je reçois des refus;
Toujours triſte, toujours & honteux & confus,
De voir que lâchement elle ait oſé renaître,
Qu'encor plus lâchement elle ait oſé paraître;
Et qu'une femme enfin dans la calamité
Me faſſe des leçons de générosité.

Votre belle ame eſt haute autant que malheureuſe,
Mais elle eſt inhumaine autant que généreuſe,
Pauline, & vos douleurs avec trop de rigueur
D'un amant tout à vous tyranniſent le cœur.
C'eſt donc peu de vous perdre, il faut que je vous donne,
Que je ſerve un rival lorſqu'il vous abandonne;
Et que par un cruel & généreux effort,
Pour vous rendre en ſes mains je l'arrache à la mort.

---

m) *Qu'eſt ceci, Fabian, quel nouveau coup de foudre.*] Si on ôtait ce *qu'eſt ceci* & ce *coup de foudre*, qui réduit un eſpoir en poudre, & les deux vers faibles

FABIAN.

Laiſſez à ſon deſtin cette ingrate famille :
Qu'il accorde, s'il veut, le père avec la fille,
Polyeucte & Félix, l'épouſe avec l'époux ;
D'un ſi cruel effort quel prix eſpérez-vous ?

SÉVERE.

La gloire de montrer à cette ame ſi belle,
Que Sévère l'égale, & qu'il eſt digne d'elle,
Qu'elle m'était bien due, & que l'ordre des cieux
En me la refuſant m'eſt trop injurieux.

FABIAN.

Sans accuſer le ſort ni le ciel d'injuſtice,
Prenez garde au péril qui ſuit un tel ſervice.
Vous hazardez beaucoup, ſeigneur, penſez-y bien.
Quoi, vous entreprenez de ſauver un chrétien !
Pouvez-vous ignorer pour cette ſecte impie
Quelle eſt & fut toujours la haine de Décie ?
C'eſt un crime vers lui ſi grand, ſi capital,
Qu'à votre faveur même il peut être fatal.

SÉVERE.

Cet avis ſerait bon pour quelque ame commune.
S'il tient entre ſes mains ma vie & ma fortune,
Je ſuis encor Sévère, & tout ce grand pouvoir
Ne peut rien ſur ma gloire, & rien ſur mon devoir.
Ici l'honneur m'oblige, & j'y veux ſatisfaire ;
Qu'après, le ſort ſe montre, ou propice, ou contraire,
Comme ſon naturel eſt toujours inconſtant,

qui ſuivent, & ſi on commençait la ſcène par ces mots, *Quoi ! toujours la fortune*, *&c.* elle en ſerait plus vive.

Périssant glorieux, je périrai content.

n) Je te dirai bien plus, mais avec confidence.
La secte des chrétiens n'est pas ce que l'on pense :
On les hait, la raison je ne la connais point ;
Et je ne vois Décie injuste qu'en ce point.
Par curiosité j'ai voulu les connaître.
On les tient pour sorciers, dont l'enfer est le maître ;
Et sur cette croyance on punit du trépas
Des mystères secrets que nous n'entendons pas.
Mais Cérès Eleusine, & la bonne déesse,
Ont leurs secrets comme eux, à Rome, & dans la Grèce.
Encor impunément nous souffrons en tous lieux,
Leur Dieu seul excepté, toute sorte de dieux ;
Tous les monstres d'Egypte ont leurs temples dans Rome :
Nos ayeux à leur gré faisaient un dieu d'un homme ;
Et leur sang parmi nous conservant leurs erreurs,
Nous remplissons le ciel de tous nos empereurs.
Mais à parler sans fard de tant d'apothéoses,
L'effet est bien douteux de ces métamorphoses.

Les chrétiens n'ont qu'un Dieu, maître absolu de tout,
De qui le seul vouloir fait tout ce qu'il résout :

---

n) On sait assez que c'est là un des plus beaux endroits de la piéce ; jamais on n'a mieux parlé de la tolérance. C'est la condamnation de tous les persécuteurs.

o) *Peut-être qu'après tout ces croyances publiques.*] Ces quatre vers sont retranchés dans l'édition de 1664, & dans les suivantes.

p) *Jamais un adultère, un traitre, un assassin.*] Ces quatre vers trop simples ont aussi été retranchés.

q) *Ils font des vœux pour nous qui les persécutons.*] Remarquez ici que *Racine*, dans *Esther*, exprime la même chose en cinq vers.

Tandis que votre main sur eux apésantie
A leurs persécuteurs les livrait sans secours,

Mais si j'ose entre nous dire ce qui me semble,
Les nôtres bien souvent s'accordent mal ensemble;
Et me dût leur colère écraser à tes yeux,
Nous en avons beaucoup pour être de vrais dieux.
o) „ Peut-être qu'après tout ces croyances publiques
„ Ne sont qu'inventions de sages politiques,
„ Pour contenir un peuple, ou bien pour l'émouvoir,
„ Et dessus sa faiblesse affermir leur pouvoir.
Enfin, chez les chrétiens les mœurs sont innocentes,
Les vices détestés, les vertus florissantes;
p) „ Jamais un adultère, un traître, un assassin,
„ Jamais d'yvrognerie, & jamais de larcin;
„ Ce n'est qu'amour entr'eux, que charité sincère;
„ Chacun y chérit l'autre, & le secourt en frère.
q) Ils font des vœux pour nous qui les persécutons;
Et depuis tant de tems que nous les tourmentons,
Les a-t-on vû mutins? les a-t-on vû rebelles?
Nos princes ont-ils eu des soldats plus fidelles?
Furieux dans la guerre ils souffrent nos boureaux,
Et lions au combat ils meurent en agneaux.
J'ai trop de pitié d'eux pour ne les pas défendre.

Ils conjuraient ce Dieu de veiller sur vos jours,
De rompre des méchans les trames criminelles,
De mettre votre trône à l'ombre de ses aîles.

Sévère qui parle en homme d'état, ne dit qu'un mot, & ce mot est plein d'énergie. *Esther* qui veut toucher *Assuérus*, étend davantage cette idée. *Sévère* ne fait qu'une réflexion; *Esther* fait une prière; ainsi l'un doit être concis, & l'autre déployer une éloquence attendrissante. Ce sont des beautés différentes, & toutes deux à leur place. On peut souvent faire de ces comparaisons; rien ne contribue davantage à épurer le goût.

Allons trouver Félix, commençons par ſon gendre;
Et contentons ainſi d'une ſeule action,
Et Pauline, & ma gloire, & ma compaſſion.

Fin du quatriéme acte.

(a) *Albin, as-tu bien vû la fourbe de Sévère ?*] Je ne doute pas que *Corneille* n'ait voulu faire contraſter la baſſeſſe de *Félix* avec la grandeur de *Sévère*. Les opoſitions ſont belles en peinture, en poëſie, en éloquence. *Homère* a ſon *Therſite*; l'*Arioſte* a ſon *Brunel*; il n'en eſt pas ainſi au théatre. Les caractères lâches ne ſont preſque jamais tolérés; on ne veut pas voir ce qu'on mépriſe.

Non-ſeulement *Félix* eſt mépriſable, mais il ſe trompe toujours dans ſes raiſonnemens. Il prétend que *Sévère* mépriſe dans *Pauline* les reſtes de *Polyeucte*. Cependant *Sévère* aime paſſionnément *ces reſtes*. Il a beau dire que *Sévère tempête*, qu'il tranche du *généreux*, & qu'au fond c'eſt *un fourbe*; il devrait bien voir que *Sévère* n'a pas beſoin de l'être. En général, tout ce qui n'eſt que politique eſt

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

FÉLIX, ALBIN, CLÉON.

FÉLIX.

a) ALBIN, as-tu bien vû la fourbe de Sévère?
As-tu bien vû sa haine? *b*) & vois-tu ma misère?

ALBIN.

Je n'ai vû rien en lui qu'un rival généreux;
Et ne vois rien en vous qu'un père rigoureux.

FÉLIX.

Que tu discernes mal *c*) le cœur d'avec la mine!
Dans l'ame il hait Félix, & dédaigne Pauline;
Et s'il l'aima jadis, il estime aujourd'hui
d) Les restes d'un rival trop indignes de lui.
Il parle en sa faveur, il me prie, il menace,

---

froid au théatre; & la politique de *Félix* est aussi fausse que lâche. S'il croit que *Sévère* se foucie peu de *Pauline*, il ne doit pas croire qu'il veuille se venger. Pourquoi ne pas donner à *Félix* un grand zèle pour sa religion? Cela ferait un bien meilleur contraste avec le zèle de *Polyeucte* pour la sienne.

b) *Et vois-tu ma misère?*] Le mot de *misère* qu'on employe souvent en vers pour *malheur*, peut n'être pas convenable ici, parce qu'il peut être entendu de la misère, c'est-à-dire, de la bassesse des sentimens.

c) *Le cœur d'avec la mine*] est trop du ton de la comédie.

d) *Les restes d'un rival.*] Expression toujours deshonnête, & du discours familier.

Et me perdra, dit-il, si je ne lui fais grace.
e) Tranchant du généreux il croit m'épouvanter.
L'artifice est trop lourd pour ne pas l'éventer.
Je sais des gens de cour quelle est la politique;
J'en connais mieux que lui la plus fine pratique.
f) C'est en vain qu'il tempête, & feint d'être en fureur.
Je vois ce qu'il prétend auprès de l'empereur;
De ce qu'il me demande il m'y ferait un crime;
Epargnant son rival je serais sa victime;
g) Et s'il avait à faire à quelque mal-adrait,
Le piége est bien tendu, sans doute il le perdrait.
Mais un vieux courtisan est un peu moins crédule;
Il voit quand on le joue, & quand on dissimule;
Et moi, j'en ai tant vû de toutes les façons,
Qu'à lui-même au besoin j'en ferais des leçons.

ALBIN.

Dieux! que vous vous gênez par cette défiance!

FÉLIX.

h) Pour subsister en cour c'est la haute science.
Quand un homme une fois a droit de nous haïr,
Nous devons présumer qu'il cherche à nous trahir;
Toute son amitié nous doit être suspecte.

Si

e) *Tranchant du généreux. — L'artifice est trop lourd. — La plus fine pratique.*] Tout cela est bourgeois & comique.

f) *C'est en vain qu'il tempête.*] Ce mot n'est que burlesque.

g) *S'il avait à faire à quelque mal-adroit.*] Toute cette tirade & ces expressions bourgeoises, *J'en ai tant vû de toutes les façons*, *& j'en ferais des leçons au besoin*, *& s'il avait à faire à un mal-adroit,* sont absolument mauvaises. Il faut savoir avouer les fautes, comme admirer les beautés.

h) *Pour subsister en cour c'est la haute*

Si Polyeucte enfin n'abandonne sa secte,
Quoi que son protecteur ait pour lui dans l'esprit,
Je suivrai hautement l'ordre qui m'est prescrit.

ALBIN.

Grace, grace, Seigneur, que Pauline l'obtienne.

FÉLIX.

Celle de l'empereur ne suivrait pas la mienne; *i*)
Et loin de le tirer de ce pas dangereux,
Ma bonté ne ferait que nous perdre tous deux.

ALBIN.

Mais Sévère promet...

FÉLIX.

Albin, je m'en défie,
Et connais mieux que lui la haine de Décie.
En faveur des chrétiens s'il choquait son courroux,
Lui-même assurément se perdrait avec nous.
Je veux tenter pourtant encor une autre voie.
Amenez Polyeucte; & si je le renvoie,
S'il demeure insensible à ce dernier effort,
Au sortir de ce lieu qu'on lui donne la mort.

ALBIN.

Vôtre ordre est rigoureux.

---

science.] *Pour subsister en cour*, est une expression bourgeoise. *La haute science pour subsister en cour*, n'est pas de faire couper le cou à son gendre avant de demander l'ordre de l'empereur. Il faut des raisons plus fortes. Le zèle de la religion suffisait, & pouvait fournir des choses sublimes.

i) Qui lui a dit que la grace de l'empereur ne suivrait pas la sienne? Au contraire, il doit présumer que l'empereur trouvera fort bon qu'il n'ait pas fait couper le cou à son gendre, & qu'il attende des ordres positifs.

FÉLIX.

Il faut que je le ſuive,
Si je veux empêcher qu'un déſordre n'arrive.
k) Je vois le peuple émû pour prendre ſon parti;
Et toi-même tantôt tu m'en as averti.
Dans ce zèle pour lui qu'il fait déja paraître,
Je ne ſais ſi longtems j'en pourrais être maître;
Peut-être dès demain, dès la nuit, dès ce ſoir,
J'en verrais des effets que je ne veux pas voir;
Et Sévère auſſi-tôt courant à ſa vengeance,
M'irait *l*) calomnier de quelque intelligence.
Il faut rompre ce coup qui me ſerait fatal.

ALBIN.

Que tant de prévoyance eſt un étrange mal!
Tout vous nuit, tout vous perd, tout vous fait de l'ombrage;
Mais voyez que ſa mort mettra ce peuple en rage;
Que c'eſt mal le guérir que le deſeſpérer.

FÉLIX.

En vain après ſa mort il voudra murmurer;
Et s'il oſe venir à quelque violence,
C'eſt à faire à céder deux jours à l'inſolence:
J'aurai fait mon devoir, quoi qu'il puiſſe arriver;
Mais Polyeucte vient, tâchons à le ſauver.
Soldats, retirez-vous, & gardez bien la porte.

---

k) *Je vois le peuple ému pour prendre ſon parti.*] Cette raiſon ne paraît guères meilleure que les autres. Il eſt difficile, comme on l'a déja remarqué, que le peuple qui a eu tant d'horreur pour le fanatiſme puniſſable de *Polyeucte*, ſe révolte ſur le champ en ſa faveur. Ce qu'il y a de triſte, c'eſt que les défauts du rôle de *Félix* ne ſont rachetés par aucune beauté. Il parle preſque toujours auſſi baſſement qu'il penſe. On ne dit point *ému pour*, cela n'eſt pas français.

SCENE II.

POLYEUCTE, FÉLIX, ALBIN.

FÉLIX.

AS-tu donc pour la vie une haine si forte,
Malheureux Polyeucte ? & la loi des chrétiens
T'ordonne-t-elle ainsi d'abandonner les tiens ?

POLYEUCTE.

Je ne hais point la vie, & j'en aime l'usage,
Mais sans attachement qui sente l'esclavage, *m*)
Toujours prêt à la rendre au Dieu dont je la tiens ;
La raison me l'ordonne, & la loi des chrétiens ;
Et je vous montre à tous par là comme il faut vivre,
Si vous avez le cœur assez bon pour me suivre.

FÉLIX.

Te suivre dans l'abîme où tu veux te jetter ?

POLYEUCTE.

Mais plutôt dans la gloire où je m'en vais monter. *n*)

FÉLIX.

Donne-moi pour le moins le tems de la connaître ;
Pour me faire chrétien, sers-moi de guide à l'être ;
Et ne dédaigne pas de m'instruire en ta foi,

---

l) *Calomnier de quelque intelligence*] n'est pas français.

m) *L'esclavage*] n'est pas le mot propre parce qu'on n'est pas esclave de la vie.

n) Ce vers fait un mauvais effet, parce qu'il affaiblit le beau vers de la scène suivante, *Où le conduisez-vous ? — A la mort. — A la gloire.* Voyez comme ces mots, *Où je m'en vais monter*, gâte, énerve ce sentiment, comme ce qui est superflu est toujours mauvais.

Ou toi-même à ton Dieu tu répondras de moi.

POLYEUCTE.

N'en riez point, Félix, il ſera votre juge ;
Vous ne trouverez point devant lui de refuge ;
Les rois & les bergers y ſont d'un même rang :
De tous les ſiens ſur vous il vengera le ſang.

FÉLIX.

Je n'en répandrai plus ; & quoi qu'il en arrive,
Dans la foi des chrétiens je ſouffrirai qu'on vive ;
J'en ſerai protecteur.

POLYEUCTE.

Non, non, perſécutez,
Et ſoyez l'inſtrument de nos félicités.
Celle d'un vrai chrétien n'eſt que dans les ſouffrances ;
Les plus cruels tourmens lui ſont des récompenſes.
Dieu qui rend le centuple aux bonnes actions,
Pour comble donne encor les perſécutions :

---

o) *Fâcheux à comprendre.*] Ce mot *fâcheux* n'eſt pas le mot propre, c'eſt *difficile*.

p) *Pour lui ſeul contre toi j'ai feint d'être en colère.*] Cet artifice eſt de mauvaiſe grace, comme le dit très-bien *Polyeucte*.

Rotrou, dans ſon *St. Genêt*, fait parler ainſi *Marcel*, qui veut perſuader à *Genêt* de ne pas renoncer à la religion de ſes pères :

O ridicule erreur de vanter la puiſſance
D'un Dieu qui donne aux ſiens la mort pour récompenſe.
D'un impoſteur, d'un fourbe, & d'un crucifié !
Qui l'a mis dans le ciel ? qui l'a déifié ?
Un ramas d'ignorans, & d'hommes inutiles,
De malheureux, la lie, & l'opprobre des villes,
De femmes & d'enfans, dont la crédulité
S'eſt forgée à plaiſir une divinité ;
De gens qui dépourvus des biens de la fortune,

Mais ces ſecrets pour vous ſont *o*) fâcheux à comprendre;
Ce n'eſt qu'à ſes élus que Dieu les fait entendre.

FÉLIX.

Je te parle ſans fard, & veux être chrétien.

POLYEUCTE.

Qui peut donc retarder l'effet d'un ſi grand bien?

FÉLIX.

La préſence importune...

POLYEUCTE.

Et de qui? de Sévère?

FÉLIX.

p) Pour lui ſeul contre toi j'ai feint d'être en colère.
Diſſimule un moment juſques à ſon départ.

POLYEUCTE.

Félix, c'eſt donc ainſi que vous parlez ſans fard?
Portez à vos payens, portez à vos idoles
q) Le ſucre empoiſonné que ſèment vos paroles.

Trouvant dans leur malheur la lumiére importune,
Sous le nom de chrétiens s'expoſent au trépas,
Et mépriſent des biens qu'ils ne poſſèdent pas.

On ne fit aucune difficulté de réciter ces vers, convenables à un payen. Ces raiſons ſont aiſément refutées par *Genêt*.

Si mépriſer vos dieux c'eſt leur être rebelle,
Croyez qu'avec raiſon je leur ſuis infidelle...
Vous verrez ſi ces dieux de métal & de pierre
Seront puiſſans au ciel comme on les croit en terre.
Alors les ſectateurs de ce crucifié
Vous diront ſi ſans cauſe ils l'ont déifié, &c.

Une telle ſcène entre *Polyeucte* & *Félix* écrite avec force aurait certainement fait un très-grand effet.

q) *Le ſucre empoiſonné.*] Ce mot de ſucre n'eſt admis que dans le diſcours très-familier.

Un chrétien ne craint rien, ne dissimule rien;
Aux yeux de tout le monde il est toûjours chrétien.

FÉLIX.

Ce zèle de ta foi ne sert qu'à te séduire,
Si tu cours à la mort plutôt que de m'instruire.

POLYEUCTE.

Je vous en parlerais ici hors de saison;
Elle est un don du ciel, & non de la raison;
Et c'est là que bientôt voyant Dieu face à face,
Plus aisément pour vous j'obtiendrai cette grace.

FÉLIX.

Ta perte cependant me va désespérer.

POLYEUCTE.

Vous avez en vos mains de quoi la réparer.
En vous ôtant un gendre, on vous en donne un autre,
Dont la condition r) répond mieux à la vôtre.
Ma perte n'est pour vous qu'un change avantageux.

FÉLIX.

s) Cesse de me tenir ce discours outrageux.
Je t'ai considéré plus que tu ne mérites;
Mais malgré ma bonté qui croit, plus tu l'irrites,
Cette insolence enfin te rendrait odieux;
Et je me vengerais aussi-bien que nos dieux.

POLYEUCTE.

Quoi, vous changez bientôt d'humeur & de langage!
Le zèle de vos dieux rentre en votre courage!

---

r) *La condition*] est du stile de la comédie.

s) *Cesse de me tenir ce discours outrageux.*] Ce mot n'est pas usité; mais plusieurs auteurs s'en sont heureusement servis. Nous ne sommes pas assez ri-

Celui d'être chrétien s'échape, & par hazard
Je vous viens d'obliger à me parler sans fard!

FÉLIX.

Va, ne présume pas que, quoique je te jure,
De tes nouveaux docteurs je suive l'imposture.
Je flatais ta manie, afin de t'arracher
Du honteux précipice où tu vas trébucher.
Je voulais gagner *t*) tems pour ménager ta vie,
Après l'éloignement d'un flateur de Décie; *u*)
Mais j'ai trop fait d'injure à nos dieux tout-puissans:
Choisi de leur donner ton sang, ou de l'encens.

POLYEUCTE.

Mon choix n'est point douteux. Mais j'aperçois Pauline.
O ciel!

SCENE III.

PAULINE, FÉLIX, POLYEUCTE, ALBIN.

PAULINE.

Qui de vous deux aujourd'hui m'assassine?
Sont-ce tous deux ensemble, ou chacun à son tour?
Ne pourai-je fléchir la nature, ou l'amour?
Et n'obtiendrai-je rien d'un époux, ni d'un père?

---

ches pour devoir nous priver de ce que nous avons.

t) *Gagner tems*] stile de comédie.

u) *Flateur de Décie.*] Ce n'est pas ainsi qu'il doit caractériser *Sévère*.

FÉLIX.

Parlez à votre époux.

POLYEUCTE.

x) Vivez avec Sévère.

PAULINE.

Tigre, assassine-moi du moins sans m'outrager.

POLYEUCTE.

Mon amour par pitié cherche à vous soulager;
y) Il voit quelle douleur dans l'ame vous possède,
Et sait qu'un autre amour en est le seul remède.
Puisqu'un si grand mérite a z) pû vous enflammer,
Sa présence toûjours a droit de vous charmer.
Vous l'aimez, il vous aime, & sa gloire augmentée...

PAULINE.

Que t'ai-je fait, cruel, pour être ainsi traitée,
Et pour me reprocher, au mépris de ma foi,
Un amour si puissant que j'ai vaincu pour toi? a)
Voi pour te faire vaincre un si fort adversaire,

b)

---

x) *Vivez avec Sévère.*] On est un peu révolté que *Polyeucte* ne parle à sa femme que de l'amour qu'elle a pour *Sévère*. Cette répétition peut déplaire. Le christianisme n'ordonne point qu'on cède sa femme. Mais ici, *Polyeucte* semble lui reprocher qu'elle en aime un autre.

y) *Il voit quelle douleur dans l'ame vous possède,*

Et sait qu'un autre amour en est le seul remède.]

Ces maximes d'amour sont ici un peu révoltantes. Il n'est pas convenable que *Polyeucte* l'encourage à aimer un autre amant; & ce n'est pas à un homme uniquement occupé du bonheur du martire, à dire qu'il n'y a qu'un autre amour qui puisse remédier à l'amour. Un martir entousiaste doit il débiter ces fades maximes de comédie?

z) *un si grand mérite*] stile de comédie.

a) Elle l'a déja dit bien souvent.

b) *Quels efforts.*] On dit bien, *se faire des efforts*, mais non pas, *faire des efforts à soi*, il faut *sur soi*.

b) Quels efforts à moi-même il a falu me faire,
Quels combats j'ai donnés pour te donner un cœur c)
Si justement acquis à son premier vainqueur;
Et si l'ingratitude en ton cœur ne domine,
Fai quelque effort sur toi pour te rendre à Pauline:
Apren d'elle à forcer ton propre sentiment; d)
Pren sa vertu pour guide en ton aveuglement;
Souffre que de toi-même elle obtienne ta vie,
Pour vivre sous tes loix à jamais asservie.
Si tu peux rejetter de si justes désirs,
Regarde au moins ses pleurs, écoute ses soupirs;
e) Ne desespère pas une ame qui t'adore.

POLYEUCTE.

Je vous l'ai déja dit, & vous le dis encore,
f) Vivez avec Sévère, ou mourez avec moi.
Je ne méprise point vos pleurs, ni votre foi;
g) Mais de quoi que pour vous notre amour m'entretienne,
Je ne vous connais plus, si vous n'êtes chrétienne.

c) *Donnez pour te donner.*] repétition vicieuse.

d) *Forcer ton sentiment.*] Le mot propre est dompter.

e) *Ne desespère pas une ame qui t'adore.*] Comment *Pauline* peut-elle dire qu'elle adore *Polyeucte?* Elle lui donne *par devoir & par affection*, tout ce que l'autre avait *par inclination*. Mais l'adorer, c'est trop; certaiment elle ne l'adore pas.

f) *Vivez avec Sévère, ou mourez avec moi.*] Cette troisiéme apostrophe, *vivez avec Sévère*, cet empressement extrême de lui donner un mari, ne paraissent pas naturels. Tout cela n'empêche pas que cette scène ne soit écoutée avec un grand plaisir. L'obstination de *Polyeucte*, sa résignation, son transport divin, plaisent beaucoup. Ceux qui assistent au spectacle étant persuadés, pour la plûpart, des vérités qui enflamment *Polyeucte*, sont saisis de son transport. Ils ne sont pas fort attendris, mais ils s'intéressent à la situation.

g) *De quoi que notre amour m'entretienne pour vous.*] Ce vers est un barbarisme.

C'en eſt aſſez, Félix, reprenez ce courroux,
Et ſur cet inſolent vengez vos dieux, & vous.

PAULINE.

Ah, mon père, ſon crime à peine eſt pardonnable;
Mais *h*) s'il eſt inſenſé, vous ètes raiſonnable.
La nature eſt trop forte, & ſes aimables traits
Imprimés dans le ſang ne s'effacent jamais.
Un père eſt toûjours père, & ſur cette aſſurance
J'oſe apuyer encor un reſte d'eſpérance.
Jettez ſur votre fille un regard paternel.
Ma mort ſuivra la mort de ce cher criminel;
Et les dieux trouveront ſa peine illégitime,
Puiſqu'elle confondra l'innocence, & le crime;
i) Et qu'elle changera, par ce redoublement,
En injuſte rigueur un juſte châtiment.
Nos deſtins par vos mains rendus inſéparables
Nous doivent rendre heureux enſemble; ou miſérables;
Et vous ſeriez cruel juſques au dernier point,
Si vous déſuniſſiez ce que vous avez joint.
k) Un cœur à l'autre uni jamais ne ſe retire;
Et pour l'en ſéparer il faut qu'on le déchire.
Mais vous ètes ſenſible à mes juſtes douleurs,

Un amour qui entretient & qui entretient pour? & de quoi qu'il entretienne? il n'eſt pas permis de parler ainſi.

h) *S'il eſt inſenſé, vous êtes raiſonnable.*] Ce vers eſt du ſtile de la comédie.

i) Il eſt triſte que *redoublement* ne puiſſe ſe dire en cette occaſion, le ſens eſt beau. Mais on n'a jamais appellé redoublement la mort d'un mari & d'une femme.

k) *Un cœur à l'autre uni.*] Ces maximes générales conviennent peu à la douleur. C'eſt là parler de ſentimens; ce n'eſt pas en avoir. Comment ſe peut-il faire que cette ſcène ne faſſe jamais ver-

UNIVERSITARIA · VILLA

Et d'un œil paternel vous regardez mes pleurs.

FÉLIX.

Oui, ma fille, il eſt vrai qu'un père eſt toûjours père,
Rien n'en peut effacer le ſacré caractère ;
Je porte un cœur ſenſible, & vous l'avez percé.
Je me joins avec vous contre cet inſenſé.
Malheureux Polyeucte, es-tu ſeul inſenſible ?
Et veux-tu rendre ſeul ton crime irrémiſſible ?
Peux-tu voir tant de pleurs d'un œil ſi détaché ? *l*)
Peux-tu voir tant d'amour ſans en être touché ?
Ne reconnais-tu plus ni beau-père, ni femme,
Sans amitié pour l'un, & pour l'autre ſans flamme ?
Pour reprendre les noms, & de gendre, & d'époux,
Veux-tu nous voir tous deux embraſſer tes genoux ?

POLYEUCTE.

Que tout cet artifice eſt de mauvaiſe grace ! *m*)
Après avoir deux fois eſſayé la menace,
Après m'avoir fait voir Néarque dans la mort,
Après avoir *n*) tenté l'amour & ſon effort,
Après m'avoir montré cette ſoif du batême,
Pour opoſer à Dieu l'intérêt de Dieu même,
Vous vous joignez enſemble ! Ah, *o*) ruſes de l'enfer !

ſer de larmes ? N'eſt-ce point qu'on ſent que *Pauline* n'agit que par devoir, & qu'elle s'efforce d'aimer un homme pour lequel elle n'a point d'amour ? D'ailleurs elle parle ici de déſunion, après avoir parlé de redoublement, de mort qui les ſépare.

l) Le cœur peut être détaché, mais l'œil ne l'eſt pas.

m) *De mauvaiſe grace*] eſt du ſtile de la comédie.

n) *Tenter l'amour & ſon effort.*] Cela n'eſt ni d'un français exact, ni d'un français agréable.

o) *Ruſes de l'enfer.*] Expreſſion pardonnable au perſonnage qui parle, mais qui n'eſt pas d'un ſtile noble. *Enfer* ne

Faut-il tant de fois vaincre avant que triompher?
p) Vos réſolutions uſent trop de remiſe ;
Prenez la vôtre enfin, puiſque la mienne eſt priſe.
Je n'adore qu'un Dieu maitre de l'univers,
Sous qui tremblent le ciel, la terre & les enfers ;
Un Dieu qui nous aimant d'une amour infinie,
Voulut mourir pour nous avec ignominie ;
Et qui par un effort de cet excès d'amour,
Veut pour nous en victime être offert chaque jour.
Mais j'ai tort d'en parler à qui ne peut m'entendre.
Voyez l'aveugle erreur que vous oſez défendre.
Des crimes les plus noirs vous ſouillez tous vos dieux;
Vous n'en puniſſez point qui n'ait ſon maître aux cieux ;
La proſtitution, l'adultère, l'inceſte,
Le vol, l'aſſaſſinat, & tout ce qu'on déteſte,
C'eſt l'exemple qu'à ſuivre offrent vos immortels.
J'ai profané leur temple, & briſé leurs autels ;
q) Je le ferais encor, ſi j'avais à le faire,
Même aux yeux de Félix, même aux yeux de Sévère,
Même aux yeux du ſénat, aux yeux de l'empereur.

FÉLIX.

Enfin ma bonté cède à ma juſte fureur.
Adore-les, ou meurs.

POLYEUCTE.

Je ſuis chrétien.

---

rime avec *triompher* qu'à l'aide d'une prononciation vicieuſe. Grande preuve que l'on ne doit rimer que pour les oreilles.

p) *Vos réſolutions &c.*] Des réſolutions qui uſent de remiſe, forment une phraſe qui n'a point d'élégance. *Uſer de remiſe*, expreſſion proſaique : *uſer* d'ailleurs ſupoſe *uſage*. Une réſolution n'a point d'uſage.

FÉLIX.

Impie !

r) Adore-les, te dis-je, ou renonce à la vie.

POLYEUCTE.

Je suis chrétien.

FÉLIX.

Tu l'es ? O cœur trop obstiné !
Soldats, exécutez l'ordre que j'ai donné.

PAULINE.

Où le conduisez-vous ?

FÉLIX.

s) A la mort.

POLYEUCTE.

A la gloire.
Chère Pauline, adieu, conservez ma mémoire.

PAULINE.

Je te suivrai par-tout, & mourrai si tu meurs.

POLYEUCTE.

Ne suivez point mes pas, ou quittez vos erreurs.

FÉLIX.

Qu'on l'ôte de mes yeux, & que l'on m'obéisse ;
Puisqu'il aime à périr, je consens qu'il périsse.

q) Ce vers est dans le *Cid*, & est à sa place dans les deux piéces.

r) *Renoncer à la vie*] n'encherit point sur *mourir*, quand on répete la pensée, il faut fortifier l'expression.

s) *A la mort. . . A la gloire.*] Dialogue admirable, & toûjours aplaudi.

SCENE IV.

FÉLIX, ALBIN.

FÉLIX.

Je me fais violence, Albin, mais je l'ai dû;
Ma bonté naturelle aisément m'eût perdu.
Que la rage du peuple à présent se déploie;
Que Sévère en fureur tonne, éclate, foudroie;
M'étant fait cet effort, j'ai fait ma sûreté.
Mais n'es-tu point surpris de cette dureté?
t) Vois-tu comme le sien des cœurs impénétrables,
Ou des impiétés à ce point exécrables?
Du moins j'ai satisfait mon esprit afligé;
Pour amollir son cœur je n'ai rien négligé;
J'ai feint même à tes yeux des lâchetés extrêmes;
Et certes sans l'horreur de ses derniers blasphêmes,
Qui m'ont rempli soudain de colère & d'effroi,
J'aurais eu de la peine à triompher de moi.

ALBIN.

Vous maudirez peut-être un jour cette victoire,
Qui tient je ne sais quoi d'une action trop noire,

---

t) *Impénétrable*] n'est pas le mot propre. Il signifie caché, dissimulé, qu'on ne peut découvrir, qu'on ne peut pénétrer. Et ne peut jamais être mis à la place d'infléxible.

u) *Brute & Manlie.*] On est un peu surpris que cet homme se compare aux *Brutus* & aux *Manlius*, après avoir avoué les sentimens les plus lâches.

x) *Avaient de mauvais sang.*] C'est une vieille erreur qu'en se faisant saigner, on se délivrait de son mauvais sang. Cette fausse métaphore a été souvent employée, & on la retrouve dans la tragédie de *Don Carlos*, sous le nom d'*Andronic*.

Quand j'ai de mauvais sang, je me
le fais tirer.

Indigne de Félix, indigne d'un romain,
Répandant vôtre ſang par votre propre main.

FÉLIX.

Ainſi l'ont autrefois verſé *u*) Brute & Manlie;
Mais leur gloire en a crû, loin d'en être affaiblie;
Et quand nos vieux héros *x*) avaient de mauvais ſang,
Ils euſſent pour le perdre ouvert leur propre flanc.

ALBIN.

Vôtre ardeur vous ſéduit; mais quoi qu'elle vous die,
Quand vous la ſentirez une fois réfroidie,
Quand vous verrez Pauline, & que ſon déſeſpoir
Par ſes pleurs & ſes cris *y*) ſaura vous émouvoir...

FÉLIX.

Tu me fais ſouvenir qu'elle a ſuivi ce traître,
Et que ce déſeſpoir qu'elle fera paraître,
De mes commandemens poura troubler l'effet.
Va donc, cours-y mettre ordre, & voir ce qu'elle fait;
z) Romps ce que ſes douleurs y donneraient d'obſtacle;
Tire-la, ſi tu peux, de ce triſte ſpectacle;
Tache à la conſoler : va donc, qui te retient?

ALBIN.

Il n'en eſt pas beſoin, ſeigneur, elle revient.

On a dit que *Philippe II.* fit cette abominable plaiſanterie à ſon fils en le condamnant.

y) *Saura vous émouvoir.*] Remarquez que nous employons ſouvent ce mot *ſavoir* en poëſie aſſez mal à propos. *J'ai ſu le ſatisfaire*, pour *je l'ai ſatisfait.* *J'ai ſu lui plaire*, au lieu de *je lui ai plu.* Il ne faut employer ce mot que quand il marque quelque deſſein.

z) *Romps*, & *tire-la.*] Mauvaiſes expreſſions, & *ce que des douleurs donneraient d'obſtacles*, *des douleurs qui donnent obſtacle*, eſt un barbariſme. *Et ce qu'ils donneraient d'obſtacle*, eſt un barbariſme encor plus grand.

SCENE V.

PAULINE, FÉLIX, ALBIN.

PAULINE.

Pere barbare, achève, achève, ton ouvrage ;
Cette seconde *a*) hostie est digne de ta rage.
Join ta fille à ton gendre ; ose, que tardes-tu ?
Tu vois le même crime, ou la même vertu.
Ta barbarie en elle a *b*) les mêmes matières.
Mon époux en mourant m'a laissé ses lumières ;
Son sang dont tes bourreaux viennent de me couvrir,
c) M'a decillé les yeux, & me les vient d'ouvrir.
Je vois, je sais, je crois, je suis désabusée ;
De ce bienheureux sang tu me vois batisée ;
Je suis chrétienne enfin, n'est-ce point assez dit ?
Conserve en me perdant ton rang, & ton crédit ;
d) Redoute l'empereur, apréhende Sévère ;
Si tu ne veux périr, ma perte est nécessaire ;

Polyeucte

a) *Hostie.*] Ce mot alors signifiait *victime.*

b) *Les mêmes matières.*] Ce vers est trop négligé, & n'est pas français. *Une barbare qui a des matières ;* cela est un peu barbare & matières en elle.

c) Deciller les yeux, ouvrir les yeux, pléonasme.

d) D'où sait-elle que *Félix* a sacrifié *Polyeucte* à la crainte qu'il a de *Sévère* ? Est-ce une révélation ?

e) *Le faut-il dire encor* ? *Félix*, *je suis chrétienne.*] Ce miracle soudain a révolté beaucoup de gens. *Quodcumque ostendis mihi sic incredulus odi.* Mais le parterre aimera longtems ce prodige ; il est

Polyeucte m'apelle à cet heureux trépas ;
Je vois Néarque & lui qui me tendent les bras.
Mène, mène-moi voir tes dieux que je déteste :
Ils n'en ont brisé qu'un, je briserai le reste.
On m'y verra braver tout ce que vous craignez,
Ces foudres impuissans qu'en leurs mains vous peignez,
Et saintement rebelle aux loix de la naissance,
Une fois envers toi manquer d'obéissance.
Ce n'est point ma douleur que par là je fais voir ;
C'est la grace qui parle, & non le désespoir.
e) Le faut-il dire encor, Félix ? je suis chrétienne.
Affermi par ma mort ta fortune & la mienne :
Le coup à l'un & l'autre en sera précieux,
Puisqu'il *f*) t'assure en terre en m'élevant aux cieux.

---

la récompense de la vertu de *Pauline* ; & s'il n'est pas dans l'histoire, il convient parfaitement au théatre dans une tragédie chrétienne.

f) *T'assure en terre*] n'est pas français. Il veut dire, *affermit ton pouvoir sur la terre.*

g) La piéce semble finie quand *Polyeucte* est mort. Autrefois, quand les acteurs représentaient les Romains avec le chapeau & une cravate, *Sévère* arrivait le chapeau sur la tête, & *Félix* l'écoutait chapeau bas, ce qui faisait un effet ridicule.

SCENE DERNIERE. g)

SÉVERE, FÉLIX, PAULINE, ALBIN, FABIAN.

SÉVERE.

PÉre dénaturé, malheureux politique,
h) Esclave ambitieux d'une peur chimérique;
Polyeucte est donc mort, & par vos cruautés
Vous pensez conserver vos tristes dignités?
La faveur que pour lui je vous avais offerte,
Au lieu de le sauver précipite sa perte?
J'ai prié, menacé, mais sans vous émouvoir;
Et vous m'avez cru fourbe, ou de peu de pouvoir.
Hé bien, à vos dépens vous verrez que Sévère
Ne se vante jamais que de ce qu'il peut faire;
Et par votre ruine il vous fera juger,
Que qui peut bien vous perdre eût pû vous protéger.
Continuez aux dieux ce service fidèle;
Par de telles horreurs montrez-leur votre zèle.
Adieu, mais quand l'orage éclatera sur vous,
Ne doutez point du bras dont partiront les coups.

h) *Esclave ambitieux d'une peur chimérique.*] D'où fait-il que *Félix* a immolé son gendre à la peur méprisable qu'il avait de *Sévère*? Ce *Sévère* ne pouvait le savoir, à moins que *Polyeucte* par un second miracle ne le lui eût révélé. Le reste est fort juste, & fort beau; il doit être irrité que *Félix* n'ait pas déféré à sa noble priére.

i) *Je cède à des transports que je ne connais pas.*] Ce nouveau miracle n'est pas si bien reçu du parterre que les deux

FÉLIX.

Arrêtez-vous, seigneur, & d'une ame apaisée,
Souffrez que je vous livre une vengeance aisée.
 Ne me reprochez plus que par mes cruautés
Je tâche à conserver mes tristes dignités ;
Je dépose à vos pieds l'éclat de leur faux lustre ;
Celle où j'ose aspirer est d'un rang plus illustre ;
Je m'y trouve forcé par un secret appas ;
i) Je cède à des transports que je ne connais pas ;
k) Et par un mouvement que je ne puis entendre,
De ma fureur je passe au zèle de mon gendre.
C'est lui, n'en doutez point, dont le sang innocent
Pour son persécuteur prie un Dieu tout-puissant.
Son amour épandu sur toute la famille,
l) Tire après lui le père aussi-bien que la fille :
J'en ai fait un martyr, sa mort me fait chrétien :
J'ai fait tout son bonheur, il veut faire le mien.
C'est ainsi qu'un chrétien se venge & se courrouce.
Heureuse cruauté dont la suite est si douce !
Donne la main, Pauline. Aportez des liens ;
Immolez à vos dieux ces deux nouveaux chrétiens ;
Je le suis, elle l'est, suivez votre colère.

PAULINE.

Qu'heureusement enfin je retrouve mon père !

---

autres ; il ne faut pas, surtout, prodiguer coup sur coup les prodiges de même espèce. Quand on pardonnerait la conversion incroyable de ce lâche *Félix*, on n'en serait pas touché, parce qu'on ne s'intéresse pas à lui comme à *Pauline*, & qu'il est même odieux.

k) *Comprendre* semblerait plus juste qu'*entendre*.

l) *Tire après lui le père, aussi-bien que la fille.*] *Tirer après soi*, est devenu bas avec le tems.

Cet heureux changement rend mon bonheur parfait.

FÉLIX.

Ma fille, il n'apartient qu'à la main qui le fait.

SÉVERE.

Qui ne ferait touché d'un si tendre spectacle ?
m) De pareils changemens ne vont point sans miracle.
Sans doute vos chrétiens qu'on persécute en vain,
Ont quelque chose en eux qui surpasse l'humain;
Ils mènent une vie avec tant d'innocence, *n*)
Que le ciel leur en doit quelque reconnaissance.
o) Se relever plus forts, plus ils sont abattus,
N'est pas aussi l'effet des communes vertus.
Je les aimai toujours, quoi qu'on m'en ait pû dire.
Je n'en vois point mourir que mon cœur n'en soupire;
Et peut-être qu'un jour je les connaîtrai mieux.

m) *De pareils changemens ne vont point sans miracle.*] Des changemens ne vont point. On mène une vie innocente, & non pas *avec innocence.* Mais j'aprouve, *que chacun ait ses dieux;* & *servez votre monarque*, reçoivent toujours des aplaudissemens. La manière dont le fameux *Baron* récitait ces vers en apuiant sur *servez votre monarque*, était reçue avec transport. Plusieurs n'aprouvent pas que *Sévère* dise à *Félix*, *Gardez votre pouvoir, reprenez-en la marque*, parce que ce n'est pas lui qui donne les gouvernemens, & que *Félix* n'a pas quitté le sien; il n'apartient qu'à l'empereur de parler ainsi.

n) *Ils mènent une vie.*] est trop du stile familier, & ils mènent une vie avec tant d'innocence n'est pas français.

o) *Se relever plus forts, plus ils sont abattus.*] *Se relever, n'est pas l'effet.* Cela n'est pas exact, mais c'est une licence que je crois permise.

p) *J'aprouve cependant que chacun ait ses dieux.*] Ce vers est toujours très-bien reçu du parterre : c'est la voix de la nature.

q) *Qu'il les serve à sa mode*] est du stile comique; *à son choix*, eût peut-être été mieux placé.

r) *Je n'en veux pas sur vous faire un persécuteur.*] Il y avait auparavant, *en*

p) J'aprouve cependant que chacun ait ſes dieux,
q) Qu'il les ſerve à ſa mode, & ſans peur de la peine.
Si vous êtes chrétien, ne craignez plus ma haine;
Je les aime, Félix, & de leur protecteur
r) Je n'en veux pas ſur vous faire un perſécuteur.
Gardez votre pouvoir, reprenez-en la marque;
Servez bien votre Dieu, ſervez votre monarque.
Je perdrai mon crédit envers ſa majeſté,
Ou vous verrez finir cette ſévérité.
Par cette injuſte haine il ſe fait trop d'outrage.

FÉLIX.

Daigne le ciel en vous achever ſon ouvrage!
Et pour vous rendre un jour ce que vous méritez,
Vous inſpirer bientôt toutes ſes vérités!
s) Nous autres béniſſons notre heureuſe avanture.

---

vous; cela paraiſſait un contreſens. Il ſemblait que ce fût *Félix* chrétien qui pût être perſécuteur. *Corneille* corrigea, *ſur vous*. Mais c'eſt une faute de langage; on perſécute un homme, & non *ſur* un homme.

s) *Nous autres béniſſons notre heureuſe avanture.*] *Notre heureuſe avanture*, immédiatement après avoir coupé le cou à ſon gendre, fait un peu rire; &, *nous autres*, y contribue.

L'extrême beauté du rôle de *Sévère*, la ſituation piquante de *Pauline*, ſa ſcène admirable avec *Sévère* au quatriéme acte, aſſurent à cette piéce un ſuccès éternel.

Non-ſeulement elle enſeigne la vertu la plus pure, mais la dévotion, & la perfection du chriſtianiſme. *Polyeucte* & *Athalie* ſont la condamnation éternelle de ceux qui par une jalouſie ſecrette voudraient proſcrire un art ſublime dont les beautés n'effacent que trop leurs ouvrages. Ils ſentent combien cet art eſt au-deſſus du leur; ne pouvant y atteindre, ils le veulent proſcrire, & par une injuſtice auſſi abſurde que barbare, ils confondent *Tabarin* & *Guillot Gorju*, avec *St. Polyeucte*, & le grand prêtre *Joad*.

Dacier, dans ſes remarques ſur la poëtique d'*Ariſtote*, prétend que *Polyeucte* n'eſt pas propre au théatre, parce que ce per-

Allons à nos martyrs donner la ſépulture,
Baiſer leurs corps ſacrés, les mettre en digne lieu,
Et faire retentir par-tout le nom de Dieu.

Fin du cinquiéme & dernier acte.

ſonnage n'excite ni la pitié, ni la crainte; il attribue tout le ſuccès à *Sévère* & à *Pauline*. Cette opinion eſt aſſez générale; mais il faut avouer auſſi, qu'il y a de très-beaux traits dans le rôle de *Polyeucte*, & qu'il a falu un très-grand génie pour manier un ſujet ſi difficile.

EXAMEN
DE POLYEUCTE,
PAR CORNEILLE.

CE martyre est raporté par Surius au 9. de Janv. Polyeucte vivait en l'année 250. sous l'empereur Décius. Il était Arménien, ami de Néarque, & gendre de Félix, qui avait la commission de l'empereur pour faire exécuter ses édits contre les chrétiens. Cet ami l'ayant résolu à se faire chrétien, il déchira ces édits qu'on publiait, arracha les idoles des mains de ceux qui les portaient sur les autels pour les adorer, les brisa contre terre, résista aux larmes de sa femme Pauline, que Félix employa auprès de lui pour le ramener à leur culte, & perdit la vie par l'ordre de son beau-père, sans autre batême que celui de son sang. Voilà ce que m'a prêté l'histoire, le reste est de mon invention.

Pour donner plus de dignité à l'action, j'ai fait Félix gouverneur d'Arménie, & ai pratiqué un sacrifice public, afin de rendre l'occasion plus illustre, & donner un prétexte à Sévère de venir en cette province, sans faire éclater son amour, avant qu'il en eût l'aveu de Pauline. Ceux qui veulent arrêter nos héros dans une médiocre bonté, où quelques interprètes d'Aristote bornent leur vertu, ne trouveront pas ici leur compte, puisque celle de Polyeucte va jusqu'à la sainteté, & n'a aucun mélange de faiblesse. J'en ai déja parlé ailleurs; & pour confirmer ce que j'en ai dit par quelques autorités, j'ajouterai ici que Mirturnus dans son traité du poëte agite cette question, *si la passion de Jésus-Christ & les martyres des saints doivent être*

exclus du théatre, à cause qu'ils passent cette médiocre bonté, & résout en ma faveur. Le célèbre Heinsius, qui non-seulement a traduit la poëtique de notre philosophe, mais a fait un traité de la constitution de la tragédie selon sa pensée, nous en a donné une sur le martyre des Innocens. L'illustre Grotius a mis sur la scène la Passion même de Jésus-Christ, & l'histoire de Joseph; & le savant Buchanan a fait la même chose de celle de Jephté, & de la mort de saint Jean-Baptiste. C'est sur ces exemples que j'ai hazardé ce poëme, où je me suis donné des licences qu'ils n'ont pas prises, de changer l'histoire en quelque chose, & d'y mêler des épisodes d'invention : aussi m'était-il plus permis sur cette matière, qu'à eux sur celle qu'ils ont choisie. Nous ne devons qu'une croyance pieuse à la vie des saints, & nous avons le même droit sur ce que nous en tirons pour le porter sur le théatre, que sur ce que nous empruntons des autres histoires; mais nous devons une foi chrétienne & indispensable à tout ce qui est dans la Bible, qui ne nous laisse aucune liberté d'y rien changer. J'estime toutefois qu'il ne nous est pas défendu d'y ajouter quelque chose, pourvû qu'il ne détruise rien de ces vérités dictées par le Saint-Esprit. Buchanan ni Grotius ne l'ont pas fait dans leurs poëmes; mais aussi ne les ont-ils pas rendus assez fournis pour notre théatre, & ne s'y sont proposé pour exemple que la constitution la plus simple des anciens. Heinsius a plus osé qu'eux dans celui que j'ai nommé. Les anges qui bercent l'enfant Jésus, & l'ombre de Mariamne avec les furies qui agitent l'esprit d'Hérode, sont des agrémens qu'il n'a pas trouvés dans l'évangile. Je crois même qu'on en peut suprimer quelque chose quand il y a aparence qu'il ne plairait pas sur le théatre, pourvû qu'on ne mette rien en la place; car alors ce serait changer l'histoire, ce que le respect

respect que nous devons à l'écriture ne permet point. Si j'avais à y exposer celle de David & de Betsabée, je ne décrirais pas comme il en devint amoureux en la voyant se baigner dans une fontaine, de peur que l'image de cette nudité ne fit une impression trop chatouilleuse dans l'esprit de l'auditeur : mais je me contenterais de le peindre avec de l'amour pour elle, sans parler aucunement de quelle manière cet amour se serait emparé de son cœur.

Je reviens à Polyeucte, dont le succès a été très-heureux. Le style n'en est pas si fort, ni si majestueux que celui de Cinna & de Pompée ; mais il a quelque chose de plus touchant ; & les tendresses de l'amour humain y font un si agréable mélange avec la fermeté du divin, que sa représentation a satisfait tout ensemble les dévots & les gens du monde. A mon gré, je n'ai point fait de piéce où l'ordre de théatre soit plus beau, & l'enchainement des scènes mieux ménagé. L'unité d'action, & celles de jour & de lieu y ont leur justesse ; & les scrupules qui peuvent naître touchant ces deux dernières, se dissiperont aisément, pour peu qu'on me veuille prêter cette faveur que l'auditeur nous doit toujours, quand l'occasion s'en offre, en reconnaissance de la peine que nous avons prise à le divertir.

Il est hors de doute que, si nous apliquons ce poëme à nos coutumes, le sacrifice se fait trop tôt après la venue de Sévère, & cette précipitation sortira du vraisemblable par la nécessité d'obéir à la règle. Quand le roi envoye ses ordres dans les villes, pour y faire rendre des actions de graces pour ses victoires, ou pour d'autres bénédictions qu'il reçoit du ciel, on ne les exécute pas dès le jour même ; mais aussi il faut du tems pour assembler le clergé, les magistrats, & les corps de

ville, & c'eſt ce qui en fait différer l'exécution. Nos acteurs n'avaient ici aucune de ces aſſemblées à faire.

Il ſuffiſait de la préſence de Sévère & de Félix, & du miniſtère du grand prêtre; ainſi nous n'avons eu aucun beſoin de remettre ce ſacrifice à un autre jour. D'ailleurs, comme Félix craignait ce favori, qu'il croyait irrité du mariage de ſa fille, il était bien aiſe de lui donner le moins d'occaſion de tarder qu'il lui était poſſible, & de tâcher durant ſon peu de ſéjour à gagner ſon eſprit par une promte complaiſance, & montrer tout enſemble une impatience d'obéir aux volontés de l'empereur.

L'autre ſcrupule regarde l'unité de lieu, qui eſt aſſez exacte, puiſque tout ſe paſſe dans une ſalle ou antichambre commune aux apartemens de Félix & de ſa fille. Il ſemble que la bienſéance y ſoit peu forcée pour conſerver cette unité au ſecond acte, en ce que Pauline vient juſques dans cette antichambre pour trouver Sévère, dont elle devrait attendre la viſite dans ſon cabinet. A quoi je répons, qu'elle a eu deux raiſons de venir au devant de lui; l'une, pour faire plus d'honneur à un homme dont ſon père redoutait l'indignation, & qu'il lui avait commandé d'adoucir en ſa faveur; l'autre, pour rompre plus aiſément la converſation avec lui, en ſe retirant dans ce cabinet, s'il ne voulait pas la quitter à ſa prière, & ſe délivrer par cette retraite d'un entretien dangereux pour elle; ce qu'elle n'eût pû faire, ſi elle eût reçu ſa viſite dans ſon apartement.

Sa confidence avec Stratonice touchant l'amour qu'elle avait eu pour ce cavalier, me fait faire une réflexion ſur le tems qu'elle prend pour cela. Il s'en fait beaucoup, ſur nos théatres, d'affections qui ont déja duré deux ou trois ans, dont

on attend à révéler le ſecret juſtement au jour de l'action qui ſe préſente, & non-ſeulement ſans aucune raiſon de choiſir ce jour là plutôt qu'un autre pour le déclarer, mais lors même que vraiſemblablement on s'en eſt dû ouvrir beaucoup auparavant avec la perſonne à qui on en fait confidence. Ce ſont choſes dont il faut inſtruire le ſpectateur, en les faiſant aprendre par un des acteurs à l'autre; mais il faut prendre garde avec ſoin que celui à qui on les aprend ait eu lieu de les ignorer juſques-là auſſi-bien que le ſpectateur, & que quelque occaſion tirée du ſujet oblige celui qui les récite à rompre enfin un ſilence qu'il a gardé ſi longtems. L'infante, dans le Cid, avoue à Léonor l'amour ſecret qu'elle a pour lui, & l'aurait pû faire un an ou ſix mois plus tôt. Cléopatre dans Pompée ne prend pas des meſures plus juſtes avec Charmion; elle lui conte la paſſion de Céſar pour elle, & comme

chaque jour ſes couriers
Lui portent en tribut ſes vœux & ſes lauriers.

Cependant, comme il ne paraît perſonne avec qui elle ait plus d'ouverture de cœur qu'avec cette Charmion, il y a grande aparence que c'était elle-même dont cette reine ſe ſervait pour introduire ces couriers, & qu'ainſi elle devait ſavoir déja tout ce commerce entre Céſar & ſa maîtreſſe. Du moins il falait marquer quelque raiſon qui lui eût laiſſé ignorer juſques-là tout ce qu'elle lui aprend, & de quel autre miniſtère cette princeſſe s'était ſervie pour recevoir ces couriers. Il n'en va pas de même ici. Pauline ne s'ouvre avec Stratonice que pour lui faire entendre le ſonge qui la trouble, & les ſujets qu'elle a de s'en allarmer; & comme elle n'a fait ce ſonge que la nuit d'auparavant, & qu'elle ne lui eût jamais revélé ſon ſecret ſans

cette occasion qui l'y oblige, on peut dire qu'elle n'a point eu lieu de lui faire cette confidence plus tôt qu'elle ne l'a faite.

Je n'ai point fait de narration de la mort de Polyeucte, parce que je n'avais personne pour la faire ni pour l'écouter, que des payens qui ne la pouvaient ni écouter, ni faire, que comme ils avaient fait & écouté celle de Néarque; ce qui aurait été une répétition & marque de stérilité, & en outre n'aurait pas répondu à la dignité de l'action principale, qui est terminée par là. Ainsi j'ai mieux aimé la faire connaître par un saint emportement de Pauline que cette mort a convertie, que par un récit qui n'eût point eu de grace dans une bouche indigne de le prononcer. Félix son père se convertit après elle; & ces deux conversions, quoique miraculeuses, sont si ordinaires dans les martyres, qu'elles ne sortent point de la vraisemblance, parce qu'elles ne sont pas de ces événemens rares & singuliers qu'on ne peut tirer en exemple; & elles servent à remettre le calme dans les esprits de Félix, de Sévère & de Pauline, que sans cela j'aurais bien eu de la peine à retirer du théatre dans un état qui rendit la piéce complette, en ne laissant rien à souhaiter à la curiosité de l'auditeur.

LE

MENTEUR,

COMÉDIE.

1642.

PRÉFACE

DE L'ÉDITEUR.

IL faut avouer que nous devons à l'Espagne la première tragédie touchante, & la première comédie de caractère qui ayent illustré la France. Ne rougissons point d'être venus tard dans tous les genres. C'est beaucoup que dans un tems où l'on ne connaissait que des avantures romanesques & des turlupinades, *Corneille* mit la morale sur le théatre. Ce n'est qu'une traduction; mais c'est probablement à cette traduction que nous devons *Molière*. Il est impossible en effet que l'inimitable *Molière* ait vû cette pièce sans voir tout d'un coup la prodigieuse supériorité que ce genre a sur tous les autres, & sans s'y livrer entiérement. Il y a autant de distance de *Mélite* au *Menteur*, que de toutes les comédies de ce tems-là à *Mélite* : ainsi *Corneille* a réformé la scène tragique & la scène comique par d'heureuses imitations. Nous nous conformons à l'édition que *Corneille* donna en 1644. édition devenue extrêmement rare, dans laquelle on trouve le *Cid* avec les imitations de *Guilain de Castro*, *Pompée* avec les imitations de *Lucain*, & le *Menteur* avec des vers assez curieux qui ne sont dans aucune autre édition. *Corneille* ne mit point au bas des pages du *Menteur* les traits qu'il prit dans *Lopez* ou dans *Roxas* : on ne sait qui de ces deux poëtes espagnols est l'auteur de cette comédie.

EPITRE.

MONSIEUR,

Je vous présente une piéce de théatre d'un ſtyle ſi éloigné de ma dernière, qu'on aura de la peine à croire qu'elles ſoient parties toutes deux de la même main, dans le même hyver. Auſſi les raiſons qui m'ont obligé à y travailler ont été bien différentes. J'ai fait Pompée pour ſatisfaire à ceux qui ne trouvaient pas les vers de Polyeucte ſi puiſſans que ceux de Cinna, & leur montrer que j'en ſaurais bien retrouver la pompe, quand le ſujet le pourrait ſouffrir; j'ai fait le Menteur pour contenter les ſouhaits de beaucoup d'autres, qui ſuivant l'humeur des français aiment le changement, & après tant de poëmes graves, dont nos meilleures plumes ont enrichi la ſcène, m'ont demandé quelque choſe de plus enjoué qui ne ſervit qu'à les divertir. Dans le premier j'ai voulu faire un eſſai de ce que pouvait la majeſté du raiſonnement & la force des vers dénués de l'agrément du ſujet : dans celui-ci j'ai voulu tenter ce que pourrait l'agrément du ſujet dénué de la force des vers. Et d'ailleurs étant obligé au genre comique de ma première réputation, je ne pouvais l'abandonner tout-à-fait ſans quelque eſpèce d'ingratitude. Il eſt vrai que comme alors que je me hazardai à le quitter, je n'oſai me fier à mes ſeules forces, & que pour m'élever à la dignité du tragique, je pris l'apui du grand Sénèque, à qui j'empruntai tout ce qu'il avait donné de rare à ſa Médée; ainſi quand je me ſuis réſolu de repaſſer du héroïque au naïf, je n'ai oſé deſcendre de ſi haut ſans m'aſſurer d'un guide, & me ſuis laiſſé conduire au fameux Lopez de Vega, *de peur de m'égarer dans les détours de tant d'intrigues que fait notre Menteur. En un mot, ce n'eſt ici qu'une copie d'un excellent original qu'il a mis au jour ſous le titre de* La ſoſpechoſa verdad, *& me fiant ſur nôtre Horace, qui donne liberté*

liberté de tout oser aux poëtes ainsi qu'aux peintres, j'ai crû que nonobstant la guerre des deux couronnes, il m'était permis de trafiquer en Espagne. Si cette sorte de commerce était un crime, il y a longtems que je serais coupable, je ne dis pas seulement pour le Cid, où je me suis aidé de D. Guillian de Castro, mais aussi pour Médée dont je viens de parler, & pour Pompée même, où pensant me fortifier du secours de deux latins, j'ai pris celui de deux espagnols, Sénèque & Lucain étant tous deux de Cordouë. Ceux qui ne voudront pas me pardonner cette intelligence avec nos ennemis, aprouveront du moins que je pille chez eux; & soit qu'on fasse passer ceci pour un larcin, ou pour un emprunt, je m'en suis trouvé si bien, que je n'ai pas envie que ce soit le dernier que je ferai chez eux. Je crois que vous en serez d'avis, & ne m'en estimerez pas moins. Je suis,

MONSIEUR,

Votre très-humble serviteur,
CORNEILLE.

AU LECTEUR.

BIEN que cette comédie, & celle qui la ſuit, ſoient toutes deux de l'invention de Lopez de Vega, je ne vous les donne point dans le même ordre que je vous ai donné le Cid & Pompée, dont en l'un vous avez vû les vers eſpagnols, & en l'autre les latins, que j'ai traduits ou imités de Guillain de Caſtro & de Lucain. Ce n'eſt pas que je n'aye ici emprunté beaucoup de choſes de cet admirable original; mais comme j'ai entiérement dépayſé les ſujets pour les habiller à la françaiſe, vous trouveriez ſi peu de raport entre l'eſpagnol & le français, qu'au lieu de ſatisfaction vous n'en recevriez que de l'importunité.

Par exemple, tout ce que je fais conter à notre Menteur des guerres d'Allemagne où il ſe vante d'avoir été, l'eſpagnol le lui fait dire du Pérou & des Indes, dont il fait le nouveau revenu; & ainſi de la plûpart des autres incidens, qui bien qu'ils ſoient imités de l'original, n'ont preſque point de reſſemblance avec lui pour les penſées, ni pour les termes qui les expriment. Je me contenterai donc de vous avoüer que les ſujets ſont entiérement de lui, comme vous le trouverez dans la vingt & deuxiéme partie de ſes comédies. Pour le reſte, j'en ai pris tout ce qui s'eſt pû accommoder à nôtre uſage; & s'il m'eſt permis de dire mon ſentiment touchant une choſe où j'ai ſi peu de part, je vous avoüerai en même tems que l'invention de celle-ci me charme tellement, que je ne trouve rien à mon gré qui lui ſoit comparable en ce genre, ni parmi les anciens, ni parmi les modernes. Elle eſt toute ſpirituelle depuis le commencement juſqu'à la fin, & les incidens ſi juſtes & ſi gracieux, qu'il faut être à mon avis de bien mauvaiſe humeur pour n'en aprouver pas la conduite, & n'en aimer pas la repréſentation.

Je me défierais peut-être de l'eſtime extraordinaire que j'ai pour ce poëme, ſi je n'y étais confirmé par celle qu'en a faite un des premiers hommes de ce ſiécle, & qui non ſeulement eſt le protecteur des ſavantes muſes dans la Hollande, mais fait voir encor par ſon propre exemple, que les graces de la poëſie ne ſont pas incompatibles avec les plus hauts emplois de la politique, & les plus nobles fonctions d'un homme d'état. Je parle de Mr. de Zuylichem, ſecretaire des commandemens de Mgr. le prince d'Orange. C'eſt lui que Mrs. Heinſius & Balzac ont pris comme pour arbitre de leur fameuſe querelle, puiſqu'ils lui ont adreſſé l'un & l'autre leurs doctes diſſertations, & qui n'a pas dédaigné de montrer au public l'état qu'il fait de cette comédie par deux épigrammes, l'un français & l'autre latin, qu'il a mis au devant de l'impreſſion qu'en ont faite les Elzevirs à Leyden. Je vous les donne ici d'autant plus volontiers, que n'ayant pas l'honneur d'être connu de lui, ſon témoignage ne peut être ſuſpect, & qu'on n'aura pas lieu de m'accuſer de beaucoup de vanité pour en avoir fait parade, puiſque toute la gloire qu'il m'y donne, doit être attribuée au grand Lopez de Vega, que peut-être il ne connaiſſait pas pour le premier auteur de cette merveille de théatre.

In Præstantissimi Poëtæ Gallici

CORNELII

COMŒDIAM, *quæ inscribitur* MENDAX.

GRAVI cothurno torvus, orcheſtrâ truci
Dudum cruentus, Galliæ juſtus ſtupor,
Audivit & vatum decus Cornelius.
Laudem poetæ num mereret comici
Pari nitore & elegantiâ, fuit
Qui diſputaret, & negarunt inſcii;
Et mos gerendus inſciis ſemel fuit.
Et, ecce, geſſit, mentiendi gratiâ
Facetiiſque, quas Terentius, pater
Amœnitatum, quas Menander, quas merum
Nectar deorum Plautus & mortalium,
Si ſæculo reddantur, agnoſcant ſuas,
Et quas negare non graventur non ſuas.
Tandem poeta eſt: fraude, fuco, fabulâ,
Mendace ſcenâ vindicavit ſe ſibi.
Cui Stagitæ venit in mentem, putas,
Quis quâ præivit ſupputator algebrâ,
Quis cogitavit illud Euclides prior,
Probare rem veriſſimam mendacio?

Conſtanter. 1645.

A MONSIEUR
CORNEILLE,
SUR SA COMÉDIE, LE MENTEUR.

EH bien, ce beau Menteur, cette piéce fameuſe,
Qui étonne le Rhin, & fait rougir la Meuſe,
Et le Tage & le Pô, & le Tibre romain,
De n'avoir rien produit d'égal à cette main,
A ce Plaute rené, à ce nouveau Térence,
La trouve-t-on ſi loin ou de l'indifférence
Ou du juſte mépris des ſavans d'aujourd'hui?
Je tiens tout au rebours, qu'elle a beſoin d'apui,
De grace, de pitié, de faveur afétée,
D'extrême charité, de louange empruntée.
Elle eſt plate, elle eſt fade, elle manque de ſel,
De pointe & de vigueur; & n'y a carouzel
Où la rage & le vin n'enfante des Corneilles
Capables de fournir de plus fortes merveilles.
Qu'ai-je dit? ha! Corneille, aime mon repentir;
Ton excellent Menteur m'a porté à mentir.
Il m'a rendu le fœux ſi doux & ſi aimable,
Que, ſans m'en aviſer, j'ai vû le véritable
Ruiné de crédit, & ai crû conſtamment
N'y avoir plus d'honneur qu'à mentir vaillamment.
Après tout, le moyen de s'en pouvoir dédire?
A moins que d'en mentir, je n'en pouvais rien dire.
La plus haute penſée au bas de ſa valeur
Devenait injuſtice & injure à l'auteur.
Qu'importe donc qu'on mente, ou que d'un faible éloge
A toi & ton Menteur fauſſement on déroge?
Qu'importe que les dieux ſe trouvent irrités
De menſonges, ou bien de fauſſes vérités?

Conſtanter.

ACTEURS.

GÉRONTE, père de Dorante.

ARGANTE, gentilhomme de Poitiers, ami de Géronte.

DORANTE, fils de Géronte.

ALCIPPE, ami de Dorante, & amant de Clarice.

PHILISTE, ami de Dorante & d'Alcippe.

CLARICE, maîtreſſe d'Alcippe.

LUCRECE, amie de Clarice.

ISABELLE, ſuivante de Clarice.

SABINE, femme de chambre de Lucrèce.

CLITON, valet de Dorante.

LYCAS, valet d'Alcippe.

La ſcène eſt à Paris.



H. Gravelot inven. — N. le Mire Sculp.

Avec mon pistolet le cordon s'embarasse.
Fait marcher le declin, le feu prend, le coup part.

LE MENTEUR,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

DORANTE, CLITON.

DORANTE.

A La fin j'ai quitté la robe pour l'épée.
L'attente où j'ai vécu n'a point été trompée.
Mon père a consenti que je suive mon choix,
Et je fais banqueroute à ce fatras de loix. *a)*
Mais puisque nous voici dedans les tuileries, *b)*
Le pays du beau monde & des galanteries,
Di-moi, me trouves-tu bien fait en cavalier?
Ma mine a-t-elle rien qui sente l'écolier?
Qui revient comme moi des royaumes du code,
Raporte rarement un visage à la mode.

---

a) On disait alors, *faire banqueroute*, pour abandonner, renoncer, quitter, se détacher, mais mal à propos, banqueroute était impropre, même en ce tems-là, dans l'occasion où l'auteur l'employe. *Dorante* ne fait pas banqueroute aux loix, puisque son père consent qu'il renonce à cette profession.

b) *Dedans les tuileries.*] Nous avons souvent remarqué ailleurs que *dedans* est une légère faute, & qu'il faut *dans*.

CLITON.

Cette régle, monsieur, n'est pas faite pour vous.
Vous serez en une heure ici mille jaloux.
Ce visage & ce port n'ont point l'air de l'école;
Et jamais comme vous on ne peignit Bartole.
Je prévois du malheur pour beaucoup de maris.
Mais que vous semble encor maintenant de Paris?

DORANTE.

J'en trouve l'air bien doux, & cette loi bien rude,
Qui m'en avait banni sous prétexte d'étude.
Toi qui sais les moyens de s'y bien divertir,
Ayant eu le bonheur que de n'en point sortir,
Di-moi comme en ce lieu l'on gouverne les dames.

CLITON.

C'est là le plus beau soin qui vienne *c*) aux belles ames,
Disent les beaux esprits; mais sans faire le fin,
Vous avez l'apetit ouvert de bon matin.
D'hier au soir seulement vous êtes dans la ville,
Et vous vous ennuyez déja d'être inutile:
Votre humeur sans emploi ne peut passer un jour,

d)

---

c) *Le plus beau soin qui vienne.*] On prend un soin, on a un soin, on se charge d'un soin; on rend des soins. Mais un soin ne vient pas.

d) *Pratiquer l'amour.*] On ne pratique point l'amour comme on pratique le barreau, la médecine.

e) *De passer pour un homme à donner tablature.*

J'ai la taille d'un maître &c.] Quoique *Corneille* ait épuré le théatre dans ses premiéres comédies, & qu'il ait imité, ou plutôt deviné le ton de la bonne compagnie de son tems; il est pourtant encor ici loin de la bienséance & du bon goût: mais au moins il n'y a pas de mot deshonnête, comme *Scarron* s'en permit dans de misérables farces des *Jodelets*,

d) Et déjà vous cherchez à pratiquer l'amour.
Je ſuis auprès de vous en fort bonne poſture,
e) De paſſer pour un homme à donner tablature.
J'ai la taille d'un maître en ce noble métier,
Et je ſuis, tout au moins, l'intendant du quartier.

DORANTE.

Ne t'effarouche point; je ne cherche, à vrai dire,
Que quelque connaiſſance où l'on ſe plaiſe à rire,
Qu'on puiſſe viſiter par divertiſſement,
Où l'on puiſſe en douceur couler quelque moment.
Pour me connaître mal tu prens mon ſens à gauche.

CLITON.

J'entens, vous n'êtes pas un homme de débauche,
Et tenez celles-là trop indignes de vous,
f) Que le ſon d'un écu rend traitables à tous.
Auſſi que vous cherchiez *g*) de ces ſages coquettes
Qui bornent au babil leurs faveurs plus ſecrettes,
h) Et qui ne font l'amour que de babil & d'yeux,
Vous êtes d'encolure à vouloir un peu mieux.
Loin de paſſer ſon tems, chacun le perd chez elles,

qui à la honte de la nation, & même de la cour, eurent tant de ſuccès avant les chefs-d'œuvres de *Molière*.

f) *Que le ſon d'un écu rend traitables à tous.*] *Le ſon d'un écu* & l'idée de ce vers ſont des choſes honteuſes qu'on devrait retrancher pour l'honneur de la ſcène françaiſe. Ce vers même eſt imité de la ſatire de *Régnier* intitulée *Macette*. Les bienſéances étaient impunément violées dans ce tems-là; & *Corneille* qui s'élevait au-deſſus de ſes contemporains, ſe laiſſait entraîner à leurs uſages.

g) *De ces ſages coquettes où peuvent tous venans.*] Cela n'eſt pas français. On dit bien, *la maiſon où j'ai été*, mais non, *la coquette où j'ai été*.

h) *Et qui ne font l'amour que de babil*

i) Et le jeu, comme on dit, n'en vaut pas les chandelles :
Mais ce ferait pour vous un bonheur fans égal,
Que ces femmes de bien qui fe gouvernent mal,
Et de qui la vertu, quand on leur fait fervice,
N'eft pas incompatible avec un peu de vice.
Vous en verrez ici de toutes les façons.
Ne me demandez point cependant de leçons :
Ou je me connais mal à voir votre vifage,
Ou vous n'en êtes pas à vôtre aprentiffage :
Vos loix ne réglaient pas fi bien tous vos deffeins,
Que vous euffiez toûjours un porte-feuille aux mains.

DORANTE.

A ne rien déguifer, Cliton, je te confeffe
Qu'à Poitiers j'ai vécu comme vit la jeuneffe.
J'étais en ces lieux-là de beaucoup de métiers :
Mais Paris, après tout, eft bien loin de Poitiers ;
Le climat différent veut une autre méthode :
Ce qu'on admire ailleurs, eft ici hors de mode.
J'en voyais là beaucoup paffer pour gens d'efprit,
k) Et faire encor état de Chimène & du Cid,
Eftimer de tous deux la vertu fans feconde,
Qui pafferaient ici pour gens de l'autre monde,
Et fe feraient fifler, fi dans un entretien
Ils étaient fi groffiers que d'en dire du bien.

& d'yeux.] Ce vers n'eft pas français. *Faire l'amour d'yeux & de babil* ne peut fe dire. On a changé ce vers, & on a mis :

Sans qu'il vous foit permis de jouer que des yeux.

i) *Et le jeu, comme on dit, n'en vaut pas les chandelles.*] *Chandelle*, cette expreffion ferait aujourd'hui indigne de la haute comédie.

k) *Et faire encor état de Chimène & du Cid.*] On voit que *Corneille* avait encor fur le cœur en 1646. le déchaîne-

Chez les provinciaux on prend ce qu'on rencontre ;
Et là, faute de mieux, *l*) un ſot paſſe à la montre.
Mais il faut à Paris bien d'autres qualités ;
On ne s'éblouït point de ces fauſſes clartés ;
Et tant d'honnêtes gens que l'on y voit enſemble,
Font qu'on eſt mal reçû, ſi l'on ne leur reſſemble.

CLITON.

Connaiſſez mieux Paris, puiſque vous en parlez.
Paris eſt un grand lieu plein de marchands mêlés ;
L'effet n'y répond pas toûjours à l'aparence ;
On s'y laiſſe duper autant qu'en lieu de France ;
Et parmi tant d'eſprits plus polis & meilleurs,
Il y croit des badauts autant & plus qu'ailleurs.
Dans la confuſion que ce grand monde aporte,
Il y vient de tous lieux des gens de toute ſorte ;
Et dans toute la France il eſt fort peu d'endroits
Dont il n'ait le rebut auſſi-bien que le choix.
Comme on s'y connait mal, *m*) chacun s'y fait de miſe,
Et *n*) vaut communément autant comme il ſe priſe ;
De bien pires que vous s'y font aſſez valoir.
Mais pour venir au point que vous voulez ſavoir,
Etes-vous libéral ?

DORANTE.

Je ne ſuis point avare.

---

ment des auteurs contre le *Cid*. Il corrigea depuis ces deux vers ainſi :

La diverſe façon de parler & d'agir

Donne aux nouveaux venus ſouvent de quoi rougir.

l) *Un ſot paſſe à la montre.*] Ce mot ſignifie *revuë*.

m) *Chacun s'y fait de miſe.*] Peut-être cette expreſſion pouvait paſſer autrefois.

n) *Vaut autant comme*] n'eſt pas français : on l'a déja obſervé ailleurs.

CLITON.

C'eſt un ſecret d'amour & bien grand, & bien rare;
Mais il faut de l'adreſſe à le bien débiter,
Autrement on s'y perd au lieu d'en profiter.
o) Tel donne à pleines mains qui n'oblige perſonne;
La façon de donner vaut mieux que ce qu'on donne.
L'un perd exprès au jeu ſon préſent déguiſé,
L'autre oublie un bijou qu'on aurait refuſé.
Un lourdaut libéral auprès d'une maîtreſſe
Semble donner l'aumône alors qu'il fait largeſſe;
Et d'un tel *p*) contretems il fait tout ce qu'il fait,
Que quand il tache à plaire, il offenſe en effet.

DORANTE.

Laiſſons là ces lourdauts contre qui tu déclames,
Et me di ſeulement ſi tu connais ces dames.

CLITON.

Non, cette marchandiſe eſt de trop bon aloi;
Ce n'eſt point là gibier à des gens comme moi.
Il eſt aiſé pourtant d'en ſavoir des nouvelles,

---

o) *Tel donne à pleines mains qui n'oblige perſonne.*] *Molière* n'a point de tirade plus parfaite. *Térence* n'a rien écrit de plus pur que ce morceau. Il n'eſt point au-deſſus d'un valet, & cependant c'eſt une des meilleures leçons pour ſe bien conduire dans le monde. Il me ſemble que *Corneille* a donné des modèles de tous les genres.

p) On ne dit pas, *faire d'un contretems;* mais faire à contre-tems.

Au reſte, cette ſcène eſt d'un ton très-ſupérieur à toutes les comédies qu'on donnait alors. Elle peint des mœurs vraies; elle eſt bien écrite, à l'exception de quelques fautes excuſables.

q) Une comédie qui n'eſt fondée que ſur un faux pas que fait une demoiſelle en ſe promenant aux thuileries, ſemble manquer d'art dans ſon expoſition. Et les complimens que ſe font *Clarice* & *Dorante* n'annoncent ni intrigue ni caractère.

r) *Ay. . Ce malheur me rend un favo-*

Et bientôt leur cocher m'en dira des plus belles.

DORANTE.

Penſes-tu qu'il t'en die ?

CLITON.

Aſſez pour en mourir ;
Puiſque c'eſt un cocher, il aime à diſcourir.

SCENE II.

DORANTE, CLARICE, LUCRECE, ISABELLE.

CLARICE *faiſant un faux pas, & comme ſe laiſſant choir. q)*

r) AY.

DORANTE *lui donnant la main.*

Ce malheur me rend un favorable office,
s) Puiſqu'il me donne lieu de ce petit ſervice ;

rable office.] Si cette *Clarice* n'avait pas fait un faux pas, il n'y aurait donc pas de piéce ? Ce défaut eſt de l'auteur eſpagnol. L'eſprit eſt plus content quand l'intrigue eſt déja nouée dans l'expoſition. On prend bien plus de part à des paſſions déja régnantes, à des intérets déja établis. Un amour qui commence tout d'un coup dans la piéce, & dont l'origine eſt ſi faible, ne fait aucune impreſſion, parce que cet amour n'eſt pas aſſez vraiſemblable. On tolère la naiſſance ſoudaine de cette paſſion dans quelque jeune homme ardent & impétueux qui s'enflamme au premier objet ; encor y faut-il beaucoup de nuances.

On croirait preſque que ce *Dorante* qui aime tant à mentir, exerce ce talent dans ſa déclaration d'amour, & que cet amour eſt un de ſes menſonges ; cependant il eſt de bonne foi.

s) Puiſqu'il me donne lieu de ce petit ſervice.] *Lieu d'un ſervice*, n'eſt pas français. On donne lieu de rendre ſervice.

Et c'eſt pour moi, madame, un bonheur ſouverain
Que cette occaſion de vous donner la main.

CLARICE.

L'occaſion ici fort peu vous favoriſe,
Et ce faible bonheur ne vaut pas qu'on le priſe.

DORANTE.

Il eſt vrai, je le dois tout entier au hazard;
Mes ſoins, ni vos déſirs n'y prennent point de part;
Et ſa douceur mêlée avec cette amertune,
Ne me rend pas le ſort plus doux que de coutume,
Puis-qu'enfin ce bonheur, que j'ai ſi fort priſé,
A mon peu de mérite eût été refuſé.

CLARICE.

S'il a perdu ſi tôt ce qui pouvait vous plaire,
Je veux être à mon tour d'un ſentiment contraire;
Et crois qu'on doit trouver plus de félicité
A poſſéder un bien ſans l'avoir mérité.
J'eſtime plus un don qu'une reconnaiſſance.
Qui nous donne fait plus que qui nous récompenſe;
Et *t*) le plus grand bonheur au mérite rendu
Ne fait que nous payer de ce qui nous eſt dû.
La faveur qu'on mérite eſt toûjours achetée;
L'heur en croît d'autant plus, moins elle eſt méritée;
Et le bien où ſans peine elle fait parvenir,
Par le mérite à peine aurait pû s'obtenir.

---

t) *Le plus grand bonheur au mérite rendu.*] Cela n'eſt pas français. On rend juſtice au mérite, on ne lui rend pas bonheur. Cette ſcène languit par une conteſtation trop longue.

u) Ces diſſertations dont les phraſes

DORANTE.

Aussi ne croyez pas que jamais je prétende
Obtenir par mérite une faveur si grande;
J'en sais mieux le haut prix, & mon cœur amoureux,
Moins il s'en connaît digne, & plus s'en tient heureux.
On me l'a pû toûjours dénier sans injure;
Et si la recevant ce cœur même en murmure,
Il se plaint du malheur de ses félicités,
Que le hazard lui donne, & non vos volontés.
Un amant a fort peu de quoi se satisfaire
Des faveurs qu'on lui fait sans dessein de les faire;
u) Comme l'intention seule en forme le prix,
Assez souvent sans elle on les joint au mépris.
Jugez par là quel bien peut recevoir ma flamme
D'une main qu'on me donne en me refusant l'ame.
Je la tiens, je la touche, & je la touche en vain,
Si je ne puis toucher le cœur avec la main.

CLARICE.

Cette flamme, monsieur, est pour moi fort nouvelle,
Puisque j'en viens de voir la première étincelle.
Si votre cœur ainsi s'embrase en un moment,
Le mien ne brûle pas du moins si promtement:
Mais peut-être à présent que j'en suis avertie,
Le tems donnera place à plus de sympatie.
Confessez cependant qu'à tort vous murmurez
Du mépris de vos feux que j'avais ignorés.

---

commencent presque toujours par *comme*, & dont l'auteur a rempli ses tragédies, sont une de ces habitudes qu'il avait prises en écrivant : c'est la manière du peintre.

SCENE III.

DORANTE, CLARICE, LUCRECE, ISABELLE, CLITON.

DORANTE.

C'Est l'effet du malheur qui partout m'accompagne.
Depuis que j'ai quitté les guerres d'Allemagne,
C'est-à-dire, du moins depuis un an entier,
Je suis & jour & nuit dedans votre quartier;
Je vous cherche en tous lieux, au bal, aux promenades;
Vous n'avez que de moi reçû des sérénades;
Et je n'ai pû trouver que cette occasion
A vous entretenir de mon affection.

CLARICE.

Quoi, vous avez donc vû l'Allemagne & la guerre?

DORANTE.

Je m'y suis fait longtems craindre comme un tonnerre.

CLITON.

Que lui va-t-il conter?

DORANTE.

Et durant tout ce tems
Il ne s'est fait combats, ni siéges importans,
Nos armes n'ont jamais remporté de victoire,
Où cette main n'ait eu bonne part à la gloire;
Et la gazette même a souvent divulgués....

CLITON *le tirant par la basque.*

Savez-vous bien, monsieur, que vous extravaguez?

DORANTE.

DORANTE.

Tai toi.

CLITON.

Vous rêvez, dis-je, ou...

DORANTE.

Tai toi, miférable.

CLITON.

Vous venez de Poitiers, ou je me donne au diable;
Vous en revintes hier.

DORANTE *à Cliton.*

Maraut, te tairas-tu?

à Clarice.

Avec affez d'honneur j'ai fouvent combattu,
Et mon nom a fait bruit peut-être avec juftice.

CLARICE.

Qui vous a fait quitter un fi noble exercice?

DORANTE.

Revenu l'autre hyver pour faire ici ma cour,
Je vous vis, & je fus retenu par l'amour.
Attaqué par vos yeux, je leur rendis les armes;
Je me fis prifonnier de tant d'aimables charmes;
Je leur livrai mon ame, & ce cœur généreux
Dès ce premier moment oublia tout pour eux.
Vaincre dans les combats, commander dans l'armée,
De mille exploits fameux enfler ma renommée,
Et tous ces nobles foins qui m'avaient fû ravir,
Cédèrent auffi-tôt à ceux de vous fervir.

ISABELLE *à Clarice tout bas.*

Madame, Alcippe aproche, il aura de l'ombrage.

CLARICE.

Nous en ſaurons, monſieur, quelque jour davantage.
Adieu.

DORANTE.

Quoi, me priver ſi tôt de tout mon bien!

CLARICE.

Nous n'avons pas loiſir d'un plus long entretien;
Et malgré la douceur de me voir cajolée,
Il faut que nous faſſions ſeules deux tours d'allée.

DORANTE.

Cependant accordez à mes vœux innocens
La licence d'aimer des charmes ſi puiſſans.

CLARICE.

Un cœur qui veut aimer, & qui ſait comme on aime,
N'en demande jamais licence qu'à ſoi-même.

SCENE IV.

DORANTE, CLITON.

DORANTE.

SUi-les, Cliton.

CLITON.

J'en ſais ce qu'on en peut ſavoir.

---

x) *La plus belle des deux je crois que ce ſoit l'autre.*] *Je crois que ce ſoit* eſt une faute de grammaire du tems même de *Corneille. Je crois* étant une choſe poſitive exige l'indicatif; mais pourquoi dit-on, Je crois qu'elle *eſt* aimable; qu'elle *a* de l'eſprit? &, Croyez-vous qu'elle *ſoit* aimable, qu'elle *ait* de l'eſprit? C'eſt que *croyez-vous* n'eſt point poſitif. *Croyez-vous* exprime le doute de celui qui

La langue du cocher a bien fait ſon devoir.
La plus belle des deux, dit-il, eſt ma maîtreſſe;
Elle loge à la place, & ſon nom eſt Lucrèce.

DORANTE.

Quelle place?

CLITON.

Royale, & l'autre y loge auſſi.
Il n'en ſait pas le nom, mais j'en prendrai ſouci.

DORANTE.

Ne te mets point, Cliton, en peine de l'aprendre.
Celle qui m'a parlé, celle qui m'a ſû prendre,
C'eſt Lucrèce, ce l'eſt ſans aucun contredit;
Sa beauté m'en aſſure, & mon cœur me le dit.

CLITON.

Quoique mon ſentiment doive reſpect au vôtre,
x) La plus belle des deux, je crois que ce ſoit l'autre.

DORANTE.

Quoi, celle qui s'eſt tuë, & qui dans nos propos
N'a jamais eu l'eſprit de mêler quatre mots?

CLITON.

y) Ah, depuis qu'une femme a le don de ſe taire,
Elle a des qualités au deſſus du vulgaire:
Cette perfection eſt rare, & nous pouvons
L'apeller un miracle au ſiécle où nous vivons,

---

interroge. Je ſuis sûr qu'il vous ſatisfera? Etes-vous sûr qu'il vous ſatisfaſſe.

Vous voyez par cet exemple que les règles de la grammaire ſont fondées la plûpart ſur la raiſon, & ſur cette logique naturelle, avec laquelle naiſſent tous les hommes bien organiſés.

y) *Ah depuis qu'une femme a le don de ſe taire.*] *Depuis* ne peut être employé

Puiſqu'à l'ordre commun le ciel fait violence,
La formant compatible avecque le ſilence.
Moi, je n'ai point d'amour en l'état où je ſuis,
z) Et quand le cœur m'en dit, j'en prens par où je puis :
Mais naturellement femme qui ſe peut taire,
A ſur moi tel pouvoir & tel droit de me plaire,
Qu'eût-elle en vrai magot tout le corps fagoté,
Je lui voudrais donner le prix de la beauté.
C'eſt elle aſſurément qui s'apelle Lucrèce.
Cherchez un autre nom pour l'objet qui vous bleſſe;
Ce n'eſt point là le ſien; celle qui n'a dit mot,
Monſieur, c'eſt la plus belle, ou je ne ſuis qu'un ſot.

DORANTE.

Je t'en crois ſans jurer avecque tes boutades.
Mais voici les plus chers de mes vieux camarades.
Ils ſemblent étonnés, à voir leur action.

---

pour *quand*, pour *dès-là que*, *lorſque*. Ce mot *depuis* dénote toujours un tems paſſé. Il n'y a point d'exception à cette règle. C'eſt principalement aux étrangers que j'adreſſe cette remarque. C'eſt pour eux ſurtout qu'on fait ces commentaires.

Corneille corrigea depuis,

SCENE V.

DORANTE, ALCIPPE, PHILISTE, CLITON.

PHILISTE *à Alcippe.*

Quoi, ſur l'eau, la muſique & la collation ?

ALCIPPE *à Philiſte.*

Oui, la collation avecque la muſique.

PHILISTE *à Alcippe.*

Hier au ſoir ?

ALCIPPE *à Philiſte.*

Hier au ſoir.

PHILISTE *à Alcippe.*

Et belle ?

ALCIPPE *à Philiſte.*

Magnifique.

PHILISTE *à Alcippe.*

Et par qui ?

ALCIPPE *à Philiſte.*

C'eſt de quoi je ſuis mal éclairci.

DORANTE *les ſaluant.*

Que mon bonheur eſt grand de vous revoir ici !

Monſieur, quand une femme a le don de ſe taire.

2) *Et quand le cœur m'en dit, j'en prens par où je puis.*] *J'en prens par où je puis* eſt un peu licentieux, & l'expreſſion eſt dégoutante. Ce n'eſt point ainſi que *Térence* fait parler ſes valets.

ALCIPPE.

Le mien eſt ſans pareil, puiſque je vous embraſſe.

DORANTE.

J'ai rompu vos diſcours d'aſſez mauvaiſe grace;
Vous le pardonnerez à l'aiſe de vous voir.

PHILISTE.

Avecque vos amis vous avez tout pouvoir.

DORANTE.

Mais de quoi parliez-vous?

ALCIPPE.

D'une galanterie.

DORANTE.

D'amour?

ALCIPPE.

Je le préſume.

DORANTE.

Achevez, je vous prie,
Et ſouffrez qu'à ce mot ma curioſité
Vous demande ſa part de cette nouveauté.

ALCIPPE.

On dit qu'on a donné muſique à quelque dame.

DORANTE.

Sur l'eau?

ALCIPPE.

Sur l'eau.

DORANTE.

Souvent l'on irrite la flamme.

PHILISTE.

Quelquefois.

DORANTE.

Et ce fut hier au soir ?

ALCIPPE.

Hier au soir.

DORANTE.

Dans l'ombre de la nuit le feu se fait mieux voir ;
Le tems était bien pris. Cette dame, est elle belle ?

ALCIPPE.

Aux yeux de bien du monde elle passe pour telle.

DORANTE.

Et la musique ?

ALCIPPE.

Assez pour n'en rien dédaigner.

DORANTE.

Quelque collation a pû l'accompagner ?

ALCIPPE.

On le dit.

DORANTE.

Fort superbe ?

ALCIPPE.

Et fort bien ordonnée.

DORANTE.

Et vous ne savez point celui qui l'a donnée ?

ALCIPPE.

Vous en riez !

DORANTE.

Je ris de vous voir étonné
D'un divertissement que je me suis donné.

ALCIPPE.

Vous ?

DORANTE.

Moi-même.

ALCIPPE.

Et déja vous avez fait maîtresse ?

DORANTE.

Si je n'en avais fait, j'aurais bien peu d'adresse.
Depuis un mois & plus on me voit de retour ;
Mais pour certain sujet je sors fort peu de jour ;
La nuit *incognito* je rends quelques visites.
Ainsi . . .

CLITON *à Dorante à l'oreille.*

Vous ne savez, monsieur, ce que vous dites.

DORANTE.

Tai toi, si jamais plus tu me viens avertir . . .

CLITON.

J'enrage de me taire & d'entendre mentir.

PHILISTE *à Alcippe tout bas.*

Voyez qu'heureusement dedans cette rencontre,
Votre rival lui-même à vous-même se montre.

DORANTE *revenant à eux.*

Comme à mes chers amis je vous veux tout conter.
De cinq bateaux qu'exprès j'avais fait aprêter,
Les quatre contenaient quatre chœurs de musique,
Capables de charmer le plus mélancolique.
Au premier violons, en l'autre luths & voix,

Des

a) *Qui tour à tour dans l'air poussaient des harmonies.*] Quoique ce substantif *harmonie* n'admette pas de plurier, non plus que *mélodie*, *musique*, *physique*, & presque tous les noms des sciences & des arts, cependant j'ose croire que dans cette occasion ces *harmonies* ne sont point une faute, parce que ce sont des con-

Des flutes au troisiéme, au dernier des hautbois,
a) Qui tour à tour dans l'air poussaient des harmonies,
Dont on pouvait nommer les douceurs infinies.
Le cinquiéme était grand, tapissé tout exprès
De rameaux enlassés pour conserver le frais,
Dont chaque extrémité portait un doux mélange
De bouquets de jasmin, de grenade & d'orange.
Je fis de ce bateau la salle du festin:
Là je menai l'objet qui fait seul mon destin.
De cinq autres beautés la sienne fut suivie,
Et la collation fut aussi-tôt servie.
Je ne vous dirai point les différens aprêts;
Le nom de chaque plat, le rang de chaque mêts;
Vous saurez seulement qu'en ce lieu de délices
On servit douze plats, & qu'on fit six services;
Cependant que les eaux, les rochers, & les airs
Répondaient aux accens de nos quatre concerts.
Après qu'on eut mangé, mille & mille fusées
S'élançant vers les cieux, ou droites, ou croisées,
Firent un nouveau jour, d'où tant de serpentaux
D'un déluge de flamme attaquèrent les eaux,
Qu'on crut que pour leur faire une plus rude guerre,
Tout l'élément du feu tombait du ciel en terre.
Après ce passe-tems on dansa jusqu'au jour,
Dont le soleil jaloux avança le retour;

certs différens. On peut dire, *les mélodies* de *Lully*, de *Rameau* sont différentes. De plus, le *Menteur* s'égaie dans son récit; & *pousser des harmonies* est assez plaisant pour un menteur qui est supposé chercher à tout moment ses phrases.

b) S'il eût pris notre avis, ou s'il eût craint ma haine,
Il eût autant tardé qu'à la couche d'Alcmène:
Mais n'étant pas d'humeur à suivre nos désirs,
Il sépara la troupe, & finit nos plaisirs.

ALCIPPE.

Certes, vous avez grace à conter ces merveilles;
Paris, tout grand qu'il est, en voit peu de pareilles.

DORANTE.

J'avais été surpris, & l'objet de mes vœux
Ne m'avait, tout au plus, donné qu'une heure ou deux.

PHILISTE.

Cependant l'ordre est rare, & la dépense belle.

DORANTE.

c) Il s'est falu passer à cette bagatelle.
Alors que le tems presse, on n'a pas à choisir.

ALCIPPE.

Adieu, nous nous verrons avec plus de loisir.

DORANTE.

Faites état de moi.

ALCIPPE *à Philiste en s'en allant.*

Je meurs de jalousie.

PHILISTE *à Alcippe.*

Sans raison toutefois votre ame en est saisie;

---

b) *S'il eût pris notre avis, ou s'il eût craint ma haine.*] Cela est guindé, faux, hors de la nature & du plus mauvais goût. Aussi *Corneille* substitua à ces deux vers si différens du reste, ces deux-ci qui sont très-plaisans & du meilleur ton.

S'il eût pris notre avis, sa lumière importune

N'eût pas troublé si-tôt ma petite fortune.

c) *Il s'est falu passer à cette bagatelle.*] *Se passer à, se passer de*, sont deux cho-

Les ſignes du feſtin ne s'accordent pas bien.

ALCIPPE *à Philiſte.*

Le lieu s'accorde, & l'heure, & le reſte n'eſt rien.

SCENE VI.

DORANTE, CLITON.

CLITON.

MOnſieur, puis-je à préſent parler ſans vous déplaire?

DORANTE.

d) Je remets en ton choix de parler, ou te taire;
Mais quand tu vois quelqu'un, ne fais plus l'inſolent.

CLITON.

Votre ordinaire eſt-il de rêver en parlant?

DORANTE.

Où me vois-tu rêver?

CLITON.

J'apelle rêveries
Ce qu'en d'autres qu'un maître on nomme menteries:
Je parle avec reſpect.

DORANTE.

Pauvre eſprit!

ſes abſolument différentes. *Se paſſer à*, ſignifie, *ſe contenter de ce qu'on a. Se paſſer de*, ſignifie, *ſoutenir le beſoin de ce qu'on n'a pas.* Il a quatre attelages, on peut ſe paſſer à moins. Vous avez cent mille écus de rente, & je m'en paſſe.

d) *Je remets en ton choix de parler ou te taire.*] La grande exactitude de la proſe veut *de te taire*; mais il faut renoncer à faire des vers, ſi cette petite licence n'eſt pas permiſe.

CLITON.

Je le perds

e) Quand je vous oy parler de guerre & de concerts.
Vous voyez ſans péril nos batailles dernières,
Et faites des feſtins qui ne vous coûtent guères.
Pourquoi depuis un mois vous feindre de retour ?

DORANTE.

J'en montre plus de flamme, & j'en fais mieux ma cour.

CLITON.

Qu'a de propre la guerre à montrer votre flamme ?

DORANTE.

O le beau compliment à charmer une dame,
De lui dire d'abord : *J'aporte à vos beautés*
Un cœur nouveau venu des univerſités ;
Si vous avez beſoin de loix & de rubriques,
Je ſais le code entier avec les autentiques,
Le digeſte nouveau, le vieux, l'infortiat,
Ce qu'en a dit Jaſon, Balde, Accurſe, Alciat !
Qu'un ſi riche diſcours nous rend conſidérables !
Qu'on amollit par-là de cœurs inexorables !
Qu'un homme à paragraphe eſt un joli galant !

e) *Quand je vous oy parler de guerre & de concerts.*] Je vous *oy* ne ſe dit plus ; pourquoi ? cette diphtongue n'eſt-elle pas ſonore ? *foi*, *loi*, *croi*, *boi*, révoltent-ils l'oreille? Pourquoi l'infinitif *ouïr* eſt-il reſté, & le préſent eſt-il proſcrit ? la ſintaxe eſt toujours fondée ſur la raiſon ; l'uſage & l'abolition des mots dépend quelquefois du caprice ; mais on peut dire que cet uſage tend toujours à la douceur de la prononciation : *je l'oy*, *j'oy*, eſt ſec & rude ; on s'en eſt défait inſenſiblement.

f) *Faire ſonner Lamboy, Jean de Vert & Galas,*] généraux de l'empereur *Ferdinand III.*

g) *On leur fait admirer les bayes qu'on leur donne.*] *Bayes* ſignifie ici *bourdes*,

On s'introduit bien mieux à titre de vaillant;
Tout le ſecret ne gît qu'en un peu de grimace,
A mentir à propos, jurer de bonne grace,
Etaler force mots qu'elles n'entendent pas.
f) Faire ſonner Lamboy, Jean de Vert, & Galas,
Nommer quelques châteaux, de qui les noms barbares,
Plus ils bleſſent l'oreille, & plus leur ſemblent rares;
Avoir toûjours en bouche, angles, lignes, foſſés,
Vedette, contr'eſcarpe, & travaux avancés,
Sans ordre, & ſans raiſon, n'importe, on les étonne:
g) On leur fait admirer les bayes qu'on leur donne;
Et tel, à la faveur d'un ſemblable débit,
Paſſe pour homme illuſtre, & ſe met en crédit.

CLITON.

A qui vous veut ouïr, vous en faites bien croire:
Mais celle-ci bientôt peut ſavoir votre hiſtoire.

DORANTE.

J'aurai déja gagné chez elle quelque accès;
Et loin d'en redouter un malheureux ſuccès,
Si jamais un fâcheux nous nuit par ſa préſence,
h) Nous pourons ſous ces mots être d'intelligence.

---

caſſades. Il faut éviter ſoigneuſement au milieu des vers ces mots *bayes*, *hayes*, & ne les jamais faire rencontrer par des ſillabes qui les heurtent. On eſt obligé de faire *bayes* de deux ſillabes, & ce ſon eſt très-déſagréable; c'eſt ce qu'on apelle le demi-*hiatus*. Nous avons des régles certaines d'harmonie dans la poëſie. Pour peu qu'on s'en écarte, les vers rebutent, & c'eſt en partie pourquoi nous avons tant de mauvais poëtes.

h) *Nous pourons ſous ces mots être d'intelligence.*] On n'entend pas bien ce que l'auteur veut dire. Comment *Dorante* ſera-t-il d'intelligence avec ſa maîtreſſe ſous les mots de *contreſcarpe* & de *foſſé*?

Voilà traiter l'amour, Cliton, & comme il faut.

CLITON.

A vous dire le vrai, je tombe de bien haut.
Mais parlons du festin. Urgande & Melusine
N'ont jamais sur le champ mieux fourni leur cuisine;
Vous allez au-delà de leurs enchantemens;
Vous seriez un grand maître à faire des romans;
Ayant si bien en main le festin *i*) & la guerre,
Vos gens en moins de rien courraient toute la terre;
Et ce serait pour vous des travaux fort légers,
De faire voir partout la pompe & les dangers.
Ces hautes fictions vous sont bien naturelles.

DORANTE.

J'aime à braver ainsi les conteurs de nouvelles;
Et si tôt que j'en vois quelqu'un s'imaginer
Que ce qu'il veut m'aprendre a de quoi m'étonner,
Je le sers aussi-tôt d'un conte imaginaire,
Qui l'étonne lui-même, & le force à se taire.
Si tu pouvais savoir quel plaisir on a lors
De leur faire rentrer leurs nouvelles au corps....

CLITON.

Je le juge assez grand, mais enfin ces pratiques
k) Vous peuvent engager en de fâcheux intriques.

---

i) *Avoir en main le festin.*] Mauvaise expression de ce tems-là.

k) *Vous peuvent engager en de fâcheux intriques.*] Ce mot n'est plus d'usage. *Thomas Corneille* dans l'édition qu'il fit des œuvres de son frère, substitue :

DORANTE.

Nous les démêlerons; mais tous ces vains discours
M'empêchent de chercher l'objet de mes amours.
Tâchons de le rejoindre, & sache qu'à me suivre
Je t'aprendrai bientôt d'autres façons de vivre. *l*)

Fin du premier acte.

---

l) *Je t'apprendrai bientôt d'autres façons de vivre.*] *A me suivre.* C'est un barbarisme.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

GÉRONTE, CLARICE, ISABELLE.

CLARICE.

Je fais qu'il vaut beaucoup étant forti de vous;
Mais, monfieur, fans le voir accepter un époux,
a) Par quelque haut récit qu'on en foit conviée,
C'eft grande avidité de fe voir mariée:
Auffi d'en recevoir vifite & compliment,
Et lui donner entrée en qualité d'amant,
S'il faut qu'à vos projets la fuite ne réponde, *b*)

Je

---

a) *Par quelque haut récit qu'on en foit conviée.*] Cette expreffion *conviée* prife en ce fens n'eft plus d'ufage; mais j'ofe croire que fi on voulait l'employer à propos, elle reprendrait fes premiers droits.

Remarquez ici que la fcène change. Le premier acte s'eft paffé dans les tuileries, à préfent nous fommes dans la maifon de *Clarice* à la place royale. On aurait pû aifément fupofer, que la maifon eft voifine du jardin des tuileries, & que le fpectateur voit l'une & l'autre. Nous avons déja dit que l'unité de lieu ne confifte pas à refter toujours dans le même endroit, & que la fcène peut fe paffer dans plufieurs lieux repréfentés fur le théatre avec vraifemblance. Rien n'empêche qu'on ne voye aifément un jardin, un veftibule, une chambre.

b) Il faut ne réponde pas. Ce *ne* feul ne fe dit que dans les occafions fuivantes. Je crains qu'elle ne réponde, il n'eft point de douceurs qu'elle ne réponde aux complimens qu'on lui a faits, il n'y a perfonne dans cette maifon dont je ne

Je m'engagerais trop dans le caquet du monde.
Trouvez donc un moyen de me le faire voir,
Sans m'expoſer au blâme, & manquer au devoir.

GÉRONTE.

Oui, vous avez raiſon, belle & ſage Clarice!
c) Ce que vous ſouhaitiez eſt la même juſtice,
Et d'ailleurs c'eſt à nous à ſubir votre loi.
Je reviens dans une heure, & Dorante avec moi;
d) Je le tiendrai longtems deſſous votre fenêtre,
Afin qu'avec loiſir vous le puiſſiez connaître,
Examiner ſa taille, & ſa mine, & *e*) ſon air,
Et voir quel eſt l'époux que je vous veux donner.
Il vint hier de Poitiers, mais il ſent peu l'école;
Et ſi l'on pouvait croire un père à ſa parole,
Quelque écolier qu'il ſoit, je dirais qu'aujourd'hui
Peu de nos gens de cour ſont mieux taillés que lui.
Mais vous en jugerez après la voix publique.
f) Je cherche à l'arrêter parce qu'il m'eſt unique,

---

réponde. Eſt-il une queſtion difficile à laquelle il ne réponde? Mais nous de voulons pas faire une trop longue diſſertation.

c) *Ce que vous ſouhaitiez eſt la même juſtice.*] *La même juſtice* ne ſignifie pas *la juſtice même.* Voyez ce qui eſt dit ſur cette règle dans les notes ſur la tragédie de *Cinna.*

d) *Je le tiendrai longtems deſſous votre fenêtre.*] Cette manière de préſenter un amant à ſa maîtreſſe qu'il doit épouſer, paraît un peu ſingulière dans nos mœurs; mais la piéce eſt eſpagnole; & de plus, ce n'eſt point ici une entrevuë; le père ne veut que prévenir *Clarice* par la bonne mine de ſon fils.

e) *Son air . . donner.*] Il faut rimer à l'oreille, puiſque c'eſt pour elle que la rime fut inventée, & qu'elle n'eſt que le retour des mêmes ſons, ou du moins des ſons à peu près ſemblables. On prononçait *donner* en faiſant ſonner la finale *r*, comme s'il y avait eu *donnair.*

f) *Je cherche à l'arrêter, parce qu'il m'eſt unique.*] On ne dit pas, *il m'eſt*

Et je brûle furtout de le voir fous vos loix.

CLARICE.

Vous m'honorez beaucoup d'un fi glorieux choix.
Je l'attendrai, monfieur, avec impatience;
Et je l'aime déja fur cette confiance.

SCENE II.

CLARICE, ISABELLE.

ISABELLE.

Ainfi vous le verrez, & fans vous engager.

CLARICE.

Mais pour le voir ainfi qu'en pourai-je juger?
J'en verrai le déhors, la mine, l'aparence;
Mais du refte, Ifabelle, où prendre l'affurance?
Le dedans paraît mal en ces miroirs flateurs;
Les vifages fouvent font de doux impofteurs.
Que de défauts d'efprit fe couvrent de leurs graces!
Et que de beaux femblans cachent des ames baffes!
Quoiqu'en ce choix les yeux aient la première part,
Qui leur défère tout, met beaucoup au hazard;
Qui veut vivre en repos ne doit pas leur déplaire;

---

unique, comme *il m'eft cher*, *il m'eft agréable*, parce qu'*unique* n'eft pas un adjectif, une qualité fufceptible de régime. Il eft agréable pour moi, agréable à mes yeux. *Unique* eft abfolu. Mais pourquoi dit-on, Cela m'eft agréable? & ne peut-on pas dire, Cela m'eft aimable? Cela eft plaifant à mon goût, & non pas, Cela m'eft plaifant? c'eft qu'*agréable* vient d'*agréer :* Cela m'agrée, au datif. *Plaifant* vient de *plaire :* Cela me plaît, auffi au datif: comme s'il y avait *plait à moi.* Il n'en eft pas

Mais ſans leur obéïr il les doit ſatisfaire,
En croire leur refus, & non pas leur aveu,
Et ſur d'autres conſeils laiſſer naître ſon feu.
Cette chaîne qui dure autant que notre vie,
Et qui nous doit donner plus de peur que d'envie,
Si l'on n'y prend bien garde, attache aſſez ſouvent
Le contraire au contraire, *g*) & le mort au vivant;
Et pour moi, puiſqu'il faut qu'elle me donne un maître,
Avant que l'accepter je voudrais le connaître,
Mais connaître dans l'ame.

ISABELLE.

Eh bien, qu'il parle à vous.

CLARICE.

Alcippe le ſachant en deviendrait jaloux.

ISABELLE.

Qu'importe qu'il le ſoit, ſi vous avez Dorante?

CLARICE.

Sa perte ne m'eſt pas encor indifférente;
Et l'accord de l'hymen entre nous concerté,
Si ſon père venait, ſerait exécuté.
Depuis plus de deux ans il promet, il diffère;
Tantôt c'eſt maladie, & tantôt quelque affaire:
Le chemin eſt mal ſûr, ou les jours ſont trop courts,
Et le bon-homme enfin ne peut ſortir de Tours.

---

ainſi d'*aimer :* J'aime cette piéce, & non Cette piéce aime à moi. Ainſi on ne peut dire *m'eſt aimable.*

g) *Et le mort au vivant.*] Cette allégorie ne paraît-elle pas un peu forte dans une ſcène de comédie, & ſurtout dans la bouche d'une fille? Mais toute cette tirade eſt de la plus grande beauté. Il n'y a point de fille qui parle mieux, & peut-être ſi bien, dans *Molière.*

Je prens tous ces délais pour une résistance,
Et ne suis pas d'humeur à mourir de constance.
Chaque moment d'attente ôte de notre prix,
Et fille qui vieillit tombe dans le mépris.
C'est un nom glorieux qui se garde avec honte;
h) Sa défaite est fâcheuse à moins que d'être promte.
Le tems n'est pas un Dieu qu'elle puisse braver,
i) Et son honneur se perd à le trop conserver.

ISABELLE.

Ainsi vous quitteriez Alcippe pour un autre,
Dont vous verriez l'humeur *k*) raportant à la vôtre?

CLARICE.

Oui, je le quitterais, mais pour ce changement
l) Il me faudrait en main avoir un autre amant,
Sûre qu'il me fût propre, & que son hyménée
Dût bientôt à la sienne unir ma déstinée.
Mon humeur sans cela ne s'y résout pas bien;
Car Alcippe, après tout, vaut toûjours mieux que rien;
Son père peut venir, quelque longtems qu'il tarde.

ISABELLE.

Pour en venir à bout sans que rien se hazarde,
Lucrèce est votre amie, & peut beaucoup pour vous;
Elle n'a point d'amant qui devienne jaloux;
Qu'elle écrive à Dorante, & lui fasse paraître

---

h) *Sa défaite est fâcheuse.*] L'usage permet qu'on dise, Cette fille est de *défaite*, c'est-à-dire, elle est belle, on peut aisément s'en défaire, la marier. Mais la *défaite* exprime figurément qu'elle s'est rendue; *défaire*, *se défaire*, un visage *défait*, un ennemi *défait*, *défaite* d'une marchandise, *défaite* d'une armée: toutes acceptions différentes.

i). *Et son honneur se perd à le trop conserver.*] Il semble qu'une fille perde son

Qu'elle veut cette nuit le voir par sa fenêtre.
Comme il est jeune encor, on l'y verra voler,
Et là sous ce faux nom vous lui pourez parler,
Sans qu'Alcippe jamais en découvre l'adresse,
Ni que lui-même pense à d'autres qu'à Lucrèce.

CLARICE.

L'invention est belle, & Lucrèce aisément
Se résoudra pour moi d'écrire un compliment;
Nous connaîtrons Dorante avecque cette ruse.

ISABELLE.

Puis-je vous dire encor que si je ne m'abuse,
Tantôt cet inconnu ne vous déplaisait pas?

CLARICE.

Ah, bon Dieu, si Dorante avait autant d'apas,
Que d'Alcippe aisément il obtiendrait la place!

ISABELLE.

Ne parlez point d'Alcippe, il vient.

CLARICE.

Qu'il m'embarrasse!
Va pour moi chez Lucrèce, & lui di mon projet,
Et tout ce qu'on peut dire en semblable sujet.

---

honneur en se mariant. Ce vers gâte un très-beau morceau.

k) *Raportant*] n'était pas français, du tems même de *Corneille*. Il faut donc vous verriez l'humeur conforme à la vôtre, répondante à la vôtre, assortie à la vôtre.

l) *Il me faudrait en main avoir un autre amant.*

J'avais certaine vieille *en main*
D'un génie à vrai dire au-dessus de l'humain.

SCENE III.

CLARICE, ALCIPPE.

ALCIPPE.

AH, Clarice! ah, Clarice! inconſtante, volage!

CLARICE.

Aurait-il deviné déja ce mariage?
Alcippe, qu'avez-vous? qui vous fait ſoupirer?

ALCIPPE.

Ce que j'ai, malheureuſe! & peux-tu l'ignorer?
Parle à ta conſcience, elle devrait t'aprendre....

CLARICE.

Parlez un peu plus bas, mon père va deſcendre.

ALCIPPE.

m) Ton père va deſcendre, ame double, & ſans foi!
Confeſſe que tu n'as un père que pour moi.
La nuit, ſur la rivière....

CLARICE.

Et bien, ſur la rivière,
La nuit, quoi, qu'eſt-ce enfin?

---

m) *Ton père va deſcendre, ame double & ſans foi.*] Tout cela paraît choquer un peu la bienſéance; mais on pardonne au tems où *Corneille* écrivait. On tutoyait alors au théatre. Le tutoyement qui rend le diſcours plus ſerré, plus vif, a ſouvent de la nobleſſe & de la force dans la tragédie; on aime à voir *Rodrigue* & *Chimène* l'employer. Remarquez cependant que l'élégant *Racine* ne ſe permet guères le tutoyement que quand un père irrité parle à ſon fils, ou un maître à un confident, ou quand une amante emportée ſe plaint à ſon amant.

ALCIPPE.

Oui, la nuit toute entière.

CLARICE.

Après?

ALCIPPE.

Quoi, ſans rougir?

CLARICE.

Rougir! à quel propos?

ALCIPPE.

Tu ne meurs pas de honte entendant ces deux mots!

CLARICE.

Mourir pour les entendre! & qu'ont-ils de funeſte?

ALCIPPE.

Tu peux donc les ouïr, & demander le reſte?
Ne ſaurais-tu rougir, ſi je ne te dis tout?

CLARICE.

Quoi, tout?

ALCIPPE.

Tes paſſe-tems de l'un à l'autre bout.

CLARICE.

Je meure, en vos diſcours ſi je puis rien comprendre.

ALCIPPE.

Quand je te veux parler, ton père va deſcendre;

Je ne t'ai point aimé! cruel, qu'ai-je donc fait?

Jamais *Molière* n'a fait tutoyer les amans. *Hermione* dit; *Ne devais-tu pas lire au fond de ma penſée?* *Phèdre* dit; *Eh bien, connais donc Phèdre & toute ſa fureur.* Mais jamais *Achille*, *Oreſte*, *Britannicus*, &c. ne tutoyent leurs maîtreſſes. A plus forte raiſon cette manière de s'exprimer doit-elle être bannie de la comédie, qui eſt la peinture de nos mœurs. *Molière* en fait uſage dans le *Dépit amoureux*, mais il s'eſt enſuite corrigé lui-même.

Il t'en ſouvient alors, le tour eſt excellent:
Mais pour paſſer la nuit avecque ton galant....

CLARICE.

Alcippe, êtes-vous fou?

ALCIPPE.

Je le devrais bien être,
A préſent que le ciel me fait te mieux connaître.
Oui, pour paſſer la nuit en danſes & feſtin,
Etre avec ton galant du ſoir juſqu'au matin,
(Je ne parle que d'hier) tu n'as point lors de père.

CLARICE.

Rêvez-vous? raillez-vous? & quel eſt ce myſtère?

ALCIPPE.

Ce myſtère eſt nouveau, mais non pas fort ſecret.
Choiſis une autre fois un amant plus diſcret;
Lui-même il m'a tout dit.

CLARICE.

Qui, lui-même?

ALCIPPE.

Dorante.

CLARICE.

Dorante!

ALCIPPE.

Continuë, & fai bien l'ignorante.

CLARICE.

---

n) Voilà encor *connois* ou *connoi* qui rime avec toi. Voilà une nouvelle preuve qu'on prononçait je connois, ou bien je connoi, en retranchant la lettre *s*; comme nous prononçons j'aperçois, je vois, loi, Roi; tous les oi étaient prononcés comme écrits avec l'*o*. Aujourd'hui qu'on prononce. Je *connais*, je *parais*, je *verrais*, j'*aimerais*, il eſt clair qu'il faut un *a*.

CLARICE.

Si je le vis jamais, & si je le connoi.... *n)*

ALCIPPE.

Ne viens-je pas de voir son père avecque toi?
Tu passes, infidèle, ame ingrate & légère,
o) La nuit avec le fils, le jour avec le père.

CLARICE.

p) Son père de vieux tems est grand ami du mien.

ALCIPPE.

Cette vieille amitié faisait vôtre entretien?
Tu te sens convaincuë, & tu m'oses répondre!
Te faut-il quelque chose encor pour te confondre?

CLARICE.

Alcippe, si je sais quel visage a le fils....

ALCIPPE.

La nuit était fort noire alors que tu le vis.
Il ne t'a pas donné quatre chœurs de musique,
Une collation superbe & magnifique,
Six services de rang, douze plats à chacun?
Son entretien alors t'était fort importun;
Quand ses feux d'artifice éclairaient le rivage,
Tu n'eus pas le loisir de le voir au visage.
Tu n'as pas avec lui dansé jusques au jour?
Et tu ne l'as pas vû pour le moins au retour?

---

o) *La nuit avec le fils, le jour avec le père.*] Cette idée ne ferait pas tolérable, s'il n'était question d'une fête qu'on a donnée. Le théatre doit être l'école des mœurs.

p) *Son père de vieux tems était ami du mien.*] On ne dit point, *de vieux tems*, mais dès *longtems*, *depuis longtems*, *de tout tems*, *toujours*, *en tout tems*, *en tous les tems*, *&c.*

T'en ai-je dit aſſez ? rougis & meurs de honte.

CLARICE.

Je ne rougirai point pour le récit d'un conte.

ALCIPPE.

Quoi, je ſuis donc un fourbe, un bizarre, un jaloux? *qq*)

CLARICE.

Quelqu'un a pris plaiſir à ſe jouer de vous,
Alcippe, croyez-moi.

ALCIPPE.

Ne cherche point d'excuſes:
Je connais tes détours & devine tes ruſes.
Adieu, ſui ton Dorante, & l'aime déſormais;
Laiſſe en repos Alcippe, & n'y penſe jamais.

CLARICE.

Ecoutez quatre mots.

ALCIPPE.

Ton père va deſcendre.

CLARICE.

Non, il ne deſcend point, & ne peut nous entendre;
Et j'aurai tout loiſir de vous déſabuſer.

ALCIPPE.

Je ne t'écoute point à moins que m'épouſer,

---

qq) Il ſemble que l'auteur eſpagnol n'ait pas tiré aſſez de parti du menſonge de *Dorante* ſur cette fête. La mépriſe d'un page qui a pris une femme pour une autre n'a rien d'agréable & de comique. D'ailleurs ce menſonge de *Dorante* fait à ſon rival devait ſervir au nœud de la pièce, & au dénouement il ne ſert qu'à des incidents.

q) *M'en donner ta parole & deux baiſers pour gage.*] Cette indécence ne ſerait point ſouferte aujourd'hui. On demande comment *Corneille* a épuré le théâtre? C'eſt que de ſon tems on allait plus loin. On demandait des baiſers & on en donnait. Cette mauvaiſe coutume venait de l'uſage où l'on avait été très-longtems en France, de donner par reſpect un bai-

A moins qu'en attendant le jour du mariage
q) M'en donner ta parole & deux baiſers pour gage.

CLARICE.

Pour me juſtifier vous demandez de moi,
Alcippe ?

ALCIPPE.

Deux baiſers, & ta main, & ta foi.

CLARICE.

Que cela ?

ALCIPPE.

Réſou-toi, ſans plus me faire attendre.

CLARICE.

Je n'ai pas le loiſir, mon père va deſcendre.

SCENE IV.

ALCIPPE.

VA, ri de ma douleur alors que je te perds ;
Par ces indignités romps toi-même mes fers ;
Aide mes feux trompés à ſe tourner en glace,

ſer aux dames ſur la bouche quand on leur était préſenté. *Montagne* dit qu'il eſt triſte pour une dame d'aprêter ſa bouche pour le premier mal tourné qui viendra à elle avec trois laquais.

Les ſoubrettes ſe conformèrent à cet uſage ſur le théatre. De là vient que dans la *Mère coquette* de *Quinault*, jouée plus de vingt ans après, la piéce commence par ces vers :

> Je t'ai baiſé deux fois. —— Quoi tu baiſes par compte ?

Il faut encor obſerver que quand ces familiarités ridicules ſont inutiles à l'intrigue, c'eſt un défaut de plus.

Aide un juſte courroux à ſe mettre en leur place.
Je cours à la vengeance, & porte à ton amant
Le redoutable effet de mon reſſentiment.
S'il eſt homme de cœur, ce jour même nos armes
r) Régleront par leur ſort tes plaiſirs, ou tes larmes;
Et plutôt que le voir poſſeſſeur de mon bien,
s) Puiſſé-je dans ſon ſang voir couler tout le mien!
t) Le voici ce rival que ſon père t'amène.
Ma vieille amitié cède à ma nouvelle haine:
Sa vûe accroit l'ardeur dont je me ſens brûler:
u) Mais ce n'eſt pas ici qu'il le faut quereller.

---

r) *Régleront tes plaiſirs ou tes larmes.*] Cela n'eſt pas français. *Régler* ne veut pas dire *cauſer*. On ne peut dire, *régler des larmes*, *régler des plaiſirs.*

s) *Puiſſai-je dans ſon ſang voir couler tout le mien!*] L'auteur paraît ici quitter abſolument le ton de la comédie, & s'élever à la nobleſſe des images & des expreſſions tragiques; mais il faut obſerver que c'eſt un amant au deſeſpoir qui veut apeller ſon rival en duel. Les expreſſions ſuivent ordinairement le caractère des paſſions qu'elles expriment.

Interdum tamen & vocem comœdia tollit.

t) *Le voici ce rival.*] On ne conçoit pas trop comment *Alcippe* peut voir entrer *Dorante*. Le premier vers de la cinquiéme ſcène prouve que *Dorante & Géronte* ſon père ſont dans une place publique ou dans une rue ſur laquelle donnent les fenêtres de *Clarice*, ou à toute force dans le jardin des tuileries qui eſt le premier lieu de la ſcène, quoiqu'il ſoit aſſez peu vraiſemblable que tous les perſonnages de cette comédie paſſent leur journée & ne faſſent leurs affaires qu'en ſe promenant dans un jardin. Or *Alcippe* eſt encor dans la maiſon de *Clarice*; car ce n'eſt sûrement ni dans la rue, ni dans un jardin public que *Géronte* vient rendre viſite à *Clarice* & lui propoſer ſon fils en mariage. Ce n'eſt pas non plus dans la rue que *Clarice* découvre à ſa ſoubrette

SCENE V.

GÉRONTE, DORANTE, CLITON.

GÉRONTE.

DOrante, arrètons-nous, *x*) le trop de promenade
Me mettrait hors d'haleine, & me ferait malade.
Que l'ordre eſt rare & beau de ces grands bâtimens!

DORANTE.

Paris ſemble à mes yeux un pays de romans.
Je croyais ce matin voir une iſle enchantée:
Je la laiſſai déſerte & la trouve habitée.
Quelque Amphion nouveau, ſans l'aide des maçons,
En ſuperbes palais a changé ſes buiſſons.

---

les ſecrets de ſon cœur. Enfin ce ne peut pas être dans la rue qu'*Alcippe* vient débiter à ſa maîtreſſe deux pages d'injures, & lui demander enſuite deux baiſers ; cela ne ſerait ni vraiſemblable, ni décent : ce n'eſt pas dans le milieu d'un jardin, puiſque *Clarice* le prie de parler plus bas, de crainte que ſon père ne l'entende.

Il faut donc conclure que le lieu de la ſcène change ſouvent dans cette comédie, & qu'en cet endroit *Alcippe* qui eſt chez *Clarice* ne peut pas voir entrer *Dorante* qui eſt dans la rue. Remarquez auſſi que les ſcènes 4. & 5. ne ſont point liées, & que le théatre reſte vuide. Seulement *Alcippe* annonce que *Dorante* paraît, mais il l'annonce mal-à-propos, puiſqu'il ne peut le voir.

u) *Mais ce n'eſt pas ici qu'il le faut quereller.*] *Quereller* ſignifie aujourd'hui reprendre, faire des reproches, réprimander ; il ſignifiait alors, inſulter, défier, & même ſe battre. Dans nos provinces méridionales, les tribunaux ſe ſervent du mot *quereller* pour accuſer un homme, attaquer un teſtament, une convention ; c'eſt un abus des mots ; le langage du barreau eſt partout barbare.

x) *Le trop de promenade.*] Il ſemble par ce vers que *Géronte* & *Dorante* ſoient dans les tuileries. Comment *Alcippe* a-t-il pû les voir de la maiſon de *Clarice* à la place royale ?

GÉRONTE.

Paris voit tous les jours de ces métamorphoses.
Dedans le pré aux clercs tu verras mêmes choses ;
Et l'univers entier ne peut rien voir d'égal
y) Aux superbes dehors du palais cardinal.
Toute une ville entière avec pompe bâtie
Semble d'un vieux fossé par miracle sortie,
Et nous fait présumer, à ses superbes toits,
Que tous ses habitans sont des dieux z) ou des rois.
Mais changeons de discours. Tu sais combien je t'aime ?

DORANTE.

Je chéris cet honneur bien plus que le jour même.

GÉRONTE.

Comme de mon hymen il n'est sorti que toi,
Et que je te vois prendre un périlleux emploi,
Où la chaleur de l'âge & l'honneur te convie
D'exposer à tous coups & ton sang & ta vie,
Avant qu'aucun malheur te puisse être avenu,
Pour te faire marcher un peu plus retenu,
Je te veux marier.

DORANTE.

O ma chère Lucrèce !

GÉRONTE.

Je t'ai voulu choisir moi-même une maîtresse,
Honnête, belle & riche.

---

y) *Aux superbes dehors du palais cardinal*,] aujourd'hui le palais royal. Ce quartier qui est à présent un des plus peuplés de Paris, n'était que des prairies entourées de fossés, lorsque le cardinal de *Richelieu* y fit bâtir son palais. Quoique les embellissemens de Paris n'ayent commencé à se multiplier que vers le milieu du siècle de *Louis XIV.*, cependant la simple architecture du palais cardinal ne devait pas paraître si superbe aux Parisiens qui avaient déja le Louvre

DORANTE.

Ah, mais pour bien choisir,
Mon père, donnez-vous un peu plus de loisir.

GÉRONTE.

Je la connais assez. Clarice est belle, & sage,
Autant que dans Paris il en soit en son âge;
Son père de tout tems est mon plus grand ami,
Et l'affaire est conclue.

DORANTE.

Ah, monsieur, je frémi.
D'un fardeau si pesant accabler ma jeunesse!

GÉRONTE.

Fai ce que je t'ordonne.

DORANTE.

Il faut jouer d'adresse.
Quoi, monsieur, à présent qu'il faut dans les combats
Aquérir quelque nom, & signaler mon bras?...

GÉRONTE.

Avant qu'être au hazard qu'un autre bras t'immole,
Je veux dans ma maison avoir qui m'en console:
Je veux qu'un petit-fils puisse tenir ton rang,
Soutenir ma vieillesse, & réparer mon sang.
En un mot, je le veux.

DORANTE.

Vous êtes infléxible.

& le Luxembourg. Il n'est pas surprenant que *Corneille* dans ces vers cherchât à louer indirectement le cardinal de *Richelieu*, qui protégea beaucoup cette piéce, & même donna des habits à quelques acteurs. Il était mourant alors en 1642. & il cherchait à se dissiper par ces amusemens.

2) *Des dieux.*] Cela est un peu fort.

GÉRONTE.

Fai ce que je te dis.

DORANTE.

Mais s'il m'eſt impoſſible ?

GÉRONTE.

Impoſſible, & comment ?

DORANTE.

Souffrez qu'aux yeux de tous
Pour obtenir pardon j'embraſſe vos genoux.
Je ſuis ....

GÉRONTE.

Quoi ?

DORANTE.

Dans Poitiers.

GÉRONTE.

Parle donc, & te lève.

DORANTE.

Je ſuis donc marié, puiſqu'il faut que j'achève.

GÉRONTE.

Sans mon conſentement ?

DORANTE.

On m'a violenté :
Vous ferez tout caſſer par vôtre autorité ;
Mais nous fumes tous deux forcés à l'hyménée,
Par la fatalité la plus inopinée.....
Ah, ſi vous la ſaviez !

GÉRONTE.

Di, ne me cache rien.

DORANTE.

DORANTE.

Elle est de fort bon lieu, mon père, & pour son bien,
S'il n'est du tout si grand que votre humeur souhaite...

GÉRONTE.

Sachons, à cela près, puisque c'est chose faite.
Elle se nomme?

DORANTE.

Orphise, & son père Armédon.

GÉRONTE.

Je n'ai jamais ouï ni l'un ni l'autre nom.
Mais poursui.

DORANTE.

Je la vis presque à mon arrivée;
Une ame de rocher ne s'en fût pas sauvée,
Tant elle avait d'apas, & tant son œil vainqueur
Par une douce force assujettit mon cœur.
Je cherchai donc chez elle à faire connoissance;
Et les soins obligeans de ma persévérance
Surent plaire de sorte à cet objet charmant,
Que j'en fus en six mois autant aimé qu'amant.
J'en reçus des faveurs secrettes, mais honnêtes,
Et j'étendis si loin mes petites conquêtes,
Qu'en son quartier souvent je me coulais sans bruit,
Pour causer avec elle une part de la nuit.
Un soir que je venais de monter dans sa chambre,
a) (Ce fut, s'il m'en souvient, le second de septembre,

---

a) *Ce fut, s'il m'en souvient, le second de septembre.*] Ces particularités rendent la narration de *Dorante* plus vraisemblable; on ne peut se refuser au plaisir de

Oui, ce fut ce jour-là que je fus attrapé.)
Ce soir même son père en ville avait soupé;
Il monte à son retour, il frape à la porte, elle
Transit, pâlit, rougit, me cache en sa ruelle,
Ouvre enfin, & d'abord (qu'elle eut d'esprit & d'art!)
Elle se jette au cou de ce pauvre vieillard;
Et dérobant ainsi son désordre à sa vûe,
Il se sied, il lui dit qu'il veut la voir pourvûe,
Lui propose un parti qu'on lui venait d'offrir.
Jugez combien mon cœur avait lors à souffrir.
Par sa réponse adroite elle sut si bien faire,
Que sans m'inquiéter elle plut à son père.
Ce discours ennuyeux enfin se termina;
Le bon-homme partait quand ma montre sonna;
Et lui se retournant vers sa fille étonnée,
Depuis quand cette montre, & qui vous l'a donnée?
Acaste mon cousin me la vient d'envoyer,
Dit-elle, *& veut ici la faire nettoyer.*
N'ayant point d'horlogers au lieu de sa demeure,
Elle a déja sonné deux fois en un quart d'heure.

---

dire que cette scène est une des plus agréables qui soient au théatre. *Corneille* en imitant cette comédie de l'espagnol de *Lopes de Vega*, a comme à son ordinaire eu la gloire d'embellir son original. Il a été imité à son tour par le célèbre *Goldoni*. Au printems de l'année 1750. cet auteur si naturel & si fécond a donné à Mantoue une comédie intitulée *le Menteur*. Il avoue qu'il en a imité les scènes les plus frapantes de la piéce de *Corneille*. Il a même quelquefois beaucoup ajoûté à son original. Il y a dans *Goldoni* deux choses fort plaisantes; la première, c'est un rival du *Menteur* qui redit bonnement pour des vérités toutes les fables que le *Menteur* lui a débitées, & qui est pris pour un *menteur* lui-même, à qui on dit mille injures; la seconde, est le valet qui veut imiter son maître, & qui s'engage dans des mensonges ridicules dont il ne peut se tirer.

Donnez-la moi, dit-il, *j'en prendrai mieux le ſoin.*
Alors pour me la prendre elle vient en mon coin ;
Je la lui donne en main ; mais voyez ma diſgrace,
Avec mon piſtolet le cordon s'embarraſſe,
Fait marcher le déclin, le feu prend, le coup part ;
Jugez de notre trouble à ce triſte hazard.
Elle tombe par terre, & moi je la crus morte.
Le père épouvanté gagne auſſi-tôt la porte ;
Il apelle au ſecours, il crie à l'aſſaſſin.
Son fils & deux valets me coupent le chemin.
Furieux de ma perte, & combattant de rage,
Au milieu de tous trois je me faiſais paſſage,
Quand un autre malheur de nouveau me perdit ;
Mon épée en ma main en trois morceaux rompit.
Deſarmé, je recule, & rentre ; alors Orphiſe,
De ſa frayeur première aucunement remiſe,
Sait prendre un tems ſi juſte en ſon reſte d'effroi,
Qu'elle pouſſe la porte & s'enferme avec moi.
Soudain nous entaſſons pour défenſes nouvelles,
Bancs, tables, coffres, lits, & juſqu'aux eſcabelles ;

Il eſt vrai que le caractère du *Menteur* de *Goldoni* eſt bien moins noble que celui de *Corneille*. La piéce françaiſe eſt plus ſage, le ſtile en eſt plus vif, plus intéreſſant. La proſe italienne n'aproche point des vers de l'auteur de *Cinna*. Les *Ménandres*, les *Térences* écrivirent en vers, c'eſt un mérite de plus, & ce n'eſt guères que par impuiſſance de mieux faire, ou par envie de faire vite, que les modernes ont écrit des comédies en proſe. On s'y eſt enſuite accoutumé. *L'Avare* ſurtout, que *Molière* n'eut pas le tems de verſifier, détermina pluſieurs auteurs à faire en proſe leurs comédies. Bien des gens prétendent aujourd'hui que la proſe eſt plus naturelle, & ſert mieux le comique. Je crois que dans les farces la proſe eſt aſſez convenable, mais que le *Miſantrope* & le *Tartuffe* perdraient de force & d'énergie s'ils étaient en proſe.

Nous nous barricadons, & dans ce premier feu
Penfons faire beaucoup de différer un peu.
Comme à ce boulevart l'un & l'autre travaille,
D'une chambre voifine on perce la muraille :
Alors me voyant pris, il falut compofer.
(Ici Clarice les voit de fa fenêtre, & Lucrèce avec Ifabelle les voit auffi de la fienne.)

GÉRONTE.

C'eft-à-dire en français qu'il falut l'époufer ?

DORANTE.

Les fiens m'avaient trouvé de nuit feul avec elle,
Ils étaient les plus forts, elle me femblait belle ;
Le fcandale était grand, fon honneur fe perdait,
A ne le faire pas ma tête en répondait.
Ses grands efforts pour moi, fon péril & fes larmes,
A mon cœur amoureux étaient de nouveaux charmes ;
Donc pour fauver ma vie avecque fon honneur,
Et me mettre avec elle au comble du bonheur,
Je changeai d'un feul mot la tempête en bonace,
Et fis ce que tout autre aurait fait en ma place.
Choififfez maintenant de me voir ou mourir,
Ou pofféder un bien qu'on ne peut trop chérir.

GÉRONTE.

Non, non, je ne fuis pas fi mauvais que tu penfes,
Et trouve en ton malheur de telles circonftances,
Que mon amour t'excufe, & mon efprit touché
Te blâme feulement de l'avoir trop caché.

DORANTE.

Le peu de bien qu'elle a, me faifait vous le taire.

GÉRONTE.

Je prens peu garde au bien, afin d'être bon père.
Elle eſt belle, elle eſt ſage, elle ſort de bon lieu.
Tu l'aimes, elle t'aime, il me ſuffit. Adieu,
Je vai me dégager du père de Clarice.

SCENE VI.

DORANTE, CLITON.

DORANTE.

QUe dis-tu de l'hiſtoire, & de mon artifice?
Le bon-homme en tient-il? m'en ſuis-je bien tiré?
Quelque ſot en ma place y ſerait demeuré.
Il eût perdu le tems à gémir, & ſe plaindre,
Et malgré ſon amour ſe fût laiſſé contraindre.
O l'utile ſecret de mentir à propos!

CLITON.

Quoi, ce que vous diſiez n'eſt pas vrai?

DORANTE.

Pas deux mots;
Et tu ne viens d'ouïr qu'un trait de gentilleſſe,
Pour conſerver mon ame & mon cœur à Lucrèce.

CLITON.

Quoi, la montre, l'épée, avec le piſtolet?

DORANTE.

Induſtrie.

CLITON.

Obligez, monſieur, votre valet.

Quand vous voudrez jouer de ces grands coups de maître,
Donnez-lui quelque ſigne à les pouvoir connaître :
Quoique bien averti j'étais dans le panneau.

DORANTE.

Va, n'apréhende pas d'y tomber de nouveau ;
Tu feras de mon cœur l'unique ſecrétaire,
Et de tous nos ſecrets le grand dépoſitaire.

CLITON.

Avec ces qualités j'oſe bien eſpérer
Qu'aſſez mal-aiſément je pourai m'en parer.
Mais parlons de vos feux. Certes cette maîtreſſe. . . .

SCENE VII.

DORANTE, CLITON, SABINE.

SABINE.

Liſez ceci, monſieur.

DORANTE.

D'où vient-il ?

SABINE.

De Lucrèce.

DORANTE *après avoir lû.*

Di-lui que j'y viendrai.

Sabine rentre, & Dorante continue.

Doutes encor, Cliton,
A laquelle des deux apartient ce beau nom.

Lucrèce ſent ſa part des feux qu'elle fait naître,
Et me veut cette nuit parler par ſa fenêtre.
Di encor que c'eſt l'autre, ou que tu n'es qu'un ſot.
Qu'aurait l'autre à m'écrire à qui je n'ai dit mot?

CLITON.

Monſieur, pour ce ſujet n'ayons point de querelle:
Cette nuit à la voix vous ſaurez ſi c'eſt elle.

DORANTE.

Coule toi là dedans, & de quelqu'un des ſiens
Sache ſubtilement ſa famille & ſes biens.

SCENE VIII.

DORANTE, LYCAS.

LYCAS *lui préſentant un billet.*

Monſieur.

DORANTE.

Autre billet.

BILLET D'ALCIPPE A DORANTE.

Une offenſe reçue
Me fait l'épée en main ſouhaiter votre vûe:
Je vous attens au mail. ALCIPPE.

DORANTE *après avoir lû.*

Oui volontiers,
Je te ſuis.

(Lycas rentre, & Dorante continue ſeul.)

Hier au ſoir je revins de Poitiers,
D'aujourd'hui ſeulement je produis mon viſage,

Et j'ai déja querelle, amour, & mariage?
Pour un commencement ce n'eſt point mal trouvé.
Vienne encor un procès, & je ſuis achevé.
Se charge qui voudra d'affaires plus preſſantes,
Plus en nombre à la fois, & plus embarraſſantes,
Je pardonne à qui mieux s'en poura démêler;
Mais allons voir celui qui m'oſe quereller.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DORANTE, ALCIPPE, PHILISTE.

PHILISTE.

OUI, vous faisiez tous deux en hommes de courage,
Et n'aviez l'un ni l'autre aucun désavantage.
Je rens graces au ciel de ce *a*) qu'il a permis,
Que je suis survenu pour vous refaire amis;
Et que la chose égale, ainsi je vous sépare.
Mon heur en est extrême, & l'avanture est rare.

DORANTE.

L'avanture est encor bien plus rare pour moi,
Qui me battais à froid, & sans savoir pourquoi.
Mais, Alcippe, à présent tirez-moi hors de peine:
Quel sujet aviez-vous de colère ou de haine?
Quelque mauvais raport m'aurait-il pû noircir?
Dites, que devant lui je vous puisse éclaircir.

---

a) . . . . *Il a permis*
Que je suis survenu pour vous refaire amis.]
Il faudrait, *que je sois*; le *que* entre deux verbes exige le subjonctif, excepté quand on assure positivement quelque chose. Je suis sûr que vous m'aimez; je crois que vous m'aimez; je jure que je vous aime: mais il faut dire, *je permets*, *je souhaite*, *je doute*, *je veux*, *j'ordonne*, *je crains*, *je désire que vous aimiez.*

ALCIPPE.

Vous le ſavez aſſez.

DORANTE.

b) Quoi que j'aye pû faire,
Je crois n'avoir rien fait qui vous doive déplaire.

ALCIPPE.

Et bien, puiſqu'il vous faut parler plus clairement,
Depuis plus de deux ans j'aime ſecrettement,
c) Mon affaire eſt d'accord, & la choſe vaut faite;
Mais pour quelque raiſon nous la tenons ſecrette:
Cependant à l'objet qui me tient ſous ſa loi,
Et qui ſans me trahir ne peut être qu'à moi,
Vous avez donné bal, collation, muſique,
Et vous n'ignorez pas combien cela me pique,
Puiſque pour me jouer un ſi ſenſible tour
Vous m'avez à deſſein caché vôtre retour,
Juſques à ce jourd'hui, que ſortant d'embuſcade
Vous m'en avez conté l'hiſtoire par bravade.
Ce procédé m'étonne, & j'ai lieu de penſer
Que vous n'avez rien fait qu'afin de m'offenſer.

DORANTE.

Si vous pouviez encor douter de mon courage,
Je ne vous guérirais ni d'erreur ni d'ombrage,
Et nous nous reverrions ſi nous étions rivaux:
Mais comme vous ſavez tous deux ce que je vaux,

b) . . . . . . *Quoi que j'aye pû faire.*] Le mot *aye* ne peut entrer dans un vers, à moins qu'il ne ſoit ſuivi d'une voyelle avec laquelle il forme une éliſion.

c) *Mon affaire eſt d'accord.*] Les hommes ſont d'accord : les affaires ſont accordées, terminées, accommodées, finies.

Ecoutez en deux mots l'histoire démêlée:
Celle que cette nuit sur l'eau j'ai régalée,
N'a pû vous donner lieu de devenir jaloux,
Car elle est mariée, & ne peut être à vous;
Depuis peu pour affaire elle est ici venuë,
Et je ne pense pas qu'elle vous soit connuë.

ALCIPPE.

Je suis ravi, Dorante, en cette occasion,
De voir si tôt finir notre division.

DORANTE.

Alcippe, une autre fois donnez moins de croyance
Aux premiers mouvemens de votre défiance;
Prenez sur un apel le loisir d'y rêver,
Sans commencer *d)* par où vous devez achever.
Adieu, je suis à vous.

SCENE II.

ALCIPPE, PHILISTE.

PHILISTE.

Ce cœur encor soupire?

ALCIPPE.

Hélas! je sors d'un mal pour tomber dans un pire.

d) Par où.] Cet hémistiche ne serait pas permis dans le stile élevé. C'est une licence qu'il faut prendre très-rarement dans le comique. Une conjonction, un adverbe monosillabe, un article doivent rarement finir la moitié d'un vers. Adieu. Je m'en vais à, Paris pour mes affaires.

Cette collation, qui l'aura pû donner?
A qui puis-je m'en prendre? & que m'imaginer?

PHILISTE.

Que l'ardeur de Clarice est *e*) égale à vos flammes.
Cette galanterie était pour d'autres dames.
L'erreur de votre page a causé votre ennui;
S'étant trompé lui-même, il vous trompe après lui.
Je viens de tout savoir d'un des gens de Lucrèce.
Il avait vû chez elle entrer votre maîtresse;
Mais il n'avait pas vû qu'Hypolite & Daphné
Ce jour là par hazard chez elle avaient diné.
Comme il en voit sortir ces deux beautés masquées,
f) Sans les avoir au nez de plus près remarquées,
Voyant que le carosse, & chevaux, & cocher,
Etaient ceux de Lucrèce, il suit sans s'aprocher;
Et les prenant ainsi pour Lucrèce & Clarice,
Il rend à votre amour un très mauvais service.
Il les voit donc aller jusques au bord de l'eau,
Descendre de carosse, entrer dans un bateau;
Il voit porter des plats, entend quelque musique,
(A ce que l'on m'a dit, assez mélancolique.)
Mais cessez d'en avoir l'esprit inquiété,
Car enfin le carosse avait été prêté.
L'avis se trouve faux, & ces deux autres belles

---

e) *Egale à vos flammes.*] Ce mot au pluriel était alors en usage. Et en effet, pourquoi ne pas dire, *à vos flammes*, aussi-bien qu'*à vos feux*, *vos amours*?

f) *Sans les avoir au nez de plus près remarquées.*] Cette manière de s'exprimer ne ferait plus excusable à présent, que dans la bouche d'un valet.

g) On disait alors *toute nuit*, au lieu de toute la nuit. Mais comme on ne pou-

Avaient en plein repos paſſé la nuit chez elles.

ALCIPPE.

Quel malheur eſt le mien! Ainſi donc ſans ſujet
J'ai fait ce grand vacarme à ce divin objet?

PHILISTE.

Je ferai votre paix; mais ſachez autre choſe.
Celui qui de ce trouble eſt la ſeconde cauſe,
Dorante, qui tantôt nous en a tant conté
De ſon feſtin ſuperbe & ſur l'heure aprèté,
Lui qui depuis un mois nous cachant ſa venuë,
La nuit *incognito* viſite une inconnuë,
Il vint hier de Poitiers, & ſans faire aucun bruit,
Chez lui paiſiblement a dormi toute nuit. *g*)

ALCIPPE.

Quoi, ſa collation....

PHILISTE.

N'eſt rien qu'un pur menſonge;
h) Ou bien s'il l'a donnée, il l'a donnée en ſonge.

ALCIPPE.

Dorante en ce combat ſi peu prémédité
M'a fait voir trop de cœur pour tant de lâcheté.
La valeur n'aprend point la fourbe en ſon école.
Tout homme de courage eſt homme de parole:
A des vices ſi bas il ne peut conſentir,

vait pas dire *tout jour* à cauſe de l'équivoque de toujours; on a dit toute la nuit, comme on diſait tout le jour.

h) *Ou bien s'il l'a donnée, il l'a donnée en ſonge.*] Il eſt évident que ce vers n'eſt placé là que pour la rime. Ce ſont de légères taches que la difficulté de notre poëſie doit faire excuſer. Dès qu'on voit *ſonge* on eſt preſque sûr de *menſonge*.

Et fuit plus que la mort la honte de mentir.
Cela n'eſt point.

PHILISTE.

Dorante, à ce que je préſume,
Eſt vaillant par nature, & menteur par coutume.
Ayez ſur ce ſujet moins d'incrédulité,
Et vous-même admirez notre ſimplicité.
A nous laiſſer duper nous ſommes bien novices. *i)*
Une collation ſervie à ſix ſervices,
Quatre concerts entiers, tant de plats, tant de feux,
Tout cela cependant prêt en une heure ou deux,
Comme ſi l'apareil d'une telle cuiſine
Fût deſcendu du ciel dedans quelque machine.
Quiconque le peut croire ainſi que vous & moi, *k)*
S'il a manqué de ſens, n'a pas manqué de foi.
Pour moi, je voyais bien que tout ce badinage
Répondait aſſez mal aux remarques du page.
Mais vous ?

ALCIPPE.

La jalouſie aveugle un cœur atteint,
Et ſans examiner croit tout ce qu'elle craint.
Mais laiſſons là Dorante avecque ſon audace;
Allons trouver Clarice, & lui demander grace;
Elle pouvait tantôt m'attendre ſans rougir.

PHILISTE.

Attendez à demain, & me laiſſez agir;
Je veux par ce récit vous préparer la voie,

---

i) Ce vers ſignifie à la lettre, nous ne ſavons pas être duppés. C'eſt le contraire de ce que l'auteur veut dire.

k) *Philiſte* avoue ici qu'il a cru ce que diſait *Dorante*; Et le vers d'après, il dit qu'il ne la pas cru.

Diſſiper ſa colère, & lui rendre ſa joie;
Ne vous expoſez point, pour gagner un moment,
Aux premières chaleurs de ſon reſſentiment.

ALCIPPE.

Si du jour qui s'enfuit la lumière eſt fidelle,
Je penſe l'entrevoir avec ſon Iſabelle.
Je ſuivrai tes conſeils, & fuirai ſon couroux,
Juſqu'à ce qu'elle ait ri de m'avoir vû jaloux.

SCENE III. 1)

CLARICE, ISABELLE.

CLARICE.

ISabelle, il eſt tems, allons trouver Lucrèce.

ISABELLE.

Il n'eſt pas encor tard, & rien ne vous en preſſe.
Vous avez un pouvoir bien grand ſur ſon eſprit:
A peine ai-je parlé, qu'elle a ſur l'heure écrit.

CLARICE.

Clarice à la ſervir ne ſerait pas moins promte.
Mais di, par ſa fenètre as-tu bien vû Géronte?
Et ſais-tu que ce fils qu'il m'avait tant vanté,
Eſt ce même inconnu qui m'en a tant conté?

1) Les ſcènes ici ceſſent encor d'être liées; le théatre ne reſte pas tout-à-fait vuide; les acteurs qui entrent, font du moins annoncés.

ISABELLE.

A Lucrèce avec moi je l'ai fait reconnaître ;
Et ſi tôt que Géronte a voulu diſparaître,
Le voyant reſté ſeul avecque ſon valet,
Sabine à nos yeux même a rendu le billet.
Vous parlerez à lui.

CLARICE.

Qu'il eſt fourbe, Iſabelle !

ISABELLE.

Et bien, cette pratique eſt-elle ſi nouvelle ?
Dorante eſt-il le ſeul qui de jeune écolier,
Pour être mieux reçû s'érige en cavalier ?
Que j'en ſais comme lui qui parlent d'Allemagne,
Et ſi l'on veut les croire, ont vû chaque campagne,
Sur chaque occaſion tranchent des entendus,
Content quelque défaite, & des chevaux perdus,
Qui dans une gazette aprenant ce langage,
S'ils ſortent de Paris, ne vont qu'à leur village,
Et ſe donnent ici pour témoins éprouvés,
De tous ces grands combats qu'ils ont lûs ou rêvés.
Il aura cru ſans doute, ou je ſuis fort trompée,
Que les filles de cœur aiment les gens d'épée ;
Et vous prenant pour telle, il a jugé ſoudain
Qu'une plume au chapeau vous plait mieux qu'à la main.
Ainſi donc pour vous plaire, il a voulu paraître,

Non

(m) *matière de fourbe, il eſt maître, il y pipe.*] Cette expreſſion ne ſerait plus admirée aujourd'hui. On dit, *piper au jeu, piper la beccaſſe.* Voilà tout ce qui eſt reſté en uſage.

Non pas pour ce qu'il eſt, mais pour ce qu'il veut ètre;
Et s'eſt oſé promettre un traitement plus doux,
Dans la condition qu'il veut prendre pour vous.

CLARICE.

m) En matière de fourbe, il eſt maître, il y pipe;
D'une autre toute fraîche il dupe encor Alcippe.
Ce malheureux jaloux s'eſt bleſſé le cerveau
D'un feſtin qu'hier au ſoir il m'a donné ſur l'eau.
(Juge un peu ſi la piéce a la moindre aparence.)
Alcippe cependant m'accuſe d'inconſtance,
Me fait une querelle où je ne comprens rien.
J'ai, dit-il, toute nuit ſouffert ſon entretien;
Il me parle de bal, de danſe, de muſique,
D'une collation ſuperbe & magnifique,
Servie à tant de plats, tant de fois redoublés,
Que j'en ai la cervelle & les eſprits troublés.

ISABELLE.

Reconnaiſſez par là que Dorante vous aime,
Et que dans ſon amour ſon adreſſe eſt extrème;
Il aura ſû qu'Alcippe était aimé de vous,
Et pour l'en éloigner il l'a rendu jaloux.
Soudain à cet effort il en a joint un autre;
Il a fait que ſon père eſt venu voir le vôtre.
Un amant peut-il mieux agir en un moment,
Que de gagner un père & brouiller l'autre amant?
Votre père l'agrée, & le ſien vous ſouhaite;
Il vous aime, il vous plait, c'eſt une affaire faite.

CLARICE.

Elle eſt faite, de vrai, ce qu'elle ſe fera.

ISABELLE.

Quoi, votre humeur ici lui désobéira?

CLARICE.

n) Tu vas sortir de garde, & perdre tes mesures.
Explique, si tu peux, encor ses impostures.
Il était marié sans que l'on en sût rien;
Et son père a repris sa parole du mien,
Fort triste de visage & fort confus dans l'ame.

ISABELLE.

Ah, je dis à mon tour, *Qu'il est fourbe, madame!*
C'est bien aimer la fourbe, & l'avoir bien en main,
Que de prendre plaisir à fourber sans dessein.
Car pour moi, plus j'y songe, & moins je puis comprendre
Quel fruit auprès de vous il en ose prétendre.
Mais qu'allez-vous donc faire, & pourquoi lui parler?
Est-ce à dessein d'en rire, ou de le quereller?

CLARICE.

Je prendrai du plaisir du moins à le confondre.

ISABELLE.

J'en prendrais davantage à le laisser morfondre.

---

n) *Tu vas sortir de garde & perdre tes mesures.*] Cette métaphore tirée de l'art des armes, paraît aujourd'hui peu convenable dans la bouche d'une fille, parlant à une fille: mais quand une métaphore est usitée, elle cesse d'être une figure. L'art de l'escrime étant alors beaucoup plus commun qu'aujourd'hui, *sortir de garde*, *être en garde*, entrait dans le discours familier, & on employait ces expressions avec les femmes mêmes comme on dit, *à la boule-vue*, à ceux qui n'ont jamais vû jouer à la boule; *servir sur les deux toits*, à ceux qui n'ont jamais vû jouer à la paume; *le dessous des cartes*, &c.

o) Remarquez que le théatre ici ne reste pas tout-à-fait vuide, & que si les

CLARICE.

Non, je lui veux parler par curiosité.
Mais j'entrevois quelqu'un dans cette obscurité;
Et si c'était lui-même, il me pourrait connaître.
Entrons donc chez Lucrèce, allons à sa fenêtre,
Puisque c'est sous son nom que je dois lui parler.
Mon jaloux, après tout, sera mon pis aller.
Si sa mauvaise humeur déja n'est apaisée,
Sachant ce que je sais, la chose est fort aisée.

SCENE IV. o)

DORANTE, CLITON.

DORANTE.

VOici l'heure & le lieu que marque le billet.

CLITON.

p) J'ai sû tout ce détail d'un ancien valet.
Son père est de la robe, & n'a qu'elle de fille;
Je vous ai dit son bien, son âge, & sa famille.

scènes ne sont pas liées, elles sont du moins annoncées. Il sort deux acteurs, & il en rentre deux autres; mais les deux premiers ne sortent qu'en conséquence de l'arrivée des deux seconds; c'est toujours la même action qui continue, c'est le même objet qui occupe le spectateur. Il est mieux que les scènes soient toujours liées; les yeux & l'esprit en sont plus satisfaits.

p) *J'ai sû tout ce detail d'un ancien valet.*] Autrefois un auteur selon sa volonté faisait *hier* d'une sillabe, & *ancien* de trois. Aujourd'hui cette méthode est changée. *Ancien* de trois sillabes rend le vers plus languissant. *Ancien* de deux sillabes devient dur. On est réduit à éviter ce mot quand on veut faire des vers où rien ne rebute l'oreille.

Mais, monſieur, ce ſerait pour me bien divertir,
Si comme vous Lucrèce excellait à mentir.
Le divertiſſement ſerait rare, ou je meure;
Et je voudrais qu'elle eût ce talent pour une heure;
Qu'elle pût un moment vous piper en votre art,
Rendre conte pour conte, & martre pour renard;
D'un & d'autre côté j'en entendrais de bonnes.

DORANTE.

Le ciel fait cette grace à fort peu de perſonnes.
Il y faut promtitude, eſprit, mémoire, ſoins,
q) Ne héſiter jamais, & rougir encor moins.
Mais la fenêtre s'ouvre, aprochons.

SCENE V. r)

CLARICE, LUCRECE, ISABELLE *à la fenêtre*, DORANTE, CLITON *en bas.*

CLARICE *à Iſabelle.*

Iſabelle,
Durant notre entretien demeure en ſentinelle.

ISABELLE.

Lorſque votre vieillard ſera prêt à ſortir,

---

q) Ne héſiter jamais.] *Ne hé* eſt dur à l'oreille; on ne fait plus difficulté de dire aujourd'hui, *J'héſite, je n'héſite plus.*

r) Cette ſcène eſt toute eſpagnole. C'eſt un ſimple jeu de deux femmes, une ſimple mépriſe de *Dorante* dont il ne réſul-

Je ne manquerai pas de vous en avertir.
(Isabelle descend de la fenêtre & ne se montre plus.)

LUCRECE *à Clarice.*

Il conte assez au long ton histoire à mon père ;
Mais parle sous mon nom, c'est à moi de me taire.

CLARICE.

Etes-vous là, Dorante ?

DORANTE.

Oui, madame, c'est moi,
Qui veux vivre & mourir sous votre seule loi.

LUCRECE *à Clarice.*

Il continue encor à te conter sa chance.

CLARICE *à Lucrèce.*

Il continue encor dans la même impudence :
Mais m'aurait-il déja reconnue à la voix ?

CLITON *à Dorante.*

C'est elle, & je me rends, monsieur à cette fois.

DORANTE *à Clarice.*

Oui, c'est moi, qui voudrais effacer de ma vie
Les jours que j'ai vécu sans vous avoir servie.
Que vivre sans vous voir est un sort rigoureux !
C'est ou ne vivre point, ou vivre malheureux ;
C'est une longue mort ; & pour moi, je confesse
Que pour vivre il faut être esclave de Lucrèce.

CLARICE *à Lucrèce.*

s) Chère amie, il en conte à chacune à son tour.

---

te rien d'intéressant, ni de plaisant, rien qui déploye les caractères ; & c'est probablement la raison pour laquelle le *Menteur* n'est plus si goûté qu'autrefois.

s) Il paraît que *Clarice* ne dit pas ce qu'elle devrait dire, & ne joue pas le

LUCRECE *à Clarice.*

Il aime à promener sa fourbe & son amour.

DORANTE.

A vos commandemens j'aporte donc ma vie,
Trop heureux si pour vous elle m'était ravie:
Disposez-en, madame, & me dites en quoi
Vous avez résolu de vous servir de moi.

CLARICE.

Je vous voulais tantôt proposer quelque chose;
Mais il n'est plus besoin que je vous la propose,
Car elle est impossible.

DORANTE.

Impossible! ah pour vous
Je pourai tout, madame, en tous lieux, contre tous.

CLARICE.

Jusqu'à vous marier quand je sais que vous l'ètes.

DORANTE.

Moi marié! ce sont piéces qu'on vous a faites;
Quiconque vous l'a dit s'est voulu divertir.

CLARICE *à Lucrèce.*

Est-il un plus grand fourbe?

LUCRECE *à Clarice.*

Il ne sait que mentir.

DORANTE.

Je ne le fus jamais, & si par cette voye
On pense....

---

rôle qu'elle devrait jouer. Elle est convenue que *Lucrèce* mentirait au *Menteur*, & qu'elle lui ferait croire que cette *Lucrèce* est la même personne qu'il a vue aux tuileries. C'est la demoiselle des tuileries que *Dorante* aime. C'est elle à qui

CLARICE.

Et vous pensez encor que je vous croye?

DORANTE.

Que la foudre à vos yeux m'écrase si je mens!

CLARICE.

Un menteur est toujours prodigue de sermens.

DORANTE.

Non, si vous avez eu pour moi quelque pensée
Qui sur ce faux raport puisse être balancée,
Cessez d'être en balance, & de vous défier
De ce qu'il m'est aisé de vous justifier.

CLARICE *à Lucréce.*

On dirait qu'il dit vrai, tant son effronterie
Avec naiveté pousse une menterie.

DORANTE.

Pour vous ôter de doute agréez que demain
En qualité d'époux je vous donne la main.

CLARICE.

Et vous la donneriez en un jour à deux mille.

DORANTE.

Certes vous m'allez mettre en crédit par la ville,
Mais en crédit si grand que j'en crains les jaloux.

CLARICE.

C'est tout ce que mérite un homme tel que vous,
Un homme qui se dit un grand foudre de guerre,
Et n'en a vû qu'à coups d'écritoire & de verre;

---

il croit parler. Par conséquent il n'en conte point à chacune à son tour, il n'est point fourbe, il tombe dans le piége qu'on lui a dressé.

Qui vint hier de Poitiers, & conte à ſon retour
Que depuis une année il fait ici ſa cour;
Qui donne toute nuit feſtin, muſique, & danſe,
Bien qu'il l'ait dans ſon lit paſſée en tout ſilence;
Qui ſe dit marié, puis ſoudain s'en dédit.
Sa méthode eſt jolie à ſe mettre en crédit.
Vous-même aprenez-moi comme il faut qu'on le nomme.

CLITON *à Dorante.*

Si vous vous en tirez, je vous tiens habile homme.

DORANTE *à Cliton.*

Ne t'épouvante point, tout vient en ſa ſaiſon.

(*à Clarice.*)

De ces inventions chacune a ſa raiſon;
Sur toutes quelque jour je vous rendrai contente;
Mais à préſent je paſſe à la plus importante.
J'ai donc feint cet hymen (pourquoi déſavoüer
Ce qui vous forcera vous-même à me loüer?)
Je l'ai feint, & ma feinte à vos mépris m'expoſe.
Mais ſi de ces détours vous ſeule étiez la cauſe?

CLARICE.

Moi?

DORANTE.

Vous. Ecoutez-moi. Ne pouvant conſentir....

CLITON *à Dorante.*

De grace, dites-moi ſi vous allez mentir.

DORANTE *à Cliton.*

Ah! je t'arracherai cette langue importune.

(*à Clarice.*)

Donc comme à vous ſervir j'attache ma fortune,
L'amour que j'ai pour vous ne pouvant conſentir

Qu'un

Qu'un père a d'autres loix voulût m'assujettir....

CLARICE *à Lucrèce.*

Il fait piéce nouvelle, écoutons.

DORANTE.

Cette adresse
A conservé mon ame à la belle Lucrèce,
Et par ce mariage au besoin inventé
J'ai sû rompre celui qu'on m'avait aprêté.
Blâmez moi de tomber en des fautes si lourdes;
Apellez-moi grand fourbe, *t)* & grand donneur de bourdes;
Mais loüez-moi du moins d'aimer si puissamment,
Et joignez à ces noms celui de votre amant.
Je fais par cet hymen banqueroute à tous autres;
J'évite tous leurs fers pour mourir dans les vôtres;
Et libre pour entrer en des liens si doux,
Je me fais marié pour tout autre que vous.

CLARICE.

Votre flamme en naissant a trop de violence,
Et me laisse toujours en juste défiance.
Le moyen que mes yeux eussent de tels apas
Pour qui m'a si peu vûe & ne me connait pas?

DORANTE.

Je ne vous connais pas! vous n'avez plus de mère,
Périandre est le nom de monsieur votre père,
Il est homme de robe, adroit, & retenu,
Dix mille écus de rente en font le revenu.
Vous perdites un frère aux guerres d'Italie;

t) *Et grand donneur de bourdes.*] Cette expression est aujourd'hui un peu basse; elle vient de l'ancien mot, *bourdeler*, *bordeler*, qui ne signifiait que se réjouir.

Vous aviez une sœur qui s'apellait Julie.
Vous connais-je à présent? dites encor que non.

CLARICE *à Lucrèce.*

Cousine, il te connait, & t'en veut tout de bon.

LUCRECE *en elle-même.*

Plut-à-Dieu!

CLARICE *à Lucrèce.*

Découvrons le fond de l'artifice.

(*à Dorante.*)

J'avais voulu tantôt vous parler de Clarice,
Quelqu'un de vos amis m'en est venu prier:
Dites-moi, seriez-vous pour elle à marier?

DORANTE.

Par cette question n'éprouvez plus ma flamme;
Je vous ai trop fait voir jusqu'au fond de mon ame;
Et vous ne pouvez plus désormais ignorer
Que j'ai feint cet hymen afin de m'en parer.
Je n'ai ni feux ni vœux que pour votre service,
Et ne puis plus avoir que mépris pour Clarice.

CLARICE.

Vous êtes, à vrai dire, un peu bien dégoûté;
Clarice est de maison, & n'est pas sans beauté;
Si Lucrèce à vos yeux parait un peu plus belle,
De bien mieux faits que vous se contenteraient d'elle.

DORANTE.

Oui, mais un grand défaut ternit tous ses apas.

CLARICE.

Quel est-il ce défaut?

DORANTE.

Elle ne me plait pas;

Et plutôt que l'hymen avec elle me lie,
Je ſerai marié ſi l'on veut en Turquie.

CLARICE.

Aujourd'hui cependant on m'a dit qu'en plein jour
Vous lui ſerriez la main & lui parliez d'amour.

DORANTE.

Quelqu'un auprès de vous m'a fait cette impoſture.

CLARICE *à Lucrèce.*

Ecoutez l'impoſteur, c'eſt hazard s'il n'en jure.

DORANTE.

Que du ciel....

CLARICE *à Lucrèce.*

L'ai-je dit?

DORANTE.

J'éprouve le couroux.
Si j'ai parlé, Lucrèce, à perſonne qu'à vous!

CLARICE.

Je ne puis plus ſouffrir une telle impudence,
Après ce que j'ai vû moi-même en ma préſence.
u) Vous couchez d'impoſture, & vous oſez jurer,
Comme ſi je pouvais vous croire, ou l'endurer.
Adieu, retirez-vous, & croyez, je vous prie,
Que ſouvent je m'égaye ainſi par raillerie;
Et que pour me donner des paſſe-tems ſi doux,
J'ai donné cette baye à bien d'autres qu'à vous. *x*)

u) *Vous couchez d'impoſture.*] Cette manière de s'exprimer n'eſt plus admiſe. Elle vient du jeu. On diſait: *couché de vingt piſtoles, de trente piſtoles; couché belle.*

x) Cette ſcène ne peut réuſſir, elle

SCENE VI.

DORANTE, CLITON.

CLITON.

Et bien, vous le voyez, l'hiſtoire eſt découverte.

DORANTE.

Ah! Cliton, je me trouve à deux doigts de ma perte.

CLITON.

Vous en aurez ſans doute un plus heureux ſuccès,
Et vous avez gagné chez elle un grand accès:
Mais je ſuis ce fâcheux qui nuis par ma préſence,
Et vous fais ſous ces mots être d'intelligence.

DORANTE.

Peut-être, qu'en crois-tu?

CLITON.

Le peut-être eſt gaillard.

DORANTE.

Penſes-tu qu'après tout j'en quitte encor ma part?

---

eſt trop forcée; il était naturel que *Clarice* lui dit, c'eſt moi que vous avez trouvé aux tuileries vous devez reconnaître ma voix: & alors tout était fini.

y.) . . . . *Quand un menteur la dit*,

En paſſant par ſa bouche, elle perd ſon crédit.

Voilà deux vers qui ſont paſſés en

CLITON.

Si jamais cette part tombait dans le commerce,
Quelque eſpoir dont l'apas vous endorme, ou vous berce,
Si vous trouviez marchand pour ce tréſor caché,
Je vous conſeillerais d'en faire bon marché.

DORANTE.

Mais pourquoi ſi peu croire un feu ſi véritable?

CLITON.

A chaque bout de champ vous mentez comme un diable.

DORANTE.

Je diſais vérité.

CLITON.

y) Quand un menteur la dit,
En paſſant par ſa bouche elle perd ſon crédit.

DORANTE.

Il faut donc eſſayer ſi par quelque autre bouche
z) Elle recevra point un accueil moins farouche.
Allons ſur le chevet *a*) rêver quelque moyen
D'avoir de l'incrédule un plus doux entretien.
Souvent leur belle humeur ſuit le cours de la lune.

---

proverbe. C'eſt une vérité fortement & naïvement exprimée; elle eſt dans l'eſpagnol, & on l'a imitée dans l'italien.

z) *Elle recevra point.*] Il faudrait ici la particule *ne* avant le verbe, pour que la phraſe fût exacte. Cette licence n'eſt pas même permiſe en poëſie.

a) *Rêver quelque moyen.*] Il faut, *rêver* à quelque moyen.

Telle rend des mépris qui veut qu'on l'importune :
Mais de quelques effets que les ſiens ſoient ſuivis,
Il ſera demain jour, *b*) & la nuit porte avis.

Fin du troiſiéme acte.

---

b) *Et la nuit porte avis.*] On ne peut guères finir un acte moins vivement. Il faut toujours tenir le ſpectateur en haleine, lui donner de la crainte, ou de l'eſpérance. Quand un perſonnage ſe borne à dire, Nous verrons demain ce que nous ferons, allons-nous-en, le ſpectateur eſt tenté de s'en aller auſſi, à moins que les choſes auxquelles le perſonnage va rêver ne ſoient très-intéreſſantes.

a) *Mais, monſieur, penſez-vous qu'il*

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

DORANTE, CLITON.

CLITON.

a) MAIS, monſieur, penſez-vous qu'il ſoit jour chez Lucrèce?
Pour ſortir ſi matin elle a trop de pareſſe.

DORANTE.

On trouve bien ſouvent plus qu'on ne croit trouver;
Et ce lieu pour ma flamme eſt plus propre à rêver;
J'en puis voir ſa fenêtre, & de ſa chère idée
Mon ame à cet aſpect ſera mieux poſſédée.

CLITON.

A propos de rêver, n'avez-vous rien trouvé
Pour ſervir de remède au déſordre arrivé?

DORANTE.

Je me ſuis ſouvenu d'un ſecret que toi-même
Me donnais hier pour grand, pour rare, pour ſuprême. b)
Un amant obtient tout, quand il eſt libéral.

ſoit jour chez Lucrèce?] Nous avons déja remarqué que le lieu de la ſcène changeait ſouvent dans cette comédie, & que par conſéquent l'unité de lieu n'y était pas ſcrupuleuſement obſervée.

b) *Un ſecret ſuprême!*] Voilà à quoi l'eſclavage de la rime réduit trop ſouvent les auteurs; on employe les mots les plus impropres, parce qu'ils riment. C'eſt le plus grand défaut de notre poeſie. Il vaut mieux rejetter la plus belle penſée que de la mal exprimer.

CLITON.

Le ſecret eſt fort beau, mais vous l'apliquez mal :
Il ne fait réuſſir qu'auprès d'une coquette.

DORANTE.

c) Je ſais ce qu'eſt Lucrèce, elle eſt ſage, & diſcrette;
d) A lui faire préſent mes efforts ſeraient vains.
Elle a le cœur trop bon, mais ſes gens ont des mains;
Et quoique ſur ce point elle les déſavoue,
Avec un tel ſecret leur langue ſe dénoue :
Ils parlent, & ſouvent on les daigne écouter.
A quelque prix qu'ils ſoient, il m'en faut acheter.
e) Si celle-ci venait qui m'a rendu ſa lettre,
Après ce qu'elle a fait, j'oſe tout m'en promettre;
Et ce ſera hazard, ſi ſans beaucoup d'effort
Je ne trouve moyen de lui payer le port.

CLITON.

Certes vous dites vrai, j'en juge par moi-même.
Ce n'eſt point mon humeur de refuſer qui m'aime;
Et comme c'eſt m'aimer que me faire préſent,
Je ſuis toujours alors d'un eſprit complaiſant.

DORANTE.

Il eſt beaucoup d'humeurs pareilles à la tienne.

CLITON.

Mais, monſieur, attendant que Sabine ſurvienne,

f) Et

c) D'où le ſait-il, lui qui arriva hier de Poitiers ?

d) *A lui faire préſent.*] Il faut dire, *faire un préſent*, ou *faire préſent de quelque choſe.*

e) *Si celle-ci venait qui m'a rendu*,] n'eſt pas français. Il faudrait *celle-là* ou

f) Et que ſur ſon eſprit vos dons faſſent vertu,
Il court quelque bruit ſourd qu'Alcippe s'eſt battu.

DORANTE.

Contre qui ?

CLITON.

L'on ne ſait, mais dedans ce murmure,
A peu près comme vous je vois qu'on le figure ;
Et ſi de tout le jour je vous avais quitté,
Je vous ſoupçonnerais de cette nouveauté.

DORANTE.

Tu ne me quittas point pour entrer chez Lucrèce ?

CLITON.

Ah, monſieur, m'auriez-vous joué ce tour d'adreſſe ?

DORANTE.

Nous nous battimes hier, & j'avais fait ſerment
De ne parler jamais de cet événement ;
Mais à toi de mon cœur l'unique ſecrétaire,
A toi de mes ſecrets le grand dépoſitaire,
Je ne célerai rien, puiſque je l'ai promis.
Depuis cinq ou ſix mois nous étions ennemis :
Il paſſa par Poitiers, où nous primes querelle ;
Et comme on nous fit lors une paix telle quelle,
Nous ſumes l'un à l'autre en ſecret proteſter
Qu'à la première vûe il en faudrait tâter.
Hier nous nous rencontrons, cette ardeur ſe réveille,

---

celle. *Celle* ne doit point ſe ſéparer du *qui*, mais ce n'eſt qu'une petite faute.

f) *Et que ſur ſon eſprit vos dons faſſent vertu.*] On dit, *ſe faire une vertu*, *faire une vertu* d'un vice ; mais *faire vertu*, quand il ſignifie *faire effet*, n'eſt plus d'uſage ; & *faire vertu* ſur quelque choſe eſt un barbariſme.

Fait de notre embraſſade un apel à l'oreille ;
Je me défais de toi, j'y cours, je le rejoins ;
Nous vuidons ſur le pré l'affaire ſans témoins ;
Et le perçant à jour de deux coups d'eſtocade ;
Je le mets hors d'état d'être jamais malade :
Il tombe dans ſon ſang.

CLITON.

A ce compte, il eſt mort ?

DORANTE.

Je le laiſſai pour tel.

CLITON.

Certes je plains ſon ſort ;
Il était honnête homme, & le ciel ne déploye. . .

SCENE II.

DORANTE, ALCIPPE, CLITON.

ALCIPPE.

Je te veux, cher ami, faire part de ma joye.
Je ſuis heureux, mon père. . .

DORANTE.

Eh bien ?

ALCIPPE.

Vient d'arriver.

CLITON *à Dorante.*

Cette place pour vous eſt commode à rêver.

DORANTE.

Ta joye eſt peu commune, & pour revoir un père

Un homme tel que nous ne ſe réjouït guère.

ALCIPPE.

Un eſprit que la joye entiérement ſaiſit,
Croit qu'on doive l'entendre au moindre mot qu'il dit.
Sache donc que je touche à l'heureuſe journée
Qui doit avec Clarice unir ma deſtinée.
On attendait mon père afin de tout ſigner.

DORANTE.

C'eſt ce que mon eſprit ne pouvait deviner ;
Mais je m'en réjouïs. Tu vas entrer chez elle ?

ALCIPPE.

Oui, je lui vais porter cette heureuſe nouvelle ;
Et je t'en ai voulu faire part en paſſant.

DORANTE.

Tu t'acquiers d'autant plus un cœur reconnaiſſant.
Enfin donc ton amour ne craint plus de diſgrace ?

ALCIPPE.

Cependant qu'au logis mon père ſe délaſſe,
J'ai voulu par devoir prendre l'heure du ſien.

CLITON *à Dorante.*

Les gens que vous tuez ſe portent aſſez bien.

ALCIPPE.

Je n'ai de part ni d'autre aucune défiance.
Excuſe d'un amant la juſte impatience.
Adieu.

DORANTE.

Le ciel te donne un hymen ſans ſouci.

SCENE III.

DORANTE, CLITON.

CLITON.

Il est mort ! quoi, monsieur, vous m'en donnez aussi ?
A moi, de votre cœur l'unique secrétaire ?
A moi, de vos secrets le grand dépositaire ?
g) Avec ces qualités j'avais lieu d'espérer
Qu'assez mal aisément je pourrais m'en parer.

DORANTE.

Quoi, mon combat te semble un conte imaginaire ?

CLITON.

Je croirai tout, monsieur, pour ne vous pas déplaire ;
Mais vous en contez tant, à toute heure, en tout lieu,
Que quiconque en échape, est bien aimé de Dieu.
More, juif, ou chrétien, vous n'épargnez personne.

DORANTE.

Alcippe te surprend, sa guérison t'étonne ;
L'état où je le mis était fort périlleux ;
Mais il est à présent des secrets merveilleux.
Ne t'a-t-on point parlé d'une source de vie,
Que nomment nos guerriers poudre de sympatie ?
On en voit tous les jours des effets étonnans.

---

g) *Avec ces qualités j'avais lieu d'espérer.*] Dans ces deux vers que *Cliton* répète ici après les avoir dits à la fin du second acte, on peut remarquer qu'*espérer* ne se prenant jamais en mauvaise part, ne peut pas servir de synonime à *craindre*, & qu'ici l'expression n'est point juste.

h) *Et je n'ai point apris qu'elle eût tant*

CLITON.

Encor ne sont-ils pas du tout si surprenans :
h) Et je n'ai point apris qu'elle eût tant d'efficace,
Qu'un homme que pour mort on laisse sur la place,
Qu'on a de deux grands coups percé de part en part,
Soit dès le lendemain si frais & si gaillard.

DORANTE.

La poudre que tu dis n'est que de la commune ;
On n'en fait plus de cas ; mais, Cliton, j'en fais une
Qui rapelle si-tôt des portes du trépas,
Qu'en moins de fermer l'œil *i*) on ne s'en souvient pas :
Quiconque la sait faire, a de grands avantages.

CLITON.

Donnez m'en le secret, & je vous sers sans gages.

DORANTE.

Je te le donnerais, & tu serais heureux,
Mais le secret consiste en quelques mots hébreux,
Qui tous à prononcer sont si fort difficiles,
Que ce serait pour toi des trésors inutiles.

CLITON.

Vous savez donc l'hébreu !

DORANTE.

L'hébreu ! parfaitement.
J'ai dix langues, Cliton, à mon commandement.

CLITON.

Vous auriez bien besoin de dix des mieux nourries,

---

d'efficace.] *Efficace* pris comme substantif, n'est plus d'usage, on dit, *efficacité*, ou plutôt on se sert d'un autre mot.

i) *En moins de fermer l'œil*,] pour en moins d'un clin d'œil, n'est pas français.

Pour fournir tour à tour à tant de menteries ;
k) Vous les hâchez menu comme chair à pâtés.
Vous avez tout le corps bien plein de vérités,
Il n'en sort jamais une.

DORANTE.

Ah, cruelle ignorance !
Mais mon père survient.

SCENE IV.

GÉRONTE, DORANTE, CLITON.

GÉRONTE.

JE vous cherchais, Dorante.

DORANTE.

Je ne vous cherchais pas, moi. Que mal à propos
l) Son abord importun vient troubler mon repos !
Et qu'un père incommode un homme de mon âge !

GÉRONTE.

Vû l'étroite union que fait le mariage,
J'estime qu'en effet c'est n'y consentir point
Que laisser désunis ceux que le ciel a joint.
La raison le défend, & je sens dans mon ame

[*k*) *Vous les hâchez menu comme chair à pâtés.*] Ce vers & les deux suivans ne paraissent-ils pas d'un genre de plaisanterie, trivial, & même trop bas pour le ton général de la piéce ?

l) Il ne peut pas dire qu'il est en repos. Il ne pourait trouver son père

Un violent désir de voir ici ta femme.
J'écris donc à son père, écri-lui comme moi;
Je lui mande qu'après ce que j'ai sû de toi,
Je me tiens trop heureux qu'une si belle fille,
Si sage, & si bien née, *m*) entre dans ma famille:
J'ajoute à ce discours que je brûle de voir
Celle de qui mes ans devient l'unique espoir,
Que pour me l'amener tu t'en vas en personne;
Car enfin il le faut, & le devoir l'ordonne;
N'envoyer qu'un valet sentirait son mépris.

DORANTE.

De vos civilités il sera bien surpris;
Et pour moi je suis prêt : mais je perdrai ma peine:
Il ne souffrira pas encor qu'on vous l'amène,
Elle est grosse.

GÉRONTE.

Elle est grosse!

DORANTE.

Et de plus de six mois.

GÉRONTE.

Que de ravissement je sens à cette fois!

DORANTE.

Vous ne voudriez pas hazarder sa grossesse?

GÉRONTE.

Non, j'aurai patience autant que d'alégresse,

---

incommode qu'en cas qu'il fût que son père vient troubler son amour. Il serait excusable alors par l'excès de sa passion, mais il n'a de véritable passion que celle de mentir assez mal à propos.

m) *Si sage & si bien née!*] Une fille qui a été surprise avec un homme pendant la nuit.

Pour hazarder ce gage il m'eſt trop précieux.
A ce coup ma prière a pénétré les cieux.
Je penſe en le voyant que je mourrai de joye.
Adieu, je vai changer la lettre que j'envoye,
En écrire à ſon père un nouveau compliment,
Le prier d'avoir ſoin de ſon accouchement;
Comme du ſeul eſpoir où mon bonheur ſe fonde.

DORANTE *à Cliton.*

Le bon-homme s'en va le plus content du monde.

GÉRONTE *ſe retournant.*

Ecri-lui comme moi.

DORANTE.

Je n'y manquerai pas.
Qu'il eſt bon!

CLITON.

Taiſez-vous, il revient ſur ſes pas.

GÉRONTE.

Il ne me ſouvient plus du nom de ton beau-père.
Comment s'appelle-t-il?

DORANTE.

Il n'eſt pas néceſſaire,
Sans que vous vous donniez ces ſoucis ſuperflus;
En fermant le paquet j'écrirai le deſſus.

GÉRONTE.

Etant tout d'une main il ſera plus honnête.

DORANTE.

Ne lui pourai-je ôter ce ſouci de la tête?
Votre main, ou la mienne, il n'importe des deux.

GÉRONTE.

GÉRONTE.

Ces nobles de province y ſont un peu fâcheux.

DORANTE.

Son père fait la cour.

GÉRONTE.

Ne me fai plus attendre ;

Di-moi. . . . . .

DORANTE.

Que lui dirai-je ?

GÉRONTE.

Il s'apelle ?

DORANTE.

Pyrandre.

GÉRONTE.

Pyrandre ! tu m'as dit tantôt un autre nom,
C'était, je m'en ſouviens, oui, c'était Armedon.

DORANTE.

Oui, c'eſt là ſon nom propre, & l'autre d'une terre ;
Il portait ce dernier quand il fut à la guerre,
Et ſe ſert ſi ſouvent de l'un & l'autre nom,
Que tantôt c'eſt Pyrandre, & tantôt Armedon.

GÉRONTE.

C'eſt un abus commun qu'autoriſe l'uſage,
Et j'en uſais ainſi du tems de mon jeune âge.
Adieu, je vais écrire.

SCENE V. n)

DORANTE, CLITON.

DORANTE.

ENfin j'en ſuis ſorti.

CLITON.

Il faut bonne mémoire après qu'on a menti.

DORANTE.

L'eſprit a ſecouru le défaut de mémoire.

CLITON.

Mais on éclaircira bientôt toute l'hiſtoire.
Après ce mauvais pas où vous avez bronché,
Le reſte encor long-tems ne peut être caché:
On le ſait chez Lucrèce, & chez cette Clarice,
Qui d'un mépris ſi grand piquée avec juſtice,
Dans ſon reſſentiment prendra l'occaſion
De vous couvrir de honte & de confuſion.

DORANTE.

Ta crainte eſt bien fondée, & puiſque le tems preſſe,
Il faut tâcher en hâte à m'engager Lucrèce.
Voici tout à propos ce que j'ai ſouhaité.

---

n) Qu'il me ſoit permis de dire en paſſant, que dans les quatre ſcènes précédentes la réſurrection d'*Alcippe*, le nouvel embarras de *Dorante* avec *Géronte*, la noble confiance de ce dernier, forment les ſituations les plus heureuſes & les plus comiques. On ne voit point de tels exemples chez les grecs, ni chez les latins;

SCENE VI. o)

DORANTE, CLITON, SABINE.

DORANTE.

CHère amie, hier au ſoir j'étais ſi transporté,
Que l'aiſe que j'avais ne put pas me permettre
De bien penſer à toi quand j'eus lû cette lettre:
Mais tu n'y perdras rien, & voici pour le port.

SABINE.

Ne croyez pas, monſieur. . . .

DORANTE.

Tien.

SABINE.

Vous me faites tort,
Je ne ſuis pas de. . .

DORANTE.

Pren.

SABINE.

Hé, monſieur.

DORANTE.

Pren, te dis-je,

auſſi l'auteur italien n'a-t-il pas manqué de traduire toutes ces ſcènes.

o) Toutes les fois qu'un acteur entre ou ſort du théatre, l'art exige que le ſpectateur ſoit inſtruit des motifs qui l'y déterminent. On ne voit pas trop ici quelle raiſon ramène *Sabine*.

Je ne ſuis point ingrat alors que l'on m'oblige;
Dépêche, ten la main.

CLITON.

Qu'elle y fait de façons!
Je lui veux par pitié donner quelques leçons.
Chère amie, entre nous, toutes tes révérences
En ces occaſions ne ſont qu'impertinences;
Si ce n'eſt aſſez d'une, ouvre toutes les deux;
Le métier que tu fais ne veut point de honteux.
Sans te piquer d'honneur croi qu'il n'eſt que de prendre,
Et que tenir vaut mieux mille fois que d'attendre.
Cette pluye eſt fort douce, & quand j'en vois pleuvoir,
J'ouvrirais juſqu'au cœur pour la mieux recevoir.
On prend à toutes mains dans le ſiécle où nous ſommes,
Et refuſer n'eſt plus le vice des grands hommes. *p*)
Retien bien ma doctrine, & pour faire amitié,
Si tu veux, avec toi je ſerai de moitié.

SABINE.

Cet article eſt de trop.

DORANTE.

Vois-tu, je me propoſe
De faire avec le tems pour toi toute autre choſe.
Mais comme j'ai reçû cette lettre de toi,
En voudrais-tu donner la réponſe pour moi?

SABINE.

Je la donnerai bien, mais je n'oſe vous dire

---

p) Que veut dire *le vice des grands hommes*, quand il s'agit d'une femme de chambre?

q) Ces ſcènes qui ne conſiſtent qu'à donner de l'argent à des ſuivantes qui font des façons & qui acceptent, font de-

Que ma maîtresse daigne, ou la prendre, ou la lire;
J'y ferai mon effort.

CLITON.

Voyez, elle se rend
Plus douce qu'une épouse, & plus souple qu'un gand.

DORANTE.

Le secret a joué, présente-la, n'importe;
Elle n'a pas pour moi d'aversion si forte.
Je reviens dans une heure en aprendre l'effet.

SABINE.

Je vous conterai lors tout ce que j'aurai fait. *q*)

SCENE VII.

CLITON, SABINE.

CLITON.

TU vois que les effets préviennent les paroles.
r) Il est homme qui fait litière de pistoles:
Mais comme auprès de lui je puis beaucoup pour toi....

SABINE.

Fai tomber de la pluye, & laisse faire à moi.

CLITON.

Tu viens d'entrer en goût.

---

venues aussi insipides que fréquentes. Mais alors la nouveauté empêchait qu'on n'en sentit toute la froideur.

r) *Litiere de pistoles*,] expression aujourd'hui proscrite & entiérement hors d'usage.

SABINE.

Avec mes révérences
Je ne ſuis pas encor ſi dupe que tu penſes.
Je ſais bien mon métier, & ma ſimplicité
Joue auſſi bien ſon jeu que ton avidité.

CLITON.

Si tu ſais ton métier, di-moi quelle eſpérance
Doit obſtiner mon maître à la perſévérance?
Sera-t-elle inſenſible? en viendrons-nous à bout?

SABINE.

Puiſqu'il eſt ſi brave homme, il faut te dire tout.
Pour te déſabuſer, ſache donc que Lucrèce
N'eſt rien moins qu'inſenſible à l'ardeur qui le preſſe;
De toute cette nuit elle n'a point dormi;
Et ſi je ne me trompe, elle l'aime à demi.

CLITON.

Mais ſur quel privilège eſt-ce qu'elle ſe fonde,
Quand elle aime à demi, de maltraiter le monde?
Il n'en a cette nuit reçû que des mépris.
Chère amie, après tout, mon maître vaut ſon prix.
Ces amours à demi ſont d'une étrange eſpèce;
Et s'il me voulait croire, il quitterait Lucrèce.

SABINE.

Qu'il ne ſe hâte point, on l'aime, aſſurément.

CLITON.

Mais on le lui témoigne un peu bien rudement;
Et je ne vis jamais de méthodes pareilles.

s) *Elle tient, comme on dit, le loup par les oreilles.*] Le proverbe ne paraît-il pas un peu trivial, & la ſcène un peu trop longue, dans la ſituation où ſont les choſes?

SABINE.

s) Elle tient, comme on dit, le loup par les oreilles;
Elle l'aime, & son cœur n'y saurait consentir,
Parce que d'ordinaire il ne fait que mentir.
Hier même elle le vit dedans les tuileries,
Où tout ce qu'il conta n'étaient que menteries.
Il en a fait autant depuis à deux, ou trois.

CLITON.

Les menteurs les plus grands disent vrai quelquefois.

SABINE.

Elle a lieu de douter & d'être en défiance.

CLITON.

Qu'elle donne à ses feux un peu plus de croyance.
Il n'a fait toute nuit que soupirer d'ennui.

SABINE.

Peut-être que tu mens aussi-bien comme *t*) lui.

CLITON.

Je suis homme d'honneur, tu me fais injustice.

SABINE.

Mais di moi, sais-tu bien qu'il n'aime plus Clarice?

CLITON.

Il ne l'aima jamais.

SABINE.

Pour certain?

CLITON.

Pour certain.

SABINE.

Qu'il ne craigne donc plus de soupirer en vain,

---

t.) On a déja dit que *comme* est ici un solécisme, & qu'il faut *que*.

Auſſi-tôt que Lucrèce a pû le reconnaître,
Elle a voulu qu'exprès je me ſois fait paraître,
Pour voir ſi par hazard il ne me dirait rien:
Et s'il l'aime en effet, tout le reſte ira bien.
Va-t-en, & ſans te mettre en peine de m'inſtruire,
Croi que je lui dirai tout ce qu'il lui faut dire.

CLITON.

Adieu, de ton côté ſi tu fais ton devoir,
Tu dois croire du mien que je ferai pleuvoir.

SCENE VIII.

SABINE, LUCRECE.

SABINE.

QUe je vai bientôt voir une fille contente!
Mais la voici déja, qu'elle eſt impatiente!
Elle meurt de ſavoir *u)* que chante le poulet.

LUCRECE.

Et bien que t'ont conté le maître & le valet?

SABINE.

Le maître & le valet m'ont dit la même choſe.
Le maître eſt tout à vous, & voici de ſa proſe.

LUCRECE

u) Que chante le poulet.] Il faut *ce que chante*. Nous ne devons pas rendre le *quid* des latins & le *che* des italiens par le ſimple *que*, la raiſon en eſt claire; ce *que* produirait une amphibologie perpétuelle. *Je crois que vous penſez* eſt très-diffé-

LUCRECE *après avoir lû.*

Dorante avec chaleur fait le paſſionné;
Mais le fourbe qu'il eſt nous en a trop donné;
Et je ne ſuis pas fille à croire ſes paroles.

SABINE.

Je ne les crois non plus; mais j'en crois ſes piſtoles.

LUCRECE.

Il t'a donc fait préſent.

SABINE.

Voyez.

LUCRECE.

Et tu l'as pris?

SABINE.

Pour vous ôter du trouble où flotent vos eſprits,
Et vous mieux témoigner ſes flammes véritables,
J'en ai pris les témoins les plus indubitables;
Et je remets, madame, au jugement de tous,
Si qui donne à vos gens eſt ſans amour pour vous,
Et ſi ce traitement marque une ame commune.

LUCRECE.

Je ne m'opoſe pas à ta bonne fortune;
Mais comme en l'acceptant tu ſors de ton devoir,
Du moins une autre fois ne m'en fai rien ſavoir.

SABINE.

Mais à ce libéral que pourai-je promettre?

---

rent de *Je crois ce que vous penſez. Je vois que vous aimez*, & *Je vois ce que vous aimez*, ne ſont pas la même choſe.

L'auteur corrigea depuis :
Comme elle a les yeux fins elle a vû le poulet.

LUCRÈCE.

Di-lui que ſans la voir j'ai déchiré ſa lettre.

SABINE.

O ma bonne fortune, où vous enfuyez-vous?

LUCRECE.

Mêles-y de ta part deux ou trois mots plus doux;
x) Conte lui dextrement le naturel des femmes,
Qu'avec un peu de tems on amollit leurs ames;
Et l'averti ſurtout des heures & des lieux
Qu'il peut me rencontrer & paraître à mes yeux.
Parce qu'il eſt grand fourbe, il faut que je m'aſſure.

SABINE.

Ah, ſi vous connaiſſiez les peines qu'il endure,
Vous ne douteriez plus ſi ſon cœur eſt atteint!
Toute nuit il ſoupire, il gémit, il ſe plaint.

LUCRECE.

Pour apaiſer les maux que cauſe cette plainte,
Donne lui de l'eſpoir avec beaucoup de crainte;
Et ſache entre les deux toûjours le modérer,
Sans m'engager à lui, ni le deſeſpérer.

---

x) *Conte lui dextrement le naturel des femmes.*] *Dextrement* n'eſt plus d'uſage. On ne conte point le naturel, on le peint, on le décrit.

y) Ces ſcènes de *Clarice* & de *Lucrèce*

SCENE IX.

CLARICE, LUCRECE, SABINE.

CLARICE.

y) IL t'en veut tout de bon, & m'en voila défaite;
Mais je souffre aisément la perte que j'ai faite;
Alcippe la répare, & son père est ici.

LUCRECE.

Te voila donc bientôt quitte d'un grand souci?

CLARICE.

M'en voila bientôt quitte, & toi, te voila prête
A t'enrichir bientôt d'une étrange conquête.
Tu sais ce qu'il m'a dit.

SABINE.

S'il vous mentait alors,
A présent il dit vrai, j'en répons corps pour corps.

CLARICE.

Peut-être qu'il le dit; mais c'est un grand peut-être.

LUCRECE.

Dorante est un grand fourbe, & nous l'a fait connaître;
Mais s'il continuait encor à m'en conter,
Peut-être avec le tems il me ferait douter.

CLARICE.

Si tu l'aimes, du moins étant bien avertie,

---

ne sont ni comiques ni intéressantes. Aucune des deux n'aime. Elles jouent un tour assez grossier à *Dorante* qui doit reconnaître *Clarice* à sa voix. Et ce sont elles qui sont véritablement menteuses avec lui.

z) Pren bien garde à ton fait, & fai bien ta partie.

LUCRECE.

C'en eſt trop, & tu dois ſeulement préſumer
Que je ſuis pour le croire, & non pas pour l'aimer.

CLARICE.

De le croire à l'aimer la diſtance eſt petite;
Qui fait croire ſes feux, fait croire ſon mérite.
Ces deux points en amour ſe ſuivent de ſi près,
Que qui ſe croit aimée, aime bientôt après.

LUCRECE.

La curioſité ſouvent dans quelques ames
Produit le même effet que produiraient des flammes.

CLARICE.

Je ſuis prète à le croire afin de t'obliger.

SABINE.

Vous me feriez ici toutes deux enrager.
Voyez, qu'il eſt beſoin de tout ce badinage!
Faites moins la ſucrée, & changez de langage,
Ou a) vous n'en caſſerez ma foi que d'une dent.

LUCRECE.

Laiſſons là cette folle, & me di cependant,
b) Quand nous le vimes hier dedans les tuileries,

z) *Pren bien garde à ton fait.*] Cette expreſſion priſe en ce ſens n'eſt plus d'uſage. Aujourd'hui, *prendre garde à ſon fait* eſt une phraſe très-populaire.

On a remarqué que ces ſcènes de *Clarice* & de *Lucrèce* ſont toutes très-froides. On en demande la raiſon, c'eſt que ni l'une ni l'autre n'a une vraie paſſion ni un grand intérêt.

a) *Vous n'en caſſerez que d'une dent.*] Façon de s'exprimer, priſe d'un ancien proverbe trivial & indigne d'être écrit, ſurtout en vers.

b) *Quand nous le vimes hier dedans les*

Qu'il te conta d'abord tant de galanteries,
Il fut, ou je me trompe, aſſez bien écouté;
Etait-ce amour alors, ou curioſité?

CLARICE.

Curioſité pure; avec deſſein de rire
De tous les complimens qu'il aurait pû me dire.

LUCRECE.

Je fais de ce billet même choſe à mon tour;
Je l'ai pris, je l'ai lû, mais le tout ſans amour,
Curioſité pure, avec deſſein de rire
De tous les complimens qu'il aurait pû m'écrire.

CLARICE.

Ce ſont deux que de lire, & d'avoir écouté;
L'un eſt grande faveur, l'autre civilité:
Mais trouves-y ton compte, & j'en ferai ravie;
En l'état où je ſuis j'en parle ſans envie.

LUCRECE.

Sabine lui dira que je l'ai déchiré.

CLARICE.

Nul avantage ainſi n'en peut être tiré.
Tu n'es que curieuſe.

LUCRECE.

Ajoûte, à ton exemple.

tuileries.] Ce vers prouve deux choſes; d'abord, que la piéce dure deux journées; enſuite, que la ſcène a changé, que le théatre ne doit plus repréſenter les tuileries, mais la place royale. Il était à la vérité aſſez extraordinaire que ces dames ſe promenaſſent ſi réguliérement dans un jardin, deux journées de ſuite; mais il ne l'eſt pas moins qu'elles ayent de ſi longues conférences dans une place.

CLARICE.

c) Soit, mais il eſt ſaiſon que nous allions au temple.

LUCRECE *à Clarice.*

Allons.

(*à Sabine.*)

Si tu le vois, agi comme *d*) tu fais.

SABINE.

Ce n'eſt pas ſur ce coup que je fais mes eſſais :
Je connais à tous deux où tient la maladie ;
Et le mal ſera grand ſi je n'y remédie :
Mais ſachez *e*) qu'il eſt homme à prendre ſur le vert.

LUCRECE.

Je te croirai.

SABINE.

Mettons cette pluye à couvert.

Fin du quatriéme acte.

Au reſte la règle des vingt-quatre heures peut très-bien ſubſiſter, la piéce commençant à ſix heures du ſoir & finiſſant le lendemain à la même heure.

c) *Soit, mais il eſt ſaiſon que nous allions au temple.*] *Il eſt ſaiſon pour, il eſt tems, il eſt l'heure*, ne ſe dit plus. De plus, voilà une manière bien froide & bien mal adroite de finir un acte. Il eſt tems d'aller à l'égliſe, parce que nous n'avons plus rien à dire.

d) *Tu ſais* ne rime pas avec *eſſais* ; c'eſt ce qu'on apelle des rimes provinciales. La rime eſt uniquement pour l'oreille. On prononce *tu ſais* comme s'il y avait *tu ſés*, & *eſſais* eſt long &

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

GÉRONTE, ARGANTE. a)

ARGANTE.

LA fuite d'un procès est un fâcheux martire.

GÉRONTE.

Vû ce que je vous fuis, vous n'aviez qu'à m'écrire,
Et demeurer chez vous en repos à Poitiers;
J'aurais follicité pour vous en ces quartiers :
Le voyage est trop long, & dans l'âge où vous êtes
La fanté s'intéresse aux efforts que vous faites.
Mais puifque vous voici, je veux vous faire voir,
Et fi j'ai des amis, & fi j'ai du pouvoir.
Faites-moi la faveur cependant de m'aprendre
Quelle est & la famille, & le bien de Pyrandre.

ouvert. Si on ne voulait rimer qu'aux yeux, *cuillier* rimerait avec *mouiller*. Tous les mots qui fe prononcent à peu près de même, doivent rimer enfemble. Il me paraît que c'est la règle générale concernant la rime.

e) *Il est homme à prendre fur le vert.*] On apellait alors *le vert*, le gazon du rempart fur lequel on fe promenait, & de-là vient le mot de *boule-vert*, vert à jouer à la boule, qu'on prononce aujourd'hui *boulevart*. Le nom de *vert* fe donnait auffi au marché aux herbes.

a) *Argante*, *Géronte*.] Voici un M. *Argante* dont le fpectateur n'a point encor entendu parler, qui arrive fous prétexte

ARGANTE.

Quel eſt-il, ce Pyrandre?

GÉRONTE.

Un de vos citoyens;
Noble, à ce qu'on m'a dit, mais un peu mal en biens.

ARGANTE.

Il n'eſt dans tout Poitiers bourgeois ni gentilhomme
Qui (ſi je m'en ſouviens) de la ſorte ſe nomme.

GÉRONTE.

Vous le connaîtrez mieux peut-être à l'autre nom;
Ce Pyrandre s'apelle autrement Armédon.

ARGANTE.

Auſſi peu l'un que l'autre.

GÉRONTE.

Et le père d'Orphiſe,
Cette rare beauté qu'ici mêmes on priſe?
Vous connaîtrez le nom de cet objet charmant,
Qui de votre Poitiers eſt l'unique ornement.

ARGANTE.

Croyez que cette Orphiſe, Armédon, & Pyrandre,
Sont gens dont à Poitiers on ne peut rien aprendre.

S'il

de ſolliciter un procès, mais effectivement pour détromper *Géronte* & lui ouvrir les yeux ſur toutes les fauſſetés que lui a débitées ſon fils. Peut-être déſirerait-on qu'il fût annoncé dès le premier acte; c'eſt du moins une des règles de l'art. On doit rarement introduire au dénouement un perſonnage qui ne ſoit à la fois annoncé & attendu. D'ailleurs on ne voit pas de quelle utilité eſt cet *Argante*, qui ne paraît qu'un moment, qui ne revient pas même aux dernières ſcènes.

S'il vous faut ſur ce point encor quelque garant...

GÉRONTE.

En faveur de mon fils vous faites l'ignorant ;
Mais je ne ſais que trop qu'il aime cette Orphiſe ;
Et qu'après les douceurs d'une longue hantiſe,
On l'a ſeul dans ſa chambre avec elle trouvé ;
Que par ſon piſtolet un deſordre arrivé
L'a forcé ſur le champ d'épouſer cette belle.
Je ſais tout ; & de plus ma bonté paternelle
M'a fait y conſentir, & votre eſprit diſcret
N'a plus d'occaſion de m'en faire un ſecret.

ARGANTE.

Quelque envieux ſans doute avec cette chimère
A voulu mettre mal le fils auprès du père ;
Et l'hiſtoire, & les noms, tout n'eſt qu'imaginé.
Pour tomber dans ce piége il était trop bien né,
Il avait trop de ſens, & trop de prévoyance.
A de ſi faux raports donnez moins de croyance.

GÉRONTE.

C'eſt ce que toutefois j'ai peine à concevoir :
Celui dont je le tiens diſait le bien ſavoir,
Et je tenais la choſe aſſez indifférente.
Mais dans votre Poitiers quel bruit avait Dorante ?

Géronte n'aurait-il pas pû découvrir auſſi-bien la fauſſeté du mariage de *Dorante* dans une converſation avec *Clarice* ou *Lucrèce*, à qui ſon fils vient de jurer qu'il n'eſt point marié, & qu'il n'a imaginé ce menſonge que pour ſon cœur & ſa main ? Mais il faut ſonger en quel tems écrivait *Corneille*, & paſſer rapidement aux ſcènes ſuivantes qui ſont ſublimes.

ARGANTE.

D'homme de cœur, d'esprit, adroit & résolu ;
Il a passé partout pour ce qu'il a voulu.
Tout ce qu'on le blâmait (mais c'étaient tours d'école)
C'est qu'il faisait mal sûr de croire à sa parole,
Qu'il disait peu souvent deux mots de vérité :
Mais ceux qui le blâmaient, excusaient sa jeunesse ;
Et comme enfin ce n'est que mauvaise finesse,
Et l'âge, & votre exemple, & vos enseignemens
Lui feront bien quitter ces divertissemens.
Faites qu'il s'en corrige avant que l'on le sache ;
Ils pourraient à son nom imprimer quelque tache.
Adieu, je vai rêver une heure à mon procès.

GÉRONTE.

Le ciel suivant mes vœux en régle le succès !

SCENE II.

GÉRONTE.

O Vieillesse facile, ô jeunesse impudente !
O de mes cheveux gris honte trop évidente !

---

b) *Etes-vous gentilhomme ?*] Cette scène est imitée de l'espagnol. Le génie mâle de *Corneille* quitte ici le ton familier de la comédie ; le sujet qu'il traite l'oblige d'élever sa voix ; c'est un père justement indigné, c'est . . . . .

Iratus chremes (qui) tumido delitigat ore.

On voit ici la même main qui peignit le vieil *Horace* & don *Diégue*. Il n'est point de père qui ne doive faire lire cette belle scène à ses enfans. Et si l'on disait aux farouches ennemis du théatre, aux persécuteurs du plus beau des arts : Oserez-vous nier que cette scène

Eſt-il deſſous le ciel père plus malheureux ?
Eſt-il affront plus grand pour un cœur généreux ?
Dorante n'eſt qu'un fourbe, & cet ingrat que j'aime,
Après m'avoir fourbé, me fait fourber moi-même ;
Et d'un diſcours en l'air que forme l'impoſteur,
Il m'en fait le trompette & le ſecond auteur !
Comme ſi c'était peu pour mon reſte de vie
De n'avoir à rougir que de ſon infamie !
L'infame ſe jouant de mon trop de bonté,
Me fait encor rougir de ma crédulité.

SCENE III.

GÉRONTE, DORANTE, CLITON.

GÉRONTE.

b) ETes-vous gentilhomme ?

DORANTE.

Ah, rencontre fâcheuſe !
Étant ſorti de vous la choſe eſt peu douteuſe.

GÉRONTE.

Croyez-vous qu'il ſuffit d'être ſorti de moi ?

bien repréſentée ne faſſe une impreſſion plus heureuſe & plus forte ſur l'eſprit d'un jeune homme que tous les ſermons que l'on débite journellement ſur cette matière ? je voudrais bien ſavoir ce qu'ils pourraient répondre.

Le Goldoni dans ſon *Bugiardo*, n'a pû imiter cette belle ſcène de *Corneille*, parce que *Pantalon Biſognoſi* eſt le père de ſon *Menteur*, & que *Pantalon* marchand Vénitien ne peut avoir l'autorité & le ton d'un gentilhomme. *Pantalon* dit ſimplement à ſon fils qu'il faut qu'un marchand ait de la bonne foi.

DORANTE.

Avec toute la France aiſément je le croi.

GÉRONTE.

Et ne ſavez-vous point avec toute la France,
D'où ce titre d'honneur a tiré ſa naiſſance,
Et que la vertu ſeule a mis en ce haut rang
Ceux qui l'ont juſqu'à nous fait paſſer dans leur ſang?

DORANTE.

J'ignorerais un point que n'ignore perſonne,
Que la vertu l'aquiert, comme le ſang le donne?

GÉRONTE.

Où le ſang a manqué, ſi la vertu l'aquiert,
Où le ſang l'a donné, le vice auſſi le perd.
Ce qui naît d'un moyen périt par ſon contraire.
Tout ce que l'un a fait, l'autre le peut défaire;
Et dans la lâcheté du vice où je te voi,
Tu n'es plus gentilhomme, étant ſorti de moi.

DORANTE.

Moi?

GÉRONTE.

Laiſſe moi parler, toi, de qui l'impoſture
Souille honteuſement ce don de la nature.
Qui ſe dit gentilhomme, & ment comme tu fais,
Il ment quand il le dit, & ne le fut jamais.
Eſt-il vice plus lâche? eſt-il tache plus noire,
Plus indigne d'un homme élevé pour la gloire?
Eſt-il quelque faibleſſe? eſt-il quelque action
Dont un cœur vraiment noble ait plus d'averſion,
Puiſqu'un ſeul démenti lui porte une infamie
Qu'il ne peut effacer s'il n'expoſe ſa vie,

Et ſi dedans le ſang il ne lave l'affront
Qu'un ſi honteux outrage imprime ſur ſon front?

DORANTE.

Qui vous dit que je mens?

GÉRONTE.

Qui me le dit, infame?
Di-moi, ſi tu le peux, di le nom de ta femme,
Le conte qu'hier au ſoir tu m'en fis publier.

CLITON *à Dorante.*

Dites que le ſommeil vous l'a fait oublier.

GÉRONTE.

Ajoûte, ajoûte encor avec effronterie
Le nom de ton beau-père & de ſa ſeigneurie;
Invente à m'éblouir quelques nouveaux détours.

CLITON *à Dorante.*

Apellez la mémoire ou l'eſprit au ſecours.

GÉRONTE.

De quel front cependant faut-il que je confeſſe
Que ton effronterie a ſurpris ma vieilleſſe,
Qu'un homme de mon âge a crû légérement,
Ce qu'un homme du tien débite impudemment?
Tu me fais donc ſervir de fable & de riſée,
Paſſer pour eſprit faible, & pour cervelle uſée!
Mais di-moi, te portais-je à la gorge un poignard?
Voyais-tu violence ou couroux de ma part?
Si quelque averſion t'éloignait de Clarice,
Quel beſoin avais-tu d'un ſi lâche artifice?
Et pouvais-tu douter que mon conſentement
Ne dût tout accorder à ton contentement,
Puiſque mon indulgence au dernier point venuë

c) Consentait à tes yeux l'hymen d'une inconnue?
Ce grand excès d'amour que je t'ai témoigné,
N'a point touché ton cœur, ou ne l'a point gagné:
Ingrat, tu m'as payé d'une impudente feinte,
Et tu n'as eu pour moi respect, amour, ni crainte.
Va, je te désavoue.

DORANTE.

Hé, mon père, écoutez.

GÉRONTE.

Quoi, des contes en l'air & sur l'heure inventés?

DORANTE.

Non, la vérité pure.

GÉRONTE.

En est-il dans ta bouche?

CLITON *à Dorante.*

Voici pour votre adresse une assez rude touche.

DORANTE.

Épris d'une beauté qu'à peine ai-je pû voir,
Qu'elle a pris sur mon ame un absolu pouvoir,
De Lucrèce, en un mot, vous la pouvez connaître.

GÉRONTE.

Dis vrai, je la connais, & ceux qui l'ont fait naître;
Son père est mon ami.

DORANTE.

Mon cœur en un moment
Étant de ses regards charmé si puissamment,

---

c) *Consentait à tes yeux l'hymen d'une inconnue.*] Consentir est un verbe neutre qui régit le datif, c'est-à-dire, notre préposition *à* qui sert de datif. On ne dit pas *consentir quelque chose*, mais *à quelque chose*.

Le choix que vos bontés avaient fait de Clarice,
Si-tôt que je le sus, me parut un suplice :
Mais comme j'ignorais si Lucrèce & son sort
Pouvaient avec le votre avoir quelque raport,
Je n'osai pas encor vous découvrir la flamme
Que venaient ses beautés d'allumer dans mon ame;
Et j'avais ignoré, monsieur, jusqu'à ce jour,
Que la dextérité fût un crime en amour :
Mais si je vous osais demander quelque grace,
A présent que je sais & son bien & sa race,
Je vous conjurerais, par les nœuds les plus doux
Dont l'amour & le sang puissent m'unir à vous,
De seconder mes vœux auprès de cette belle ;
Obtenez-la d'un père, & je l'obtiendrai d'elle.

GÉRONTE.

Tu me fourbes encor.

DORANTE.

Si vous ne m'en croyez,
Croyez-en pour le moins Cliton que vous voyez ;
Il sait tout mon secret.

GÉRONTE.

Tu ne meurs pas de honte,
Qu'il faille que de lui je fasse plus de conte,
Et que ton père même en doute de ta foi
Donne plus de croyance à ton valet qu'à toi ?
Ecoute, je suis bon, & malgré ma colère,
Je veux encor un coup montrer un cœur de père ;
Je veux encor un coup pour toi me hazarder.
Je connais ta Lucrèce, & la vais demander ;
Mais si de ton côté le moindre obstacle arrive. . .

DORANTE.

Pour vous mieux assurer souffrez que je vous suive.

GÉRONTE.

Demeure ici, demeure, & ne sui point mes pas;
Je doute, je hazarde, & je ne te crois pas.
Mais sache que tantôt si pour cette Lucrèce
Tu fais la moindre fourbe, ou la moindre finesse,
Tu peux bien fuir mes yeux, & ne me voir jamais;
Autrement, souvien-toi du serment que je fais:
Je jure les rayons du jour qui nous éclaire,
Que tu ne mourras point que de la main d'un père,
Et que ton sang indigne à mes pieds répandu
Rendra promte justice à mon honneur perdu.

SCENE IV.

DORANTE, CLITON.

DORANTE.

Je crains peu les effets d'une telle menace.

CLITON.

Vous vous rendez trop tôt, & de mauvaise grace;
Et cet esprit adroit qui l'a dupé deux fois,

Devait

---

d) *Toutes tierces, dit-on, sont bonnes, ou mauvaises.*] Cette plaisanterie est tirée de l'opinion où l'on était alors que le troisiéme accès de fiévre décidait de la guérison ou de la mort.

e) *Car je doute à présent si vous aimez Lucrèce.*] On ne sait en effet qui *Dorante* aime; il ne le sait pas lui-même; c'est une intrigue où le cœur n'a aucune part. *Dorante* & *Lucrèce* & *Clarice* prennent si peu de part à cet amour, que le spectateur n'y prend aucun intérêt.

Devait en galant-homme aller jusques à trois.
d) Toutes tierces, dit-on, sont bonnes, ou mauvaises.

DORANTE.

Cliton, ne raille point, que tu ne me déplaises.
D'un trouble tout nouveau j'ai l'esprit agité.

CLITON.

N'est-ce point du remors d'avoir dit vérité?
Si pourtant ce n'est point quelque nouvelle adresse,
e) Car je doute à présent si vous aimez Lucrèce;
Et vous vois si fertile en semblables détours,
Que quoi que vous disiez, je l'entens au rebours.

DORANTE.

Je l'aime, & sur ce point ta défiance est vaine;
Mais je hazarde trop, & c'est ce qui me gêne.
Si son père & le mien ne tombent point d'accord,
Tout commerce est rompu, je fais naufrage au port.
Et qui sait si d'ailleurs l'affaire entr'eux conclue
Rencontrera si-tôt la fille résolue?
J'ai tantôt vû passer cet objet si charmant.
Sa compagne, ou je meure, a beaucoup d'agrément.
Aujourd'hui que mes yeux l'ont mieux examinée,
De ma première amour j'ai l'ame un peu gênée;
f) Mon cœur entre les deux est presque partagé,
Et celle-ci l'aurait s'il n'était engagé.

C'est un très-grand défaut, comme on l'a déja dit, & l'intrigue n'est point assez plaisante pour reparer cette faute. La piéce ne se soutient que par le comique des menteries de *Dorante*.

f) *Mon cœur entre les deux est presque partagé.*] Cela seul suffit pour refroidir la piéce. S'il ne se soucie d'aucune, qu'importe celle qu'il aura?

CLITON.

Mais pourquoi donc montrer une flamme si grande,
Et porter votre père à faire la demande?

DORANTE.

Il ne m'aurait pas crû, si je ne l'avais fait.

CLITON.

g) Quoi, même en disant vrai, vous mentiez en effet?

DORANTE.

C'était le seul moyen d'apaiser sa colère.
Que maudit soit quiconque a détrompé mon père!
Avec ce faux hymen j'aurais eu le loisir
De consulter mon cœur, & je pourrais choisir.

CLITON.

Mais sa compagne enfin n'est autre que Clarice.

DORANTE.

Je me suis donc rendu moi-même un bon office.
O qu'Alcippe est heureux, & que je suis confus!
Mais Alcippe, après tout, n'aura que mon refus.
N'y pensons plus, Cliton, puisque la place est prise.

CLITON.

Vous en voilà défait aussi-bien que d'Orphise.

DORANTE.

Reportons à Lucrèce un esprit ébranlé,
Que l'autre à ses yeux même avait presque volé.
Mais Sabine survient.

---

g) *Quoi même en disant vrai vous mentiez en effet?*] Voilà une excellente plaisanterie qui prépare le dénouement de l'intrigue.

SCENE V.

DORANTE, SABINE, CLITON.

DORANTE.

QU'as-tu fait de ma lettre ?
En de ſi belles mains as-tu ſû la remettre ?

SABINE.

Oui, monſieur ; mais...

DORANTE.

Quoi, mais ?

SABINE.

Elle a tout déchiré.

DORANTE.

Sans lire ?

SABINE.

Sans rien lire.

DORANTE.

Et tu l'as enduré ?

SABINE.

Ah, ſi vous aviez vû comme elle m'a grondée !
Elle me va chaſſer, l'affaire en eſt vuidée.

DORANTE.

Elle s'apaiſera, mais pour t'en conſoler
Ten la main.

SABINE.

Hé, monſieur.

DORANTE.

Ose encor lui parler.
Je ne perds pas ſitôt toutes mes eſpérances.

CLITON.

Voyez la bonne piéce avec ſes revérences,
Comme ſes déplaiſirs ſont déja conſolés ;
Elle vous en dira plus que vous n'en voulez.

DORANTE.

Elle a donc déchiré mon billet ſans le lire ?

SABINE.

Elle m'avait donné charge de vous le dire ;
Mais à parler ſans fard . . .

CLITON.

Sait-elle ſon métier ?

SABINE.

Elle n'en a rien fait, & l'a lû tout entier.
Je ne puis ſi longtems abuſer un brave homme.

CLITON.

Si quelqu'un l'entend mieux, je l'irai dire à Rome.

DORANTE.

Elle ne me hait pas, à ce compte ?

SABINE.

Elle ? non.

DORANTE.

M'aime-t-elle ?

SABINE.

Non plus.

DORANTE.

Tout de bon ?

SABINE.

Tout de bon.

DORANTE.

Aime-t-elle quelque autre ?

SABINE.

Encor moins.

DORANTE.

Qu'obtiendrai-je ?

SABINE.

Je ne ſais.

DORANTE.

Mais enfin, di-moi.

SABINE.

Que vous dirai-je ?

DORANTE.

Vérité.

SABINE.

Je la dis.

DORANTE.

Mais elle m'aimera ?

SABINE.

Peut-être.

DORANTE.

Et quand encor ?

SABINE.

Quand elle vous croira.

DORANTE.

Quand elle me croira ? Que ma joye eſt extrême !

SABINE.

Quand elle vous croira, dites qu'elle vous aime.

DORANTE.

Je le dis déja donc, & m'en ose vanter,
Puisque ce cher objet n'en saurait plus douter.
Mon père . . .

SABINE.

La voici qui vient avec Clarice. *b*)

SCENE VI.

CLARICE, LUCRECE, DORANTE, SABINE, CLITON.

CLARICE *à Lucrèce.*

IL peut te dire vrai, mais ce n'est pas son vice.
Comme tu le connais, ne précipite rien.

DORANTE *à Clarice.*

Beauté qui pouvez seule & mon mal & mon bien. . .

CLARICE *à Lucrèce.*

On dirait qu'il m'en veut, & c'est moi qu'il regarde.

LUCRECE *à Clarice.*

Quelques regards sur toi sont tombés par mégarde.
Voyons s'il continuë.

b) Cette scène participe de cette froideur causée par l'indifférence de *Dorante.* Il demande avec empressement comment on a reçu sa lettre écrite à une personne qu'il n'aime guères, & qu'il apelle ce cher objet.

DORANTE *à Clarice.*

Ah, que loin de vos yeux
Les momens à mon cœur deviennent ennuyeux!
Et que je reconnais par mon expérience
Quel ſuplice aux amans eſt une heure d'abſence!

CLARICE *à Lucrèce.*

Il continuë encor.

LUCRECE *à Clarice.*

Mai voi ce qu'il m'écrit.

CLARICE *à Lucrèce.*

Mais écoute.

LUCRECE *à Clarice.*

Tu prens pour toi ce qu'il me dit.

CLARICE.

Eclairciſſons-nous-en. Vous m'aimez donc, Dorante?

DORANTE *à Clarice.*

Hélas! que cette amour vous eſt indifférente!
Depuis que vos regards m'ont mis ſous votre loi...

CLARICE *à Lucrèce.*

Crois-tu que le diſcours s'adreſſe encor à toi?

LUCRECE *à Clarice.*

Je ne ſais où j'en ſuis.

CLARICE *à Lucrèce.*

Oyons la fourbe entière.

LUCRECE *à Clarice.*

Vû ce que nous ſavons, elle eſt un peu groſſière.

CLARICE *à Lucrèce.*

C'eſt ainſi qu'il partage entre nous ſon amour;
Il t'en conte de nuit, comme il me fait de jour.

DORANTE *à Clarice.*

Vous conſultez enſemble ! Ah, quoi qu'elle vous die,
Sur de meilleurs conſeils diſpoſez de ma vie ;
Le ſien auprès de vous me ſerait trop fatal ;
Elle a quelque ſujet de me vouloir du mal.

LUCRECE *en elle-même.*

Ah, je n'en ai que trop, & ſi je ne me venge...?

CLARICE *à Dorante.*

Ce qu'elle me diſait eſt de vrai fort étrange.

DORANTE.

C'eſt quelque invention de ſon eſprit jaloux.

CLARICE.

Je le crois, mais enfin, me reconnaiſſez-vous ?

DORANTE.

Si je vous reconnais ? quitez ces railleries,
Vous que j'entretins hier dedans les tuileries ;
Que je fis auſſi-tôt maîtreſſe de mon ſort.

CLARICE.

Si je veux toutefois en croire ſon raport,
Votre ame du depuis *i*) ailleurs s'eſt engagée.

DORANTE.

Pour un autre déja je vous aurais changée ?
Que plutôt à vos pieds mon cœur ſacrifié...?

CLARICE.

Bien plus, ſi je la crois, vous êtes marié.

DORANTE.

i) *Du depuis* a toujours été une faute ; c'eſt une façon de parler provinciale ; il eſt clair que le *du* eſt de trop avec le *de*.

DORANTE.

Vous me joüez, madame, & ſans doute pour rire,
Vous prenez du plaiſir à m'entendre redire
Qu'à deſſein de mourir en des liens ſi doux
Je me fais marié pour toute autre que vous.

CLARICE.

Et qu'avant que l'hymen avecque moi vous lie,
Vous ſerez marié, ſi l'on veut, en Turquie.

DORANTE.

Dites, qu'avant qu'on puiſſe autre part m'engager,
Je ſerai marié *k*) ſi l'on veut, en Alger.

CLARICE.

Mais enfin vous n'avez que mépris pour Clarice?

DORANTE.

Mais enfin vous ſavez le nœud de l'artifice,
Et que pour être à vous je fais ce que je puis.

CLARICE.

Moi-mêmes *l*) à mon tour je ne ſais où j'en ſuis.
Lucrèce, écoute un mot.

DORANTE *à Cliton.*

Lucrèce! que dit-elle?

CLITON *à Dorante.*

Vous en tenez, monſieur, Lucrèce eſt la plus belle;
Mais laquelle des deux, j'en ai le mieux jugé,
Et vous auriez perdu ſi vous aviez gagé.

DORANTE *à Cliton.*

Cette nuit à la voix j'ai crû la reconnaître.

---

k) Etre marié en Turquie ou bien à Alger n'eſt pas fort différent. Ce n'eſt pas là enchérir, c'eſt répéter.

l) Il ne faut point ici d'*s* à même.

CLITON *à Dorante.*

Clarice ſous ſon nom parlait à ſa fenêtre ;
m) Sabine m'en a fait un ſecret entretien. *n)*

DORANTE.

Bonne bouche, j'en tiens, mais l'autre la vaut bien ;
Et comme dès tantôt je la trouvais bien faite,
Mon cœur déja panchait où mon erreur le jette.
Ne me découvre point, & dans ce nouveau feu
Tu me vas voir, Cliton, jouer un nouveau jeu.
Sans changer de diſcours, changeons de batterie.

LUCRECE *à Clarice.*

Voyons le dernier point de ſon effronterie.
Quand tu lui diras tout, il ſera bien ſurpris.

CLARICE *à Dorante.*

Comme elle eſt mon amie, elle m'a tout apris.
Cette nuit vous l'aimiez, & m'avez mépriſée.
Laquelle de nous deux avez-vous abuſée ?
Vous lui parliez d'amour en termes aſſez doux.

DORANTE.

Moi ? depuis mon retour je n'ai parlé qu'à vous.

CLARICE.

Vous n'avez point parlé cette nuit à Lucrèce ?

DORANTE.

Vous n'avez point voulu me faire un tour d'adreſſe,
Et je ne vous ai point reconnue à la voix ?

---

m) Sabine m'en a fait un ſecret entretien.] La mépriſe de *Dorante* ferait plaiſante & intéreſſante, ſi aimant paſſionnément une des deux, il diſait à l'une tout ce qu'il croit dire à l'autre. L'auteur eſpagnol & le français ſemblent avoir manqué leur but.

Clarice fait connaître au ſecond acte

CLARICE.

Nous dirait-il bien vrai pour la première fois ?

DORANTE.

Pour me venger de vous j'eus affez de malice,
Pour vous laiffer jouïr d'un fi lourd artifice;
Et vous laiffant paffer pour ce que vous vouliez,
Je vous en donnai plus que vous ne m'en donniez.
Je vous embarraffai, n'en faites point la fine;
Choififfez un peu mieux vos dupes à la mine.
Vous penfiez me jouer, & moi je vous jouais,
Mais par de faux mépris que je défavouais.
Car enfin je vous aime, & je hais de ma vie
Les jours que j'ai vécus fans vous avoir fervie.

CLARICE.

Pourquoi, fi vous m'aimez, feindre un hymen en l'air,
Quand un père pour vous eft venu me parler?
Quel fruit de cette fourbe ofez-vous vous promettre?

LUCRECE *à Dorante.*

Pourquoi, fi vous l'aimez, m'écrire cette lettre?

DORANTE *à Lucrèce.*

J'aime de ce couroux les principes cachés.
Je ne vous déplais pas, puifque vous vous fâchez.
Mais j'ai moi-même enfin affez joué d'adreffe;
Il faut vous dire vrai, je n'aime que Lucrèce.

---

qu'elle n'aime ni *Dorante* ni *Alcippe*, & qu'elle ne veut qu'un mari. Ainfi nul intérêt dans cette piéce. Elle fe foutient feulement par des méprifes & des menfonges comiques.

n) *Faire un entretien*] n'eft pas français. Bonne bouche eft trivial. Et cette longue méprife eft froide.

CLARICE *à Lucrèce.*

Eſt-il un plus grand fourbe ? & peux-tu l'écouter ? *o*)

DORANTE *à Lucrèce.*

Quand vous m'aurez ouï, vous n'en pourez douter.
Sous votre nom, Lucrèce, & par votre fenêtre,
Clarice m'a fait piéce, & je l'ai ſû connaître;
Comme en y conſentant vous m'avez affligé,
Je vous ai miſe en peine, & je m'en ſuis vengé.

LUCRECE.

Mais que diſiez-vous hier dedans les tuileries ?

DORANTE.

Clarice fut l'objet de mes galanteries.....

CLARICE *à Lucrèce.*

Veux-tu longtems encor écouter ce moqueur ?

DORANTE *à Lucrèce.*

Elle avait mes diſcours, mais vous aviez mon cœur,
Où vos yeux faiſaient naître un feu que j'ai fait taire,
Juſqu'à ce que ma flamme ait eu l'aveu d'un père :
Comme tout ce diſcours n'était que fiction,
Je cachais mon retour & ma condition.

CLARICE *à Lucrèce.*

Voi que fourbe ſur fourbe à nos yeux il entaſſe,
p) Et ne fait que jouer des tours de paſſe-paſſe.

---

o) Elle devait lui dire, je ſuis *Clarice*, c'eſt mon nom, & vous avez cru que je m'apellais *Lucrèce*.

p) *Et ne fait que jouer des tours de paſſe-paſſe.*] Cette expreſſion populaire ne paraît-elle pas ici déplacée ?

q) *Si mon père porte parole.*] De pareils dénouemens ſont toujours froids & vicieux, parce qu'ils n'ont point ce qu'on

DORANTE *à Lucrèce.*

Vous ſeule êtes l'objet dont mon cœur eſt charmé.

LUCRECE *à Dorante.*

C'eſt ce que les effets m'ont fort mal confirmé.

DORANTE.

q) Si mon père à préſent porte parole au vôtre,
Après ſon témoignage en voudrez-vous quelqu'autre?

LUCRECE.

Après ſon témoignage il faudra conſulter
Si nous aurons encor quelque lieu d'en douter.

DORANTE *à Lucrèce.*

Qu'à de telles clartés votre erreur ſe diſſipe.
(*à Clarice.*)
Et vous, belle Clarice, aimez toujours Alcippe;
Sans l'hymen de Poitiers il ne tenait plus rien.
Je ne lui ferai pas ce mauvais entretien; *r*)
Mais entre vous & moi vous ſavez le myſtère.
Le voici qui s'avance, & j'aperçois mon père.

---

apelle la péripétie; ils n'excitent aucune ſurpriſe; il n'y a ni comique ni intérêt. *Si mon père conſent à mon mariage, y conſentez-vous? Oui.* Ce n'eſt pas la peine de faire cinq actes pour amener quelque choſe de ſi trivial; & encor une fois, le caractère du *Menteur* eſt l'unique cauſe du ſuccès.

r) *Faire un mauvais entretien*] eſt un barbariſme.

SCENE DERNIERE.

GÉRONTE, DORANTE, ALCIPPE, CLARICE, LUCRECE, ISABELLE, SABINE, CLITON.

ALCIPPE *sortant de chez Clarice & parlant à elle.*

Nos parens sont d'accord, & vous êtes à moi.

GÉRONTE *sortant de chez Lucrèce & parlant à elle.*

Votre père à Dorante engage votre foi.

ALCIPPE *à Clarice.*

Un seing de votre main, l'affaire est terminée.

GÉRONTE *à Lucrèce.*

Un mot de votre bouche achève l'hymenée.

DORANTE *à Lucrèce.*

Ne soyez pas rebelle à seconder mes vœux.

ALCIPPE.

Etes-vous aujourd'hui muettes toutes deux?

CLARICE.

Mon père a sur mes vœux une entière puissance.

---

s) *Le devoir d'une fille est dans l'obéissance.*] Il est assez singulier de remarquer que *Corneille* a placé ce même vers & le suivant dans la bouche de *Camille* & de *Curiace*, dans sa belle tragédie des *Horaces*.

t) *Je changerai pour toi cette pluie en rivières.*] Plaisanterie bien recherchée. Un défaut de cette piéce est la répétition des façons & des gaietés d'une soubret te à qui l'on fait quelques petits présens.

u) *Par un si rare exemple apprenez à mentir.*] C'est ici une plaisanterie de valet, mais elle paraît déplacée. On attend la

LUCRECE.

s) Le devoir d'une fille eſt dans l'obéiſſance.

GÉRONTE *à Lucrèce.*

Venez donc recevoir ce doux commandement.

ALCIPPE *à Clarice.*

Venez donc ajouter ce doux conſentement.

(*Alcippe rentre chez Clarice avec elle & Iſabelle, & le reſte rentre chez Lucrèce.*)

SABINE *à Dorante comme il rentre.*

Si vous vous mariez, il ne pleuvra plus guères.

DORANTE.

t) Je changerai pour toi cette pluye en rivières.

SABINE.

Vous n'aurez pas loiſir ſeulement d'y penſer.
Mon métier ne vaut rien quand on s'en peut paſſer.

CLITON *ſeul.*

Comme en ſa propre fourbe un menteur s'embarraſſe!
Peu ſauraient comme lui s'en tirer avec grace.
Vous autres qui doutiez s'il en pourrait ſortir,
u) Par un ſi rare exemple aprenez à mentir.

Fin du cinquiéme & dernier acte.

---

morale de la piéce qui eſt toute contraire au propos de *Cliton*. *Goldoni* ne manque jamais à ce devoir. Tous ſes dénouemens ſont accompagnés d'une courte leçon de vertu. Chez lui le *Menteur* eſt puni, & il doit l'être. Il en a fait un mal-honnéte-homme, odieux & mépriſable. Le *Menteur* dans le poëte eſpagnol, & dans la copie faite par *Corneille*, n'eſt qu'un étourdi. Il y a peut-être plus d'intérêt dans l'italien, en ce que tous les menſonges du *Bugiardo* ſervent à ruiner les eſpérances d'un honnête-homme diſcret, timide & fidèle.

L A

LA SUITE *DU* MENTEUR, *COMÉDIE.*

Représentée en 1644.

PRÉFACE.

La *Suite du Menteur* ne réuſſit point. Serait-il permis de dire qu'avec quelques changemens, elle ferait au théatre plus d'effet que le *Menteur* même ? L'intrigue de cette ſeconde piéce eſpagnole, eſt beaucoup plus intéreſſante que la première. Dès que l'intrigue attache, le ſuccès ne dépend plus que de quelques embelliſſemens, de quelques convenances, que peut-être *Corneille* négligea trop dans les derniers actes de cette piéce.

EPITRE.

MONSIEUR,

Je vous avais bien dit que le MENTEUR *ne ferait pas le dernier emprunt ou larcin que je ferais chez les espagnols : En voici une suite qui est encor tirée du même original, & dont Lope a traité le sujet sous le titre de* Amar sine saber aquien. *Elle n'a pas été si heureuse au théatre que l'autre, quoique plus remplie de beaux*

ſentimens & de beaux vers. Ce n'eſt pas que j'en veuille accuſer ni le défaut des acteurs, ni le mauvais jugement du peuple : la faute en eſt toute à moi, qui devais mieux prendre mes meſures, & choiſir des ſujets plus répondans au goût de mon auditoire. Si j'étais de ceux qui tiennent que la poëſie a pour but de profiter auſſi-bien que de plaire, je tâcherais de vous perſuader que celle-ci eſt beaucoup meilleure que l'autre, à cauſe que Dorante y paraît beaucoup plus honnête homme, & donne des exemples de vertu à ſuivre; au lieu qu'en l'autre il ne donne que des imperfections à éviter : mais pour moi, qui tiens avec Ariſtote & Horace, que notre art n'a pour but que le divertiſſement, j'avoue qu'il eſt ici bien moins à eſtimer qu'en la première comédie, puiſqu'avec ſes mauvaiſes habitudes il a perdu preſque toutes ſes graces, & qu'il ſemble avoir quitté la meilleure part de ſes agrémens lorſqu'il a voulu ſe corriger de ſes défauts. Vous me direz que je ſuis bien injurieux au métier qui me fait connaître, d'en ravaler le but ſi bas que de le réduire à plaire au peuple, & que je ſuis bien hardi tout enſemble de prendre pour garant de mon opinion les deux maîtres dont ceux du parti contraire ſe fortifient. A cela je vous dirai que ceux-là même qui mettent ſi haut le but de l'art ſont injurieux à l'artiſan, dont ils ravalent d'autant plus le mérite, qu'ils penſent relever la dignité de ſa profeſſion; parce que s'il eſt obligé de prendre ſoin de l'utile, il évite ſeulement une faute quand il s'en acquitte, & n'eſt digne d'aucune louange. C'eſt mon Horace qui me l'aprend :

Vitavi denique culpam,
Non laudem merui.

En effet, MONSIEUR, vous ne loueriez pas beaucoup un

homme pour avoir réduit un poëme dramatique dans l'unité de jour & de lieu, parce que les loix du théatre le lui prescrivent, & que sans cela son ouvrage ne serait qu'un monstre. Pour moi, j'estime extrêmement ceux qui mêlent l'utile au délectable, & d'autant plus qu'ils n'y sont pas obligés par les régles de poësie : je suis bien aise de dire avec notre docteur :

Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci.

Mais je dénie qu'ils faillent contre ces régles, lorsqu'ils ne l'y mêlent pas, & les blâme seulement de ne s'être pas proposé un objet assez digne d'eux, ou si vous me permettez de parler un peu chrétiennement, de n'avoir pas eu assez de charité pour prendre l'occasion de donner en passant quelque instruction à ceux qui les écoutent, ou qui les lisent : mais pourvû qu'ils ayent trouvé le moyen de plaire, ils sont quittes envers leur art; & s'ils pèchent, ce n'est pas contre lui, c'est contre les bonnes mœurs, & contre leur auditoire. Pour nous faire voir le sentiment d'Horace là-dessus, je n'ai qu'à répéter ce que j'en ai déja pris; puisqu'il ne tient pas qu'on soit digne de louange, quand on n'a fait que s'acquitter de ce qu'on doit, & qu'il en donne tant à celui qui joint l'utile à l'agréable, il est aisé de conclurre qu'il tient que celui-là fait plus qu'il n'était obligé de faire. Quant à Aristote, je ne crois pas que ceux du parti contraire ayent d'assez bons yeux pour trouver le mot d'utilité dans tout son art poëtique : quand il recherche la cause de la poësie, il ne l'attribue qu'au plaisir que les hommes reçoivent de l'imitation; & comparant l'une à l'autre les parties de la tragédie, il préfére la fable aux mœurs, seulement pour ce qu'elle contient tout ce qu'il y a d'agréable dans le poëme; & c'est pour cela qu'il l'apelle l'ame de la tragédie. Cependant quand on y mêle quelque utilité, ce doit être principalement dans cette par-

tie qui regarde les mœurs, & que ce grand homme toutefois ne tient point du tout néceſſaire, puiſqu'il permet de la retrancher entiérement, & demeure d'accord qu'on peut faire une tragédie ſans mœurs. Or pour ne vous pas donner mauvaiſe impreſſion à la comédie du MENTEUR *qui a donné lieu à cette ſuite, que vous pourriez juger être ſimplement faite pour plaire, & n'avoir pas ce noble mélange de l'utilité, d'autant qu'elle ſemble violer une autre maxime qu'on veut tenir pour indubitable, touchant la récompenſe des bonnes actions, & la punition des mauvaiſes, il ne ſera peut-être pas hors de propos que je vous diſe là-deſſus ce que je penſe. Il eſt certain que les actions de Dorante ne ſont pas bonnes moralement, n'étant que fourbes & menteries; & néanmoins il obtient enfin ce qu'il ſouhaite, puiſque la vraie Lucrèce eſt en cette piéce ſa dernière inclination. Ainſi ſi cette maxime eſt une véritable règle du théatre, j'ai failli; & ſi c'eſt en ce point ſeul que conſiſte l'utilité de la poëſie, je n'y en ai point mêlé. Pour le premier, je n'ai qu'à vous dire que cette règle imaginaire eſt entiérement contre la pratique des anciens; & ſans aller chercher des exemples parmi les grecs, Sénèque qui en a tiré preſque tous ſes ſujets, nous en fournira aſſez. Médée brave Jaſon après avoir brûlé le palais royal, fait périr le roi & ſa fille, & tué ſes enfans. Dans la Troade, Ulyſſe précipite Aſtyanax, & Pyrrhus immole Polixène, tous deux impunément. Dans Agamemnon il eſt aſſaſſiné par ſa femme, & par ſon adultère qui s'empare de ſon trône, ſans qu'on voye tomber de foudre ſur leurs têtes. Atrée même dans le Thyeſte triomphe de ſon miſérable frère, après lui avoir fait manger ſes enfans: & dans les comédies de Plaute & de Térence, que voyons-nous autre choſe que de jeunes fous qui après avoir par quelque tromperie tiré de l'argent de leurs pères pour dépenſer à la ſuite de leurs*

amours déréglées, ſont enfin richement mariés; & des eſclaves qui après avoir conduit toute l'intrigue, & ſervi de miniſtres à leurs débauches, obtiennent leurs libertés pour récompenſe? Ce ſont des exemples qui ne ſeraient non plus propres à imiter que les mauvaiſes fineſſes de nôtre Menteur. Vous me demanderez en quoi donc conſiſte cette utilité de la poëſie, qui en doit être un des grands ornemens, & qui relève ſi haut le mérite du poëte quand il en enrichit ſon ouvrage? J'en trouve deux à mon ſens, l'une empruntée de la morale, l'autre qui lui eſt particuliére. Celle-là ſe rencontre aux ſentences & réflexions que l'on peut adroitement ſemer preſque partout: celle-ci en la naïve peinture des vices & des vertus. Pourvû qu'on les ſache mettre en leur jour, & les faire connaître par leurs véritables caractères, celles-ci ſe feront aimer, quoique malheureuſes, & ceux-là ſe feront déteſter, quoique triomphans. Et comme le portrait d'une laide femme ne laiſſe pas d'être beau, & qu'il n'eſt pas beſoin d'avertir que l'original n'en eſt pas aimable, pour empêcher qu'on l'aime, il en eſt de même de nôtre peinture parlante; quand le crime eſt bien peint de ſes couleurs, quand les imperfections ſont bien figurées, il n'eſt pas beſoin d'en faire voir un mauvais ſuccès à la fin pour avertir qu'il ne les faut pas imiter: Et je m'aſſure que toutes les fois que le MENTEUR *a été repréſenté, bien qu'on l'ait vû ſortir du théatre pour aller épouſer l'objet de ſes derniers déſirs, il n'y a eu perſonne qui ſe ſoit propoſé ſon exemple pour acquérir une maîtreſſe, & qui n'ait pris toutes ſes fourbes, quoiqu'heureuſes, pour des friponneries d'écolier, dont il faut qu'on ſe corrige avec ſoin, ſi l'on veut paſſer pour honnête homme. Je vous dirais qu'il y a encor une autre utilité propre à la tragédie, qui eſt la purgation des paſſions: mais ce n'eſt pas ici le lieu d'en parler, puiſque ce n'eſt qu'une comédie que je vous préſente. Vous y pourrez*

rencontrer

rencontrer en quelques endroits ces deux ſortes d'utilités dont je vous viens d'entretenir. Je voudrais que le peuple y eût trouvé autant d'agréable, afin que je vous pûſſe préſenter quelque choſe qui eût mieux atteint le but de l'art. Telle qu'elle eſt, je vous la donne auſſi-bien que la première, & demeure de tout mon cœur,

MONSIEUR,

Votre très-humble, & très-obéiſſant ſerviteur,
CORNEILLE.

ACTEURS.

DORANTE.

CLITON, valet de Dorante.

CLÉANDRE, gentilhomme de Lyon.

MÉLISSE, sœur de Cléandre.

PHILISTE, ami de Dorante, & amoureux de Mélisse.

LYSE, femme de chambre de Mélisse.

Un prévôt.

La scène est à Lyon.

[illegible]



Mes yeux, que vois-je! Où suis-je! Etes vous des Flateurs!

LA SUITE DU MENTEUR,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE. a)

DORANTE, CLITON.

Dorante paraît écrivant dans une prison, & le géolier ouvrant la porte à Cliton, & le lui montrant.

CLITON.

Ah! monsieur, c'est donc vous?

DORANTE.

Cliton, je te revoi!

a) Dès les premiers vers, un grand intérêt commence. *Dorante* est en prison après avoir disparu le jour de ses noces. Il est vrai qu'il n'a eu aucune raison de s'enfuir quand il allait se marier; que c'est un caprice impardonnable; que ce caprice même le rend un peu méprisable; mais il est en prison; sa maîtresse a épousé son père; ce père est mort: tout cela excite beaucoup de curiosité. C'est une chose à laquelle il ne faut jamais manquer dans les expositions. Toute première scène qui ne donne pas envie de voir les autres ne vaut rien.

CLITON.

Je vous trouve, monſieur, dans la maiſon du roi!
Quel charme, quel déſordre, ou quelle raillerie
Des priſons de Lyon fait votre hôtellerie?

DORANTE.

Tu le ſauras tantôt: mais qui t'amène ici?

CLITON.

Les ſoins de vous chercher.

DORANTE.

Tu prens trop de ſouci;
Et bien qu'après deux ans ton devoir s'en aviſe,
Ta rencontre me plaît, j'en aime la ſurpriſe;
Ce devoir, quoique tard, enfin s'eſt éveillé.

CLITON.

Et qui ſavait, monſieur, où vous étiez allé?
Vous ne nous témoigniez qu'ardeur & qu'alégreſſe,
Qu'impatiens déſirs de poſſéder Lucrèce;
L'argent était touché, les accords publiés,
Le feſtin commandé, les parens conviés,
Les violons choiſis, ainſi que la journée:
Rien ne ſemblait plus ſûr qu'un ſi proche hyménée;
Et parmi ces aprêts, la nuit d'auparavant

---

b) *D'un mal privilégié dont je tairai le nom.*] Il faut plaindre un ſiécle où l'on préſentait ſur le théatre de ces idées qui font rougir. De plus, *privilégié* doit être de cinq ſyllabes, & *Corneille* le fait de quatre.

c) Je *mis dans mon caprice*,] ne peut ſignifier, *je mis dans ma tête*, *dans ma fantaiſie*, *dans mon imagination*, *dans mon eſprit*; on n'a pas le caprice comme on a une faculté de l'ame; on peut bien avoir un caprice dans ſon idée, mais on n'a point une idée dans ſon caprice.

d) *Attendant le boiteux.*] Ancienne façon de parler, qui ſignifie *le tems*, parce que les anciens figuraient le tems ſous l'emblême d'un vieillard boiteux qui

Vous sûtes faire gille, & fendites le vent.
  Comme il ne fut jamais d'éclipse plus obscure,
Chacun sur ce départ forma sa conjecture;
Tous s'entre-regardaient, étonnés, ébahis;
L'un disait; *Il est jeune, il veut voir le pays*;
L'autre, *Il s'est allé battre, il a quelque querelle*;
L'autre d'une autre idée embrouillait sa cervelle;
Et tel vous soupçonnait de quelque guérison
b) D'un mal privilégié dont je tairai le nom.
Pour moi, j'écoutais tout, & *c*) mis dans mon caprice,
Qu'on ne devinait rien que par votre artifice.
Ainsi ce qui chez eux prenait plus de crédit,
M'était aussi suspect, que si vous l'eussiez dit;
Et tout simple & doucet, sans chercher de finesse,
d) Attendant le boiteux, je consolais Lucrèce.

DORANTE.

Je l'aimais, je te jure, & pour la posséder
Mon amour mille fois voulut tout hazarder;
Mais quand j'eus bien pensé que j'allais à mon âge
Au sortir de Poitiers entrer au mariage,
Que j'eus considéré ces chaînes de plus près,
Son visage à ce prix n'eut plus pour moi d'attraits.

---

avait des ailes, pour faire voir que le mal arrive trop vîte, & le bien trop lentement.

Nous ne remarquerons pas dans cette piéce toutes les fautes de langage; elles sont en très-grand nombre: mais c'est assez d'avertir qu'en général il ne faut pas imiter le stile de cet ouvrage trop négligé. Il me semble que la meilleure manière de s'instruire est d'observer soigneusement les fautes des bons écrits, parce qu'elles pourraient être d'un exemple dangereux; & de remarquer les beautés des piéces moins heureuses, parce que d'ordinaire ces beautés sont perdues.

L'horreur d'un tel lien m'en fit de la maîtreſſe ;
Je crus qu'il falait mieux employer ma jeuneſſe ;
Et que quelques apas qui puſſent me ravir,
C'était mal en uſer que ſi-tôt m'aſſervir.
Je combats toutefois, mais le tems qui s'avance
Me fait précipiter en cette extravagance ;
Et la tentation de tant d'argent touché,
M'achève de pouſſer où j'étais trop penché.
Que l'argent eſt commode à faire une folie !
L'argent me fait réſoudre à courir l'Italie :
Je pars de nuit en poſte, & d'un ſoin diligent
Je quitte la maîtreſſe, & j'emporte l'argent.
Mais, di-moi, que fit-elle ? & que dit lors ſon père ?
Le mien, ou je me trompe, était fort en colère ?

CLITON.

D'abord de part & d'autre on vous attend ſans bruit ;
Un jour ſe paſſe, deux, trois, quatre, cinq, ſix, huit ;
Enfin n'eſpérant plus, on éclate, on foudroye ;
Lucrèce par dépit témoigne de la joye,
Chante, danſe, diſcourt, rit, mais ſur mon honneur
Elle enrageait, monſieur, dans l'ame, & de bon cœur.
Ce grand bruit s'accommode, & pour plâtrer l'affaire
La pauvre délaiſſée épouſe votre père ;
Et rongeant dans ſon cœur ſon déplaiſir ſecret,
D'un viſage content prend le change à regret.
L'éclat d'un tel affront l'ayant trop décriée,
Il n'eſt à ſon avis que d'être mariée ;
Et comme en un naufrage on ſe prend où l'on peut,
En fille obéiſſante elle veut ce qu'on veut.

Voilà donc le bon homme enfin à sa seconde,
C'est-à-dire, qu'il prend la poste à l'autre monde;
Un peu moins de deux mois le met dans le cercueil.

DORANTE.

J'ai su sa mort à Rome, où j'en ai pris le deuil.

CLITON.

Elle a laissé chez vous un diable de ménage.
Ville prise d'assaut n'est pas mieux au pillage:
La veuve & les cousins, chacun y fait pour soi,
Comme fait un traitant pour les deniers du roi;
Où qu'ils jettent la main, ils font rafles entières;
Ils ne pardonnent pas même au plomb des goutières;
Et ce sera beaucoup si vous trouvez chez vous,
Quand vous y rentrerez, deux gons, & quatre cloux.
J'aprens qu'on vous a vû cependant à Florence.
Pour vous donner avis je pars en diligence;
Et je suis étonné qu'en entrant dans Lyon
Je vois courir du peuple avec émotion;
Je veux voir ce que c'est; & je vois, ce me semble,
Pousser dans la prison quelqu'un qui vous ressemble:
On m'y permet l'entrée, & vous trouvant ici,
Je trouve en même tems mon voyage accourci.
Voilà mon avanture, aprenez-moi la vôtre.

DORANTE.

La mienne est bien étrange, on me prend pour un autre.

CLITON.

J'eusse osé le gager. Est-ce meurtre, ou larcin?

DORANTE.

Suis-je fait en voleur, ou bien en assassin?
Traître, en ai-je l'habit, ou la mine, ou la taille?

CLITON.

Connaît-on à l'habit aujourd'hui la canaille?
Et n'est-il point, monsieur, à Paris de filoux,
Et de taille & de mine aussi bonnes que vous?

DORANTE.

Tu dis vrai, mais écoute. Après une querelle
Qu'à Florence un jaloux me fit pour quelque belle,
J'eus avis que ma vie y courait du danger:
Ainsi donc sans trompette il falut déloger.
Je pars seul & de nuit, & prens ma route en France,
Où si-tôt que je suis en pays d'assurance,
Comme d'avoir couru je me sens un peu las,
J'abandonne la poste, & viens au petit pas.
Aprochant de Lyon je vois dans la campagne...

CLITON *bas.*

N'aurons-nous point ici de guerres d'Allemagne?

DORANTE.

Que dis-tu?

CLITON.

Rien, monsieur, je gronde entre mes dents
Du malheur qui suivra ces rares incidens;
J'en ai l'ame déja toute préoccupée.

DORANTE.

Donc à deux cavaliers je vois tirer l'épée;
Et pour en empêcher l'événement fatal,
Je cours la mienne au poing, & descens de cheval.
L'un & l'autre voyant à quoi je me prépare,
Se hâtent d'achever avant qu'on les sépare,
Pressent sans perdre tems, si bien qu'à mon abord
D'un coup que l'un allonge il blesse l'autre à mort.

Je

Je me jette au bleſſé, je l'embraſſe, & j'eſſaye
Pour arrêter ſon ſang de lui bander ſa playe;
L'autre, ſans perdre tems en cet événement,
Saute ſur mon cheval, le preſſe vivement,
Diſparaît, & mettant à couvert le coupable,
Me laiſſe auprès du mort faire le charitable.
Ce fut en cet état, les doigts de ſang ſouillés,
Qu'au bruit de ce duel trois ſergens éveillés,
Tout gonflés de l'eſpoir d'une bonne lipée,
Me découvrirent ſeul, & la main à l'épée.
Lors ſuivant du métier le ſerment ſolennel,
Mon argent fut pour eux le premier criminel;
Et s'en étant ſaiſis aux premières aproches,
Ces meſſieurs pour priſon lui donnèrent leurs poches;
Et moi, non ſans couleur, encor qu'injuſtement,
Je fus conduit par eux en cet apartement.
Qui te fait ainſi rire, & qu'eſt-ce que tu penſes?

CLITON.

Je trouve ici, monſieur, beaucoup de circonſtances,
Vous en avez ſans doute un tréſor infini;
Votre hymen de Poitiers n'en fut pas mieux fourni;
Et le cheval ſur-tout vaut en cette rencontre
Le piſtolet enſemble, & l'épée, & la montre.

DORANTE.

Je me ſuis bien défait de ces traits d'écolier
Dont l'uſage autrefois m'était ſi familier;
Et maintenant, Cliton, je vis en honnête homme.

CLITON.

Vous êtes amendé du voyage de Rome;

Et votre ame en ce lieu réduite au repentir
Fait mentir le proverbe en cessant de mentir!
Ah! j'aurais plutôt cru...

DORANTE.

Le tems m'a fait connaître
Quelle indignité c'est, & quel mal en peut naître.

CLITON.

Quoi? ce duel, ces coups si justement portés,
Ce cheval, ces sergens...

DORANTE.

Autant de vérités.

CLITON.

J'en suis fâché pour vous, monsieur, & sur-tout d'une
Que je ne compte pas à petite fortune.
Vous êtes prisonnier, & n'avez point d'argent;
Vous serez criminel.

DORANTE.

Je suis trop innocent.

CLITON.

Ah! monsieur, sans argent est-il de l'innocence?

DORANTE.

Fort peu, mais dans ces murs Philiste a pris naissance;
Et comme il est parent des premiers magistrats,
Soit d'argent, soit d'amis, nous n'en manquerons pas.
J'ai sû qu'il est en ville, & lui venais d'écrire,
Lorsqu'ici le concierge est venu t'introduire.
Va lui porter ma lettre.

CLITON.

Avec un tel secours
Vous serez innocent avant qu'il soit deux jours.

Mais je ne comprens rien à ces nouveaux myſtères:
Les filles doivent être ici fort volontaires,
Juſques dans la priſon elles cherchent les gens. *e*)

SCENE II.

DORANTE, CLITON, LYSE.

CLITON *à Lyſe.*

IL ne fait que ſortir des mains de trois ſergens;
Je t'en veux avertir: un fol eſpoir le trouble;
Il cajole des mieux, mais il n'a pas le double.

LYSE.

J'en aporte pour lui.

CLITON.

Pour lui! tu m'as dupé;
Et je doute ſans toi ſi nous aurions ſoupé.

LYSE *montrant une bourſe.*

Avec ce paſſeport ſuis-je la bien venue?

CLITON.

Tu nous as à tous deux donné dedans la vûe.

LYSE.

Ai-je bien pris mon tems?

CLITON.

Le mieux qu'il ſe pouvait.
C'eſt une honnête fille, & Dieu nous la devait.

e) La dernière partie de cette premiere ſcène me paraît d'un très-grand mérite. Il y a cependant quelques fautes de langage.

Monſieur, écoutez-la.

DORANTE.

Que veut-elle ?

LYSE.

Une dame

Vous offre en cette lettre un cœur tout plein de flamme.

DORANTE.

Une dame ?

CLITON.

Liſez ſans faire de façons :

Dieu nous aime, monſieur, comme nous ſommes bons :

Et ce n'eſt pas là tout, l'amour ouvre ſon coffre ;

Et l'argent qu'elle tient vaut bien le cœur qu'elle offre.

DORANTE *lit.*

Au bruit du monde qui vous conduiſait priſonnier, j'ai mis les yeux à la fenêtre, & vous ai trouvé de ſi bonne mine, que mon cœur eſt allé dans la même priſon que vous, & n'en veut point ſortir tant que vous y ſerez. Je ferai mon poſſible pour vous en tirer au plutôt. Cependant obligez-moi de vous ſervir de ces cent piſtoles que je vous envoye ; vous en pouvez avoir beſoin en l'état où vous êtes, & il m'en demeure aſſez d'autres à votre ſervice.

Cette lettre eſt ſans nom.

CLITON.

(*à Lyſe*) Les mots en ſont français.

Di-moi, ſont-ce louïs, ou piſtoles de poids ?

DORANTE.

Tai-toi.

LYSE *à Dorante.*

Pour ma maîtreſſe il eſt de conſéquence

De vous taire deux jours ſon nom & ſa naiſſance ;

Ce ſecret trop tôt ſû peut la perdre d'honneur.

DORANTE.

Je ſerai cependant aveugle en mon bonheur ?
Et d'un ſi grand bienfait j'ignorerai la ſource ?

CLITON *à Dorante.*

Curioſité bas, prenons toujours la bourſe.
Souvent c'eſt perdre tout que vouloir tout ſavoir.

LYSE *à Dorante.*

Puis-je la lui donner ?

CLITON *à Lyſe.*

Donne, j'ai tout pouvoir,
Quand même ce ſerait le tréſor de Veniſe.

DORANTE.

Tout beau, tout beau, Cliton, il nous faut . . ?

CLITON.

Lâcher priſe ?
Quoi, c'eſt ainſi, monſieur . . .

DORANTE.

Parleras-tu toujours ?

CLITON.

Et voulez-vous du ciel renvoyer le ſecours ?

DORANTE.

Accepter de l'argent porte en ſoi quelque honte.

CLITON.

Je m'en charge pour vous, & la prens pour mon compte.

DORANTE *à Lyſe.*

Ecoute un mot.

CLITON *à part.*

Je tremble, il va la refuſer.

DORANTE.

Ta maîtreſſe m'oblige.

CLITON.

Il en veut mieux uſer.
Oyons.

DORANTE.

Sa courtoiſie eſt extrême, & m'étonne :
Mais...

CLITON.

Le diable de mais !

DORANTE.

Mais qu'elle me pardonne...

CLITON *à part.*

Je me meurs, je ſuis mort.

DORANTE.

Si j'en change l'effet,
Et reçois comme un prêt le don qu'elle me fait.

CLITON.

Je ſuis reſſuſcité, prêt, ou don, ne m'importe.

DORANTE.

(*à Cliton.*) (*à Lyſe.*)
Prens. Je le lui rendrai même avant que je ſorte.

CLITON *à Lyſe.*

Ecoute un mot. Tu peux t'en aller à l'inſtant,
Et revenir demain avec encor autant.
Et vous, monſieur, ſongez à changer de demeure.
Vous ſerez innocent avant qu'il ſoit une heure.

DORANTE.

(*à Cliton.*) (*à Lyse.*)

Ne me romps plus la tête ; & toi, tarde un moment ;
J'écris à ta maîtresse un mot de compliment.

(*Dorante va écrire sur la table.*)

CLITON.

Dirons-nous cependant deux mots de guerre ensemble ?

LYSE.

Disons.

CLITON.

Contemple-moi.

LYSE.

Toi ?

CLITON.

Oui, moi. Que t'en semble ?
Di.

LYSE.

Que tout verd & rouge, ainsi qu'un perroquet,
Tu n'es que bien en cage, & n'as que du caquet.

CLITON.

Tu ris. Cette action, qu'est-elle ?

LYSE.

Ridicule.

CLITON.

Et cette main ?

LYSE.

De taille à bien ferrer la mule.

CLITON.

Cette jambe, ce pied ?

LYSE.

Si tu ſors des priſons,

Dignes de t'inſtaller aux petites maiſons.

CLITON.

Ce front?

LYSE.

Eſt un peu creux.

CLITON.

Cette tète?

LYSE.

Un peu fole.

CLITON.

Ce ton de voix enfin avec cette parole?

LYSE.

Ah! c'eſt là que mes ſens demeurent étonnés;
Le ton de voix eſt rare auſſi-bien que le nez.

CLITON.

Je meure, ton humeur me ſemble ſi jolie,
Que tu me vas réſoudre à faire une folie.
Touche, je veux t'aimer, tu feras mon ſouci;
Nos maîtres font l'amour, nous le ferons auſſi.
J'aurai mille beaux mots tous les jours à te dire;
Je coucherai de feux, de ſanglots, de martyre;
Je te dirai, *Je meurs, je ſuis dans les abois,*
Je brûle....

LYSE.

Et tout cela de ce beau ton de voix?
Ah! ſi tu m'entreprens deux jours de cette ſorte,
Mon cœur eſt déconfit, & je me tiens pour morte:
Si tu me veux en vie, affaibli ces attraits,

Et

Et retien pour le moins la moitié de leurs traits.

CLITON.

Tu ſais même charmer alors que tu te moques.
Gouverne doucement l'ame que tu m'excroques.
On a traité mon maître avec moins de rigueur,
On n'a pris que la bourſe, & tu prens juſqu'au cœur.

LYSE.

Il eſt riche, ton maître?

CLITON.

Aſſez.

LYSE.

Et gentilhomme?

CLITON.

Il le dit.

LYSE.

Il demeure?

CLITON.

A Paris.

LYSE.

Et ſe nomme?

DORANTE *fouillant dans la bourſe.*

Porte-lui cette lettre, & reçoi....

CLITON *lui retenant le bras.*

Sans compter?

DORANTE.

Cette part de l'argent que tu viens d'aporter.

CLITON.

Elle n'en prendra pas, monſieur, je vous proteſte.

LYSE.

Celle qui vous l'envoye en a pour moi de reſte.

CLITON.

Je vous le disais bien, elle a le cœur trop bon.

LYSE.

Lui pourrai-je, monsieur, aprendre votre nom?

DORANTE.

Il est dans mon billet; mais pren, je t'en conjure.

CLITON.

Vous faut-il dire encor que c'est lui faire injure?

LYSE.

Vous perdez tems, monsieur, je sais trop mon devoir.
Adieu, dans peu de tems je viendrai vous revoir,
Et porte tant de joye à celle qui vous aime,
Qu'elle raportera la réponse elle-même.

CLITON.

Adieu, belle railleuse.

LYSE.

Adieu, cher babillard. *f*)

---

f) S'il ne s'agissait dans cette scène que d'une femme qui a vû passer un prisonnier, qui sans le connaître devient amoureuse de lui, qui lui déclare sa passion en lui envoyant de l'argent, ce ne serait qu'une avanture incroyable & indécente de nos anciens romans : & ce qui n'est ni décent, ni vraisemblable, ne peut jamais plaire. Mais cette *Mélisse* ne fait que son devoir, en faisant une démarche si extraordinaire; elle obéit à son frère, pour lequel *Dorante* est en prison; elle s'égaye même en obéissant, car elle n'est point encor éprise de *Dorante*; elle veut à la fois le servir comme elle le doit, l'embarrasser un peu, & voir en même tems s'il est digne qu'on s'attache à lui. Tout cela est à la fois noble, intéressant, & du haut comique. On

SCENE III.

DORANTE, CLITON.

DORANTE.

CEtte fille eſt jolie ; elle a l'eſprit gaillard.

CLITON.

J'en eſtime l'humeur, j'en aime le viſage ;
Mais plus que tous les deux j'adore ſon meſſage.

DORANTE.

C'eſt celle dont il vient qu'il en faut eſtimer ;
C'eſt elle qui me charme, & que je veux aimer.

CLITON.

Quoi, vous voulez, monſieur, aimer cette inconnue ?

DORANTE.

Oui, je la veux aimer, Cliton.

CLITON.

Sans l'avoir vûe ?

DORANTE.

Un ſi rare bienfait en un beſoin preſſant

---

ne peut que louer l'auteur eſpagnol de cette belle invention ; mais il eût falu y mettre plus d'art & de ménagement.

Les plaiſanteries du valet, & l'avidité pour l'argent ſont très-groſſières. On n'a que trop longtems avili la comédie par ce bas comique, qui n'eſt point du tout comique. Ces ſcènes de valets & de ſoubrettes ne ſont bonnes que quand elles ſont abſolument néceſſaires à l'intérêt de la piéce, & quand elles renouent l'intrigue : elles ſont inſipides dès qu'on ne les introduit que pour remplir le vuide de la ſcène ; & cette inſipidité, jointe à la baſſeſſe des diſcours, deshonorent un théatre fait pour amuſer & pour inſtruire les honnêtes gens.

S'empare puiſſamment d'un cœur reconnaiſſant ;
Et comme de ſoi-même il marque un grand mérite,
Deſſous cette couleur il parle, il ſollicite,
Peint l'objet auſſi beau qu'on le voit généreux ;
Et ſi l'on n'eſt ingrat, il faut être amoureux.

CLITON.

Votre amour va toujours d'un étrange caprice.
Dès l'abord autrefois vous aimâtes Clarice :
Celle-ci ſans vouloir ; mais, monſieur, votre nom
Lui deviez-vous aprendre, & ſi-tôt ?

DORANTE.

Pourquoi non ?
J'ai cru le devoir faire, & l'ai fait avec joie.

CLITON.

Il eſt plus décrié que la fauſſe monnoie.

DORANTE.

Mon nom ?

CLITON.

Oui, dans Paris en langage commun
Dorante & le Menteur à préſent ce n'eſt qu'un ;
Et vous y poſſédez ce haut degré de gloire,
Qu'en une comédie on a mis votre hiſtoire.

DORANTE.

En une comédie ?

CLITON.

Et ſi naïvement,

---

g) *La piéce a réuſſi, quoique faible de ſtile &c.*] Cette tirade, & toute cette ſcène durent plaire beaucoup en leur tems ; elles rapellaient au public l'idée

Que j'ai cru, la voyant, voir un enchantement.
On y voit un Dorante avec votre visage;
On le prendrait pour vous, il a votre air, votre âge,
Vos yeux, votre action, votre maigre embonpoint,
Et paraît comme vous adroit au dernier point.
Comme à l'événement j'ai part à la peinture.
Après votre portrait on produit ma figure.
Le héros de la farce, un certain Jodelet,
Fait marcher après vous votre digne valet:
Il a jusqu'à mon nez, & jusqu'à ma parole;
Et nous avons tous deux apris en même école.
C'est l'original même, il vaut ce que je vaux;
Si quelqu'autre s'en mêle, on peut s'inscrire en faux;
Et tout autre que lui dans cette comédie
N'en fera jamais voir qu'une fausse copie.
Pour Clarice & Lucrèce, elles en ont quelque air:
Philiste avec Alcippe y vient vous accorder:
Votre feu père même est joué sous le masque.

DORANTE.

Cette piéce doit être & plaisante & fantasque.
Mais son nom?

CLITON.

Votre nom de guerre? LE MENTEUR.

DORANTE.

Les vers en sont-ils bons? fait-on cas de l'auteur?

CLITON.

g) La piéce a réussi, quoique faible de stile,

d'un ouvrage qui avait extrémement réussi. Beaucoup de vers du *Menteur* avaient passé en proverbes; & même près de cent ans après un homme de la cour,

Et d'un nouveau proverbe elle enrichit la ville ;
De ſorte qu'aujourd'hui preſque en tous les quartiers,
On dit, quand quelqu'un ment, qu'il revient de Poitiers.
Et pour moi, c'eſt bien pis, je n'oſe plus paraître ;
Ce maraud de farceur m'a fait ſi bien connaître,
Que les petits enfans, ſi-tôt qu'on m'aperçoit,
Me courent dans la rue, & me montrent au doigt ;
Et chacun rit de voir les courtauds de boutique,
Groſſiſſant à l'envi leur chienne de muſique,
Se rompre le goſier, dans cette belle humeur,
A crier après moi, LE VALET DU MENTEUR.
Vous en riez vous-même.

DORANTE.

Il faut bien que j'en rie.

CLITON.

Je n'y trouve que rire, & cela vous décrie,
Mais ſi bien, qu'à préſent voulant vous marier,
Vous ne trouveriez pas la fille d'un huiſſier,
Pas celle d'un recors, pas d'un cabaret même.

DORANTE.

Il faut donc avancer près de celle qui m'aime.
Comme Paris eſt loin, ſi je ne ſuis déçu,
Nous pourrons réuſſir avant qu'elle ait rien ſû.
Mais quelqu'un vient à nous, & j'entens du murmure.

contant à table des anecdotes très-fauſ-ſes, comme il n'arrive que trop ſouvent, un des convives ſe tournant vers le laquais de cet homme, lui dit, *Cliton, donnez à boire à votre maître.*

SCENE IV.

Le Prévôt, CLÉANDRE, DORANTE, CLITON.

CLÉANDRE *au prévôt.*

Ah ! je ſuis innocent, vous me faites injure.

LE PRÉVOT *à Cléandre.*

Si vous l'ètes, monſieur, ne craignez aucun mal ;
Mais comme enfin le mort était votre rival,
Et que le priſonnier proteſte d'innocence,
Je dois ſur ce ſoupçon vous mettre en ſa préſence.

CLÉANDRE *au prévôt.*

Et ſi pour s'affranchir il oſe me charger ?

LE PRÉVOT *à Cléandre.*

La juſtice entre vous en ſaura bien juger.
Souffrez paiſiblement que l'ordre s'exécute.

(*à Dorante.*)

Vous avez vû, monſieur, le coup qu'on vous impute ;
Voyez ce cavalier, en ſerait-il l'auteur ?

CLÉANDRE *bas.*

Il va me reconnaître. Ah, Dieu ! je meurs de peur.

DORANTE *au prévôt.*

Souffrez que j'examine à loiſir ſon viſage.

(*bas.*)

C'eſt lui, mais il n'a fait qu'en homme de courage.
Ce ſerait lâcheté, quoi qu'il puiſſe arriver,
De perdre un ſi grand cœur quand je puis le ſauver :
Ne le découvrons point.

CLÉANDRE *bas.*

Il me connaît, je tremble.

DORANTE *au prévôt.*

Ce cavalier, monſieur, n'a rien qui lui reſſemble;
L'autre eſt de moindre taille, il a le poil plus blond,
Le teint plus coloré, le viſage plus rond,
Et je le connais moins, tant plus je le contemple.

CLÉANDRE *bas.*

O généroſité qui n'eut jamais d'exemple!

DORANTE.

L'habit même eſt tout autre.

LE PRÉVOT.

Enfin ce n'eſt pas lui?

DORANTE.

Non, il n'a point de part au duel d'aujourd'hui.

LE PRÉVOT *à Cléandre.*

Je ſuis ravi, monſieur, de voir votre innocence
Aſſurée à préſent par ſa reconnaiſſance;
Sortez quand vous voudrez, vous avez tout pouvoir;
Excuſez la rigueur qu'a voulu mon devoir.
Adieu.

CLÉANDRE *au prévôt.*

Vous avez fait le dû de votre office. *b*)

SCENE

b) Cette ſcène n'eſt-elle pas très-vraiſemblable, très-attachante? *Dorante* n'y joue-t-il pas le rôle d'un homme généreux? N'inſpire-t-il pas pour lui un

SCENE V.

DORANTE, CLÉANDRE, CLITON.

DORANTE *à Cléandre.*

MOn cavalier, pour vous je me fais injuſtice,
Je vous tiens pour brave homme, & vous reconnais bien;
Faites votre devoir, comme j'ai fait le mien.

CLÉANDRE.

Monſieur. . . .

DORANTE.

Point de replique, on pourrait nous entendre.

CLÉANDRE.

Sachez donc ſeulement qu'on m'apelle Cléandre,
Que je fais mon devoir, que j'en prendrai ſouci,
Et que je périrai pour vous tirer d'ici.

---

grand intérêt ? La ſituation n'eſt-elle pas des plus heureuſes ? Ne tient-elle pas les eſprits en ſuſpens ? Je doute qu'il y ait au théatre une piéce mieux commencée.

SCENE VI.

DORANTE, CLITON.

DORANTE.

N'Eſt-il pas vrai, Cliton, que c'eût été dommage
De livrer au malheur ce généreux courage ?
J'avais entre mes mains, & ſa vie, & ſa mort ;
Et je me viens de voir arbitre de ſon ſort.

CLITON.

Quoi ? c'eſt là donc, monſieur....

DORANTE.

Oui, c'eſt là le coupable.

CLITON.

L'homme à votre cheval ?

DORANTE.

Rien n'eſt ſi véritable.

CLITON.

Je ne ſais où j'en ſuis, & deviens tout confus.
Ne m'aviez-vous pas dit que vous ne mentiez plus ?

DORANTE.

J'ai vû ſur ſon viſage un noble caractère,
Qui me parlant pour lui m'a forcé de me taire ;
Et d'une voix connue entre les gens de cœur

---

i) *Cliton* fait fort mal de ne pas aprouver un menſonge ſi noble ; & *Dorante* perd ici une belle occaſion de faire voir qu'il eſt des cas où il ſerait infame de dire la vérité. Quel cœur ſerait aſſez lâche pour ne

M'a dit qu'en le perdant je me perdrais d'honneur.
J'ai cru devoir mentir pour ſauver un brave homme.

CLITON.

Et c'eſt ainſi, monſieur, que l'on s'amende à Rome? *i*)
Je me tiens au proverbe; oui, courez, voyagez;
Je veux être guenon ſi jamais vous changez:
Vous mentirez toujours, monſieur, ſur ma parole.
Croyez-moi que Poitiers eſt une bonne école;
Pour le bien du public je veux le publier;
Les leçons qu'on y prend ne peuvent s'oublier.

DORANTE.

Je ne mens plus, Cliton, je t'en donne aſſurance;
Mais en un tel ſujet l'occaſion diſpenſe.

CLITON.

Vous en prendrez autant comme vous en verrez.
Menteur vous voulez vivre, & menteur vous mourrez;
Et l'on dira de vous pour oraiſon funèbre:
C'était en menterie un auteur très-célèbre,
Qui ſut y raſiner de ſi digne façon,
Qu'aux maîtres du métier il en eût fait leçon;
Et qui tant qu'il vécut, ſans craindre aucune riſque,
Aux plus forts d'après lui put donner quinze & biſque.

DORANTE.

Je n'ai plus qu'à mourir, mon épitaphe eſt fait,
Et tu m'érigeras en cavalier parfait.

---

point mentir quand il s'agit de ſauver la vie & l'honneur d'un père, d'un parent, d'un ami? Il y avait là de quoi faire de très-beaux vers.

Tu ferais violence à l'humeur la plus triste :
Mais sans plus badiner, va-t-en chercher Philiste ;
Donne lui cette lettre ; & moi, sans plus mentir,
Avec les prisonniers j'irai me divertir.

Fin du premier acte.

---

a) *Que je voudrais l'aimer si j'étais demoiselle.*] C'est précisément ce que dit *Antoine* à *César* dans la tragédie de Pompée ; *Et si j'étais César je la voudrais aimer.* Cette idée ridicule dans le tragique, est ici à sa place. On peut remarquer d'ailleurs, que quand il s'agit d'amour, il y a une infinité de vers qui conviennent également au comique & au tragique. Tout ce qui est naturel & tendre peut également s'employer dans les deux genres ; mais ce qui n'est que familier ne doit jamais apartenir qu'au genre comique.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

MÉLISSE, LYSE.

MÉLISSE *tenant une lettre ouverte dans sa main.*

CERTES il écrit bien, sa lettre est excellente.

LYSE.

Madame, sa personne est encor plus galante:
Tout est charmant en lui, sa grace, son maintien...

MÉLISSE.

Il semble que déja tu lui veuilles du bien.

LYSE.

J'en trouve, à dire vrai, la rencontre si belle,
a) Que je voudrais l'aimer si j'étais demoiselle.
Il est riche, & de plus, il demeure à Paris,
Où des dames, dit-on, est le vrai paradis;
Et ce qui vaut bien mieux que toutes ces richesses,

Le grand défaut de ce tems là, était de ne pas distinguer ces nuances. On n'y parvint que fort tard, quand le goût épuré de la cour de *Louis XIV*, l'esprit de *Racine*, & la critique de *Boileau*, eurent enfin posé ces bornes qu'il était si difficile de connaître, & qu'il est si aisé de passer. On doit avouer que c'est un mérite qui ne fut guères connu qu'en France. L'amour n'a été traité sur aucun autre théatre comme il doit l'être. Les auteurs tragiques, de toutes les autres nations, ont toujours fait parler leurs amans en poëtes.

Les maris y ſont bons, & les femmes maîtreſſes;
Je vous le dis encor, je m'y paſſerais bien;
Et ſi j'étais ſon fait, il ſerait fort le mien.

MÉLISSE.

Tu n'es pas dégoûtée. Enfin, Lyſe, ſans rire,
C'eſt un homme bien fait?

LYSE.

Plus que je ne puis dire.

MÉLISSE.

A ſa lettre il paraît qu'il a beaucoup d'eſprit;
Mais di-moi, parle-t-il auſſi-bien qu'il écrit?

LYSE.

Pour lui faire en diſcours montrer ſon éloquence,
Il lui faudrait des gens de plus de conſéquence;
C'eſt à vous d'éprouver ce que vous demandez.

MÉLISSE.

Et que croit-il de moi?

LYSE.

Ce que vous lui mandez,
Que vous l'avez tantôt vû par notre fenêtre,
Que vous l'aimez déja.

MÉLISSE.

Cela pourrait bien être.

LYSE.

Sans l'avoir jamais vû?

MÉLISSE.

J'écris bien ſans le voir.

LYSE.

b) Mais vous ſuivez d'un frère un abſolu pouvoir,

Qui vous ayant conté par quel bonheur étrange
Il s'eſt mis à couvert de la mort de Florange,
Se ſert de cette feinte, en cachant votre nom,
Pour lui donner ſecours dedans votre priſon.
L'y voyant, en ſa place, il fait ce qu'il doit faire.

MÉLISSE.

Je n'écrivais tantôt qu'à deſſein de lui plaire.
Mais, Lyſe, maintenant j'ai pitié de l'ennui
D'un homme ſi bien fait qui ſouffre pour autrui;
Et par quelques moyens que je vienne d'écrire,
Il eſt de mon honneur de ne m'en pas dédire.
La lettre eſt de ma main, elle parle d'amour:
S'il ne ſait qui je ſuis, il peut l'aprendre un jour.
Un tel gage m'oblige à lui tenir parole:
Ce qu'on met par écrit paſſe une amour frivole.
Puiſqu'il a du mérite, on ne m'en peut blâmer;
Et je lui dois mon cœur, s'il daigne l'eſtimer.
Je m'en forme en idée une image ſi rare,
Qu'elle pourrait gagner l'ame la plus barbare.
L'amour en eſt le peintre, & ton raport flateur
En fournit les couleurs à ce doux enchanteur.

LYSE.

Tout comme vous l'aimez vous verrez qu'il vous aime:
Si vous vous engagez, il s'engage de même,
Et ſe forme de vous un tableau ſi parfait,
Que c'eſt lettre pour lettre, & portrait pour portrait.

---

b) *Mais vous ſuivez d'un frère un abſolu pouvoir.*] Cela juſtifie entiérement le procédé de *Méliſſe*; cela rend ſon rôle intéreſſant. Tout annonce juſqu'ici une piéce parfaite pour la conduite. Nous ne parlons point des fautes de ſtile.

Il faut que votre amour plaiſamment s'entretienne.
Il ſera votre idée, & vous ſerez la ſienne.
L'alliance eſt mignarde, & cette nouveauté
Sur-tout dans une lettre aura grande beauté,
Quand vous y ſouſcrirez pour Dorante, ou Méliſſe,
Votre très-humble idée à vous rendre ſervice.
Vous vous moquez, madame, & loin d'y conſentir,
Vous n'en parlez ainſi que pour vous divertir.

MÉLISSE.

Je ne me moque point.

LYSE.

Et que fera, madame,
Cet autre cavalier dont vous poſſédez l'ame,
Votre amant?

MÉLISSE.

Qui?

LYSE.

Philiſte.

MÉLISSE.

Ah! ne préſume pas
Que ſon cœur ſoit ſenſible au peu que j'ai d'apas;
Il fait mine d'aimer, mais ſa galanterie
N'eſt qu'un amuſement, & qu'une raillerie.

LYSE.

Il eſt riche, & parent des premiers de Lyon.

MÉLISSE.

Et c'eſt ce qui le porte à plus d'ambition.
S'il me voit quelquefois, c'eſt comme par ſurpriſe.
Dans ſes civilités on dirait qu'il mépriſe,
Qu'un ſeul mot de ſa bouche eſt un rare bonheur,

Et

Et qu'un de ſes regards eſt un excès d'honneur.
L'amour même d'un roi me ſerait importune,
S'il falait la tenir à ſi haute fortune.
La ſienne eſt un tréſor qu'il fait bien d'épargner;
L'avantage eſt trop grand, j'y pourrais trop gagner.
Il n'entre point chez nous, & quand il me rencontre,
Il ſemble qu'avec peine à mes yeux il ſe montre;
Et prend l'occaſion avec une froideur
Qui craint en me parlant d'abaiſſer ſa grandeur.

LYSE.

Peut-être il eſt timide, & n'oſe davantage.

MÉLISSE.

S'il craint, c'eſt que l'amour trop avant ne l'engage.
Il voit ſouvent mon frère, & ne parle de rien.

LYSE.

Mais vous le recevez, ce me ſemble, aſſez bien.

MÉLISSE.

Comme je ne ſuis pas en amour des plus fines,
Faute d'autre j'en ſouffre, & je lui rens ſes mines;
Mais je commence à voir que de tels cajoleurs
Ne font qu'effaroucher les partis les meilleurs;
Et ne dois plus ſouffrir qu'avec cette grimace
D'un véritable amant il occupe la place.

LYSE.

Je l'ai vû pour vous voir faire beaucoup de tours.

MÉLISSE.

Qui l'empêche d'entrer, & me voir tous les jours?
Cette façon d'agir eſt-elle plus polie?
Croit-il . . .

LYSE.

Les amoureux ont chacun leur folie.
La ſienne eſt de vous voir avec tant de reſpect,
Qu'il paſſe pour ſuperbe, & vous devient ſuſpect;
Et la vôtre un dégoût de cette retenue,
Qui vous fait mépriſer la perſonne connue,
Pour donner votre eſtime, & chercher avec ſoin
L'amour d'un inconnu parce qu'il eſt de loin.

SCENE II.

CLÉANDRE, MÉLISSE, LYSE.

CLÉANDRE.

ENvers ce priſonnier as-tu fait cette feinte,
Ma ſœur?

MÉLISSE.

Sans me connaître, il me croit l'ame atteinte,
Que je l'ai vû conduire en ce triſte ſéjour,
Que ma lettre & l'argent ſont des effets d'amour;
Et Lyſe qui l'a vû m'en dit tant de merveilles,
Qu'elle fait preſque entrer l'amour par les oreilles.

CLÉANDRE.

Ah, ſi tu ſavais tout!

MÉLISSE.

Elle ne laiſſe rien;
Elle en vante l'eſprit, la taille, le maintien,
Le viſage attrayant, & la façon modeſte.

CLÉANDRE.

Ah, que c'eſt peu de choſe au prix de ce qui reſte!

MÉLISSE.

Que reſte-t-il à dire? Un courage invaincu?

CLÉANDRE.

C'eſt le plus généreux qui jamais ait vécu;
C'eſt le cœur le plus noble, & l'ame la plus haute...

MÉLISSE.

Quoi, vous voulez, mon frère, ajouter à ſa faute,
Percer avec ſes traits un cœur qu'elle a bleſſé,
Et vous-même achever ce qu'elle a commencé?

CLÉANDRE.

Ma ſœur, à peine ſais-je encor comme il ſe nomme,
Et je ſais qu'on n'a vû jamais plus honnête homme,
Et que ton frère enfin périrait aujourd'hui,
Si nous avions affaire à tout autre qu'à lui.
  Quoique notre partie ait été ſi ſecrette
Que j'en duſſe eſpérer une ſure retraite,
Et que Florange & moi, comme je t'ai conté,
Afin que ce duel ne pût être éventé,
Sans prendre de ſeconds, l'euſſions faite de ſorte
Que chacun pour ſortir choiſit diverſe porte,
Que nous n'euſſions enſemble été vûs de huit jours;
Que preſque tout le monde ignorât nos amours,
Et que l'occaſion me fût ſi favorable,
Que je vis l'innocent ſaiſi pour le coupable.
Je crois te l'avoir dit, qu'il nous vint ſéparer,
Et que ſur mon cheval je ſus me retirer.
Comme je me montrais, afin que ma préſence

Donnât lieu d'en juger une entière innocence,
Sur un bruit épandu que le défunt & moi
D'une même beauté nous adorions la loi,
Un prévôt ſoupçonneux me ſaiſit dans la rue,
Me mène au priſonnier, & m'expoſe à ſa vûe.
Juge quel trouble j'eus de me voir en ces lieux :
Ce cavalier me voit, m'examine des yeux,
Me reconnaît, je tremble encor à te le dire ;
Mais apren ſa vertu, chère ſœur, & l'admire.
  Ce grand cœur ſe voyant mon deſtin en la main,
Devient pour me ſauver à ſoi-même inhumain ;
Lui qui ſouffre pour moi fait mon crime, & le nie ;
Dit que ce qu'on m'impute eſt une calomnie,
Dépeint le criminel de toute autre façon,
Oblige le prévôt à ſortir ſans ſoupçon,
Me promet amitié, m'aſſure de ſe taire.
Voilà ce qu'il a fait, voi ce que je dois faire.

MÉLISSE.

L'aimer, le ſecourir, & tous deux avouer
Qu'une telle vertu ne ſe peut trop louer.

CLÉANDRE.

Si je l'ai plaint tantôt de ſouffrir pour mon crime,
Cette pitié, ma ſœur, était bien légitime :
Mais ce n'eſt plus pitié, c'eſt obligation ;
Et le devoir ſuccède à la compaſſion.
Nos plus puiſſans ſecours ſont pleins d'ingratitude,
Mets à les redoubler ton ſoin & ton étude ;
Sous ce même prétexte, & ces déguiſemens
Ajoute à ton argent perles & diamans :
Qu'il ne manque de rien, & pour ſa délivrance

Je vais de mes amis faire agir la puiſſance.
Que ſi tous leurs efforts ne peuvent le tirer,
Pour m'acquitter vers lui j'irai me déclarer.
Adieu. De ton côté pren ſouci de me plaire,
Et voi ce que tu dois à qui te ſauve un frère.

MÉLISSE.

Je vous obéirai très ponctuellement. *c*)

SCENE III.

MÉLISSE, LYSE.

LYSE.

Vous pouviez dire encor très volontairement;
Et la faveur du ciel vous a bien conſervée,
Si ces derniers diſcours ne vous ont achevée.
Le parti de Philiſte a de quoi s'apuyer;
Je n'en ſuis plus, madame, il n'eſt bon qu'à noyer;
Il ne valut jamais un cheveu de Dorante.
Je puis vers la priſon aprendre une courante?

MÉLISSE.

Oui, tu peux te réſoudre encor à te croter.

LYSE.

Quels de vos diamans me faut-il lui porter?

---

c) Cette ſcène redouble encor l'intérêt. L'amour de *Méliſſe* fondé ſur la reconnaiſſance, dut être attendriſſant. Les ſcènes ſuivantes ſoutiennent cet intérêt dans toute ſa force, malgré les fautes du ſtile.

MÉLISSE.

Mon frère va trop vîte, & ſa chaleur l'emporte
Juſqu'à connaître mal des gens de cette ſorte.
Auſſi comme ſon but eſt différent du mien,
Je dois prendre un chemin fort éloigné du ſien.
Il eſt reconnaiſſant, & je ſuis amoureuſe:
Il a peur d'être ingrat, & je veux être heureuſe.
A force de préſens il ſe croit acquitter;
Mais le redoublement ne fait que rebuter.
Si le premier oblige un homme de mérite,
Le ſecond l'importune, & le reſte l'irrite;
Et paſſé le beſoin, quoi qu'on lui puiſſe offrir,
C'eſt un accablement qu'il ne ſaurait ſouffrir.
L'amour eſt libéral, mais c'eſt avec adreſſe:
Le prix de ſes préſens eſt en leur gentilleſſe;
Et celui qu'à Dorante exprès tu vas porter,
Je veux qu'il le dérobe au lieu de l'accepter.
Ecoute une pratique aſſez ingénieuſe.

LYSE.

Elle doit être belle, & fort myſtérieuſe.

MÉLISSE.

Au lieu de diamans dont tu viens de parler,
Avec quelques douceurs il faut le régaler,
Entrer ſous ce prétexte, & trouver quelque voie
Par où ſans que j'y ſois tu faſſes qu'il me voie.
Porte lui mon portrait, & comme ſans deſſein
Fai qu'il puiſſe aiſément le ſurprendre en ton ſein:
Fein lors pour le r'avoir un déplaiſir extrême;
S'il le rend, c'en eſt fait, s'il le retient, il m'aime.

LYSE.

A vous dire le vrai, vous en ſavez beaucoup.

MÉLISSE.

L'amour eſt un grand maître, il inſtruit tout d'un coup.

LYSE.

Il vient de vous donner de belles tablatures.

MÉLISSE.

Vien quérir mon portrait avec des confitures.
Comme pourra Dorante en uſer bien ou mal,
Nous réſoudrons après touchant l'original.

SCENE IV.

PHILISTE, DORANTE, CLITON, *dans la priſon.*

DORANTE.

VOilà, mon cher ami, la véritable hiſtoire
D'une avanture étrange, & difficile à croire;
Mais puiſque je vous vois, mon ſort eſt aſſez doux.

PHILISTE.

L'avanture eſt étrange, & bien digne de vous;
Et ſi je n'en voyais la fin trop véritable,
J'aurais bien de la peine à la trouver croyable.
Vous me ſeriez ſuſpect, ſi vous étiez ailleurs.

CLITON.

Ayez pour lui, monſieur, des ſentimens meilleurs;
Il s'eſt bien converti dans un ſi long voyage;

C'eſt tout un autre eſprit ſous le même viſage;
Et tout ce qu'il débite eſt pure vérité,
S'il ne ment quelquefois par généroſité.
C'eſt le même qui prit Clarice pour Lucrèce,
Qui fit jaloux Alcipe avec ſa noble adreſſe;
Et malgré tout cela, le même toutefois,
Depuis qu'il eſt ici n'a menti qu'une fois.

PHILISTE.

En voudrois-tu jurer?

CLITON.

Oui, monſieur, & j'en jure
Par le dieu des menteurs dont il eſt créature;
Et s'il vous faut encor un ſerment plus nouveau,
Par l'hymen de Poitiers & le feſtin ſur l'eau.

PHILISTE.

Laiſſant là ce badin, ami, je vous confeſſe
Qu'il me ſouvient toujours de vos traits de jeuneſſe.
Cent fois en cette ville aux meilleures maiſons
J'en ai fait un bon conte en déguiſant les noms;
J'en ai ri de bon cœur, & j'en ai bien fait rire;
Et quoi que maintenant je vous entende dire,
Ma mémoire toujours me les vient préſenter,
Et m'en fait un raport qui m'invite à douter.

DORANTE.

Formez en ma faveur de plus ſaines penſées;
Ces petites humeurs ſont auſſi-tôt paſſées;
Et l'air du monde change en bonnes qualités
Ces teintures qu'on prend aux univerſités.

PHILISTE.

Dès-lors, à cela près, vous étiez en eſtime

D'avoir

D'avoir une ame noble, & grande, & magnanime.

CLITON.

Je le disais dès-lors, sans cette qualité
Vous n'eussiez pû jamais le payer de bonté.

DORANTE.

Ne te tairas-tu point?

CLITON.

Dis-je rien qu'il ne sache?
Et fais-je à votre nom quelque nouvelle tache?
N'était-il pas, monsieur, avec Alcippe & vous,
Quand ce festin en l'air le rendit si jaloux?
Lui qui fut le témoin du conte que vous fîtes,
Lui qui vous sépara lorsque vous vous batîtes,
Ne sait-il pas encor les plus rusés détours
Dont votre esprit adroit bricola vos amours?

PHILISTE.

Ami, ce flux de langue est trop grand pour se taire;
Mais sans plus l'écouter parlons de notre affaire.
Elle me semble aisée, & j'ose me vanter
Qu'assez facilement je pourai l'emporter:
Ceux dont elle dépend sont de ma connaissance,
Et même à la plûpart je touche de naissance.
Le mort était d'ailleurs fort peu considéré,
Et chez les gens d'honneur on ne l'a point pleuré.
Sans perdre plus de tems souffrez que j'aille aprendre
Pour en venir à bout quel chemin il faut prendre.
Ne vous chagrinez point cependant en prison,
On aura soin de vous comme en votre maison,
Le concierge en a l'ordre, il tient de moi sa place,

Et si-tôt que je parle, il n'est rien qu'il ne fasse.

DORANTE.

Ma joye est de vous voir, vous me l'allez ravir.

PHILISTE.

Je prens congé de vous pour vous aller servir.
Cliton divertira votre mélancolie.

SCENE V.

DORANTE, CLITON.

CLITON.

COmment va maintenant l'amour, ou la folie?
Cette dame obligeante au visage inconnu,
Qui s'empare des cœurs avec son revenu,
Est-elle encor aimable? a-t-elle encor des charmes?
Par générosité lui rendrons-nous les armes?

DORANTE.

Cliton, je la tiens belle, & m'ose figurer
Qu'elle n'a rien en soi qu'on ne puisse adorer.
Qu'en imagines-tu?

CLITON.

J'en fais des conjectures
Qui s'accordent fort mal avecque vos figures.
Vous payer par avance, & vous cacher son nom,
Quoi que vous présumiez, ne marque rien de bon.
A voir ce qu'elle a fait, & comme elle procède,
Je jurerais, monsieur, qu'elle est ou vieille, ou laide,

[library stamp]

Peut-être l'une & l'autre, & vous a regardé
Comme un galant commode, & fort incommodé.

DORANTE.

Tu parles en brutal.

CLITON.

Vous, en visionnaire.
Mais si je disais vrai, que prétendez-vous faire?

DORANTE.

Envoyer & la dame & les amours au vent.

CLITON.

Mais vous avez reçu, quiconque prend, se vend.

DORANTE.

Quitte pour lui jetter son argent à la tête.

CLITON.

Le compliment est doux, & la défaite honnête.
Tout de bon à ce coup vous êtes converti;
Je le soutiens, monsieur, le proverbe a menti.
Sans scrupule autrefois, témoin votre Lucrèce,
Vous emportiez l'argent, & quittiez la maîtresse;
Mais Rome vous a fait si grand homme de bien,
Qu'à présent vous voulez rendre à chacun le sien.
Vous vous êtes instruit des cas de conscience.

DORANTE.

Tu m'embrouilles l'esprit faute de patience.
Deux ou trois jours peut-être, un peu plus, un peu moins,
Eclairciront ce trouble, & purgeront ces soins.
Tu sais qu'on m'a promis que la beauté qui m'aime
Viendra me raporter la réponse elle-même;
Voi déja sa servante, elle revient.

CLITON.

Tant pis,
Dûssiez-vous enrager, c'est ce que je vous dis.
Si fréquente ambassade, & maîtresse invisible,
Sont de ma conjecture une preuve infaillible.
Voyons ce qu'elle veut, & si son passeport
Est aussi bien fourni comme au premier abord.

DORANTE.

Veux-tu qu'à tous momens il pleuve des pistoles?

CLITON.

Qu'avons-nous sans cela besoin de ses paroles ?

SCENE VI.

DORANTE, LYSE, CLITON.

DORANTE *à Lyse.*

Je ne t'espérais pas si soudain de retour.

LYSE.

Vous jugerez par-là d'un cœur qui meurt d'amour.
De vos civilités ma maîtresse est ravie;
Elle serait venue, elle en brûlait d'envie;
Mais une compagnie au logis la retient;
Elle viendra bientôt, & peut-être elle vient;
Et je me connais mal à l'ardeur qui l'emporte,
Si vous ne la voyez même avant que je sorte.
Acceptez cependant quelque peu de douceurs,
Fort propres en ces lieux à conforter les cœurs;

Les séches sont dessous, celles-ci sont liquides.

CLITON.

Les amours de tantôt me semblaient plus solides.
Si tu n'as autre chose, épargne mieux tes pas,
Cette inégalité ne me satisfait pas.
Nous avons le cœur bon, & dans nos avantures
Nous ne fumes jamais hommes à confitures.

LYSE.

Badin, qui te demande ici ton sentiment ?

CLITON.

Ah ! tu me fais l'amour un peu bien rudement.

LYSE.

Est-ce à toi de parler ? que n'attens-tu ton heure ?

DORANTE.

Saurons-nous cette fois son nom, ou sa demeure ?

LYSE.

Non pas encor si-tôt.

DORANTE.

Mais te vaut-elle bien ?
Parle moi franchement, & ne déguise rien.

LYSE.

A ce compte, monsieur, vous me trouvez passable ?

DORANTE.

Je te trouve de taille, & d'esprit agréable,
Tant de grace en l'humeur, & tant d'attraits aux yeux,
Qu'à te dire le vrai je ne voudrais pas mieux ;
Elle me charmera pourvû qu'elle te vaille.

LYSE.

Ma maîtresse n'est pas tout-à-fait de ma taille,

Mais elle me ſurpaſſe en eſprit, en beauté,
Autant, & plus encor, monſieur, qu'en qualité.

DORANTE.

Tu ſais adroitement couler ta flatterie.
Que ce bout de ruban a de galanterie!
Je veux le dérober, mais qu'eſt-ce qui le ſuit?

LYSE.

Rendez-le-moi, monſieur, j'ai hâte, il s'en va nuit.

DORANTE.

Je verrai ce que c'eſt.

LYSE.

C'eſt une mignature.

DORANTE.

Oh le charmant portrait! l'adorable peinture!
Elle eſt faite à plaiſir.

LYSE.

Après le naturel.

DORANTE.

Je ne crois pas jamais avoir rien vû de tel.

LYSE.

Ces quatre diamans dont elle eſt enrichie
Ont ſous eux quelque feuille, ou mal nette, ou blanchie;
Et je cours de ce pas y faire regarder.

DORANTE.

Et quel eſt ce portrait?

LYSE.

Le faut-il demander?
Et doutez-vous ſi c'eſt ma maîtreſſe elle-même?

DORANTE.

Quoi, celle qui m'écrit?

LYSE.

Oui, celle qui vous aime ;
A l'aimer tant ſoit peu vous l'auriez deviné.

DORANTE.

Un ſi rare bonheur ne m'eſt pas deſtiné ;
Et tu me veux flatter par cette fauſſe joie.

LYSE.

Quand je dis vrai, monſieur, je prétens qu'on me croye.
Mais je m'amuſe trop, l'orfévre eſt loin d'ici ;
Donnez-moi, je perds tems.

DORANTE.

Laiſſe-moi ce ſouci ;
Nous avons un orfèvre arrêté pour ſes dettes,
Qui ſaura tout remettre au point que tu ſouhaites.

LYSE.

Vous m'en donnez, monſieur.

DORANTE.

Je te le ferai voir.

LYSE.

A-t-il la main fort bonne ?

DORANTE.

Autant qu'on peut l'avoir.

LYSE.

Sans mentir ?

DORANTE.

Sans mentir.

CLITON.

Il eſt trop jeune, il n'oſe.

LYSE.

Je voudrais bien pour vous faire ici quelque choſe,

Mais vous le montrerez.

DORANTE.

Non, à qui que ce ſoit.

LYSE.

Vous me ferez chaſſer ſi quelqu'autre le voit.

DORANTE.

Va, dors en ſûreté.

LYSE.

Mais enfin à quand rendre?

DORANTE.

Dès demain.

LYSE.

Demain donc je viendrai le reprendre;
Je ne puis me réſoudre à vous déſobliger.

CLITON *à Dorante.*

Elle ſe met pour vous en un très-grand danger.
(*à Lyſe.*)
Dirons-nous rien nous deux?

LYSE.

Non.

CLITON.

Comme tu mépriſes!

LYSE.

Je n'ai pas le loiſir d'entendre tes ſotiſes.

CLITON.

Avec cette rigueur tu me feras mourir.

LYSE.

d) Cette ſcène du portrait n'eſt-elle pas encor très-ingénieuſe? Les menteries que fait *Dorante* dans cette piéce ne ſont plus d'une étourderie ridicule com-

LYSE.

Peut-être à mon retour je ſaurai te guérir ;
Je ne puis mieux pour l'heure, adieu. *d)*

SCENE VII.

DORANTE, CLITON.

CLITON.

TOut me ſuccède.

DORANTE.

Vien, Cliton, & regarde. Eſt-elle vieille, ou laide ?
Voit-on des yeux plus vifs ? Voit-on des traits plus doux ?

CLITON.

Je ſuis un peu moins dupe, & plus fûté que vous.
C'eſt un leurre, monſieur, la choſe eſt toute claire ;
Elle a fait tout du long les mines qu'il faut faire.
On amorce le monde avec de tels portraits,
Pour les faire ſurprendre on les apporte exprès ;
On s'en fâche, on fait bruit, on vous les redemande,
Mais on tremble toujours de crainte qu'on les rende ;
Et pour dernière adreſſe une telle beauté
Ne ſe voit que de nuit & dans l'obſcurité,
De peur qu'en un moment l'amour ne s'eſtropie,

me dans la premiere ; elles ſont pour la plûpart dictées par l'honneur, ou par la galanterie ; elles rendent le *Menteur* infiniment aimable.

A voir l'original si loin de sa copie.
Mais laissons ce discours qui peut vous ennuyer.
Vous ferai-je venir l'orfèvre prisonnier ?

DORANTE.

Simple, n'as-tu point vû que c'était une feinte,
Un effet de l'amour dont mon ame est atteinte ?

CLITON.

Bon, en voici déja de deux en même jour,
Par devoir d'honnête homme, & par effet d'amour.
Avec un peu de tems nous en verrons bien d'autres.
Chacun a ses talens, & ce sont là les vôtres.

DORANTE.

Tai-toi, tu m'étourdis de tes sotes raisons.
Allons prendre un peu l'air dans la cour des prisons.

Fin du second acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CLÉANDRE, DORANTE, CLITON.

Cet acte se passe dans la prison.

DORANTE.

Je vous en prie encor, discourons d'autre chose,
Et sur un tel sujet ayons la bouche close:
On peut nous écouter, & vous surprendre ici;
Et si vous vous perdez, vous me perdez aussi.
La parfaite amitié que pour vous j'ai conçûe,
Quoiqu'elle soit l'effet d'une première vüe,
Joint mon péril au vôtre, & les unit si bien,
Qu'au cours de votre sort elle attache le mien.

CLÉANDRE.

N'ayez aucune peur, & sortez d'un tel doute.
J'ai des gens là-dehors qui gardent qu'on n'écoute;
Et je puis vous parler en toute sûreté
De ce que mon malheur doit à votre bonté.
Si d'un bienfait si grand qu'on reçoit sans mérite
Qui s'avoue insolvable aucunement s'acquitte;
Pour m'acquitter vers vous autant que je le puis,
J'avoue, & hautement, monsieur, que je le suis:
Mais si cette amitié par l'amitié se paye,

Ce cœur qui vous doit tout vous en rend une vraye.
La vôtre la dévance à peine d'un moment;
Elle attache mon ſort au vôtre également;
Et l'on n'y trouvera que cette différence,
Qu'en vous elle eſt faveur, en moi reconnaiſſance.

DORANTE.

N'apellez point faveur ce qui fut un devoir.
Entre les gens de cœur il ſuffit de ſe voir.
Par un effort ſecret de quelque ſympathie
L'un à l'autre auſſi-tôt un certain nœud les lie:
Chacun d'eux ſur ſon front porte écrit ce qu'il eſt,
Et quand on lui reſſemble, on prend ſon intérêt.

CLITON.

Par exemple, voyez, aux traits de ce viſage
Mille dames m'ont pris pour homme de courage;
Et ſi-tôt que je parle, on devine à demi
Que le ſexe jamais ne fut mon ennemi.

CLÉANDRE.

Cet homme a de l'humeur.

DORANTE.

C'eſt un vieux domeſtique,
Qui, comme vous voyez, n'eſt pas mélancolique.
A cauſe de ſon âge il ſe croit tout permis;
Il ſe rend familier avec tous mes amis,
Mêle par-tout ſon mot, & jamais quoi qu'on die,
Pour donner ſon avis il n'attend qu'on l'en prie.
Souvent il importune, & quelquefois il plaît.

CLÉANDRE.

J'en voudrais connaître un de l'humeur dont il eſt.

CLITON.

Croyez qu'à le trouver vous auriez de la peine ;
Le monde n'en voit pas quatorze à la douzaine ;
Et je jurerais bien, monſieur, en bonne foi,
Qu'en France il n'en eſt point que Jodelet & moi.

DORANTE.

Voilà de ſes bons mots les galantes ſurpriſes :
Mais qui parle beaucoup dit beaucoup de ſotiſes ;
Et quand il a deſſein de ſe mettre en crédit,
Plus il y fait d'effort, moins il fait ce qu'il dit.

CLITON.

On apelle cela des vers à ma louange.

CLÉANDRE.

Preſqu'inſenſiblement nous avons pris le change.
Mais, revenons, monſieur, à ce que je vous dois.

DORANTE.

Nous en pourons parler encor quelqu'autre fois :
Il ſuffit pour ce coup.

CLÉANDRE.

Je ne ſaurais vous taire,
En quel heureux état ſe trouve votre affaire.
Vous ſortirez bientôt, & peut-être demain ;
Mais un ſi promt ſecours ne vient pas de ma main,
Les amis de Philiſte en ont trouvé la voie ;
J'en dois rougir de honte au milieu de ma joie ;
Et je ne ſaurais voir, ſans être un peu jaloux,
Qu'il m'ôte les moyens de m'employer pour vous.
Je cède avec regret à cet ami fidèle ;
S'il a plus de pouvoir, il n'a pas plus de zèle ;
Et vous m'obligerez, en ſortant de priſon,

De me faire l'honneur de prendre ma maiſon.
Je n'attens point le tems de votre délivrance,
De peur qu'encor un coup Philiſte me dévance ;
Comme il m'ôte aujourd'hui l'eſpoir de vous ſervir,
Vous loger eſt un bien que je lui veux ravir.

DORANTE.

C'eſt un excès d'honneur que vous me voulez rendre,
Et je croirais faillir de vouloir m'en défendre.

CLÉANDRE.

Je vous en reprîrai quand vous pourez ſortir ;
Et lors nous tacherons à vous bien divertir,
Et vous faire oublier l'ennui que je vous cauſe.
Auriez-vous cependant beſoin de quelque choſe ?
Vous êtes voyageur, & pris par des ſergens ;
Et quoique ces meſſieurs ſoient fort honnêtes gens,
Il en eſt quelques-uns...

CLITON.

Les ſiens en ſont du nombre ;
Ils ont en le prenant pillé juſqu'à ſon ombre ;
Et n'était que le ciel a ſu le ſoulager,
Vous le verriez encor fort net & fort léger :
Mais comme je pleurais ſes triſtes avantures,
Nous avons reçu lettre, argent, & confitures.

CLÉANDRE.

Et de qui ?

---

a) Cette ſcène ne dément en rien le mérite des deux premiers actes. N'eſt-ce pas l'invention du monde la plus heureuſe, de faire ſecourir *Dorante* par ſon rival *Philiſte*, & de préparer ainſi le plus grand embarras ? J'écarte, comme je l'ai déja dit, tous les petits défauts de langage, les plaiſanteries qui ne ſont plus de mode ; je ne m'arrête qu'à la marche de la

DORANTE.

Pour le dire il faudrait deviner.
Jugez ce qu'en ma place on peut s'imaginer.
Une dame m'écrit, me flate, me régale,
Me promet une amour qui n'eut jamais d'égale,
Me fait force préfens . . .

CLÉANDRE.

Et vous vifite?

DORANTE.

Non.

CLÉANDRE.

Vous favez fon logis?

DORANTE.

Non, pas même fon nom.
Ne foupçonnez-vous point ce que ce pourrait être?

CLÉANDRE.

A moins que de la voir je ne la puis connaître.

DORANTE.

Pour un fi bon ami je n'ai point de fecret.
Voyez, connaiffez-vous les traits de ce portrait?

CLÉANDRE.

Elle femble éveillée, & paffablement belle;
Mais je ne vous en puis dire aucune nouvelle;
Et je ne connais rien à ces traits que je voi.
Je vais vous préparer une chambre chez moi.
Adieu. *a*)

---

piéce qui me paraît toujours parfaite. La manière dont *Méliffe* envoye à *Dorante* fon portrait, celle dont il le prend, ce portrait montré à un homme qui paraît furpris & fâché de le voir : encor une fois, y a-t-il rien de mieux ménagé & de plus agréable dans aucune piéce de théatre ?

SCENE II.

DORANTE, CLITON.

DORANTE.

CE brusque adieu marque un trouble dans l'ame.
Sans doute il la connait.

CLITON.

C'est peut-être sa femme.

DORANTE.

Sa femme?

CLITON.

Oui, c'est sans doute elle qui vous écrit;
Et vous venez de faire un coup d'un grand esprit.
Voilà de vos secrets, & de vos confidences.

DORANTE.

Nomme-les par leur nom, di de mes imprudences.
Mais serait-ce en effet celle que tu me dis?

CLITON.

Envoyez vos portraits à de tels étourdis,
Ils gardent un secret avec extrême adresse.
C'est sa femme, vous dis-je, ou du moins sa maîtresse.
Ne l'avez-vous pas vû tout changé de couleur?

DORANTE.

Je l'ai vû comme atteint d'une vive douleur,
Faire de vains efforts pour cacher sa surprise.
Son désordre, Cliton, montre ce qu'il déguise.
Il a pris un prétexte à sortir promtement,

Sans

Sans ſe donner loiſir d'un mot de compliment.

CLITON.

Qu'il ſera dangereux rencontrer ſa colère!
Il va tout renverſer ſi l'on le laiſſe faire ;
Et je vous tiens pour mort ſi ſa fureur ſe croit :
Mais ſur-tout ſes valets peuvent bien marcher droit;
Malheureux le premier qui fâchera ſon maître !
Pour autres cent louïs je ne voudrais pas l'être.

DORANTE.

La choſe eſt ſans remède, en ſoit ce qui pourra;
S'il fait tant le mauvais, peut-être on le verra.
Ce n'eſt pas qu'après tout, Cliton, ſi c'eſt ſa femme,
Je ne ſache étouffer cette naiſſante flamme;
Ce ſerait lui prêter un fort mauvais ſecours,
Que lui ravir l'honneur en conſervant ſes jours;
D'une belle action j'en ferais une noire.
J'en ai fait mon ami, je prens part à ſa gloire;
Et je ne voudrais pas qu'on pût me reprocher
De ſervir un brave homme au prix d'un bien ſi cher.

CLITON.

Et s'il eſt ſon amant?

DORANTE.

Puiſqu'elle me préfère,
Ce que j'ai fait pour lui vaut bien qu'il me défère;
Sinon, il a du cœur, il en ſait bien les loix,
Et je ſuis réſolu de défendre ſon choix:
Tandis pour un moment trève de raillerie,
Je veux entretenir un peu ma rêverie.

(Il prend le portrait de Méliſſe.)

Merveille qui m'as enchanté,
Portrait à qui je rens les armes,
As-tu bien autant de bonté
Comme tu me fais voir de charmes?
Hélas! au lieu de l'espérer,
Je ne fais que me figurer
Que tu te plains à cette belle,
Que tu lui dis mon procédé,
Et que je te fus infidelle,
Si-tôt que je t'eus possédé.

Garde mieux le secret que moi,
Daigne en ma faveur te contraindre :
Si j'ai pû te manquer de foi,
C'est m'imiter que de t'en plaindre.
Ta colère en me punissant
Te fait criminel d'innocent,
Sur toi retombent les vengeances. . . .

CLITON *lui ôtant le portrait.*

Vous ne dites, monsieur, que des extravagances,
Et parlez justement le langage des fous.
Donnez, j'entretiendrai ce portrait mieux que vous;
Je veux vous en montrer de meilleures méthodes,
Et lui faire des vœux plus courts, & plus commodes.

Adorable & riche beauté,
Qui joins les effets aux paroles,
Merveille qui m'as enchanté
Par tes douceurs & tes pistoles,
Sache un peu mieux les partager;
Et si tu nous veux obliger

A dépeindre aux races futures
L'éclat de tes faits inouïs,
Garde pour toi les confitures,
Et nous accable de louïs.

Voilà parler en homme.

DORANTE.

Arrète tes saillies,
Ou va du moins ailleurs débiter tes folies.
Je ne suis pas toujours d'humeur à t'écouter.

CLITON.

Et je ne suis jamais d'humeur à vous flater;
Je ne vous puis souffrir de dire une sotise;
Par un double intérêt je prens cette franchise.
L'un, vous êtes mon maître, & j'en rougis pour vous;
L'autre, c'est mon talent, & j'en deviens jaloux.

DORANTE.

Si c'est là ton talent, ma faute est sans exemple.

CLITON.

Ne me l'enviez point, le vôtre est assez ample;
Et puisqu'enfin le ciel m'a voulu départir
Le don d'extravaguer, comme à vous de mentir,
Comme je ne mens point devant votre excellence,
Ne dites à mes yeux aucune extravagance,
N'entreprenez sur moi, non plus que moi sur vous.

DORANTE.

Tai-toi, le ciel m'envoye un entretien plus doux.
L'ambassade revient.

CLITON.

Que nous aporte-t-elle?

DORANTE.

Maraud, veux-tu toujours quelque douceur nouvelle ?

CLITON.

Non pas, mais le paſſé m'a rendu curieux ;
Je lui regarde aux mains un peu plutôt qu'aux yeux. *b*)

SCENE III.

DORANTE, MÉLISSE *déguiſée en ſervante, cachant ſon viſage ſous une coeffe*, **CLITON, LYSE.**

CLITON *à Lyſe.*

MOntre ton paſſeport. Quoi tu viens les mains vuides ?

(*à Dorante.*)

Ainſi détruit le tems les biens les plus ſolides,
Et moins d'un jour réduit tout votre heur & le mien,
Des louïs aux douceurs, & des douceurs à rien.

LYSE.

Si j'aportai tantôt, à préſent je demande.

DORANTE.

Que veux-tu ?

LYSE.

Ce portrait que je veux qu'on me rende.

---

b) Ces ſcènes avec *Cliton*, ces ſtances ſur un portrait, cette parodie des ſtances par *Cliton*, peuvent avoir nui à la piéce. Ces défauts ſeraient bien aiſés à corriger.

DORANTE.

As-tu pris du ſecours pour faire plus de bruit?

LYSE.

J'amène ici ma ſœur, parce qu'il s'en va nuit.
Mais vous penſez en vain chercher une défaite.
Demandez-lui, monſieur, quelle vie on m'a faite.

DORANTE.

Quoi, ta maîtreſſe ſait que tu me l'as laiſſé?

LYSE.

Elle s'en eſt doutée, & je l'ai confeſſé.

DORANTE.

Elle s'en eſt donc miſe en colère?

LYSE.

Et ſi forte,
Que je n'oſe rentrer ſi je ne le raporte:
Si vous vous obſtinez à me le retenir,
Je ne ſais dès ce ſoir, monſieur, que devenir:
Ma fortune eſt perdue, & dix ans de ſervice.

DORANTE.

Écoute, il n'eſt pour toi choſe que je ne fiſſe.
Si je te nuis ici, c'eſt avec grand regret;
Mais on aura mon cœur avant que ce portrait.
Va dire de ma part à celle qui t'envoye,
Qu'il fait tout mon bonheur, qu'il fait toute ma joye;
Que rien n'aprocherait de mon raviſſement,
Si je le poſſédais de ſon conſentement;
Qu'il eſt l'unique bien où mon eſpoir ſe fonde;
Qu'il eſt le ſeul tréſor qui me ſoit cher au monde:
Et quant à ta fortune, il eſt en mon pouvoir
De la faire monter par-delà ton eſpoir.

LYSE.

Je ne veux point de vous, ni de vos récompenſes.

DORANTE.

Tu me dédaignes trop.

LYSE.

Je le dois.

CLITON.

Tu l'offenſes.
Mais voulez-vous, monſieur, me croire, & vous venger ?
Rendez lui ſon portrait pour la faire enrager.

LYSE.

O le grand habile homme ! il y connaît fineſſe.
C'eſt donc ainſi, monſieur, que vous tenez promeſſe ?
Mais puiſqu'auprès de vous j'ai ſi peu de crédit,
Demandez à ma ſœur ce qu'elle m'en a dit,
Et ſi c'eſt ſans raiſon que j'ai tant d'épouvante.

CLITON.

Tu verras que ta ſœur ſera plus obligeante :
Mais ſi ce grand couroux lui donne autant d'effroi,
Je ferai tout autant pour elle que pour toi.

LYSE.

N'importe, parlez lui, du moins vous ſaurez d'elle
Avec quelle chaleur j'ai pris votre querelle.

DORANTE *à Méliſſe.*

Son ordre eſt-il ſi rude ?

MÉLISSE.

Il eſt aſſez exprès,
Mais ſans mentir, ma ſœur vous preſſe un peu de près.
Quoi qu'elle ait commandé, la choſe a deux viſages.

CLITON.

Comme toutes les deux jouent leurs perſonnages!

MÉLISSE.

Souvent tout cet effort à ravoir un portrait
N'eſt que pour voir l'amour par l'état qu'on en fait.
C'eſt peut-être après tout le deſſein de madame.
Ma ſœur, non plus que moi, ne lit pas dans ſon ame.
En ces occaſions il fait bon hazarder;
Et de force, ou de gré, je ſaurais le garder.
Si vous l'aimez, monſieur, croyez qu'en ſon courage
Elle vous aime aſſez pour vous laiſſer ce gage;
Ce ferait vous traiter avec trop de rigueur,
Puiſqu'avant ce portrait on aura votre cœur;
Et je la trouverais d'une humeur bien étrange,
Si je ne lui faiſais accepter cet échange.
Je l'entreprens pour vous, & vous répondrai bien
Qu'elle aimera ce gage autant comme le ſien.

DORANTE.

O ciel! Et de quel nom faut-il que je te nomme?

CLITON.

Ainſi font deux ſoldats logés chez le bon homme;
Quand l'un veut tout tuer, l'autre rabat les coups;
L'un jure comme un diable, & l'autre file doux.
Les belles, n'en déplaiſe à tout votre grimoire,
Vous vous entr'entendez comme larrons en foire.

MÉLISSE.

Que dit cet inſolent?

DORANTE.

C'eſt un fou qui me ſert.

CLITON.

Vous dites que...

DORANTE *à Cliton.*

Tai-toi, ta ſotiſe me perd.

(*à Méliſſe.*)

Je ſuivrai ton conſeil, il m'a rendu la vie.

LYSE.

Avec ſa complaiſance à flater votre envie,
Dans le cœur de madame elle croit pénétrer;
Mais ſon front en rougit, & n'oſe ſe montrer.

MÉLISSE *ſe découvrant.*

Mon front n'en rougit point, & je veux bien qu'il voye
D'où lui vient ce conſeil qui lui rend tant de joye.

DORANTE.

Mes yeux, que vois-je? où ſuis-je? êtes-vous des flateurs?
Si le portrait dit vrai, les habits ſont menteurs.
Madame c'eſt ainſi que vous ſavez ſurprendre?

MÉLISSE.

C'eſt ainſi que je tâche à ne me point méprendre,
A voir ſi vous m'aimez, & ſavez mériter
Cette parfaite amour que je vous veux porter.
Ce portrait eſt à vous, vous l'avez ſû défendre,
Et de plus ſur mon cœur vous pouvez tout prétendre;
Mais par quelque motif que vous l'euſſiez rendu,
L'un & l'autre à jamais était pour vous perdu;
Je retirais le cœur en retirant ce gage;
Et vous n'euſſiez de moi jamais vû que l'image.
Voilà le vrai ſujet de mon déguiſement.
Pour ne rien hazarder j'ai pris ce vêtement,

Pour

Pour entrer ſans ſoupçon, pour en ſortir de même,
Et ne me point montrer qu'ayant vû ſi l'on m'aime.

DORANTE.

Je demeure immobile, & pour vous repliquer,
Je perds la liberté même de m'expliquer.
Surpris, charmé, confus d'une telle merveille,
Je ne ſais ſi je dors, je ne ſais ſi je veille,
Je ne ſais ſi je vis, & je ſais toutefois
Que ma vie eſt trop peu pour ce que je vous dois;
Que tous mes jours uſés à vous rendre ſervice,
Que tout mon ſang pour vous offert en ſacrifice,
Que tout mon cœur brulé d'amour pour vos apas,
Envers votre beauté ne m'acquitteraient pas.

MÉLISSE.

Sachez pour arrèter ce diſcours qui me flate,
Que je n'ai pû moins faire à moins que d'ètre ingrate.
Vous avez fait pour moi plus que vous ne ſavez;
Et je vous dois bien plus que vous ne me devez.
Vous m'entendrez un jour, à préſent je vous quitte;
Et malgré mon amour je romps cette viſite;
Le ſoin de mon honneur veut que j'en uſe ainſi;
Je crains à tous momens qu'on me ſurprenne ici;
Encor que déguiſée on pourrait me connaître.
Je vous puis cette nuit parler par la fenètre,
Du moins ſi le concierge eſt homme à conſentir,
A force de préſens, que vous puiſſiez ſortir.
Un peu d'argent fait tout chez les gens de la ſorte.

DORANTE.

Mais après que les dons m'auront ouvert la porte,
Où dois-je vous chercher?

MÉLISSE.

Ayant ſû la maiſon,
Vous pourriez aiſément vous informer du nom;
Encor un jour ou deux il me faut vous le taire;
Mais vous n'ètes pas homme à me vouloir déplaire.
Je loge en Belle-cour, environ au milieu,
Dans un grand pavillon. N'y manquez pas. Adieu.

DORANTE.

Donnez quelque ſignal pour plus certaine adreſſe.

LYSE.

Un linge ſervira de marque plus expreſſe.
J'en prendrai ſoin.

MÉLISSE.

On ouvre, & quelqu'un vous vient voir.
Si vous m'aimez, monſieur....

(*Elles baiſſent toutes deux leurs coeffes.*)

DORANTE.

Je ſais bien mon devoir.
Sur ma diſcrétion prenez toute aſſurance. *c*)

---

c) Cette ſcène où *Méliſſe* voilée vient voir ſi on lui rendra ſon portrait, devait être d'autant plus agréable que les femmes alors étaient en uſage de por-

SCENE IV.

PHILISTE, DORANTE, CLITON.

PHILISTE.

AMi, notre bonheur paſſe notre eſpérance.
Vous avez compagnie? Ah, voyons, s'il vous plait.

DORANTE.

Laiſſez-les s'échaper, je vous dirai qui c'eſt.
Ce n'eſt qu'une lingere, allant en Italie,
Je la vis en paſſant, & la trouvai jolie;
Nous fimes connaiſſance, & me ſachant ici,
Comme vous le voyez, elle en a pris ſouci.

PHILISTE.

Vous trouvez en tous lieux d'aſſez bonnes fortunes.

DORANTE.

Celle-ci pour le moins n'eſt pas des plus communes.

PHILISTE.

Elle vous ſemble belle, à ce compte?

DORANTE.

A ravir.

PHILISTE.

Je n'en ſuis point jaloux.

DORANTE.

M'y voulez-vous ſervir?

ter un maſque de velours, ou d'abaiſſer leurs coeffes quand elles ſortaient à pied. Cette mode venait d'Eſpagne, ainſi que la plûpart de nos comédies.

PHILISTE.

Je ſuis trop mal-adroit pour un ſi noble rôle.

DORANTE.

Vous n'avez ſeulement qu'à dire une parole.

PHILISTE.

Qu'une ?

DORANTE.

Non. Cette nuit j'ai promis de la voir,
Sûr que vous obtiendrez mon congé pour ce ſoir.
Le concierge eſt à vous.

PHILISTE.

C'eſt une affaire faite.

DORANTE.

Quoi, vous me refuſez un mot que je ſouhaite ?

PHILISTE.

L'ordre, tout au contraire, en eſt déja donné ;
Et votre eſprit trop promt n'a pas bien deviné.
Comme je vous quittais avec peine à vous croire,
Quatre de mes amis m'ont conté votre hiſtoire.
Ils marchaient après vous deux ou trois mille pas ;
Ils vous ont vû courir, tomber le mort à bas,
L'autre vous démonter, & fuir en diligence :
Ils ont vû tout cela de ſur une éminence,
Et n'ont connu perſonne, étant trop éloignés.
Voilà, quoi qu'il en ſoit, tous nos procès gagnés,
Et plus tôt de beaucoup que je n'oſais prétendre.

---

d) On pouvait tirer un plus grand parti de l'avanture de *Philiſte*, qui rencontre ſa maîtreſſe dans la priſon de *Dorante*. Ce coup de théatre qui pouvait fournir les ſituations les plus intéreſſantes, ne produit qu'un menſonge

Je n'ai point perdu tems, & les ai fait entendre,
Si bien que ſans chercher d'autre éclairciſſement,
Vos juges m'ont promis votre élargiſſement.
Mais quoiqu'il ſoit conſtant qu'on vous prend pour un autre,
Il faudra caution, & je ſerai la vôtre;
Ce ſont formalités que pour vous dégager
Les juges, diſent-ils, ſont tenus d'exiger;
Mais ſans doute ils en font ainſi que bon leur ſemble.
Tandis ce ſoir chez moi nous ſouperons enſemble;
Dans un moment ou deux vous y pourrez venir;
Nous aurons tout loiſir de nous entretenir;
Et vous prendrez le tems de voir votre lingère.
Ils m'ont dit toutefois qu'il ſerait néceſſaire
De coucher pour la forme un moment en priſon,
Et m'en ont ſur le champ rendu quelque raiſon;
Mais c'eſt ſi peu mon jeu que de telles matières,
Que j'en perds auſſi-tôt les plus belles lumières.
Vous ſortirez demain, il n'eſt rien de plus vrai;
C'eſt tout ce que j'en aime, & tout ce que j'en ſai.

DORANTE.

Que ne vous dois-je point pour de ſi bons offices?

PHILISTE.

Ami, ce ne ſont là que de petits ſervices.
Je voudrais pouvoir mieux, tout me ſerait fort doux.
Je vais chercher du monde à ſouper avec vous.
Adieu. Je vous attens au plus tard dans une heure. *d)*

---

auſſi plat qu'inutile. Tout ſe borne à faire paſſer *Méliſſe* pour une lingère. L'intrigue pouvait redoubler, & elle eſt affaiblie; l'intérêt ceſſe dès qu'il n'y

SCENE V.

DORANTE, CLITON.

DORANTE.

TU ne dis mot, Cliton.

CLITON.

Elle eſt belle, ou je meure.

DORANTE.

Elle te ſemble belle ?

CLITON.

Et ſi parfaitement,
Que j'en ſuis même encor dans le raviſſement.
Encor dans mon eſprit je la vois, & l'admire;
Et je n'ai ſû depuis trouver le mot à dire.

DORANTE.

Je ſuis ravi de voir que mon élection
Ait enfin mérité ton approbation.

CLITON.

Ah, plût à Dieu, monſieur, que ce fût la ſervante !
Vous verriez comme quoi je la trouve charmante,
Et comme pour l'aimer je ferais le mutin.

DORANTE.

Admire en cet amour la force du deſtin.

---

a plus de danger; le comique ceſſe auſſi, dès qu'il n'eſt plus dans les ſituations; & voilà ce qui perd une pièce, que quelques changemens pouvaient rendre excellente.

CLITON.

J'admire bien plutôt votre adresse ordinaire,
Qui change en un moment cette dame en lingère.

DORANTE.

C'était nécessité dans cette occasion,
De crainte que Philiste eût quelque vision,
S'en formât quelque idée, & la pût reconnaître.

CLITON.

Cette métamorphose est de vos coups de maître.
Je n'en parlerai plus, monsieur, que cette fois;
Mais en un demi-jour comptez déja pour trois.
Un coupable honnête homme, un portrait, une dame,
A son premier métier rendent soudain votre ame;
Et vous savez mentir par générosité,
Par adresse d'amour, & par nécessité.
Quelle conversion!

DORANTE.

Tu fais bien le sévère.

CLITON.

Non, non, à l'avenir je fais vœu de m'en taire,
J'aurais trop à compter.

DORANTE.

Conserver un secret,
Ce n'est pas tant mentir qu'être amoureux discret;
L'honneur d'une maitresse aisément y dispose.

CLITON.

Ce n'est qu'autre prétexte, & non pas autre chose.
Croyez-moi, vous mourrez, monsieur, dans votre peau,
Et vous mériterez cet illustre tombeau,

Cette digne oraiſon que n'aguère j'ai faite :
Vous vous en ſouvenez, ſans que je la répète.

DORANTE.

Pour de pareils ſujets peut-on s'en garantir ?
Et toi-même à ton tour ne crois-tu point mentir ?
L'occaſion convie, aide, engage, diſpenſe ;
Et pour ſervir un autre on ment ſans qu'on y penſe.

CLITON.

Si vous m'y ſurprenez, étrillez-y moi bien.

DORANTE.

Allons trouver Philiſte, & ne jurons de rien.

Fin du troiſiéme acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

MÉLISSE, LYSE.

MÉLISSE.

J'EN tremble encor de peur, & n'en suis pas remise.

LYSE.

Aussi-bien comme vous je pensais être prise.

MÉLISSE.

Non, Philiste n'est fait que pour m'incommoder.
Voyez ce qu'en ces lieux il venait demander,
S'il est heure si tard à faire une visite.

LYSE.

Un ami véritable à toute heure s'acquitte;
Mais un amant fâcheux, soit de jour, soit de nuit,
Toujours à contretems à nos yeux se produit;
Et depuis qu'une fois il commence à déplaire,
Il ne manque jamais d'occasion contraire:
Tant son mauvais destin semble prendre de soins
A mêler sa présence où l'on la veut le moins.

MÉLISSE.

Quel désordre eût-ce été, Lyse, s'il m'eût connue!

LYSE.

Il vous aurait donné fort avant dans la vûe.

MÉLISSE.

Quel bruit & quel éclat n'eût point fait ſon courroux!

LYSE.

Il eût été peut-être auſſi honteux que vous.
Un homme un peu content & qui s'en fait accroire,
Se voyant mépriſé rabat bien de ſa gloire;
Et ſurpris qu'il en eſt en telle occaſion,
Toute ſa vanité tourne en confuſion.
Quand il a de l'eſprit, il fait rendre le change;
Loin de s'en émouvoir, en raillant il ſe venge,
Affecte des mépris, comme pour reprocher
Que la perte qu'il fait ne vaut pas s'en fâcher;
Tant qu'il peut il témoigne une ame indifférente.
Quoi qu'il en ſoit enfin, vous avez vû Dorante;
Et fort adroitement je vous ai miſe en jeu.

MÉLISSE.

Et fort adroitement tu m'as fait voir ſon feu.

LYSE.

Hé bien, mais que vous ſemble encor du perſonnage?
Vous en ai-je trop dit?

MÉLISSE.

J'en ai vû davantage.

LYSE.

Avez-vous du regret d'avoir trop hazardé?

---

a) *Quand les ordres du ciel nous ont fait l'un pour l'autre, &c.*] Si la *Suite du Menteur* eſt tombée, ces vers ne le ſont pas; preſque tous les connaiſſeurs les ſavent par cœur. C'eſt la même penſée qu'on voit dans *Rodogune*; & cela prouve que les mêmes choſes conviennent quelquefois à la comédie & à la tragédie; mais la comédie a ſans doute plus de droit à ces petits morceaux naïfs & galans. Celui-ci a tou-

MÉLISSE.

Je n'ai qu'un déplaiſir, d'avoir ſi peu tardé.

LYSE.

Vous l'aimez ?

MÉLISSE.

Je l'adore.

LYSE.

Et croyez qu'il vous aime ?

MÉLISSE.

Qu'il m'aime, & d'une amour comme la mienne extrême.

LYSE.

Une première vûe, un moment d'entretien,
Vous fait ainſi tout croire, & ne douter de rien ?

MÉLISSE.

a) Quand les ordres du ciel nous ont fait l'un pour l'autre,
Lyſe, c'eſt un accord bientôt fait que le nôtre :
Sa main entre les cœurs, par un ſecret pouvoir,
Séme l'intelligence avant que de ſe voir ;
Il prépare ſi bien l'amant & la maîtreſſe,
Que leur ame au ſeul nom s'émeut & s'intéreſſe.
On s'eſtime, on ſe cherche, on s'aime en un moment :
Tout ce qu'on s'entredit perſuade aiſément ;
Et ſans s'inquiéter d'aucunes peurs frivoles,
La foi ſemble courir au-devant des paroles.
La langue en peu de mots en explique beaucoup ;

jours paſſé pour achevé. Il n'y a que ce vers, *Et ſans s'inquiéter de mille peurs frivoles*, qui dépare un peu ce joli couplet.

Nous avons déja remarqué combien la rime entraine de mauvais vers, & avec quel ſoin il faut empêcher que de deux vers il y en ait un pour le ſens, & l'autre pour la rime.

Les yeux plus éloquens font tout voir tout d'un coup ;
Et de quoi qu'à l'envi tous les deux nous instruisent,
Le cœur en entend plus que tous les deux n'en disent.

LYSE.

b) Si, comme dit Sylvandre, une ame en se formant,
Ou descendant du ciel, prend d'une autre l'aiman,
La sienne a pris le vôtre, & vous a rencontrée.

MÉLISSE.

Quoi, tu lis les romans ?

LYSE.

Je puis bien lire Astrée,
Je suis de son village, & j'ai de bons garans
Qu'elle & son Céladon étaient de mes parens.

MÉLISSE.

Quelle preuve en as-tu ?

LYSE.

Ce vieux saule, madame,
Où chacun d'eux cachait ses lettres & sa flamme,
Quand le jaloux Sémire en fit un faux témoin ;
Du pré de mon grand-père il fait encor le coin ;
Et l'on m'a dit que c'est un infaillible signe,
Que d'un si rare hymen je viens en droite ligne.
Vous ne m'en croyez pas ?

MÉLISSE.

De vrai c'est un grand point.

---

b) *Si comme dit Sylvandre.*] Tout ce qui suit est une allusion au roman de l'*Astrée* du marquis d'*Urfé* ; roman qui eut en France beaucoup de réputation & de cours sous les règnes de *Henri IV*, & de *Louis XIII*, & qu'on lisait encor, même dans les beaux jours de *Louis XIV*, sur la foi de sa réputation.

LYSE.

Aurais-je tant d'eſprit, ſi cela n'était point ?
D'où viendrait cette adreſſe à faire vos meſſages,
A jouer avec vous de ſi bons perſonnages,
Ce tréſor de lumière & de vivacité,
Que d'un ſang amoureux que j'ai d'eux hérité ?

MÉLISSE.

Tu le diſais tantôt, chacun a ſa folie ;
Les uns l'ont importune, & la tienne eſt jolie.

SCENE II.

CLÉANDRE, MÉLISSE, LYSE.

CLÉANDRE.

Je viens d'avoir querelle avec un priſonnier,
Ma ſœur.

MÉLISSE.

Avec Dorante ? avec ce cavalier,
Dont vous tenez l'honneur, dont vous tenez la vie ?
Qu'avez-vous fait ?

CLÉANDRE.

Un coup dont tu ſeras ravie.

MÉLISSE.

Qu'à cette lâcheté je puiſſe conſentir !

Toutes ces alluſions ſont toujours froides au théatre, parce qu'elles ne ſont point liées au nœud de la piéce ; ce n'eſt que de la converſation, ce n'eſt que de l'eſprit ; & toute beauté étrangère eſt un défaut.

CLÉANDRE.

Bien plus, tu m'aideras à le faire mentir.

MÉLISSE.

Ne le présumez pas, quelque espoir qui vous flatte;
Si vous êtes ingrat, je ne puis être ingrate.

CLÉANDRE.

Tu sembles t'en fâcher?

MÉLISSE.

Je m'en fâche pour vous.
D'un mot il peut vous perdre, & je crains son courroux.

CLÉANDRE.

Il est trop généreux, & d'ailleurs la querelle,
Dans les termes qu'elle est, n'est pas si criminelle.
Écoute. Nous parlions des dames de Lyon;
Elles sont assez mal en son opinion;
Il confesse de vrai qu'il a peu vû la ville,
Mais il se l'imagine en beautés fort stérile,
Et ne peut se résoudre à croire qu'en ces lieux
La plus belle ait de quoi captiver de bons yeux.
Pour l'honneur du pays j'en nomme trois ou quatre;
Mais à moins que de voir il n'en veut rien rabattre;
Et comme il ne le peut étant dans la prison,
J'ai cru par un portrait le mettre à la raison;
Et sans chercher plus loin ces beautés qu'on admire,
Je ne veux que le tien pour le faire dédire.
Me le déniras-tu, ma sœur, pour un moment?

MÉLISSE.

Vous me jouez, mon frère, assez acortement;
La querelle est adroite, & bien imaginée.

CLÉANDRE.

Non, je m'en ſuis vanté, ma parole eſt donnée.

MÉLISSE.

S'il faut ruſer ici, j'en ſais autant que vous,
Et vous ſerez bien fin ſi je ne romps vos coups.
Vous penſez me ſurprendre, & je n'en fais que rire;
Dites donc tout d'un coup ce que vous voulez dire.

CLÉANDRE.

Hé bien, je viens de voir ton portrait en ſes mains.

MÉLISSE.

Et c'eſt ce qui vous fâche?

CLÉANDRE.

Et c'eſt dont je me plains.

MÉLISSE.

J'ai cru vous obliger, & l'ai fait pour vous plaire.
Votre ordre était exprès.

CLÉANDRE.

Quoi, je te l'ai fait faire?

MÉLISSE.

Ne m'avez-vous pas dit: *Sous ces déguiſemens*
Ajoute à ton argent, perles & diamans?
Ce ſont vos propres mots, & vous en êtes cauſe.

CLÉANDRE.

Hé quoi, de ce portrait diſent-ils quelque choſe?

MÉLISSE.

Puiſqu'il eſt enrichi de quatre diamans,
N'eſt-ce pas obéir à vos commandemens?

CLÉANDRE.

C'eſt fort bien expliquer le ſens de mes prières;
Mais, ma ſœur, ces faveurs ſont un peu ſingulières;

Qui donne le portrait promet l'original.

MÉLISSE.

C'eſt encore votre ordre, ou je m'y connais mal.
Ne m'avez-vous pas dit : *Pren ſouci de me plaire,*
Et voi ce que tu dois à qui te ſauve un frère?
Puiſque vous lui devez, & la vie, & l'honneur,
Pour vous en revancher, dois-je moins que mon cœur?
Et doutez-vous encor à quel point je vous aime,
Quand pour vous acquitter je me donne moi-même?

CLÉANDRE.

Certes, pour m'obéir avec plus de chaleur
Vous donnez à mon ordre une étrange couleur,
Et prenez un grand ſoin de bien payer mes dettes;
Non que mes volontés en ſoient mal ſatisfaites;
Loin d'éteindre ce feu je voudrais l'allumer,
Qu'il eût de quoi vous plaire, & voulût vous aimer,
Je tiendrais à bonheur de l'avoir pour beau-frère;
J'en cherche les moyens, j'y fais ce qu'on peut faire;
Et c'eſt à ce deſſein qu'au ſortir de priſon
Je viens de l'obliger à prendre ma maiſon,
Afin que l'entretien produiſe quelques flammes,
Qui forment doucement l'union de vos ames.
Mais vous ſavez trouver des chemins plus aiſés;
Sans ſavoir s'il vous plait, ni ſi vous lui plaiſez,
Vous penſez l'engager en lui donnant ces gages,
Et lui donnez ſur vous de trop grands avantages.

Que

c) Pour n'avoir pas ſû mettre en œuvre l'amour de *Méliſſe* & le don de ſon portrait, la piéce languit. Cette ſcène de *Cléandre* & de *Méliſſe* n'eſt qu'ingénieuſe. Toutes ces petites fineſſes refroidiſſent les ſpectateurs; il faut attacher

Que ſera-ce, ma ſœur, ſi quand vous le verrez,
Vous n'y rencontrez pas ce que vous eſpérez?
Si quelque averſion vous prend pour ſon viſage?
Si le vôtre le choque, ou qu'un autre l'engage?
Et que de ce portrait donné légérement
Il érige un trophée à quelque objet charmant?

MÉLISSE.

Sans l'avoir jamais vû je connais ſon courage.
Qu'importe après cela quel en ſoit le viſage?
Tout le reſte m'en plaît; ſi le cœur en eſt haut,
Et ſi l'ame eſt parfaite, il n'a point de défaut.
Ajoutez que vous-même après votre avanture
Ne m'en avez pas fait une laide peinture;
Et comme vous devez vous y connaître mieux,
Je m'en raporte à vous, & choiſis par vos yeux.
N'en doutez nullement, je l'aimerai, mon frère;
Et ſi ces faibles traits n'ont point de quoi lui plaire,
S'il aime en autre lieu, n'en appréhendez rien,
Puiſqu'il eſt généreux, il en uſera bien.

CLÉANDRE.

Quoi qu'il en ſoit, ma ſœur, ſoyez plus retenue,
Alors qu'à tous momens vous ſerez à ſa vûe.
Votre amour me ravit, je veux le couronner;
Mais ſouffrez qu'il ſe donne avant que vous donner.
Il ſortira demain, n'en ſoyez point en peine.
Adieu, je vais une heure entretenir Climène. *c*)

---

dans la comédie comme dans la tragédie, quoique par des moyens abſolument différens. Il faut que le cœur ſoit occupé; il faut qu'on déſire & qu'on craigne; les ſituations doivent être vives; c'eſt ici tout le contraire.

SCENE III.

MÉLISSE, LYSE.

LYSE.

VOus en voilà défaite & quitte à bon marché.
Encor eſt-il traitable alors qu'il eſt fâché.
Sa colère a pour vous une douce méthode;
Et ſur la remontrance il n'eſt pas incommode.

MÉLISSE.

Auſſi qu'ai-je commis pour en donner ſujet?
Me ranger à ſon choix ſans ſavoir ſon projet,
Deviner ſa penſée, obéir par avance,
Sont-ce, Lyſe, envers lui des crimes d'importance?

LYSE.

Obéir par avance eſt un jeu délicat,
Dont tout autre que lui ferait un mauvais plat.
Mais ce nouvel amant dont vous faites votre ame,
Avec un grand ſecret ménage votre flamme;
Devait-il expoſer ce portrait à ſes yeux?
Je le tiens indiſcret.

MÉLISSE.

Il n'eſt que curieux,
Et ne montrerait pas ſi grande impatience,
S'il me conſidérait avec indifférence;
Outre qu'un tel ſecret peut ſouffrir un ami.

LYSE.

Mais un homme qu'à peine il connaît à demi?

MÉLISSE.

Mon frère lui doit tant, qu'il a lieu d'en attendre
Tout ce que d'un ami tout autre peut prétendre.

LYSE.

L'amour excuſe tout dans un cœur enflammé;
Et tout crime eſt léger dont l'auteur eſt aimé.
Je ſerais plus ſévère, & tiens qu'à juſte titre
Vous lui pouvez tantôt en faire un bon chapitre.

MÉLISSE.

Ne querellons perſonne, & puiſque tout va bien,
De crainte d'avoir pis, ne nous plaignons de rien.

LYSE.

Que vous avez de peur que le marché n'échape!

MÉLISSE.

Avec tant de façons que veux-tu que j'attrape?
Je poſſéde ſon cœur, je ne veux rien de plus,
Et je perdrais le tems en débats ſuperflus.
Quelquefois en amour trop de fineſſe abuſe.
S'excuſera-t-il mieux que mon cœur ne l'excuſe?
Allons, allons l'attendre; & ſans en murmurer,
Ne penſons qu'aux moyens de nous en aſſurer.

LYSE.

Vous ferez-vous connaître?

MÉLISSE.

Oui, s'il ſait de mon frère
Ce que juſqu'à préſent j'avais voulu lui taire;
Sinon, quand il viendra prendre ſon logement,
Il ſe verra ſurpris plus agréablement. *d*)

d) Cette ſcène augmente l'ennui.

SCENE IV.

DORANTE, PHILISTE, CLITON.

DORANTE.

ME reconduire encor ! Cette cérémonie
D'entre les vrais amis devrait être bannie.

PHILISTE.

Jusques en Belle-cour je vous ai reconduit,
Pour voir une maitresse en faveur de la nuit.
Le tems est assez doux, & je la vois paraître
En de semblables nuits souvent à la fenètre.
J'attendrai le hazard un moment en ce lieu,
Et vous laisse aller voir votre lingère. Adieu.

DORANTE.

Que je vous laisse ici de nuit sans compagnie !

PHILISTE.

C'est faire à votre tour trop de cérémonie.
Peut-être qu'à Paris j'aurais besoin de vous ;
Mais je ne crains ici ni rivaux, ni filoux.

DORANTE.

Ami, pour des rivaux, chaque jour en fait naître ;
Vous en pouvez avoir, & ne les pas connaître.
Ce n'est pas que je veuille entrer dans vos secrets,
Mais nous nous tiendrons loin en confidens discrets.
J'ai du loisir assez.

PHILISTE.

Si l'heure ne vous presse,
Vous saurez mon secret touchant cette maitresse ;

Elle demeure, ami, dans ce grand pavillon.

CLITON *bas.*

Tout ſe prépare mal à cet échantillon.

DORANTE.

Eſt-ce où je penſe voir un linge qui voltige?

PHILISTE.

Juſtement.

DORANTE.

Elle eſt belle?

PHILISTE.

Aſſez.

DORANTE.

Et vous oblige?

PHILISTE.

Je ne ſaurais encor, s'il faut tout avouer,
Ni m'en plaindre beaucoup, ni beaucoup m'en louer.
Son accueil n'eſt pour moi ni trop doux, ni trop rude;
Il eſt, & ſans faveur, & ſans ingratitude;
Et je la vois toujours dedans un certain point,
Qui ne me chaſſe pas, & ne l'engage point.
Mais je me trompe fort, ou ſa fenètre s'ouvre.

DORANTE.

Je me trompe moi-même, ou quelqu'un s'y découvre.

PHILISTE.

J'avance, aprochez-vous, mais ſans ſuivre mes pas;
Et prenez un détour qui ne vous montre pas:
Vous jugerez quel fruit je puis eſpérer d'elle;
Pour Cliton, il peut faire ici la ſentinelle.

DORANTE *à Cliton, après que Philiſte eſt éloigné.*

Que me vient-il de dire, & qu'eſt-ce que je voi?

Cliton, ſans doute il aime en même lieu que moi.
O ciel, que mon bonheur eſt de peu de durée!

CLITON.

S'il prend l'occaſion qui vous eſt préparée,
Vous pouvez diſputer avec votre valet,
A qui mieux de vous deux gardera le mulet.

DORANTE.

Que de confuſion & de trouble en mon ame!

CLITON.

Allez prêter l'oreille aux diſcours de la dame;
Au bruit que je ferai prenez bien votre tems,
Et nous lui donnerons de jolis paſſetems.

(*Dorante va auprès de Philiſte.*) e)

SCENE V.

MÉLISSE, LYSE *à la fenêtre*, PHILISTE, DORANTE, CLITON.

MÉLISSE.

Eſt-ce vous?

PHILISTE.

Oui, madame.

MÉLISSE.

Ah, que je ſuis ravie!
Que mon ſort cette nuit devient digne d'envie!

---

e) Tout eſt manqué.

Certes je n'osais plus espérer ce bonheur.

PHILISTE.

Manquerais-je à venir où j'ai laissé mon cœur ?

MÉLISSE.

Qu'ainsi je sois aimée, & que de vous j'obtienne
Une amour si parfaite, & pareille à la mienne !

PHILISTE.

Ah, s'il en est besoin, j'en jure, & par vos yeux.

MÉLISSE.

Vous revoir en ce lieu m'en persuade mieux ;
Et sans autre serment, cette seule visite
M'assure d'un bonheur qui passe mon mérite.

CLITON.

A l'aide.

MÉLISSE.

J'ois du bruit.

CLITON.

A la force, au secours.

PHILISTE.

C'est quelqu'un qu'on maltraite, excusez, si j'y cours.
Madame, je reviens.

CLITON *s'éloignant toujours derrière le théatre.*

On m'égorge, on me tue.
Au meurtre.

PHILISTE.

Il est déja dans la prochaine rue.

DORANTE.

C'est Cliton, retournez, il suffira de moi.

PHILISTE.

Je ne vous quitte point, allons.

(Ils ſortent tous deux.)

MÉLISSE.

Je meurs d'effroi.

CLITON *derrière le théatre.*

Je ſuis mort.

MÉLISSE.

Un rival lui fait cette ſurpriſe.

LYSE.

C'eſt plutôt quelque yvrogne, ou quelque autre ſotiſe,
Qui ne méritait pas rompre votre entretien.

MÉLISSE.

Tu flattes mes déſirs. *f)*

SCENE VI.

DORANTE, MÉLISSE, LYSE.

DORANTE.

Madame, ce n'eſt rien:
Des marauds dont le vin embrouillait la cervelle,
Vuidaient à coups de poing une vieille querelle;

Ils

---

f) C'eſt encor pis; cette *Méliſſe* qui prend *Philiſte* ſon amant pour *Dorante*, ce *Cliton* qui crie au ſecours, font tomber la piéce.

Ils étaient trois contre un, & le pauvre battu
A crier de la ſorte exerçait ſa vertu.

(*bas.*)

Si Cliton m'entendait, il compterait pour quatre.

MÉLISSE.

Vous n'avez donc point eu d'ennemis à combattre ?

DORANTE.

Un coup de plat d'épée a tout fait écouler.

MÉLISSE.

Je mourais de frayeur vous y voyant aller.

DORANTE.

Que Philiſte eſt heureux! qu'il doit aimer la vie!

MÉLISSE.

Vous n'avez pas ſujet de lui porter envie.

DORANTE.

Vous lui parliez n'aguère en termes aſſez doux.

MÉLISSE.

Je penſe d'aujourd'hui n'avoir parlé qu'à vous.

DORANTE.

Vous ne lui parliez pas avant tout ce vacarme ?
Vous ne lui diſiez pas que ſon amour vous charme ?
Qu'aucuns feux à vos feux ne peuvent s'égaler ?

MÉLISSE.

J'ai tenu ce diſcours, mais j'ai crû vous parler.
N'êtes-vous pas Dorante ?

DORANTE.

Oui, je le ſuis, madame,
Le malheureux témoin de votre peu de flamme.
Ce qu'un moment fit naître un autre l'a détruit ;

Et l'ouvrage d'un jour se pend en une nuit.

MÉLISSE.

L'erreur n'est pas un crime, & votre aimable idée
Régnant sur mon esprit m'a si bien possédée,
Que dans ce cher objet le sien s'est confondu;
Et lorsqu'il m'a parlé je vous ai répondu.
En sa place tout autre eût passé pour vous-même.
Vous verrez par la suite à quel point je vous aime.
Pardonnez cependant à mes esprits déçûs;
Daignez prendre pour vous les vœux qu'il a reçûs;
Ou si manque d'amour votre soupçon persiste. . . .

DORANTE.

N'en parlons plus, de grace, & parlons de Philiste;
Il vous sert, & la nuit me l'a trop découvert.

MÉLISSE.

Dites qu'il m'importune, & non pas qu'il me sert;
N'en craignez rien: adieu, j'ai peur qu'il ne revienne.

DORANTE.

Où voulez-vous demain que je vous entretienne?
Je dois être élargi.

MÉLISSE.

Je vous ferai savoir
Dès demain chez Cléandre où vous me pourez voir.

DORANTE.

Et qui vous peut si-tôt aprendre ces nouvelles?

MÉLISSE.

Et ne savez-vous pas que l'amour a des aîles?

DORANTE.

Vous avez habitude avec ce cavalier?

MÉLISSE.

Non, je ſais tout cela d'un eſprit familier.
Soyez moins curieux, plus ſecret, plus modeſte,
Sans ombrage, & demain nous parlerons du reſte.

DORANTE *ſeul.*

Comme elle eſt ma maîtreſſe, elle m'a fait leçon,
Et d'un ſoupçon je tombe en un autre ſoupçon.
Lorſque je crains Cléandre, un ami me traverſe.
Mais nous avons bien fait de rompre le commerce.
Je crois l'entendre.

SCENE VII.

DORANTE, PHILISTE, CLITON.

PHILISTE.

AMi, vous m'avez tôt quitté!

DORANTE.

Sachant fort peu la ville, & dans l'obſcurité,
En moins de quatre pas j'ai tout perdu de vûe;
Et m'étant égaré dès la première rue,
Comme je ſais un peu ce que c'eſt que l'amour,
J'ai crû qu'il vous falait attendre en Belle-cour;
Mais je n'ai plus trouvé perſonne à la fenêtre.
Dites-moi cependant qui maſſacrait ce traître,
Qui le faiſait crier?

PHILISTE.

A quelque mille pas
Je l'ai rencontré ſeul tombé ſur des platras.

DORANTE.

Maraud, ne criais-tu que pour nous mettre en peine ?

CLITON.

Souffrez encor un peu que je reprenne haleine.
Comme à Lyon le peuple aime fort les laquais,
Et leur donne ſouvent de dangereux paquets,
Deux coquins me trouvant tantôt en ſentinelle,
Ont laiſſé choir ſur moi leur haine naturelle ;
Et ſi-tôt qu'ils ont vû mon habit rouge & verd...

DORANTE.

Quand il eſt nuit ſans lune, & qu'il fait tems couvert,
Connait-on les couleurs ? Tu donnes une bourde.

CLITON.

Ils portaient ſous le bras une lanterne ſourde.
C'était fait de ma vie, ils me traînaient à l'eau ;
Mais ſentant du ſecours ils ont craint pour leur peau ;
Et jouant des talons tous deux en gens habiles,
Ils m'ont fait trébucher ſur un monceau de tuiles,
Chargé de tant de coups, & de poing, & de pié,
Que je crois tout au moins en être eſtropié.
Puiſſai-je voir bientôt la canaille noyée !

PHILISTE.

Si j'euſſe pû les joindre, ils me l'euſſent payée,
L'heureuſe occaſion dont je n'ai pû jouïr,

Et que cette ſotiſe a fait évanouïr.
Vous en êtes témoin, cette belle adorable
Ne me pourrait jamais être plus favorable;
Jamais je n'en reçus d'accueil ſi gracieux;
Mais j'ai bientôt perdu ces momens précieux.
Adieu. Je prendrai ſoin demain de votre affaire.
Il eſt ſaiſon pour vous de voir votre lingère.
Puiſſiez-vous recevoir dans ce doux entretien
Un plaiſir plus ſolide, & plus long que le mien!

SCENE VIII.

DORANTE, CLITON.

DORANTE.

CLiton, ſi tu le peux, regarde-moi ſans rire.

CLITON.

J'entens à demi mot, & ne m'en puis dédire.
J'ai gagné votre mal.

DORANTE.

Hé bien! l'occaſion?

CLITON.

Elle fait le menteur ainſi que le larron.
Mais ſi j'en ai donné, c'eſt pour votre ſervice.

DORANTE.

Tu l'as bien fait courir avec cet artifice.

CLITON.

Si je ne fuſſe chû, je l'euſſe mené loin;

Mais ſurtout j'ai trouvé la lanterne au beſoin ;
Et ſans ce promt ſecours votre feinte importune
M'eût bien embarraſſé de votre nuit ſans lune.
Sachez une autre fois que ces difficultés
Ne ſe propoſent point qu'entre gens concertés.

DORANTE.

Pour le mieux éblouïr je faiſais le ſévère.

CLITON.

C'était un jeu tout propre à gâter le myſtère.
Dites-moi cependant, êtes-vous ſatisfait?

DORANTE.

Autant comme on peut l'être.

CLITON.

En effet?

DORANTE.

En effet.

CLITON.

Et Philiſte ?

DORANTE.

Il ſe tient comblé d'heur & de gloire ;
Mais on l'a pris pour moi dans une nuit ſi noire :
On s'excuſe du moins avec cette couleur.

CLITON.

Ces fenêtres toujours vous ont porté malheur.
Vous y prîtes jadis Clarice pour Lucrèce ;
Aujourd'hui même erreur trompe cette maîtreſſe ;

Et vous n'avez point eu de pareils rendez-vous,
Sans faire une jalouſe, ou devenir jaloux.

DORANTE.

Je n'ai pas lieu de l'être, & n'en ſors pas fort triſte.

CLITON.

Vous pourrez maintenant ſavoir tout de Philiſte.

DORANTE.

Cliton, tout au contraire, il me faut l'éviter.
~~Tout eſt perdu pour moi s'il me va tout conter.~~
De quel front oſerais-je, après ſa confidence,
Souffrir que mon amour ſe mît en évidence?
Après les ſoins qu'il prend de rompre ma priſon,
Aimer en même lieu ſemble une trahiſon.
Voyant cette chaleur qui pour moi l'intéreſſe,
Je rougis en ſecret de ſervir ſa maîtreſſe,
Et crois devoir du moins ignorer ſon amour,
Juſqu'à ce que le mien ait pû paraître au jour.
Déclaré le premier, je l'oblige à ſe taire;
Ou ſi de cette flamme il ne ſe peut défaire,
Il ne peut refuſer de s'en remettre au choix
De celle dont tous deux nous adorons les loix.

CLITON.

Quand il vous préviendra, vous pouvez le défendre,
Auſſi-bien contre lui comme contre Cléandre.

DORANTE.

Contre Cléandre & lui je n'ai pas même droit;
Je dois autant à l'un comme l'autre me doit;

Et tout homme d'honneur n'eſt qu'en inquiétude,
Pouvant être ſuſpect de quelque ingratitude.
Allons nous repoſer, la nuit & le ſommeil
Nous pouront inſpirer quelque meilleur conſeil.

Fin du quatriéme acte.

ACTE

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LYSE, CLITON.

CLITON.

Nous voici bien logés, Lyse, & ſans raillerie
Je ne ſouhaitais pas meilleure hôtellerie.
Enfin nous voyons clair à ce que nous faiſons ;
Et je puis à loiſir te conter mes raiſons.

LYSE.

Tes raiſons ? c'eſt-à-dire autant d'extravagances ?

CLITON.

Tu me connais déja !

LYSE.

Bien mieux que tu ne penſes.

CLITON.

J'en débite beaucoup.

LYSE.

Tu ſais les prodiguer.

CLITON.

Mais ſais-tu que l'amour me fait extravaguer ?

LYSE.

En tiens-tu donc pour moi ?

CLITON.

J'en tiens, je le confeſſe.

LYSE.

Autant comme ton maître en tient pour ma maîtresse ?

CLITON.

Non pas encor si fort, mais dès ce même instant
Il ne tiendra qu'à toi que je n'en tienne autant ;
Tu n'as qu'à l'imiter pour être autant aimée.

LYSE.

Si son ame est en feu, la mienne est enflammée ;
Et je crois jusqu'ici ne l'imiter pas mal.

CLITON.

Tu manques, à vrai dire, encor au principal.

LYSE.

Ton secret est obscur.

CLITON.

Tu ne veux pas l'entendre ;
Voi quelle est sa méthode, & tâche de la prendre.
Ses attraits tout-puissans ont des avant-coureurs
Encor plus souverains à lui gagner les cœurs.
Mon maître se rendit à ton premier message ;
Ce n'est pas qu'en effet je n'aime ton visage,
Mais l'amour aujourd'hui dans les cœurs les plus vains
Entre moins par les yeux qu'il ne fait par les mains ;
Et quand l'objet aimé voit les siennes garnies,
Il voit en l'autre objet des graces infinies.
Pourrais-tu te résoudre à m'attaquer ainsi ?

LYSE.

J'en voudrais être quitte à moins d'un grand merci.

CLITON.

Écoute, je n'ai pas une ame intéressée,
Et je te veux ouvrir le fond de ma pensée.

Aimons-nous but à but, sans soupçons, sans rigueur,
Donnons ame pour ame, & rendons cœur pour cœur.

LYSE.

J'en veux bien à ce prix.

CLITON.

Donc sans plus de langage,
Tu veux bien m'en donner quelque baiser pour gage?

LYSE.

Pour l'ame, & pour le cœur, tant que tu le voudras,
Mais pour le bout du doigt, ne le demande pas;
Un amour délicat hait ces faveurs grossières,
Et je t'ai bien donné des preuves plus entières.
Pourquoi me demander des gages superflus?
Ayant l'ame & le cœur, que te faut-il de plus?

CLITON.

J'ai le goût fort grossier en matière de flamme.
Je sais que c'est beaucoup qu'avoir le cœur & l'ame;
Mais je ne sais pas moins qu'on a fort peu de fruit,
Et de l'ame & du cœur, si le reste ne suit.

LYSE.

Hé, quoi, pauvre ignorant, ne sais-tu pas encore
Qu'il faut suivre l'humeur de celle qu'on adore,
Se rendre complaisant, vouloir ce qu'elle veut?

CLITON.

Si tu n'en veux changer, c'est ce qui ne se peut.
De quoi me guériraient ces gages invisibles?
Comme j'ai l'esprit lourd, je les veux plus sensibles;
Autrement, marché nul.

LYSE.

Ne deſeſpère point,
Chaque choſe à ſon ordre, & tout vient à ſon point;
Peut-être avec le tems nous pourons nous connaître.
Apren moi cependant qu'eſt devenu ton maître?

CLITON.

Il eſt avec Philiſte allé remercier
Ceux que pour ſon affaire il a voulu prier.

LYSE.

Je crois qu'il eſt ravi de voir que ſa maîtreſſe
Eſt la ſœur de Cléandre, & devient ſon hôteſſe.

CLITON.

Il a raiſon de l'être, & de tout eſpérer.

LYSE.

Avec toute aſſurance il peut ſe déclarer;
Autant comme la ſœur le frère le ſouhaite;
Et s'il l'aime en effet, je tiens la choſe faite.

CLITON.

Ne doute point s'il l'aime après qu'il meurt d'amour.

LYSE.

Il ſemble toutefois fort triſte à ſon retour. *a*)

---

a) Ces ſcènes où les valets ſont l'amour à l'imitation de leurs maîtres, ſont enfin proſcrites du théatre avec beaucoup de raiſon. Ce n'eſt qu'une parodie baſſe & dégoutante des premiers perſonnages.

SCENE II.

DORANTE, CLITON, LYSE.

DORANTE.

Tout eſt perdu, Cliton, il faut plier bagage.

CLITON.

Je fais ici, monſieur, l'amour de bon courage ;
Au lieu de m'y troubler, allez en faire autant.

DORANTE.

N'en parlons plus.

CLITON.

Entrez, vous dis-je, on vous attend.

DORANTE.

Que m'importe ?

CLITON.

On vous aime.

DORANTE.

Hélas !

CLITON.

On vous adore.

DORANTE.

Je le ſais.

CLITON.

D'où vient donc l'ennui qui vous dévore ?

DORANTE.

Que je te trouve heureux !

CLITON.

Le deſtin m'eſt ſi doux,
Que vous avez ſujet d'en être fort jaloux.
Alors qu'on vous careſſe à grands coups de piſtoles,
J'obtiens tout doucement paroles pour paroles.
L'avantage eſt fort rare, & me rend fort heureux.

DORANTE.

Il faut partir, te dis-je.

CLITON.

Oui, dans un an, ou deux.

DORANTE.

Sans tarder un moment.

LYSE.

L'amour trouve des charmes
A donner quelquefois de pareilles allarmes.

DORANTE.

Lyſe, c'eſt tout de bon.

LYSE.

Vous n'en avez pas lieu.

DORANTE.

Ta maîtreſſe ſurvient, il faut lui dire adieu.
Puiſſe en ſes belles mains ma douleur immortelle
Laiſſer toute mon ame en prenant congé d'elle !

SCENE III.

DORANTE, MÉLISSE, LYSE, CLITON.

MÉLISSE.

Au bruit de vos ſoupirs, tremblante & ſans couleur,
Je viens ſavoir de vous mon crime, ou mon malheur,
Si j'en ſuis le ſujet, ſi j'en ſuis le remède,
Si je puis le guérir, où s'il faut que j'y cède ;
Si je dois, ou vous plaindre, ou me juſtifier,
Et de quels ennemis il faut me défier.

DORANTE.

De mon mauvais deſtin qui ſeul me perſécute.

MÉLISSE.

A ſes injuſtes loix que faut-il que j'impute ?

DORANTE.

Le coup le plus mortel dont il m'eût pû fraper.

MÉLISSE.

Eſt-ce un mal que mes yeux ne puiſſent diſſiper ?

DORANTE.

Votre amour le fait naître, & vos yeux le redoublent.

MÉLISSE.

Si je ne puis calmer les ſoucis qui vous troublent,
Mon amour avec vous ſaura les partager.

DORANTE.

Ah, vous les aigriſſez, les voulant ſoulager !
Puis-je voir tant d'amour avec tant de mérite,

Et dire ſans mourir qu'il faut que je vous quitte ?

MÉLISSE.

Vous me quittez! ô ciel ! mais, Lyſe, ſoutenez,
Je ſens manquer la force à mes ſens étonnés.

DORANTE.

Ne croiſſez point ma playe, elle eſt aſſez ouverte ;
Vous me montrez en vain la grandeur de ma perte.
Ce grand excès d'amour que font voir vos douleurs,
Triomphe de mon cœur ſans vaincre mes malheurs.
On ne m'arrête pas pour redoubler mes chaînes,
On redouble ma flamme, on redouble mes peines :
Mais tous ces nouveaux feux qui viennent m'embraſer,
Me donnent ſeulement plus de fers à briſer.

MÉLISSE.

Donc à m'abandonner votre ame eſt réſolue ?

DORANTE.

Je cède à la rigueur d'une force abſolue.

MÉLISSE.

Votre manque d'amour vous y fait conſentir.

DORANTE.

Traitez moi de volage, & me laiſſez partir ;
Vous me ſerez plus douce, en m'étant plus cruelle.
Je ne pars toutefois que pour être fidelle.
A quelque loi par là qu'il me faille obéir,
Je m'en révolterais, ſi je pouvais trahir.
Sachez-en le ſujet, & peut-être, madame,
Que vous-même avoûrez, en liſant dans mon ame,
Qu'il faut plaindre Dorante au lieu de l'accuſer,
Que plus il quitte en vous, plus il eſt à priſer ;

Et

Et que tant de faveurs deſſus lui répandues,
Sur un indigne objet ne ſont pas deſcendues.
Je ne vous redis point combien il m'était doux
De vous connaître enfin, & de loger chez vous,
Ni comme avec tranſport je vous ai rencontrée:
Par cette porte, hélas! mes maux ont pris entrée,
Par ce dernier bonheur mon bonheur ſe détruit,
Ce funeſte départ en eſt l'unique fruit;
Et ma bonne fortune à moi-même contraire,
Me fait perdre la ſœur par la faveur du frère.
Le cœur enflé d'amour & de raviſſement,
J'allais rendre à Philiſte un mot de compliment;
Mais lui tout auſſi-tôt ſans le vouloir entendre,
Cher ami, m'a-t-il dit, *vous logez Chez Cléandre,*
Vous aurez vû ſa ſœur, je l'aime, & vous pouvez
Me rendre beaucoup plus que vous ne me devez.
En faveur de mes feux parlez à cette belle;
Et comme mon amour a peu d'accès chez elle,
Faites l'occaſion quand je vous irai voir.
A ces mots je frémis ſous l'horreur du devoir.
Par ce que je lui dois jugez de ma miſère,
Voyez ce que je puis, & ce que je dois faire.
Ce cœur qui le trahit, s'il vous aime aujourd'hui,
Ne vous trahit pas moins s'il vous parle pour lui.
Ainſi pour n'offenſer ſon amour, ni le vôtre,
Ainſi pour n'être ingrat ni vers l'un, ni vers l'autre,
J'ôte de votre vûe un amant malheureux,
Qui ne peut plus vous voir ſans vous trahir tous deux;
Lui, puiſqu'à ſon amour j'oppoſe ma préſence,
Vous, puiſqu'en ſa faveur je m'impoſe ſilence.

MÉLISSE.

C'eſt à Philiſte donc que vous m'abandonnez ?
Ou plutôt c'eſt Philiſte à qui vous me donnez ?
Votre amitié trop ferme, ou votre amour trop lâche,
M'ôtant ce qui me plaît, me rend ce qui me fâche ?
Que c'eſt à contre-tems faire l'amant diſcret,
Qu'en ces occaſions conſerver un ſecret !
Il falait découvrir.... Mais, ſimple, je m'abuſe ;
Un amour ſi léger eût mal ſervi d'excuſe ;
Un bien aquis ſans peine eſt un tréſor en l'air ;
Ce qui coûte ſi peu ne vaut pas en parler :
La garde en importune, & la perte en conſole ;
Et pour le retenir c'eſt trop qu'une parole.

DORANTE.

Quelle excuſe, madame, & quel remerciment !
Et quel compte eût-il fait d'un amour d'un moment,
Allumé d'un coup d'œil ? Car lui dire autre choſe :
Lui conter de vos feux la véritable cauſe ;
Que je vous ſauve un frère, & qu'il me doit le jour,
Que la reconnaiſſance a produit votre amour,
C'était mettre en ſa main le deſtin de Cléandre,
C'était trahir ce frère en voulant vous défendre,
C'était me repentir de l'avoir conſervé,
C'était l'aſſaſſiner après l'avoir ſauvé ;
C'était déſavouer ce généreux ſilence
Qu'au péril de mon ſang garda mon innocence,
Et perdre, en vous forçant à ne plus m'eſtimer,
Toutes les qualités qui vous firent m'aimer.

MÉLISSE.

Hélas! tout ce discours ne sert qu'à me confondre.
Je n'y puis consentir, & ne sais qu'y répondre.
Mais je découvre enfin l'adresse de vos coups;
Vous parlez pour Philiste, & vous faites pour vous.
Vos dames de Paris vous rapellent vers elles;
Nos provinces pour vous n'en ont pas d'assez belles.
Si dans votre prison vous avez fait l'amant,
Je ne vous y servais que d'un amusement.
A peine en sortez-vous que vous changez de style;
Pour quitter la maîtresse il faut quitter la ville.
Je ne vous retiens plus, allez.

DORANTE.

Puisse à vos yeux
M'écraser à l'instant la colère des cieux,
Si j'adore autre objet que celui de Mélisse,
Si je conçois des vœux que pour votre service,
Et si pour d'autres yeux on m'entend soupirer,
Tant que je pourai voir quelque lieu d'espérer!
Oui, Madame, souffrez que cet amour persiste,
Tant que l'hymen engage, ou Mélisse, ou Philiste.
Jusques-là les douceurs de votre souvenir,
Avec un peu d'espoir sauront m'entretenir:
J'en jure par vous-même, & ne suis point capable
D'un serment, ni plus saint, ni plus inviolable.
Mais j'offense Philiste avec un tel serment;
Pour guérir vos soupçons je nuis à votre amant.
J'effacerai ce crime avec cette prière,
Si vous devez le cœur à qui vous sauve un frère.
Vous ne devez pas moins au généreux secours

Dont tient le jour celui qui conſerva ſes jours.
Aimez en ma faveur un ami qui vous aime,
Et poſſédez Dorante en un autre lui-même.
Adieu. Contre vos yeux c'eſt aſſez combattu,
Je ſens à leurs regards chanceler ma vertu;
Et dans le triſte état où mon ame eſt réduite,
Pour ſauver mon honneur je n'ai plus que la fuite. *b)*

SCENE IV.

DORANTE, PHILISTE, MÉLISSE, LYSE, CLITON.

PHILISTE.

AMi, je vous rencontre aſſez heureuſement.
Vous ſortez ?

DORANTE.

Oui, je ſors, ami, pour un moment.
Entrez, Méliſſe eſt ſeule, & je pourrais vous nuire.

PHILISTE.

Ne m'échapez donc point avant que m'introduire.
Après ſur le diſcours vous prendrez votre tems;
Et nous ſerons ainſi l'un & l'autre contens.
Vous me ſemblez troublé.

---

b) Cette ſcène pouvait faire un très-grand effet, & ne le fait point. Les plus beaux ſentimens n'attendriſſent jamais quand ils ne ſont pas amenés, préparés par une ſituation preſſante, par quelque coup de théatre, par quelque choſe de vif & d'animé.

DORANTE.

J'ai bien raiſon de l'être.

Adieu.

PHILISTE.

Vous ſoupirez, & voulez diſparaître !
De Méliſſe, ou de vous, je ſaurai vos malheurs.
Madame, puis-je.... ô ciel ! elle-même eſt en pleurs !
Je ne vois des deux parts que des ſujets d'alarmes.
D'où viennent ces ſoupirs, & d'où naiſſent vos larmes ?
Quel accident vous fâche, & le fait retirer ?
Qu'ai-je à craindre pour vous, ou qu'ai-je à déplorer ?

MÉLISSE.

Philiſte, il eſt tout vrai.... mais retenez Dorante ;
Sa préſence au ſecret eſt la plus importante.

DORANTE.

Vous me perdez, madame.

MÉLISSE.

Il faut tout hazarder
Pour un bien qu'autrement je ne puis plus garder.

LYSE.

Cléandre entre.

MÉLISSE.

Le ciel à propos nous l'envoie.

SCENE DERNIERE.

DORANTE, PHILISTE, CLÉANDRE, MÉLISSE, LYSE, CLITON.

CLÉANDRE.

MA sœur, auriez-vous cru ?.. Vous montrez peu de joie !
En si bon entretien qui vous peut attrister ?

MÉLISSE *à Cléandre.*

J'en contais le sujet, vous pouvez l'écouter.

(*à Philiste.*)

Vous m'aimez, je l'ai sû de votre propre bouche,
Je l'ai sû de Dorante, & votre amour me touche,
Si trop peu pour vous rendre un amour tout pareil,
Assez pour vous donner un fidéle conseil.
Ne vous obstinez plus à chérir une ingrate ;
J'aime ailleurs, c'est en vain qu'un faux espoir vous flate ;
J'aime, & je suis aimée, & mon frère y consent ;
Mon choix est aussi beau que mon amour puissant.
Vous l'auriez fait pour moi, si vous étiez mon frère.
C'est Dorante, en un mot, qui seul a pû me plaire.
Ne me demandez point ni quelle occasion,
Ni quel tems entre nous a fait cette union,
S'il la faut appeller, ou surprise, ou constance,
Je ne vous en puis dire aucune circonstance.
Contentez-vous de voir que mon frère aujourd'hui
L'estime & l'aime assez pour le loger chez lui,

Et d'apprendre de moi que mon cœur se propose
Le change & le tombeau pour une même chose.
Lorsque notre destin nous semblait le plus doux,
Vous l'avez obligé de me parler pour vous,
Il l'a fait, & s'en va pour vous quitter la place :
Jugez par ce discours quel malheur nous menace.
Voilà cet accident qui le fait retirer ;
Voilà ce qui le trouble, & qui me fait pleurer ;
Voilà ce que je crains, & voilà les alarmes
D'où viennent ses soupirs, & d'où naissent mes larmes.

PHILISTE.

Ce n'est pas là, Dorante, agir en cavalier.
Sur ma parole encor vous êtes prisonnier ;
Votre liberté n'est qu'une prison plus large ;
Et je répons de vous s'il survient quelque charge.
Vous partez cependant, & sans m'en avertir !
Rentrez dans la prison dont vous vouliez sortir.

DORANTE.

Allons, je suis tout prêt d'y laisser une vie
Plus digne de pitié qu'elle n'était d'envie ;
Mais après le bonheur que je vous ai cédé,
Je méritais peut-être un plus doux procédé.

PHILISTE.

Un ami tel que vous n'en mérite point d'autre.
Je vous dis mon secret, vous me cachez le vôtre ;
Et vous ne craignez point d'irriter mon couroux,
Lorsque vous me jugez moins généreux que vous !
Vous pouvez me céder un objet qui vous aime ;

Et j'ai le cœur trop bas pour vous traiter de même,
Pour vous en céder un à qui l'amour me rend,
Sinon trop mal voulu, du moins indifférent !
Si vous avez pû naître, & noble, & magnanime,
Vous ne me deviez pas tenir en moindre eſtime.
Malgré notre amitié je m'en dois reſſentir.
Rentrez dans la priſon dont vous vouliez ſortir.

CLÉANDRE.

Vous prenez pour mépris ſon trop de déférence,
Dont il ne faut tirer qu'une pleine aſſurance,
Qu'un ami ſi parfait que vous oſez blâmer,
Vous aime plus que lui ſans vous moins eſtimer.
Si pour lui votre foi ſert aux juges d'ôtage,
Permettez qu'auprès d'eux la mienne la dégage ;
Et ſortant du péril d'en être inquiété,
Remettez-lui, monſieur, toute ſa liberté.
Ou ſi mon mauvais ſort vous rend inexorable,
Au lieu de l'innocent arrêtez le coupable.
C'eſt moi qui me ſus hier ſauver ſur ſon cheval,
Après avoir donné la mort à mon rival.
Ce duel fut l'effet de l'amour de Climène,
Et Dorante ſans vous ſe fût tiré de peine,
Si devant le prévôt ſon cœur trop généreux
N'eut voulu méconnaître un homme malheureux.

PHILISTE.

Je ne demande plus quel ſecret a pû faire
Et l'amour de la ſœur, & l'amitié du frère ;
Ce qu'il a fait pour vous eſt digne de vos ſoins.
Vous lui devez beaucoup, vous ne rendez pas moins.

D'un

D'un plus haut ſentiment la vertu n'eſt capable ;
Et puiſque ce duel vous avait fait coupable,
Vous ne pouviez jamais envers un innocent
Etre plus obligé, ni plus reconnaiſſant.
Je ne m'oppoſe point à votre gratitude ;
Et ſi je vous ai mis en quelque inquiétude,
Si d'un ſi promt départ j'ai paru me piquer,
Vous ne m'entendiez pas ; & je vais m'expliquer.
On nomme une priſon le nœud de l'hymenée :
L'amour même a des fers dont l'ame eſt enchaînée ;
Vous les rompiez pour moi, je n'y puis conſentir.
Rentrez dans la priſon dont vous vouliez ſortir.

DORANTE.

Ami, c'eſt là le but qu'avait votre colère ?

PHILISTE.

Ami, je fais bien moins que vous ne vouliez faire.

CLÉANDRE.

Comme à lui je vous dois & la vie & l'honneur.

MÉLISSE.

Vous m'avez fait trembler pour croître mon bonheur.

PHILISTE *à Méliſſe.*

J'ai voulu voir vos pleurs pour mieux voir votre flamme,
Et la crainte a trahi les ſecrets de votre ame.
Mais quittons déſormais des complimens ſi vains.
(à Cléandre.)
Votre ſecret, monſieur, eſt ſûr entre mes mains ;
Recevez-moi pour tiers d'une amitié ſi belle ;
Et croyez qu'à l'envi je vous ſerai fidelle.

CLITON *ſeul.*

Ceux qui ſont las debout ſe peuvent aller ſeoir ;
Je vous donne en paſſant cet avis, & bon ſoir. *c*)

Fin du cinquiéme & dernier Acte.

c) Cette ſcène eſt encor manquée. L'auteur n'a point fait de *Philiſte* l'uſage qu'il en pouvait faire. Un rival ne doit jamais être un perſonnage épiſodique & inutile. *Philiſte* eſt froid ; & c'eſt, comme on l'a dit ſi ſouvent, le plus grand des défauts. Ce refrain, *Rentrez dans la priſon dont vous vouliez ſortir*, eſt encor plus froid que le caractère de *Philiſte* ; & cette petite fineſſe anéantit tout le mé-

EXAMEN

DE LA SUITE DU MENTEUR. *)

L'EFFET de cette piéce n'a pas été si avantageux que celui de la précédente, bien qu'elle soit mieux écrite. L'original espagnol est de Lope de Vegue sans contredit, & a ce défaut que ce n'est que le valet qui fait rire, au lieu qu'en l'autre les principaux agrémens sont dans la bouche du maître. L'on a pû voir par les divers succès, quelle différence il y a entre les railleries spirituelles d'un honnête homme de bonne humeur, & les bouffoneries froides d'un plaisant à gages. L'obscurité que fait en celle-ci le raport à l'autre, a pû contribuer quelque chose à sa disgrace, y ayant beaucoup de choses qu'on ne peut entendre, si l'on n'a l'idée présente du MENTEUR. Elle a encor quelques défauts particuliers. Au second acte Cléandre raconte à sa sœur la générosité de Dorante qu'on a vû au premier, contre la maxime, qu'il ne faut jamais faire raconter ce que le spectateur a déja vû. Le cinquiéme est trop sérieux pour une piéce si enjouée, & n'a rien de plaisant que la première scène entre un valet & une servante. Cela plaît si fort en Espagne, qu'ils font souvent parler bas les amans de condition, pour donner lieu à ces sortes de gens de s'entredire des badinages; mais en France ce n'est pas le goût de l'auditoire. Leur entretien est plus suportable au premier acte pen-

---

rite que pouvait avoir *Philiste* en se sacrifiant pour son ami.

Je ne sais si je me trompe; mais en donnant de l'ame à ce caractère, en mettant en œuvre la jalousie, en retranchant quelques mauvaises plaisanteries de *Cliton*, on ferait de cette piéce un chef-d'œuvre.

* Le lecteur doit être averti que tous ces examens à la fin des piéces sont de *Pierre Corneille*.

dant que Dorante écrit ; car il ne faut jamais laiſſer le théatre ſans qu'on y agiſſe, & l'on n'y agit qu'en parlant. Ainſi Dorante qui écrit ne le remplit pas aſſez ; & toutes les fois que cela arrive, il faut fournir l'action par d'autres gens qui parlent. Le ſecond débute par une adreſſe digne d'être remarquée, & dont on peut former cette règle, que quand on a quelque occaſion de louer une lettre, un billet, ou quelqu'autre piéce éloquente ou ſpirituelle, il ne faut jamais la faire voir ; parce qu'alors c'eſt une propre louange que le poëte ſe donne à ſoi-même ; & ſouvent le mérite de la choſe répond ſi mal aux éloges qu'on en fait, que j'ai vû des ſtances préſentées à une maîtreſſe, qu'elle vantait d'une haute excellence, bien qu'elles fuſſent très-médiocres ; & cela devenait ridicule. Méliſſe loue ici la lettre que Dorante lui a écrite ; & comme elle ne l'a point, l'auditeur a lieu de croire qu'elle eſt auſſi bien faite qu'elle le dit. Bien que d'abord cette piéce n'eût pas grande approbation, quatre ou cinq ans après la troupe du marais la remit ſur le théatre avec un ſuccès plus heureux ; mais aucune des troupes qui courent les provinces ne s'en eſt chargée. Le contraire eſt arrivé de * *Théodore*, que les troupes de Paris n'y ont point rétablie depuis ſa diſgrace, mais que celles des provinces y ont fait aſſez paſſablement réuſſir.

Fin du tome ſecond.

* Il ne faut jamais juger d'une piéce par les ſuccès des premières années, ni à Paris, ni en province ; le tems ſeul met le prix aux ouvrages ; & l'opinion réfléchie des bons juges eſt à la longue l'arbitre du goût du public.

TABLE DES PIECES

Contenues dans ce ſecond volume.

Fin de la Table.

212/61
UNIVERSIDAD DE SEVILLA
600717964
i 28576731

212

THEATRE DE CORNEILL

TOM II

61


calibrite
colorchecker CLASSIC
mm